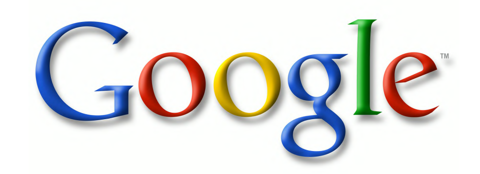


ÉCOLE MOYENNE

DE GAND


PATRIMOINE
de
l'Université
de Gand



LE MEXIQUE.

ERRATA DU TOME II.

Pag. 6	lig. 6,	Platon se dit,	*lisez*	Platon le dit.
7	11,	*Valenzia,*		*Valenziana.*
9	6,	ligne,		ligue.
11	23,	San-Rosa,		Santa-Rosa.
57	16,	au delà de Queretaro,		en deçà de Queretaro.
66	6,	Moria,		Maria.
188	20,	*Barbarini,*		*Barberini.*
201	11,	*barbarini,*		*Barberini.*
203	17,	Villalando,		Villalpando.
Id.	21,	Villapanda,		Villalpando.
213	7,	*Alameca,*		*Alameda.*
219	7,	Alcalhuncans,		Alcolhuacans.
228	9,	couleurée basan,		couleur basanée.
259	7,	unit,		unité.
331	17,	*Torrogiare,*		*torreggiare.*
332	3,	*Xoxotia,*		*Xoxotla.*
338	9,	ne peuvent pas être,		ne peuvent ne pas être.



LE

MEXIQUE,

PAR

J.-C. BELTRAMI,

EX-CONSEILLER A UNE COUR ROYALE DE L'EX-ROYAUME D'ITALIE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-BOTANIQUE DE LONDRES,
ET D'AUTRES CORPS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES CIS-ET-TRANSATLANTIQUES;

AUTEUR DE LA DÉCOUVERTE DES SOURCES DU MISSISSIPI
ET DE LA RIVIÈRE SANGLANTE,
DU PÉLERINAGE EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE, ETC.

. . . . . . *Iliacos intra muros peccatur et extra.*

TOME SECOND.

PARIS,

CREVOT, RUE DU BAC, N° 2;
DELAUNAY, LIBRAIRE
DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,
PALAIS-ROYAL.

1830.



TYPOGRAPHIE DE MARCELLIN-LEGRAND, PLASSAN ET COMP.

IMPRIMERIE DE PLASSAN ET COMP.,
RUE DE VAUGIRARD, N. 15.

LE MEXIQUE.

NEUVIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Départ de Guanaxuato. — Anecdote galante. — L'amour et les femmes mariées ; réflexions diverses. — Les Anglais et l'Hôtel-Monnaie de Guanaxuato. — Les Spéculateurs Mexicains et les Compagnies Anglaises. — Un des Ministres du Mexique. — Le Congrès de Guanaxuato. — Départ. — *Salamanca*, les Augustins, la Vierge, les bijoux et les *sobrinas*. — Le Rio-Grande et ses sources. — *Zelaya;* sa procession, unique en son genre, de la veille de Noël. — Les Franciscains et les femmes : leur collége et son origine : le Prieur; le Père Médina. — Les Carmes, leur Église et son Architecte. — Aperçus biographiques sur Iturbide : nouveaux documens. — Le Colonel Beneski et la Garza. — Les anciens peuples Othomies. — Un Français. — *Queretaro*. — Aventure : mœurs et législation du pays. — Origine de Queretaro et de ses habitans. — Histoire du Couvent de *Santa-Clara* et de sa fondatrice : prodiges de *Fra Miguel* : les *administrateurs* du couvent, leurs richesses. — Description géographique de Queretaro et de ses environs. — Grand aqueduc romain. — Commerce. — *Baratillios*. — Bibliothèque des Franciscains; un manuscrit; chronique précieuse. — Le Bibliothécaire. — Explication du mot *Province*

— Aperçu historique du *Mechouacan* ancien et moderne. — Les Tarascos ; leurs Rois ; leurs cérémonies religieuses et politiques : coïncidences frappantes avec notre Antiquité. — Saint Augustin. — Talens des Tarascos pour les beaux-arts ; description d'ouvrages étonnans en mosaïque de plumes. — Origine de leur Dieu et de sa mère : coïncidence singulière avec notre histoire sacrée. — Le volcan du Xarullo et sa lave de pur argent. — *San-Juan-del-Rio.* — *Aroyosarco.* — Bataille célèbre d'Aculco. — Le Prêtre *Hidalgo*, et *Calléja.* — La montagne de Capulalpan ; son élévation. — *Huehuetoca.* — Son célèbre *Désague.* — Histoire et vue actuelle de ce *Désague*, l'un des plus étonnans ouvrages hydrauliques des deux mondes. — Les Moines, Vice-Rois, Ingénieurs, etc., dans le Mexique : conséquences. — *Zumpango*, son lac et ses digues. — Saint-Christobal ; son lac et ses digues surprenantes. — Le lac de Tescuco. — Notre-Dame-de-Guadalupe. — Arrivée de l'auteur à Mexico.

Mexico, 15 janvier 1825.

Il faut, Comtesse, vous résoudre à la patience, et peut-être à l'ennui ; car j'ai grand'peur de vous écrire une longue lettre.

De Guanaxuato à Mexico, la distance est de 250 milles environ ; la promenade intéresse par elle-même ; le pays est beau et varié ; on y rencontre de jolies villes, des points historiques de quelque importance ; nous reverrons le *Rio-Grande*, là où il reçoit son nom ; nous allons contempler et parcourir un des plus gigantesques ouvrages que le Monde Moderne ait offerts à l'admiration de l'hom-

me. Mais nous rencontrerons encore (et on ne peut les éviter) des moines scandaleux, des miracles trompeurs, des superstitions stupides. Puisse ma plume ne pas tremper dans le bavardage et le commérage! Il est vrai que tout sert à donner physiquement et moralement quelque idée de ces régions lointaines; et dans un pays où un pauvre pélerin ne peut si aisément retourner deux fois, il vaut mieux voir plus que moins.

J'étais prêt à empaqueter mes grosses pierres et mon petit bagage, pour laisser Guanaxuato; un jeune Français, employé dans l'administration des Mines, vient me prier de lui servir de *second*. — Quoi donc vous afflige? — Je veux *vider une affaire* avec le Chef de l'administration. — Mais pour les belles, on doit vivre et non mourir, et il y a là de l'insubordination, qui s'accorde fort peu avec ce qu'on se plaît à appeler de *l'honneur*. Quel honneur dans l'étourderie dont le scandale doit ternir une femme! Votre adversaire, plus sage, refusera le combat; et qu'aurez-vous gagné dans l'affaire? Le ridicule du *Don Quichottisme*, et la perte de votre emploi. — Bref, je lui déclarai que je ne me rendais jamais complice des *affaires d'honneur* où je voyais beaucoup de vice, et point de vertu. Je crus même inutile d'offrir ma médiation entre un Français et un Anglais: ces messieurs, qui savent tout, n'écoutent pas trop les Italiens, qui ne savent plus rien; et je ne me sens pas la patience de m'ex-

poser à la présomption des uns et à l'orgueil des autres.

Mon Oreste s'en va chercher un autre Pilade; mais il rencontre une *Ordenancia*, qui le conduit au palais du Gouvernement, et l'Alcalde termine l'affaire en lui enjoignant un *cave vel caveto*.

Vous plaît-il, Comtesse, de savoir la cause du débat?..... Une jolie Dame aimait M. le Français, et M. l'Anglais aimait la jolie Dame. — Le Français est aimable; l'Anglais a des *guinées*, et dirige l'administration des Mines, qui en promettent beaucoup. Or, un plaisant hasard avait appointé le *rendez-vous* à tous les deux pour la même heure. En pareil cas, malheur au premier venu! Il se cache, quand l'autre arrive : ce qu'il entend dire, il voudrait le dire lui-même. Quelle situation pénible! Comme il est bien récompensé d'avoir été le plus exact!... Chaque instant renouvelle en vain son espoir que le *Cruel* s'en aille... L'impatience cette fois s'était prolongée plus tard que jamais : c'était la *Beauté* qui tenait la place. Mais, les *guinées* devaient enfin reprendre leur tour, la *Beauté* fut obligée de décamper, et, renouvelant des soupçons qui l'avaient déjà inquiétée, elle se crut chassée, s'en irrita, s'en plaignit avec imprudence. Les *guinées*, jointes à la jalousie, voulurent prendre le ton du reproche et même de l'autorité; et vous savez le reste.

Maintenant, laisserai-je le beau sexe sans défense, au milieu des conjectures hostiles dont cet incident

peut armer la malignité ! Eh, qui sait d'abord si les apparences, qui accuseraient l'*Héroïne*, ne sont pas filles de son amabilité, plutôt que de sa condescendance? C'est la conduite honteuse de ces messieurs qui la met le plus en butte aux traits de la malice. Mais combien de fois n'avons-nous pas vu l'imprudente coquetterie d'un côté, et de fades prétentions de l'autre, souiller la réputation d'une innocence, souvent éprouvée? Après tout, et permettez-moi, Comtesse, ces indulgentes réflexions, quelque faiblesse s'élevât-elle pour l'accuser, et une prude rigueur pour la condamner, l'histoire viendrait la justifier, et la raison inclinerait à l'absoudre.

Deux fois les femmes Grecques punirent solennellement de leur infidélité l'absence indiscrète de leurs maris; les Romaines menaçaient les leurs de la même punition, et de nos jours on la pratique encore sans scrupule en Tartarie, dans les pays sauvages, et ailleurs, même en bien des lieux où la Civilisation étale toute sa pompe. L'amour fait l'union des cœurs, le mariage celle des corps. L'absence détruit les charmes de l'un, et viole tous les engagemens obligatoires de l'autre. La loi Romaine, après cinq ans d'absence, rendait totalement libre la partie qui voulait s'en prévaloir; la jurisprudence est venue mille fois à l'appui de cette législation, et la raison commune tend à l'approuver : l'absence

ne détruit-elle pas précisément le but principal du mariage? Abandonner ainsi une jeune femme à de longues privations, c'est la livrer à des combats qu'elle aura peine à soutenir. Qu'on se rappelle que l'histoire de Pénélope appartient aux temps fabuleux.

Mais, dira-t-on, pourquoi *deux Amans?* un suffit bien. A mon avis, c'est une présomption de plus qu'elle ne les regardait que comme *deux Amis*. L'amour peut-être conduisait ceux-ci; mais leur tapage est presque une preuve qu'elle ne les avait pas satisfaits : la jalousie se manifeste ordinairement pour ce que nous ne pouvons obtenir. L'amour demande sans cesse; Platon se disait fils de la pauvreté, et il pousse des cris d'enfant lorsqu'on ne veut rien lui accorder; mais aussi, comme un enfant, quelque peu que vous lui donniez, vous réussissez souvent à le faire taire. Un seul baiser de Phaon aurait sauvé Sapho du saut de Leucade.

Du reste, le cœur peut être asservi sans que l'âme cesse encore d'être ferme et innocente. La *Nouvelle Héloïse* de Rousseau est puisée dans la probabilité de ces deux combinaisons; et de nobles sentimens d'amitié valent bien tous les plaisirs de l'amour sans en avoir les reproches et les tourmens; vous le savez, Comtesse. Enfin l'amour est fils du Ciel comme de la Terre, je veux dire que c'est un Dieu ami de toutes les vertus comme de

tous les vices; dans le doute, je croirai toujours que mon *Héroïne*, comme tout le beau sexe, aime plus pour la vertu que pour le vice.

Vous voudriez savoir comment l'affaire a fini? Je peux vous dire comment je l'ai laissée. Monsieur le Français a été chassé de son emploi, ce que je lui avais prédit; et n'ayant plus de moyens de conduire le siége, il faudra qu'il se retire, et l'Anglais deviendra maître absolu de la forteresse, d'autant plus que, outre la souveraineté des mines de la *Valenzia*, de la *Sirena*, etc., il va, dit-on, acquérir celle de l'Hôtel-Monnaie de Guanaxuato. Et ici, nous entrons dans une autre matière.

Les Anglais seuls, dans l'état où se trouvent maintenant les finances publiques et privées du pays, peuvent faire face aux dépenses considérables et pourvoir aux nouvelles machines qui sont nécessaires pour renouveler l'Hôtel-Monnaie. Les propositions que la Compagnie a faites à l'État, autant qu'il m'a été indirectement permis de le savoir, paraissent fort avantageuses; mais elles le paraîtront encore davantage, car le Directeur actuel de l'Hôtel-Monnaie a promis, m'a-t-on dit, de *ne s'y opposer que pour la forme*; et le conseiller d'État chargé par la Commission d'*enquête* d'en faire le rapport au Gouvernement a une petite part dans les affaires de la Compagnie. L'opposition qu'ils auraient le plus à redouter serait celle du Ministre des affaires étrangères, qui, récemment, a fait toute

sa *diplomatie* dans les mines de Guanaxuato, pendant plus de deux mois. (Vous voyez, par ce repos rassurant d'un premier Ministre, que la République ne tremble plus.) Mais j'ai appris aussi qu'on a employé le *moyen de le faire taire.* On ne le craindrait que comme *Coryphée* d'une autre Compagnie de mines : en sa qualité de membre du gouvernement de la Confédération, il n'a rien à opposer aux affaires particulières d'un État. Mais il a de l'importance financière, il faut donc le ménager, d'autant plus qu'il peut disposer de la bourse de riches Espagnols.

Une autre lutte pendait à Guanaxuato, quand je le quittai; et il y en aura dans tout le Mexique, tant que les Anglais de l'Angleterre auront la crédule docilité d'ajouter foi aux spéculateurs qui vont leur vendre des mines comme des patates.

Une foule de ces spéculateurs charlatans parcourent les pays des mines, s'étalent comme des agens de Compagnies Anglaises qui n'existent que dans leurs portefeuilles menteurs, parlent de *guinées* comme de liards, de millions comme de zéros; ils amorcent les badauds, ils accaparent leurs mines au moyen de contrats putatifs, et vont ou envoient à Londres les vendre à d'autres dupes, qui croient avoir trouvé le Dorado, sans se déranger de chez eux. Un de ces habiles *Négocians* est un certain *Licenciado*, ou Avocat : c'est M. *Azcarate.*

Son langage *de los Dioses*, qu'il manie partout avec

la même impudence qu'au barreau, lui a valu déjà beaucoup de ces contrats, et pas peu de guinées; mais il ne sait pas jouer son rôle en *diplomate*, et il se montre trop avocat. De plus, il a eu l'imprudence d'exciter la jalousie, ou de se détacher de la ligne de monsieur le ministre; ce qui me fait craindre pour son procès: comme tous les ministres, son rival a ses journaux soldés; et même il en imprime un dans sa propre maison, à Mexico. Azcarate y est joliment brodé.

Si j'entre dans ces détails, c'est que la sévère dignité de l'histoire doit quelquefois céder le pas à une certaine naïveté épistolaire. J'écris pour ceux de mes amis qui voudraient suivre mes traces. Il est d'ailleurs des noms historiques, qu'il faut signaler *ad edocendum;* et vous savez que, difficilement, je fais grâce aux hypocrites, aux imposteurs et aux Caméléons, les trois plus terribles fléaux de la société. — Laissons Guanaxuato et ses mines.

Je partis de cette capitale le 18 décembre (1824), avec armes et bagages, c'est-à-dire, toutes les pierres que deux mules pouvaient porter; les autres, je les envoyai au moyen des *Arrieros* (les muletiers.)

Vous savez que Guanaxuato est la capitale de l'État de ce nom; son Congrès suit aussi la véritable ligne de l'intérêt du pays. J'y ai vu installer la Cour de justice; et tout ira bien, si les Mexicains savent tromper, par un accord national, les menées de ceux qui cherchent encore à les désunir pour les

conduire de nouveau de l'anarchie à l'asservissement.

On sort de Guanaxuato par le même vallon où l'on est entré, par le vallon de Marfil. Je pris au Sud le chemin qui conduit à *Salamanca*, que je n'ai vue que de loin; car, à quatre milles de cette ville, je tournai à l'Est, sur la route qui conduit à *Zelaya*. J'ai fait halte en une hacienda en ruines, à moitié chemin environ, entre Zelaya et Salamanca.

Salamanca, d'un nom célèbre en Espagne par son Université, est dans la province du Baxio, une des plus riches villes du Mexique par la fertilité de son sol. On m'a dit que les Augustins y sont souverainement établis, et que leur Église, qui est magnifique, possédait un trésor en pierres précieuses, consacrées à une vierge thaumaturge; mais les moines, craignant qu'elle n'eût pas le pouvoir miraculeux de les sauver des conséquences de la Révolution, ont jugé à propos de les faire disparaître. Aujourd'hui, que tout est tranquille, on pourrait les rendre à la Vierge; mais tout le monde sait que ce qui entre par la porte du temple, sort ordinairement par la porte du couvent, et souvent n'y rentre plus. Dieu sait combien d'autres vierges *Sobrinas* se parent maintenant de ces pierreries. Salamanca est à trente-six milles environ de Guanaxuato, directement au Sud.

Je me rendis au village de *San-Juan*, habité par des Aborigènes. C'est près de ce village, que

les eaux que nous avons vues couler du haut de la Cordillière de *las Escalieras*, viennent se mêler, sous le nom de *Laxa*, à d'autres qui coulent des Cordillières de Toluca, au Sud, sous le nom de *Lerma*; et, se mariant ensemble, prennent le nom de *Rio-Grande*, ou *Rio de San-Yago*. D'après la direction du cours de ces deux rivières, nos sources seraient donc les sources Orientales du *Rio-Grande*, et celles de la *Lerma*, ses sources Méridionales; c'est ce que je crois vous avoir déjà indiqué. Ce point intéressant est à huit milles, Est, de Salamanca, où la rivière commence à porter le nom, nouvellement acquis; et à quinze milles, Ouest, de Zelaya. Les eaux du Rio-Grande apportent les richesses de l'irrigation à toutes ces contrées, du point de jonction que nous venons de remarquer jusqu'à leur entrée dans la *Laguna de Chapala*.

Depuis quelques jours je sentais des frissonnemens, qui m'annonçaient l'approche de quelque crise fiévreuse, conséquence d'une forte constipation, prise sous une pluie neigeuse sur les montagnes de San-Rosa. Cette crise se développa dans la matinée du 21, sur la route de San-Juan à Zelaya, et avec une telle violence qu'il ne me fut plus possible de me tenir à cheval. Je fus obligé, pendant tout le fort accès, de prendre l'ombre d'un arbre pour hôpital; néanmoins, j'arrivai le soir à Zelaya. J'étais rendu, mais un bon émétique, une

bonne purge et le quinquina me rappelèrent bien vite à ma vigueur ordinaire.

La veille de la Noël (*la Noche Buena*) est une grande fête pour Zelaya. Une procession solennelle, de nuit, figure tous les mystères au naturel; je veux dire au moyen d'hommes et femmes, qui jouent chacun leur rôle d'après la tradition. Chaque pièce est représentée sur un grand char, traîné par quatre mulets. Les chars étaient au nombre de vingt-quatre, car, outre les quinze mystères, il y avait aussi une représentation du *Temps*, du *Paradis terrestre*, de l'*Arche de Noé*, de l'*Arche du Testament*, de l'*Apocalypse*, de la *Fontaine de la Grâce*, de la *Décapitation de saint Jean-Baptiste*, du *Jourdain*, et du *Triomphe de la Grâce*. C'est un spectacle vraiment unique dans son genre.

Tout est figuré de la manière la mieux entendue, la plus riche, la plus pittoresque; le grotesque et le comique s'y marient à merveille avec le majestueux et le tragique.

Je vous vois impatiente de savoir comment on représente la *Crucifixion* de notre Seigneur, et la *Décapitation* de saint Jean. Le *Crucifié* repose sur la croix, au moyen d'un appui, qu'on ménage sous ses pieds; et ses bras sont recommandés avec adresse aux deux branches qui les soutiennent. Il ne fait que semblant de mourir; et *Longin* ne perce de sa lance qu'une vessie remplie de sang,

placée sur son côté, qui est couvert d'un plastron de fer-blanc, dans la crainte d'un coup qu'un Longin maladroit pousserait trop loin. Il faut cependant avoir une grande vocation dévote pour se soumettre à rester plus d'une heure dans cette position, d'autant plus pénible, que le Crucifié est fortement secoué par le mouvement du char, en faisant le tour de la ville. Quant à la *décapitation*, on n'a pas encore trouvé assez de dévotion pour représenter saint Jean; c'est une tête de bois détachée d'un buste de chiffons qui fait les honneurs de la scène. On n'y voit que le bourreau au naturel.

Dans l'Annonciation, l'*Ange* mérite une mission auprès d'une Vierge, et la *Vierge*, jolie comme un Ange, reçoit la mission avec la meilleure grâce du monde. La chose ne pouvait pas être mieux figurée. C'étaient deux jeunes amans, et l'un digne de l'autre.

Dans l'*Arche de Noé*, ce vieillard pousse la tête hors du navire, pour voir quel temps il fait. Ici, l'à-propos se joint au naturel; car, précisément au Mexique la saison des pluies vient de passer, et il ne pleut jamais pendant l'hiver.

La *Disputation* était si bien représentée, par un enfant plein de grâce et de vivacité, que quand ces vieux docteurs obstinés ne voulaient pas entendre raison, il la leur *inculquait* sur la tête, à coups d'un gros livre qu'il tenait dans ses mains. Enfin,

Comtesse, tout était jolіment reproduit : les acteurs sont choisis parmi la plus belle jeunesse du pays. Il serait trop long de vouloir tout analyser ; je me bornerai à vous montrer encore une de ces représentations, la plus intéressante dans ses épisodes ; c'est le *Paradis terrestre.*

Deux chars étaient destinés à cette scène : J'ai dit mal, il y avait vingt-cinq chars, et non vingt-quatre.

Sur les deux chars étaient Adam et Ève : sur l'un, avant le péché ; après le péché, sur l'autre.

Dans la représentation *avant le péché*, nos premiers pères, conservant leur état d'innocence et de nature, s'embrassaient sans façon, avec d'autant plus de plaisir, je crois, qu'ils étaient, tous les deux, de charmantes créatures ; ils auraient voulu même échanger quelque baiser, mais on voyait que les jeunes gens étaient fort gênés. Vous n'en devinez pas la cause, Comtesse! C'est que madame *Ève* était une *Sobrina ;* et le Révérend père, *son oncle*, qui était dans la procession, se tournait souvent pour voir comment les choses se passaient dans le *Paradis terrestre.* Il craignait que la scène ne changeât, et ne se transformât aussi en le *après le péché*, où Adam et Ève avaient déjà, avec tout le reste, des enfans qui les tourmentaient, *in dolore, in sudore vultùs*, etc., etc.

Des ânes, chargés d'offrandes, en toutes sortes de fruits, de volaille, de petits agneaux, chevreaux, etc.,

ouvraient la procession; les moines de Saint-François la fermaient. Vous sentez que l'Enfant Jésus naissant ne peut pas manger tout cela; les moines le mangent pour lui.

Les principales familles de Zelaya contribuent pour les chars, les autres pour tout le reste, jusque pour les cires; l'émulation contribue pour la pompe de la fête, et les moines en sont les *seigneurs*. Pendant trois jours consécutifs, il y a *corte bandita* et au couvent et à la maison des *Sobrinas;* avec cette impudence qu'on ne rencontre nulle part aussi éhontée et aussi effrontée que chez les moines des Colonies Espagnoles. Notez, Comtesse, qu'on ne voit dans la procession ni le Clergé, ni les moines des autres confréries. Est-ce par jalousie ou par honte qu'ils s'y refusent? je l'ignore, mais un Augustinien me disait que c'était une *mascarade*. Il est vrai que les Augustiniens sont les ennemis mortels des Franciscains, qui les ont supplantés dans leur ancienne toute-puissance au Mexique. Pour moi, j'ai vu dans cette cérémonie le plus amusant spectacle; et si je demeurais au Mexique, je ferais comme les Mexicains; j'irais la voir une fois encore, fussé-je à deux ou trois cents milles de Zelaya.

Le couvent des Franciscains est vaste et magnifique. Au commencement du dix-septième siècle, un certain Don *Pedro Uñez de la Raya* mourut entre les mains du Père Provincial des Franciscains, *Juan Lopez*, qui était alors en visite à Zelaya; ses

parens, en ouvrant le testament, y trouvèrent *saint François* pour héritier universel de son immense fortune. Mais, d'après la *règle* du *séraphique* fondateur, les Franciscains *possidere non possunt, paupertatis autem vota*, etc.; les papes et d'autres *règles* ajoutèrent à cette prescription: n'importe, les moines savent tout accommoder, en dépit de saint François, des bulles, des règles, de la décence, etc. Dans la rédaction du testament on disait que le testateur laissait tout son bien au couvent, pour y former un collége, et que le Provincial actuel, comme après lui tous les autres Provinciaux, serait l'administrateur de l'héritage et le recteur du collége. La manière dont le Révérend Confesseur sut arranger le testament doit vous donner une idée de celle dont il peignit l'affaire à Rome. Il obtint d'Urbain VIII une Bulle de *dispense* de la *règle* de saint François: *Datam Romæ sub annulo Piscatoris, anno* 1624, *secundo sui Pontificatûs.*

D'après le vœu du testament, le Provincial est toujours de droit l'administrateur de cette vendange et le recteur du collége. Mais les affaires majeures d'un Provincial, dans une province si vaste et si riche, embrassant tout le Baxio, tout le pays de Guanaxuato, de Queretaro, de Valladolid, du Mechouacan, etc., ne peuvent lui permettre une résidence fixe dans le couvent de Zelaya; il subdélègue donc l'administration de l'héritage et le rectorat du collége à son secrétaire,

qu'on appelle le Secrétaire de la Province. Pour éviter la *collision* et les *jalousies*, ce Secrétaire devient aussi le Prieur du couvent : de façon que tout s'arrange, sans contrôle, entre le Secrétaire et le Provincial : *duo in carne unâ*, selon saint Paul.

Vous voyez, Comtesse, que la place de Prieur de Zelaya est une des *meilleures douceurs* dans la *Hiérarchie Séraphique ;* ajoutez que la place de *Secrétaire* de la Province est souvent à vie, au lieu que celle de Provincial n'est que *pro tempore*. Cette place à vie est la proie du plus fourbe ou du plus intrigant. Devinez, Comtesse, qui j'y ai trouvé? C'est le Révérend Curé que nous avons vu à Tula. S'il a abandonné les champs fertiles de Tula, il faut bien que, dans son nouveau séjour, il ait trouvé un morceau de *terre de promission*. Il s'y est transporté avec *armes* et *bagages :* avec le même bréviaire spéculatif et la même *Sobrina*, logée dans une belle maison qu'il a achetée, et fait rebâtir magnifiquement, et meubler à l'*Asiatique ;* elle est la Reine de Zelaya, comme il en est le Roi. Mais ne croyez pas que cet humble enfant de saint François se borne à cette souveraineté. Il a des *Arrieros* qui voyagent avec ses mules et pour son compte ; il a une part dans les mines, dans les affaires, commerciales, et autres affaires, même *secrètes*. On dirait que le *Jésuitisme* s'est entièrement reproduit dans le *Séraphicisme :* aussi le Révérend Père est-il le grand ami de M. le Ministre des *Affaires étrangères*. Le nom d'un

homme si habile mérite d'être transmis à la postérité : il s'appelle le *Père Medina.*

Les autres corporations, qu'on appelle *religieuses*, ne font pas de grandes affaires à Zelaya ; le couvent de Saint-François est le gouffre qui absorbe tout. Les autres moines se contentent de *vivre* avec les *Sobrinas* et de jouer aux cartes.

Les Augustins ont des servantes dans le couvent, qui vaquent à tout, depuis la cuisine jusqu'à la chambre. Un de ces Révérends, me voyant surpris de ce mélange profane, me fit observer que dans le temps de l'Église primitive, tous les Ecclésiastiques étaient servis par des vierges et des veuves, qui se consacraient volontairement aux services des maisons religieuses, et qui, de là, s'appelaient AGAPETÆ ; mais il ne me disait pas tout. Je me permis alors de lui rappeler, que c'est à cette occasion même que saint Jérôme s'écriait avec indignation : « *Undè* AGAPETARUM PESTIS *in ecclesias introiit ?* » et que plusieurs Conciles, convaincus du libertinage de cet abus, le supprimèrent et le défendirent rigoureusement. Je lui rappelai encore qu'un des moines d'alors, *Léontius*, ne pouvant se résoudre à se séparer de sa chère *Agapeta*, et voulant en même temps donner un démenti formel aux *considérans* des Conciles, et aux détractions des *méchans*, se mutila entièrement ; et c'est ce que devraient faire tous ceux qui se vouent au célibat *religieux.* Mon Révérend Père ne me parut pas s'ac-

corder avec moi, ni sur le but, ni sur les moyens. Il semble que le *Monachisme* l'autorise à tout, sans scrupule.

Les Carmes de Zelaya sont fort riches, comme les Carmes de Saint-Louis et de tout le Mexique; mais ils mènent une vie plus circonspecte et plus cachée. Ils avaient tant d'argent dans leurs coffres, que les routes n'étant pas sûres à une certaine époque, pour l'envoyer au *Jésuitisme* en Europe (tous les corps religieux du Mexique lui fournissent leur contingent), et craignant qu'il ne devint la proie de la Révolution, ils firent démolir la vieille église, et bâtir une nouvelle, qui, magnifique, ferait plus d'honneur à l'architecte, si elle était moins *boyeau*. Sa tour et son dôme donnent de loin une grande idée de Zelaya, comme ils en sont de près un joli ornement. Ces ouvrages ont d'autant plus de titres à l'admiration, qu'ils sont fils du génie d'un Créole, qui n'a pas même vu la Capitale de son pays, et qui n'est presque jamais sorti de Zelaya. Ce Créole habile est *M. Tresguerras*, le chef d'une famille des plus distinguées de la province; qui a fait à Saint-François et ailleurs des chapelles et des autels magnifiques, le tout avec le plus grand désintéressement, pour le seul plaisir de faire servir à son pays ce génie universel dans les beaux-arts, dont la Nature l'a doué, et qu'il a cultivé de lui-même. Il est également peintre et sculpteur : c'est le Michel-Ange du Mexique. Je

répète, et je répéterai toujours; lorsque les Mexicains auront renouvelé leurs générations, sous le régime des lumières, de la subordination, de l'ordre et de bonnes institutions libérales, on y verra éclore des génies extraordinaires, et une grande nation. Après avoir gémi à l'aspect des ténèbres et des vices que le Monachisme a répandus et répand sans cesse sur ces belles contrées, je trouve un indicible plaisir à m'épancher un instant sur la vertu et le mérite.

A Zelaya, j'ai fait la connaissance d'un Monsieur qui a été au collége, à Valladolid, avec Iturbide; c'est donc ici que je vous donnerai un petit aperçu historique de la vie de cet homme, devenu en quelque sorte un homme célèbre. Nous partirons de sa naissance, et baisserons la toile à l'endroit où sa carrière mortelle rencontra une fin tragique, à Padilla. Sur ce dernier période de sa vie, j'ai pu obtenir des notions et une correspondance du plus grand intérêt.

Iturbide est fils d'un Haciendero aisé des environs de Valladolid. Son enfance paraissait indiquer qu'il était né hypocrite et méchant; sa jeunesse confirma cette conjecture. Au collége de Valladolid, il montra sa tendance à la cruauté : lorsqu'il ne pouvait pincer et égratigner ses camarades, il tourmentait et déchirait en pièces des oiseaux, ou d'autres petits animaux qui avaient le malheur de tomber entre ses mains.

En sortant du collége (et on allait le chasser s'il n'en était sorti), sa vie fut celle de la dissipation, du jeu, et de tous les vices. Vous savez qu'en Europe, avant la Révolution, tous nos libertins marchaient de la carrière des vices à la carrière militaire, comme celle, qui, en général, ouvre un plus vaste champ aux goûts de l'immoralité et de la licence; c'est ce qu'il fit aussi : il entra comme lieutenant dans un régiment de milice, portant le nom de son pays de Valladolid.

On dit que, quand la Révolution éclata, Hidalgo lui fit des propositions; mais voyant plus de chances pour le moment avec les Espagnols, il embrassa leur cause, et vous avez vu quel satellite atroce ils ont trouvé dans ce monstre. Ses vexations, ses extorsions, ses horreurs, choquèrent jusqu'aux *Llaños* et aux *Callėjas;* et en 1816, il fut destitué. Il ne réussit à rentrer au service qu'à force d'intrigues et de certificats qu'il obtint de ses *amis;* et c'est à ce titre que *certifia* aussi la famille de M. le Ministre des affaires étrangères. Le pauvre Don Mariano Herrera avait beau lui faire verser des milliers de piastres, il n'en était pas moins persécuté, poursuivi, réduit à se cacher toujours dans les montagnes de la *Tlachiquiera.*

Vous avez vu déjà, dans l'aperçu historique que je vous ai donné du Mexique en général, dans ma lettre de Saint-Louis, le but qui le porta au *Grido d'Iguala*, la perfidie et le comique de son Empire

(un Empereur nommé de nuit), et son expulsion.

Le Gouvernement qui lui succéda, aussi loyal et généreux qu'il avait été traître et tyran, lui assigna une pension, je crois, de vingt-cinq mille piastres, pourvu qu'il se réfugiât et vécût, lui et sa famille, en Italie. Il n'y resta pas long-temps.

Il débarqua à Livourne, loua une maison de campagne, où l'on se cache mieux à l'œil des curieux. On dit qu'il y entama des intrigues et des intelligences avec des Puissances Européennes, qui d'abord hésitaient un peu dans leur confiance; et au moment où peut-être on eût tenté de l'utiliser, il décampa, traversa à la hâte la Suisse, les régions du Rhin et des Pays-Bas, s'embarqua à Ostende, et arriva à Londres dans l'hiver de la même année où il avait laissé le Mexique.

Les *Guinées Anglaises* servent pour toutes sortes de gens, quand les Anglais voient dans l'emploi qu'ils en font une probabilité d'intérêt ou public ou privé : elles sont là comme des appeaux, des Syrènes pour tout ce qui leur convient. Elles servirent aussi pour Iturbide. On ignore si elles ont été garanties par quelque *agent* étranger, ou par les seules promesses flatteuses qu'Iturbide lui-même devait élargir à ses *Crésus*, en les basant sur le retour de son Empire; mais il est certain qu'il s'embarqua à l'île de Wight sur un bâtiment Anglais nommé le *Spring*, avec des armes et munitions, des effets d'habillement et de l'argent, avec une

presse et un imprimeur, le tout Anglais; avec des Aides-de-camp, etc., et sa famille. Cette dernière circonstance laisse conjecturer qu'il se croyait assez sûr du succès.

Il s'était fait précéder par une lettre qu'il écrivait au Congrès du Mexique, démarche, selon moi, imprudente et dépourvue de sens. Je vous en offre la copie, sous le numéro 1 *. Il partit le 11 mai, pendant que le Congrès, pour toute réponse, avait lancé déjà contre lui le décret de proscription que vous trouverez sous le numéro 2 **.

Il arriva à la Barre de *Soto de la Marina*, le 12 juillet. Il fit mettre à l'ancre sur la rade, débarquer le Colonel Beneski, son Aide-de-camp, avec ordre d'aller reconnaître le terrain, ainsi que l'esprit de la troupe et de la population de *Soto de la Marina*, qui est à cinquante milles environ de la Barre.

Beneski, ayant autrefois servi au Mexique, connaissait l'officier supérieur qui commandait à *Soto*; c'était ce même fameux de *la Garza* que nous avons vu jouer à l'*Ambigu*, au débarquement de Mina. Il était devenu général.

Beneski lui dit d'abord qu'il venait de Londres, chargé d'une affaire importante pour une Compagnie Anglaise : chargé de traiter avec le Gouvernement du Mexique pour la Colonisation d'un grand nombre de familles Irlandaises. Il l'entretint d'au-

* Voyez, à la fin du volume, chaque renvoi.

tres jongleries semblables, que *de la Garza* faisait semblant de croire; mais, à la fin, le discours tomba sur Iturbide. Beneski disait qu'il l'avait laissé à Londres en bonne santé, toujours l'*ami* de son pays, mais sans aucune intention de rentrer pour le moment; et *de la Garza* faisait semblant encore de tout croire. Beneski commença alors de le tâter sur la situation du pays, sur l'esprit du Gouvernement, des habitans, des troupes, etc.; et *de la Garza* de tirer à boulet rouge sur le Gouvernement, le Congrès, les Généraux (lui excepté), les Peuples, etc.; il lui fit entendre que la troupe était fort mécontente de l'état actuel des choses, et finit par déclarer que le retour d'Iturbide serait le seul moyen de salut, offert à l'espoir du Mexique dans l'état d'anarchie où il se trouvait. Beneski ne résistait plus à croire ce que disait *de la Garza*: il se déboutonna, et se laissa aller jusqu'à lui déclarer que, s'il voulait écrire à Iturbide, il se chargeait de lui faire parvenir la lettre par le Capitaine du bâtiment qui devait retourner à Londres. On prétend que *de la Garza* écrivit, et qu'il finissait même sa lettre par ces mots: « Napoléon est accouru de l'Égypte en France pour délivrer les Français de l'Anarchie; Iturbide doit se hâter de quitter Londres pour venir sauver le Mexique, sa patrie, de la ruine et de la dévastation. » Les uns prétendent que ce *renard* faisait tout avec des projets de révolte ambitieuse, d'autres, qu'il ne voulait que tendre un piége

à Iturbide. Quelques-uns aussi le croient capable de l'un et de l'autre ; mais, plus tard, quand il s'est vu lancé entre le Congrès de l'État de las Tamaulipas et Iturbide, il a sacrifié celui qui lui offrait le moins de chance et plus de danger. Iturbide, flatté par les belles paroles et la belle lettre de *de la Garza*, débarqua ; et, au moment où il allait envoyer ce que vous trouverez au numéro 3, et publier le numéro 4 *, il fut arrêté avec Beneski.

La conduite de *de la Garza* fut mimique, tant qu'il redouta l'influence d'Iturbide sur l'esprit des soldats qui l'escortaient ; on dit même qu'une fois il poussa la farce jusqu'à mettre à ses pieds et son épée et son commandement, et à le faire proclamer *Libérateur* par la troupe ; même après qu'il venait de lui lire le décret de proscription, et l'ordre qu'il avait de le faire fusiller dans trois heures de temps. Ce fut alors, selon toute apparence, qu'Iturbide écrivit ce que vous trouverez aux numéros 5 et 6 **. A la fin, passant d'une pantomime à une autre, *de la Garza* parvint à le traîner dans *Padilla*, le siége du Gouvernement de l'État des *Tamaulipas*, et là le Congrès lui envoya lire sa sentence de mort.

Il s'adressa à ce corps dans les termes que vous pouvez voir au n° 7 ***; mais il ne reçut pour toute réponse que quatre balles qui le rendirent cadavre,

* Voyez à la fin du volume.

** *Idem.*

*** *Idem.*

le 19 juillet 1824, à six heures du soir, sur la place de Padilla. Il mourut beaucoup mieux qu'il n'avait vécu. Il parla avec quelque dignité aux soldats, et, pour la première fois, peut-être, en chrétien. Il ne voulait point qu'on lui bandât les yeux : on s'obstina ; et il se les banda lui-même. Il est mort. N'allons point chercher quelles étaient ses intentions pour l'avenir, mais le passé criera hautement contre sa mémoire.

Ce funeste événement révolte par la bassesse de de la Garza, et surprend par la folle confiance de Beneski et d'Iturbide, et par le singulier rapprochement qu'offrait, dans la personne du Président du Congrès (un prêtre), la double qualité de juge et confesseur du condamné.

Je vous laisse apprécier la teneur des pièces importantes que je vous ai ménagées. Je me bornerai à vous faire observer que, toutes les fois qu'il s'est adressé au Congrès général de Mexico, il lui a donné du *suprême*, du *souverain*, mais jamais de la *République fédérale* du *Mexique*. Faites la glose. J'ajouterai que ces pièces ont d'autant plus de prix, qu'elles sont encore entièrement inconnues au public du Mexique, le Gouvernement croyant de sa politique ou de sa prudence de les cacher. Une circonstance extraordinaire et quelque soin de ma part les ont mises en ma possession.

Le bâtiment, avec la famille d'Iturbide, à la nouvelle de la tragédie, coupa les câbles, et se sauva

dans les États-Unis. Beneski fut jugé par un conseil de guerre, et condamné à un bannissement perpétuel. On dit qu'il voulait mourir avec Iturbide : il avait vécu avec lui en grande amitié. Pour moi, je n'aimerais pas cette communauté de vie et de mort avec un tel homme. Ce jeune officier, imprudent, mais distingué, a été traité avec tous les égards; il est impossible de montrer plus de modération et de générosité que n'en a déployé dans cette circonstance, et que n'en déploie toujours le Gouvernement du Mexique, depuis qu'il s'est érigé en République fédérale. Les autres Gouvernemens particuliers des États procèdent avec les mêmes principes. Quoique seul, pauvre pélerin, inconnu, sans me prévaloir même de lettres de recommandation, je n'ai jamais eu besoin de recourir à un Alcade, à un Gouverneur, à un Commandant, etc., sans en obtenir toute la protection possible et la plus courtoise assistance. Ce seul trait, de l'immense différence entre l'ancien et le nouveau régime, devrait subjuguer et réunir tous les cœurs; mais l'*hydre* a laissé des têtes derrière elle, et le *Jésuitisme* les ranime. Le libéralisme triomphera, j'espère, mais il n'aura pas peu à lutter encore, ne fût-ce que contre ces préjugés dangereux du grand nombre d'ignorans, qui crient que du chaos on peut marcher d'un seul pas à la perfection. Le Congrès a accordé à Madame Iturbide et à sa famille une pension de huit mille piastres. Elle s'est réfugiée dans

les États-Unis. — Continuons notre promenade dans Zelaya.

Toute la ville est jolie et riante; elle a une belle place, qui offre le spectacle amusant d'une réunion de revendeuses et de revendeurs, étalant toutes sortes de marchandises et de fruits des deux Mondes. Les efforts et l'éloquence de ceux qui voudraient tromper et de ceux qui voudraient ne pas l'être, présentent des tableaux et des jeux d'esprit tout-à-fait singuliers. Elle respire partout certain air d'aisance, et contient une population d'environ douze mille âmes. Les Aborigènes, qui habitent ses faubourgs et les environs, appartiennent à la tribu des anciens Othomies; ils parlent une langue toute différente de celle des anciens Mexicains proprement dits. L'on prétend qu'elle est très-difficile.

Je partis le 27, prenant le chemin de Queretaro.

A deux milles de la ville de Zelaya, on passe la *Laxa*. C'est une rivière de dévotion pour nous, qui croyons en avoir vu les sources au sommet de la haute Cordillière de *las Escalleras;* ou, du moins, elle nous rappelle, par cette illusion, un point de la terre d'une conformation si extraordinaire, et ce charmant ruisseau, qui nous fut d'une compagnie si agréable, pendant cinq à six milles, sur une plaine immense, dominant de la cime des plus hautes montagnes du monde. Le pont jeté sur cette rivière est aussi l'ouvrage de M. Tresguerras: magnifique, il réunit la solidité à l'élégance.

Le chemin de Zelaya à Queretaro est bordé de beaux villages, d'haciendas autrefois superbes, et qu'on relève déjà des ruines de la Révolution. Un ciel le plus azur, une campagne fertile et souvent variée ajoutent au charme du site.

J'étais à deux milles de Queretaro, quand deux Mexicains qui venaient de Zelaya, m'approchent, et, après avoir bien toisé mon cheval, me demandent où je l'avais eu. Ma réponse fut celle que je devais à une pareille indiscrétion de deux personnes que je n'avais jamais vues ni connues. Ils se bornèrent alors à me demander où j'allais loger à Queretaro; et en cela je crus devoir les satisfaire, ne me cachant jamais qu'à l'*Inquisition*. Je fis plus, je leur demandai où on logeait le mieux; ils m'indiquèrent le *Grand Mason*, et c'est là que je mis pied à terre.

A peine avais-je fait entrer ma petite caravane dans le *coral* (l'écurie), voilà que mes voyageurs, avec deux autres, viennent revendiquer mon cheval, comme portant la marque du *haras* d'un d'eux, à moins que je n'eusse le certificat qu'il provenait d'une vente faite par le propriétaire ou par ses agens. Je répondis qu'un Étranger, en pareil cas, ne doit d'explications qu'aux magistrats compétens; que j'étais dans la capitale de l'État, où il n'en manquait pas, et que prétendre me dessaisir de la sorte de ma propriété, c'était, dans un pays quelconque, l'exercice d'un brigandage plutôt que d'un droit. Ils eurent l'air de menacer de l'enlever de

violence; mais, mon attitude décelant peu la crainte, ils s'en allèrent après avoir fait bruit, comme des hommes qui parlent le *langage de los Dioses.*

Le lendemain matin l'Alcade m'envoie mander devant lui. J'y trouve mes deux Mexicains avec leurs deux auxiliaires, et un gros personnage enflé, qu'on me dit être un *Licenciado*, c'est-à-dire, un *terque quaterque doctor*, un avocat : la lumière de Queretaro, le Tribonien du Mexique, une Arche de science.

Je vois dans Monsieur l'Alcade un homme très-poli; et m'empresse de lui raconter l'histoire de ma possession du cheval : je l'avais eu de don Mariano Herrera en échange du mien. Il m'objecte aussi le certificat de *provenience;* je réponds que pour l'achat des autres bêtes que je possédais, j'avais toujours agi de bonne foi et sans plus de formalités; que le nom respectable de don Mariano Herrera devait ici inspirer à qui que ce soit la plus aveugle confiance.

Mais le cheval n'avait pas même la contremarque, qu'au Mexique le propriétaire applique à ses chevaux, quand il les vend, pour qu'à l'opportunité on puisse les distinguer de ceux qu'on lui volerait; je sentis la force de cet incident. Toutefois, je n'en étais pas moins possesseur, si non régulier, au moins innocent; et j'observai que toutes ces minuties particulières et locales sont inconnues à un Étranger qui passe sans se douter des piéges ou des irrégu-

larités à éviter. Monsieur le *Licenciado* alors me lâcha une bordée d'adages *latins*, parmi lesquels le *Ignorantia juris non fit excusatio* était le seul qui tombât à propos. Je le priai de me montrer la loi sur les formalités à remplir, puisqu'il me parlait *de jure;* il me répondit qu'il n'y en avait pas de positive, mais que « *inveterata consuetudo pro lege custoditur.* » Le voyant si grand latiniste, je me permis de mettre de côté mon mauvais Espagnol, et de continuer la dispute en latin. Je lui rappelai quelque chose des lois *de emendo; pro advenis;* et je finis par celle *facta factis probentur;* je veux dire que mon adversaire fondant sa prétention sur ce que le cheval portait sa marque, il devait prouver l'identité de marque; qu'autrement, avec cette *inveterata consuetudo* d'une jurisprudence barbare, chaque faquin pourrait priver tout honnête homme de son cheval; que s'agissant d'un fait, il fallait un témoignage de fait et non de mots; que l'Alcade, ou autre magistrat *jurisdictionnaire* du pays de mon adversaire, devait authentiquement constater la marque de son haras, et l'envoyer à l'Alcade de Queretaro pour le confronter avec celle de mon cheval; et qu'en attendant, j'aurais écrit à don Mariano Herrera pour qu'il se justifiât sur la *provenience* primitive de cette *Hélène.* Mais tout cela demandait du temps, et mon adversaire était de *Saint-Michel el Grande*, à plus de vingt cinq milles de distance de Queretaro. Comme il venait aussi à

Mexico, je demandai à déposer le prix présomptif de la bête pour continuer mon chemin. Monsieur le *Licenciado* devint plus traitable, mon adversaire plus docile, toutes les *parties plus calmes;* et Monsieur l'Alcade, qui n'avait pas cessé de m'écouter avec bonté, témoigna son adhésion à mes conclusions. Il fit plus (et ici, voyez une nouvelle preuve d'une aimable disposition des Mexicains), il me fit l'honneur d'observer qu'il y avait toute apparence que j'étais un honnête homme, que ma parole était suffisante, mon dépôt inutile; et l'Avocat et l'Adversaire y applaudirent. Vous savez combien un noble témoignage de confiance touche vivement mon âme : je me rappellerai toujours ce trait avec la plus vive reconnaissance. Monsieur l'Alcade nous donna acte de cet amiable compromis, et ne voulut être payé, pas même du papier timbré. Ce digne Magistrat s'appelle don *José Ignatio de Cardenas*, un Créole.

Il est bien vrai, Comtesse, que partout dans le Mexique, et de la manière que mon adversaire voulait employer, on s'empare d'un cheval qui se trouve dans le même défaut de formes que le mien; mais, outre que cette procédure est trop sommaire et absurde, le propriétaire réunit à la fois, par le plus monstrueux assemblage, la triple qualité de partie, juge et exécuteur. Dieu a donné à tout le monde la connaissance du bien et du mal, du juste et de l'injuste; mais cette volonté, qu'on prétend qu'il

ait laissée entièrement libre à l'homme, nous porte aux passions, et les passions à l'égoïsme; conséquemment, on peut être parfois mauvais avocat, mais jamais bon juge dans sa propre cause. Zoroastre, qui serait considéré le meilleur des législateurs, s'il n'eût pas été païen, disait : « Quand vous doutez que ce que vous êtes près de faire soit juste ou injuste, abstenez-vous de le faire. » Et certes, rien n'est plus douteux que le sentiment qui nous pousse à agir en pareil cas.

Vous voudriez connaître quelle a été l'issue de l'affaire? vous savez que je ne fais jamais un anachronisme, pas même d'un moment, ni une transposition d'un seul pas : deux sources de confusion qui doivent, je présume, exciter dans les autres, comme je l'ai déjà observé, autant d'impatience qu'elles m'en causent à moi-même, quand j'en rencontre. Vous saurez le dénoûment en temps et lieu.

Débarrassé du contentieux qui nous a jusqu'à cette heure occupés, allons voir Queretaro; il en vaut bien la peine, et son origine n'est pas moins intéressante que ses progrès.

Le pays de Queretaro, avant la Conquête, appartenait aux Othomies, peuples sauvages, également indépendans de l'Empire de Moctezuma et du Royaume de Mechouacan. Les Espagnols s'en emparèrent de la même manière dont nous les avons vus envahir les pays de Tula, Saint-Louis Potosi, etc.

Un Cachique des Indiens de *Guychiapa*, baptisé sous le nom de *don Fernando* de *Tapia*, et grand ami des Conquérans, fut le premier à leur ouvrir le chemin à cette nouvelle Conquête, le premier à vaincre les Othomies et à s'établir dans le pays. C'est à lui qu'est due la découverte des mines, qui ont donné des trésors incalculables, de *los Poços*, maintenant du *Palmar*; celles d'*Escalenas*, du *Tonatico* et de *Guasquiluco*. Il y forma des établissemens considérables pour les exploiter, et des *haciendas* pour en bénéficier le minerai; il forma également des *haciendas* de *campo* dans le *Valle* de *San-Francisco*, pays ainsi appelé par les moines qui le suivaient, comme pour le consacrer au personnage divin sous la protection duquel il opérait ces découvertes et ces conquêtes. A la fin, il s'établit dans un point central, au milieu de ses établissemens, de ses richesses et de sa gloire, avec les Espagnols qui l'escortaient; et ce point central devint la belle ville de Queretaro. Ce fut vers la fin du seizième siècle.

Les moines y bâtirent d'abord un couvent, l'un des plus magnifiques du Mexique, et que leur envieraient même leurs confrères d'*Ara-Cœli*, à Rome; et ce fut par un de ces prodiges, si familiers aux moines et renouvelés avec tant de succès par les Jésuites, que Queretaro vit s'élever dans ses murs un autre grand bâtiment, le plus colossal peut-être

qui, dans ce genre, existe au monde, le couvent des religieuses de *Santa-Clara*. Je vais vous en faire l'histoire fidèle et succincte.

Don Diégo de *Tapia*, le fils du Cachique Ferdinand, héritier de ses trésors immenses, qui grossissaient tous les jours, n'avait qu'une seule fille. A la splendeur de son origine, et à l'appât des richesses qui devaient un jour l'ériger à un état semi-souverain, elle joignait beaucoup de charmes physiques et moraux; elle était dans la convoitise de mille prétendans. Les Dieux de l'Antiquité se métamorphosaient en pluie d'or, en cygne, en taureau, etc., pour posséder un être terrestre; aujourd'hui, des êtres terrestres se rendent maîtres des divinités, sans recourir à tous ces manéges; c'est un moine qui s'empara de la semi-céleste *Luysa*.

Mais un moine ne peut pas se marier, et le système des *Sobrinas* n'était peut-être pas encore à la mode, dans un temps qui exigeait au moins des apparences extérieures pour s'attirer la dévotion des peuples dont on tentait la Conquête politique et religieuse; il fallait donc faire Luysa religieuse, et en être le *directeur*: c'est ce qu'avisa le Révérend Lopez. Ne confondez pas ce Lopez avec celui qui escamota, d'une bénédiction, tout l'héritage de *don Pedro Nuñez de la Raya* de Zelaya: celui-là s'appelait *Fray Juan*, et celui-ci *Fray Miguel*. Il n'y a de commun à ces deux Révérends que l'*Appellido* (le

nom de famille) très-fertile, apparemment, en *jolis expédiens.*

Mais il fallait de l'habileté pour conduire heureusement l'entreprise; et vous savez que l'état obscur de simple religieuse ne peut agacer un Néophyte d'un si haut rang. Il fallait inspirer de l'ambition et flatter. Le Révérend Père la créa *Fondatrice* d'un couvent qu'on devait bâtir exprès; il fit voir que le Vice-Roi assisterait lui-même avec toute sa cour à cette *auguste réception;* il lui montra la Renommée enflant déjà pour elle seule ses cent trompettes; et après tout, il lui ouvrit le Paradis, pour elle et pour son père, pour toutes les jeunes personnes qui, attirées par son exemple, suivraient la voie de gloire et de salut qu'elle leur aurait ouverte. Vous sentez que, de cette manière, il voulait séduire le père avec la fille. M. *Tapia* fut si enchanté de ce que l'éloquence du Révérend-Père lui peignait de gloire dans ce monde, et de béatitude dans l'autre, qu'il commença par construire à ses frais le couvent, et finit par léguer son immense fortune à sa fille, ou, pour elle, au couvent de Santa-Clara. Le premier couvent devint trop petit et mesquin; l'on bâtit celui qui existe maintenant, qui a plus de deux milles de tour, et qui a contenu plus de trois cents religieuses, servantes et autres, toutes commodément et splendidement logées.

La translation d'un couvent à l'autre a été im-

posante. Chaque religieuse, en sortant du vieux couvent, se plaçait, couverte d'un long voile, au milieu de deux matrones; elles se rendaient ainsi processionnellement jusqu'à la porte du nouveau couvent, où les matrones les embrassaient tendrement, et les livraient une seconde fois à leur abnégation *du monde.* Une croix, portée par un moine, les précédait, et les notabilités les plus distinguées de la ville et des environs les suivaient avec pompe. Aussitôt entrées dans le nouveau cloître, elles allèrent dans le chœur, répétèrent *les vœux*, ou renouvelèrent leurs offres de service à Dieu. Mais quels services, dans un cloître, peut-on rendre à Dieu, qui a constamment défendu tout ce qui peut être contraire au premier but de sa création, la génération? Le Dieu des Spartiates condamnait au mépris public celui qui ne se marierait pas. Les moines bénissaient les religieuses de leurs hymnes, la multitude opposait ses vœux aux leurs; des parens, des sages, et des amans, y répondaient de leurs sanglots.

Ce couvent, avec des richesses incalculables, a souffert souvent des crises de pauvreté; l'administration, dans les mains tantôt des laïques, tantôt des moines, ne changeait que pour enrichir de nouveaux administrateurs. Il y a des maisons et des *Sobrinas*, à Queretaro, dont la fortune n'a d'autre base que la dilapidation de l'héritage de *don Diégo* de *Tapia* et de sa fille, la *Fundadora* du couvent.

Aujourd'hui, quoique propriétaire de régions immenses, ce couvent est pauvre et chargé de dettes. Les Administrateurs du Mexique ont le talent, comme ceux d'Europe, de se faire toujours les créanciers du pauvre administré; et, quand ils nous ont bien volé, ils osent encore nous qualifier de *moroses* et mauvais payeurs, et nous faire passer pour des *Spiantati*.

J'eus l'honneur d'être traité avec du chocolat par une de ces bonnes Religieuses; je lui demandai si elle était contente de son *élection*: elle me répondit qu'oui; mais je suis sûr qu'elle m'aurait dit non, s'il n'y avait pas eu un moine avec moi.

Queretaro est une des plus belles villes du Mexique, par la magnificence de ses bâtimens et le charme de sa situation. Elle est sise au pied, sur le penchant et au sommet d'une riante colline, environnée de plaines fertiles qui la séparent, au Nord et à l'Est, de hautes montagnes. De tous côtés elle est parsemée de belles fontaines, offrant les eaux les plus pures et les plus cristallines. Au Mexique, où l'on manque généralement d'eau, cette providence est bien précieuse. La manière dont on a su se la ménager, serait étonnante et prodigieuse, même dans les premières capitales de l'Europe. C'est un grand aqueduc qui, traversant une plaine et joignant la ville avec la Cordillière qui s'élève à trois milles au Nord, va la chercher dans un vallon profond, et la conduit, par une rangée d'arches très-

élevées, sur les hauteurs de Queretaro, d'où il la verse dans tous les quartiers subalternes de la ville et des faubourgs. C'est un ouvrage digne des Grecs et des Romains; et sa bâtisse est si solide qu'elle fera revivre pour bien des siècles la mémoire du *Marquis del Villar del Aguila*, sous le gouvernement duquel il fut construit.

Les manufactures de Queretaro étaient autrefois renommées; mais leurs *Mantas* et *leurs Rebozos*, espèce de manteaux pour les hommes et de *schals* pour les femmes, ne supportent pas maintenant le parallèle avec les marchandises de manufactures Européennes dont tout le Mexique est inondé. Elles rivalisaient avec les meilleures du Mexique.

Malgré le défaut de ce commerce, une apparence d'aisance se montre partout dans Queretaro, car la liberté qui a remplacé l'esclavage, où ces manufacturiers tenaient leurs ouvriers, rend l'homme industrieux, et offre mille moyens de s'occuper autrement. Les *Baratillos* de Queretaro sont peut-être les plus florissans que j'aie vus jusqu'à cette heure au Mexique. Il faut que je vous dise ce que c'est que ces *Baratillos*.

Dans tous les *pueblos* de quelque importance, au Mexique, a lieu, tous les soirs, une réunion, dans une place assignée ou convenue, de spéculateurs et d'effets de toutes sortes; les uns vendent ou échangent, les autres achètent, et tous cherchent à se tromper, comme partout en Europe;

et là, surtout, où l'on a moins l'air de le faire, comme dans l'*Austère London*, et le *Cérémonieux Paris*. C'est un amusement, Comtesse, d'entendre le mensonge et la finesse remuer toute l'éloquence du *Langage* de *los Dioses*, pour vendre leurs marchandises, et pour toucher de leurs argumens les plus rétifs et les plus incrédules. Avec toute *mon expérience*, je n'ai jamais été capable d'aller sur un de ces *Baratillos*, sans faire quelque achat, et partant sans être dupé; mais il est vrai que quelquefois je me laissais aller dans le dessein de m'amuser. Vous sentez que ce n'est pas sans motif qu'on choisit pour ce commerce l'heure de la *brune :* les filous y trouvent leur portion d'affaires. C'est sur ces *Baratillos* que se manifestent, à de nouveaux traits, l'adresse, l'esprit et le talent dont la nature a doué les Mexicains.

Outre les deux Couvens dont nous avons parlé, on en voit d'autres d'une richesse et d'une beauté à peu près égales; mais la situation du couvent de *Santa-Cruz*, au sommet de la colline sur laquelle la ville est sise, dominant tous les environs, est vraiment attrayante; ma curiosité ne tarda pas à le visiter. Un miracle d'une *Croix* qu'on y vénère y ménagea cet établissement magnifique; mais comme le miracle a commencé par un tremblement de terre, et fini par une grêle qui a dévasté toute la campagne, je crois que Dieu se soucie fort peu qu'on lui en fasse honneur, et que vous me

saurez gré de vous épargner un récit qui ne saurait que vous affliger. L'aqueduc vient aboutir précisément dans le jardin des Révérends Franciscains, de la stricte réforme de saint Diégo, qui s'y sont pratiqués des réservoirs et des viviers à l'épreuve de tout *événement*. Au Mexique, toute providence doit commencer par se répandre sur les moines.

C'est dans un vieux manuscrit, espèce de chronique, à la bibliothèque du couvent de Saint-François, que j'ai atteint presque tout ce que je vous ai dit sur l'histoire de Queretaro. Je n'ai pas vu, au Mexique, d'autre bibliothèque qui méritât ce nom, et le bibliothécaire est le seul qui le soit de tous ceux que j'ai eu l'honneur de connaître dans cette partie du Nouveau-Monde. C'est un petit moine, plein de connaissances, et qui porterait à croire que la charge de Provincial donne de l'esprit, de l'amabilité et de la franchise : il en a beaucoup, et deux fois il a été Provincial. Puisqu'il a eu la bonté de me laisser parcourir avec quelque loisir ce manuscrit, j'en profiterai pour vous donner quelques notions de plus, que je crois nouvelles et de quelque intérêt, sur la province qu'il concerne.

D'abord, ce mot *Province* mérite quelque explication. Avant la Révolution, le Mexique était partagé en Provinces temporelles et en Provinces spirituelles. A mesure que l'autorité temporelle y faisait la conquête de Provinces nouvelles, l'autorité monacale augmentait également, sous différens

noms, le nombre de ses Provinces, pour que leur pouvoir marchât toujours parallèle, et souvent au delà de celui du bras séculier. Quand Cortès appela les premières terres conquises sur Moctezuma, le *royaume du Mexique*, les moines l'appelèrent la *Provincia del Santo-Evangelo :* ensuite, la Province de Mechouacan fut appelée, par eux, la province de *Santo-Pietro Pablo*; celle de Xalisco, de *San-Yago;* et ainsi des autres. C'est de cette manière que les Lévites suivaient toujours de près et contrecaraient le pouvoir des juges. Les *Jésuites* voudraient en faire autant, et même sur le monde entier; mais qu'ils se gardent bien de renouveler la fable du *Bœuf et de la Grenouille.*

Queretaro appartient à la Province de *Santo-Pedro* et *Pablo*, c'est-à-dire de Mechouacan, et en est le quartier-général : la résidence du père Provincial, et tous les archives, mémoires et chroniques concernant le Mechouacan, se trouvent dans la bibliothèque de ces moines.

On sait que l'ancien Mechouacan fut peuplé, ou conquis par une de ces tribus *Aculhuas*, ou Mexicaines, qui émigrèrent du Nord au Sud, quatre ou cinq cents ans environ avant la Conquête; mais l'histoire de ce qui s'y passa depuis cette époque jusqu'à la Conquête, est presque entièrement inconnue. Torquemada lui-même ne commence l'histoire du Mechouacan, que dès la Conquête; et le Chroniciste de Queretaro s'excuse en disant : « Mucho

siento el no tener bastante relacion de los Reges y Monarchas que eternizaron el valor del *Tarasco*, con el politico y militar govierno; porque en buena consequencia este era el lugar en que se avian de copiar sus successiones, referir sus hazâñas, contar sus hechos, celebrar sus leyes, y narrar sus obras; pintar el origen de su Monarchia, la propagacion y herencia de su Reyno; però todo à faltado, porque faltò el quidado en los antepassados; con que disculpo mis deseos, que todos ellos se desvelaràn en el escrutiño de sus verdades, por darlas à la estampa, paraque la prosteridad celebrase la memoria, los insignes hechos del Tarasco *.» Il est bien à regretter qu'on ait tant négligé l'histoire d'un pays si intéressant jadis, selon les apparences, et qui est encore la plus belle et la plus riche partie de tout le Mexique. Le peu que j'ai pu en glaner çà et là, porte à croire que ses habitans étaient aussi le peuple le plus intelligent et le plus vaillant de tous ceux qui sortirent de *Chicomotztotl*, qui signifie les *sept cavernes*, c'est-à-dire, des régions du Nord.

* « Je suis fâché de n'avoir pas assez de notions sur les Rois qui perpétuèrent la vaillance du *Tarasco*, politiquement et militairement; c'est l'endroit où l'on devrait indiquer leur succession, raconter leurs exploits et leur sagesse, célébrer leurs lois, et montrer l'origine de leur monarchie, l'étendue et l'héritage de leur empire; mais tout nous manque, parce qu'on a négligé, dans les premiers temps de la Conquête, de s'en occuper. J'ai voulu justifier le désir que j'aurais eu de tout constater avec vérité, pour le consacrer à la postérité par la voie de la presse, et immortaliser ainsi la mémoire et les hauts faits du *Tarasco*. »

Il en résulterait que ces peuples s'appelaient *Tarascos*, nom emprunté de quelque tribu qu'ils trouvèrent dans le pays, et dont ils apprirent aussi la langue pour mieux se distinguer et se séparer entièrement de leurs compatriotes, établis plus au Sud et à l'Est, et avec qui probablement ils avaient eu quelque différend.

La première ville qu'ils fondèrent, comme siége de leur empire, fut *Tzintzuntzan* sur la rive du lac, qui s'appelle maintenant de *Pasquaro*. Toujours ils furent vainqueurs dans les batailles que leur livrèrent les Rois de Mexico, pour les asservir à leur empire, comme ils avaient fait de tous les autres peuples voisins, à l'exception des *Tlsaclathecas*, les *Cholulthecas*, et de quelqu'autre.

Il paraît que de tous les peuples venus du Nord, les *Tarascos* étaient les plus habiles dans tous les arts, les plus industrieux, les plus sages et les moins barbares. Notre Chroniciste n'hésite pas à le dire.... « Y asi, el *Tarasco* en la viveza de su ingenio era tal que ne se limitava en esta ó en aquella materia, sino que es tan general en todas, que se admira su ygualdad. Y asi, en su politica y religion antigua fue tan circunspecto, que no devio nada, al establecer sus leyez, à Saturno, Lysinias, y Radamantho, ni al legislator Lycurgo, con que su govierno, Republica, y templos fueron los mas celebres que repite hoy este Occidente » *

* « Ainsi le *Tarasco,* dans la vivacité de son génie, ne se bornait pas

Il paraît que leurs Rois, quand ils voyaient arriver cet âge qui s'approche du couchant, s'associaient à l'Empire, comme plusieurs Rois de notre antiquité, leur fils aîné pour l'instruire aux devoirs d'un Roi envers ses peuples, et pour inspirer aux peuples le respect et l'obéissance qu'ils doivent à leurs Rois.

Il paraît que le *Huitzilopuchtli* des Mexicains était la Divinité des *Tarascos*, comme la même qui avait conduit tous ces peuples du Nord au Sud, lors de leur première émigration; mais leurs sacrifices étaient moins barbares que ceux des Mexicains, et leur *Grand-Prêtre*, quoique hautement vénéré, moins Cannibale que celui de Mexico.

Izacapu était la *Rome hodierne* du Mechouacan, la Métropole de leur religion. Leur temple dominait du sommet d'une colline, et là demeurait le *Grand-Prêtre*, qui s'appelait *Curicanery*. Il ne se montrait qu'une fois par an ; la fréquence de voir un objet le rend plus commun et moins vénérable. Au temps fixé pour cette réception publique, le Roi lui-même s'y rendait en grande cérémonie, et c'est à genou qu'il mettait ses offrandes aux pieds du Grand-Prêtre. Les seigneurs du royaume suivaient et imitaient le Roi, ainsi que tous ses sujets,

à une seule matière; il était généralement versé et presque égal dans toutes les sciences. Il fut sage et adroit dans sa politique et sa religion, non moins profond dans ses lois que Saturne, Lysanias, Radamanthe, Lycurgue. Leur Gouvernement, leur République, leurs temples furent les plus célèbres que vantèrent autrefois ces pays Occidentaux. »

autant que leurs moyens leur permettaient de le faire. Du lac *Tzirondaro*, où le Roi débarquait pour arriver à *Tzacapu*, il y avait dix-huit milles de terrain tout marécageux, et une grande digue, d'une construction étonnante, dont on voit encore, dit-on, les vestiges, était le chemin qui conduisait au Sanctuaire. Après les offrandes consacrées au Grand-Prêtre, en tout ce qu'il y avait de meilleur et de précieux dans le pays, on immolait des victimes humaines à la Divinité. C'est bien là le portrait du grand Inquisiteur qui, après avoir pris pour lui tout ce que possèdent les malheureux qui tombent entre ses mains, donne leurs cendres à Dieu. On dirait que notre Chroniciste a voulu faire une parodie, et que les prêtres de tous les cultes se sont plu, en tout temps, à faire passer les Dieux pour cruels et sanguinaires.

Ce que le Chroniciste raconte des cérémonies qui précédaient et suivaient la mort d'un Roi *Tarasco* me paraît assez singulier pour que je vous en dise un mot.

Quand les médecins de cour déclaraient que la maladie du Roi annonçait la fin de sa carrière mortelle, le jeune Roi, nouvellement associé, appelait tous les grands du royaume, pour qu'ils vinssent assister au dernier acte de la vie de son père. Ceux qui manquaient d'obéir à cet appel étaient considérés et traités comme les ennemis du nouveau Roi. A mesure que ces grands personnages arrivaient, on les faisait passer devant le lit du Roi, et, avec

leurs expressions de chagrin et de condoléance, ils lui offraient de riches présens. C'était une *Cocagne* de plus pour l'héritier; c'était renforcer l'axiome : *mortuus vivum juvat*. Quand les derniers paroxismes de sa vie combattaient inutilement contre le pouvoir de la mort, on faisait retirer tout le monde, pour que leur présence ne troublât pas les émotions dont le moment extrême pénètre le mourant. Tous les Grands se tenaient dans des appartemens voisins, et, aussitôt qu'il avait rendu l'âme, ils rentraient de nouveau, et pleuraient hautement sur ses restes mortels. La première opération était de chausser son pied du *Cactle*, c'est-à-dire, d'une espèce de brodequin, comme signe principal de sa valeur. Cette circonstance mérite une explication.

Les Rois de Mexico étaient parvenus à se rendre tributaires et vassaux presque tous les Princes et Rois leurs voisins, qui, en signe de soumission, ne pouvaient se présenter au Prince régnant que nus pieds. Les seuls Rois de Mechouacan avaient toujours, comme nous l'avons vu, réussi à repousser le joug, et le *Cactle* était à la fois l'emblème de leur vaillance et de leur indépendance souveraine. De cette notion, en découle une autre; c'est que le nom de *Cactlzontzi*, donné par les historiens de la Conquête au dernier Roi de Mechouacan, n'est point son propre nom, comme je le démontrerai, mais le nom commun à tous les Rois de Mechouacan qui mouraient vain-

queurs de ceux de Mexico, ou *Porteurs de brodequins;* de là, le mot *Cactlontzi.*

On habillait et ornait le cadavre de tout ce que la garde-robe royale avait de plus précieux en étoffes, le trésor en pierreries; et le linceul mortuaire qui couvrait le cercueil portait l'image du cadavre, tel qu'il était paré. Alors on choisissait ceux qui devaient former sa cour dans l'autre monde, et le choix appartenait au nouvel héritier de la couronne. Vous voyez, Comtesse, dans le privilége de ce choix, un grand moyen politique pour se débarrasser de tous ces Grands de l'empire qui lui étaient ou suspects ou incommodes, de ces Courtisanes qui pouvaient avoir été ou les *Maintenon*, ou les *Orsini* pendant le règne de son père. Parmi ces bons serviteurs, qui devaient le suivre, figuraient aussi des *poètes* et des *médecins*, comme si les Rois ne pouvaient pas, même dans l'autre monde, se passer de *flatteurs* et d'*empiriques.* Notez, Comtesse, que, dans ce cortége, il n'y avait point de *prêtres :* voilà comme ces messieurs savent tout se ménager à leur gré.

La pompe funéraire commençait à minuit, heure à laquelle la grande procession sortait du palais royal. La nuit a toujours été la compagne des grands mystères et des grands crimes, comme de l'imposture et de la superstition. Les *très-dévoués* serviteurs qui devaient le suivre dans l'autre monde, tous parés de leur mieux, fardés et couronnés de fleurs,

ouvraient la marche, et c'était au son de nacres de tortues et du froissement d'os de crocodiles, qu'ils marquaient leur *triste* pas. Après eux, venait le cercueil, porté ou par les fils cadets du défunt, ou par les Grands du royaume, qui n'avaient pas eu l'honneur du choix pour l'accompagner au delà du tombeau ; un chœur de flatteurs, qui chantaient les prouesses du Roi passé et du Roi présent, fermait le convoi. Arrivés sur la place du *Theocales*, ou temple, on brûlait le corps avec ses ornemens et ses pierreries, sur un bûcher préparé à ce dessein. Pendant que le feu consumait le Roi, le couteau égorgeait toute sa *cour à la suite ;* et pour que ces malheureux n'eussent point à montrer de la *lâcheté*, ou à opposer de la résistance, on les enivrait bien avant de les conduire à cette boucherie.

Les cendres de tout ce que le bûcher avait brûlé étaient ramassées dans un drap de coton sur lequel on peignait l'effigie du roi, et déposées sous une voûte de bois. Ses fidèles serviteurs et servantes étaient pêle-mêle enterrés dans des fosses autour de lui. La cérémonie finissait avec cinq jours de grand deuil, pendant lesquels tout le monde se rendait verser des larmes sur le tombeau royal, et les grands le veillaient la nuit. Et ici notre Chroniciste a la sagesse de terminer la légende par une réflexion du grand philosophe de l'Église, saint Augustin, réflexion qui ne pèse pas peu sur

les fils de saint François, comme sur tant d'autres spéculateurs qui, à leur instar, font un trafic continuel de la vie et de la mort de leurs bons croyans; réflexion qui combinerait avec Luther et d'autres docteurs protestans à détruire le commerce des *Indulgences*, et le beau moyen de les faire valoir : le *Purgatoire*. Voici, Comtesse, comme le grand Évêque Africain s'exprime, et avec lui mon Chroniciste : « *Proindè pompæ funeris, agmina exequiarum, sumptuosa diligentia sepulturæ, monumentorum opulenta constructio*, VIVORUM SUNT QUALIACUMQUE SOLATIA, NON ADJUTORIA MORTUORUM. » Cette sentence est si contraire aux doctrines et aux intérêts des Franciscains, que je suis tenté de croire que mon Chroniciste n'entendait pas le latin, et qu'elle lui est échappée sans qu'il s'en doutât.

L'histoire ne parle que du dernier roi de Mechouacan; le Chroniciste en nomme deux : *Sihuanga*, et son fils *Sinzincha*. Ce dernier est l'objet de l'histoire. Il paraît que *Sihuanga* avait repoussé toujours avec vaillance, et souvent battu les Mexicains; *Sinzincha* ne laissa pas non plus trop à espérer à l'ambition de Montezuma; il refusa de s'allier avec lui contre Cortès, et s'offrit à celui-ci comme auxiliaire et vassal du Roi d'Espagne. C'est pour le récompenser de ces hauts services et de sa soumission, que Nuno de Gusman le fit brûler vif. Le Chroniciste ne dit rien de cette circonstance; peut-

être savait-il que le Monachisme avait, selon l'habitude, trempé quelque peu dans toutes ces atrocités.

Il parle d'une grande *mortalité* d'Indiens après la Conquête ; tellement, dit-il, qu'il n'en resta pas la *sixième partie;* mais il l'attribue à une *peste.* Oui, la même peste que le Père *del Verde* et *Pizarro* apportèrent au Pérou; celle que *Calleja* a répandue récemment encore dans le Mexique; Morillo, dans la Colombie, contre tous ceux qui *savaient lire;* et tant d'autres Espagnols, partout où ils ont porté leur despotisme, leurs armes et leur cruauté. Si c'était une peste, il devait y mourir plus d'Espagnols que d'Indiens dans un climat qui n'était pas le leur; or, il ne mentionne pas la mort d'un seul Espagnol.

Maintenant que le Chroniciste touche à ce qui est également retracé dans d'autres histoires menteuses, à peu près semblables à la sienne; et que je vous ai raconté de sa chronique tout ce que j'ai cru y voir de nouveau, de vraisemblable et de quelque intérêt, je le laisserai à ses *apparitions d'inscriptions sur des pyramides dans les nues*; à ses *feux célestes qui embrasaient les montagnes couvertes de neige;* à ses *comètes avec trois têtes et trois queues, dont une touchait jusque sur la terre*; à son *San Iago à la tête d'escadrons menaçans;* je le laisserai *à ses lacs qui bouillaient et vomissaient* LAS ENTRANAS DEL ABERNO (les entrailles de l'enfer); *à ses gros oiseaux avec le diadème impérial,* et à tant d'autres *patrañas,*

qui sont la honte du sens commun, gâtent le peu qui paraîtrait probable, et défigurent la nature, le ciel et la terre. Je finirai cet article sur l'ancien Mechouacan, par deux mots, concernant le talent de ces peuples pour les beaux-arts.

On prétend qu'ils excellaient dans la sculpture; mais les deux morceaux que je possède offrent plutôt un ouvrage curieux qu'ingénieux. Leurs hiéroglyphes indiquent qu'ils possédaient mieux la peinture. C'est dans leurs mosaïques en plumes qu'ils excellaient. J'ai réussi à m'en procurer deux, qui sont de la plus rare beauté; leurs plumes seules sont du plus haut prix, par leur brillant, leur chatoyant, leurs couleurs, et leur variété. Je les crois d'autant plus parfaits, qu'ils ont été composés après l'arrivée des Espagnols, qui leur ont donné à copier leurs saints, leurs madones, etc., et conséquemment leur ont ménagé une idée plus complète de composition, de distribution et de dessin: les trois grands maîtres en mosaïque, comme en peinture. Un des deux petits tableaux que je possède représente la *Vierge immaculée :* la première dignité céleste que les Franciscains ont fait valoir auprès des Mexicains, pour les attirer plus aisément à la religion catholique : c'est l'image qui approche le plus de celle de la mère de leur dieu *Huitzilopuchtli*, qui, par un incident singulier, est né aussi d'une vierge. Voilà pourquoi bien des Indiens, et je vous le disais dans ma lettre sur Sa-

qualco, croient encore n'avoir changé que le nom de leur Dieu, plutôt que leur religion.

De ce tableau, il n'y a que les mains et la tête de la Vierge qui soient peintes; tout le reste est en plume. Il est étonnant qu'on puisse si bien combiner des milliers de petites plumes, dont quelques-unes ne sont pas de la largeur d'une tête d'épingle, et en former une draperie, une chevelure, des nuages et des nuances, le Ciel et la Terre, un paysage, des fleurs, etc.; le tout d'un ouvrage parfait, et certes des plus délicats. L'autre tableau est un *saint Joseph*, incomparablement plus beau que le premier, même pour la variété des couleurs brillantes des plumes. Ces plumes sont collées, plaquées, sur fer-blanc, que leur apporta la Conquête, et qui leur était auparavant inconnu. De cette manière, l'ouvrage, s'il est bien gardé sous cristal, est éternel. Au contraire, fait, comme il était avant la Conquête, sur des feuilles de Maguey, et exposé aux intempéries et aux insectes, il ne tardait pas à se détruire. Aussi n'en a-t-on pas d'anciens de cette finesse. Les miens sont conservés intacts, encaissés sous cristal, et impénétrables aux insectes. J'espère qu'ils vous seront d'une agréable surprise. Après mes perles *varicolores*, je considère ces mosaïques comme la plus belle curiosité de ma petite collection transatlantique.

Mais l'origine de ces mosaïques n'est pas moins curieuse que leur beauté.

Les notions sur cette singulière tradition sont variées ; le peu que j'en dirai suffira pour vous faire rire, et vous convaincre de plus en plus que l'extraordinaire a été recruté comme l'auxiliaire de toutes les Religions. L'ordinaire s'explique : les Oracles alors ne valent plus rien ; et la Boutique fait banqueroute.

Vous vous rappelez qu'une de ces hordes ou tribus qui désertèrent *les sept cavernes*, ou le Nord, s'arrêtèrent dans le Mechouacan. On prétend qu'au moment que leur Dieu s'y reposait, fatigué de son long voyage, de petits oiseaux resplendissans de plumes les plus chatoyantes vinrent l'environner et le fêter de leur ramage. On crut voir dans ces oiseaux l'esprit de l'Idole et sa volonté de s'y arrêter ; c'est là que les *Tarascos* fixèrent le siége de leur Empire, siége qu'on appela, comme nous avons vu, *Tzint-Zuntzan*, qui veut dire *endroit* d'*oiseaux célestes*, répondant probablement à notre *Paradis terrestre* : et de là peut-être l'étymologie d'*oiseau de Paradis*, car vraiment rien ne peut mieux représenter une chose céleste que les couleurs éclatantes de ces plumes.

Depuis cet événement, les Tarascos commencèrent à parer de plumes les images, ou emblèmes de leurs Dieux. Leur talent les porta ensuite à en faire des mosaïques qui les représentaient, des ornemens sacrés, et enfin des décorations de distinction.

Les Mexicains, les Tarascos, etc., ne pouvaient

qu'avec privilége porter des plumes, de même qu'il nous est interdit de porter des *étoiles*, des *soleils*, des *jarretières*, des *saints*, etc., sans diplôme. A l'arrivée des Espagnols, on changea les plumes pour la *Croix*, que put porter tout le monde, sans distinction. — Venons à la seconde notion.

Une jeune fille, nommée *Coatlicue*, balayait un temple, je ne sais où ; elle vit rouler par terre une petite houppe de plumes étincelantes ; elle les ramassa et les mit, comme une trouvaille, dans son sein : ce que font les femmes, en général, quand elles trouvent quelque chose de joli. C'était plus naturel encore pour une Indienne qui n'avait d'autre vêtement qu'une espèce de tunique, sans poches et sans *ridicule*. Cette houppe alla se reposer sur son ventre : elle se vit enceinte, et accoucha d'un Dieu, aussi régulièrement qu'on accouche d'un homme, je veux dire, à la fin de neuf mois. Dès lors, les plumes de ces oiseaux devinrent sacrées ; et l'on en fit l'usage dont nous avons parlé. Il faut en convenir, Comtesse, ce point *historique* présente une coïncidence singulière avec notre Histoire Sacrée : là le Dieu vient d'un Pigeon envoyé du Paradis, ici d'un *oiseau de Paradis*.

Enfin les *Tarascos*, les Aborigènes de Mechoacan sont encore, de nos jours, les Indiens les plus intelligens et les plus industrieux du Mexique, comme le Mechoacan en est sans contredit le pays le plus beau et le plus riche. J'ai deux échantillons

croyait pleines d'argent, y fut dépouillé et presque assassiné. Comme on me dit que les voleurs avaient été au nombre de dix, et tous à cheval, je pris quelque précaution; heureusement je ne vis rien.

Si les Mexicains croient que tout ce qu'un mulet porte de lourd soit de l'argent, c'est qu'il leur semble impossible qu'un étranger vienne au Mexique pour le seul plaisir de ramasser des pierres et des bagatelles. On s'est moqué souvent de moi, à cet égard; on voulait souvent me prendre pour un Anglais, appelé par les mines. Quand je me taisais, ils prenaient mon silence pour de l'affirmation; et l'on me demandait aussitôt si je *faisais des affaires* avec M. *Ascarate*, ou avec M. le Ministre des affaires étrangères : les deux grands *marchands* de mines du Mexique.

Le pays entre Queretaro et *San-Juan-del-Rio* est raboteux et pelé; mais en s'approchant de San-Juan-del-Rio, il reprend un aspect riche et riant. Sa vallée est une petite terre de promission; le village offre l'apparence d'une aisance générale.

Ce pays a beaucoup souffert de l'irruption des hordes de Hidalgo, et plus de celle de l'armée sanguinaire de Calleja. Ses soldats, quoique la Religion et leur Roi fussent leur devise, foulaient aux pieds la sainteté de l'une et la majesté de l'autre, n'épargnant pas même les vases sacrés et l'Hostie sacramentale. Sous prétexte de désarmer les habitans, partout où ils passaient on les dépouillait de tout.

On finit par leur enlever jusqu'aux instrumens aratoires : trait aussi impolitique que barbare, et qu'on ne lit que dans l'histoire des Espagnols.

Le chemin de San-Juan à *Aroyosarco* présente des plaines arides qui finissent devant vous avec l'horizon, et sont renfermées latéralement par de hautes montagnes qui en forment une vallée immense. Elles sont entrecoupées par intervalle de quelque clairière de culture.

C'est à *Aroyosarco* que se rencontrèrent les avant-gardes des armées de Calleja et d'Hidalgo, la veille de la grande bataille du 8 novembre 1810, et qu'on appela la bataille de *Aculco.*

Hidalgo, après la prise de Guanaxuato, se voyant fort d'un grand nombre d'Indiens et d'autres révolutionnaires, résolut de marcher sur la Capitale. Il prit le chemin de Valladolid, où il grossit le nombre de ses hordes, mais nullement sa force, et moins encore l'opinion des gens sensés sur ses talens militaires, et le succès d'une lutte soutenue par de tels combattans. Cependant, à trente milles de Mexico, il battit le Colonel Truisillo, envoyé par le Vice-Roi Venegas pour s'opposer à ses progrès.

Un chef intrépide aurait saisi cette circonstance, qui inspirait la frayeur et le découragement aux Royalistes, l'audace et la résolution aux Patriotes, pour courir à pas de charge sur Mexico; mais Hidalgo s'arrêta sur de vaines spéculations, don-

nant ainsi le temps à ces *Tartares* de réfléchir à l'horrible spectacle du canon qu'ils n'avaient jamais vu ; et à Calleja, venant de Queretaro, de s'approcher sur ses flancs. Il se trouva alors entre deux feux et deux résolutions.

En pareil cas, et surtout quand on est né pour le Bréviaire, on recule; c'est ce qu'il fit. Il se rencontra, sans ordre et sans discipline, avec Calleja ; il perdit en même temps et Mexico, qu'il eût pu facilement surprendre, et la bataille de *Aculco*, qu'il était en son pouvoir d'éviter. Aculco est à quatre milles de *Aroyosarco*.

Si après la bataille de *las Cruces*, il avait marché droit sur Mexico, tout porte à croire qu'il s'en fût emparé sans beaucoup d'obstacles, bien que l'Archevêque eût déjà déclaré *hérétiques* et excommuniés tous les insurgens ; bien que les Moines courussent les rues le crucifix à la main, prêchant la croisade contre ces nouveaux *Albigeois*, et que le Vice-Roi eût pris d'autres précautions assez énergiques pour se mettre en état de défense.

Depuis cette bataille, le pauvre Hidalgo n'a fait que marcher de revers en revers, jusqu'à ce que, trahi par un Bustamante, comme nous l'avons vu, il soit allé tomber, victime de sa fatale destinée, dans le Nouveau-Léon. Je ne saurais répéter assez que Messieurs les Prêtres ne doivent se mêler que de dire la messe, ou d'expliquer et de recommander les préceptes de l'Évangile.

Aroyosarco n'est qu'une hacienda avec un *Mason* public, enseveli encore en grande partie sous les ruines de la Révolution. C'est là que, la première fois, j'ai eu vraiment froid au Mexique : en partant pour passer la montagne de *Capulalpam*, je n'ai jamais pu me tenir à cheval. Aussi M. de Humboldt a évalué la hauteur de l'endroit à 1295 toises au-dessus du niveau de la mer, et la montagne à 1379.

Ceux qui sont assez heureux pour marcher en voiture (ce que je n'envie pas sur les routes du Mexique), prennent de Aroyosarco, le chemin de Tula; mais moi, pauvre pélerin à cheval, à qui même, comme vous l'avez vu à Queretaro, le malheur est presque échu d'aller à pied, je pris le chemin des mulets, même un chemin de loups, à travers un pays que je ne saurais pas trop indiquer, et que personne n'aimerait à parcourir. Je choisis cette direction pour arriver au plus tôt à *Huehuetoca*, d'où l'on peut mieux voir et parcourir le grand ouvrage que je vous ai annoncé au commencement de cette lettre.

La vallée de Mexico est un vaste bassin oblong du Sud au Nord, formé par une couronne de montagnes qui le renferment, de la circonférence, dit-on, d'environ deux cents milles. L'endroit où cette Capitale est sise est le plus bas (si l'on excepte le lac de Tescuco) de toute la vallée; je n'ai donc pas besoin de vous dire que cet endroit est plutôt fait par la Nature pour servir de récipient (avec le

lac de Tescuco) aux eaux qui coulent de toutes ces montagnes, que pour offrir le siége d'une métropole.

Son origine est basée sur la superstition : un peuple barbare crut devoir s'établir là où il trouva un aigle assis sur un Nopal. Ces peuples, quoique devenus un peu plus civilisés, y fixèrent par dévotion le siége de leur empire ; mais je ne puis revenir de ma surprise, en me demandant comment les Espagnols ont pu faire de cet endroit la Capitale de leurs conquêtes dans le Mexique. Ajoutez qu'en détruisant les idoles et leurs temples, ils avaient ruiné presque de fond en comble l'ancien Mexico ; ils savaient que bien des fois il avait été presque submergé. A quatre pas étaient les belles et riantes collines de *Tacuba* et de *Tacubaya*. Peut-être cédèrent-ils à l'ambition d'asseoir leur majesté sur celle des anciens dominateurs de l'Anahuac, ou cherchèrent-ils un abri plus sûr au milieu des eaux, contre les attaques hostiles des victimes qu'ils opprimaient.

On tâcha, à l'exemple des Mexicains, de renfermer les eaux de la vallée dans des bassins. Une digue empêchait que les eaux du lac *Zumpango*, le plus Septentrional et le plus élevé, ne se précipitassent sur celui d'*Ecatapec* ou de Saint-Christobal ; une autre digue s'élevait au-dessus des eaux de ce dernier lac, pour mettre obstacle à son débordement dans le lac de *Tescuco*. On prit les mêmes

précautions au Sud pour les lacs de *Chalco* et de *Xochimilco*, qui, plus élevés que le *Tescuco*, le menacent également d'irruption. Mais ces précautions, plus puériles qu'hydrauliquement combinées, ne résistèrent point à l'ordre de la nature : des alluvions du Nord et du Sud se jetèrent sur leur point d'appui, enflèrent souvent le Tescuco, et la capitale se trouva à la nage.

Après tant de dépenses incalculables, consacrées à cette sorte de *jeux* hydrauliques, sans que la capitale fût moins menacée d'une submersion totale, on commença à songer sérieusement aux moyens de prévenir ce danger. Le plus sûr était de déserter l'endroit, et d'aller bâtir la capitale sur les collines que je vous ai montrées. C'est une mesure qui avait déjà été agitée et qui commençait à dominer sur le tapis ministériel de Madrid ; on l'ordonna même ; mais les habitans de Mexico mettaient en avant des *douceurs*, les Vice-Rois remontraient et savaient aussi faire valoir des *argumens irrésistibles*, et le même ministre rétractait le commandement avec la même facilité qu'il ordonnait. Cependant, tout en ne voulant pas abandonner leurs palais, les habitans de Mexico craignaient de devoir un beau matin sortir par la fenêtre, et marcher en gondole. On projeta donc de pratiquer quelque canal d'écoulement pour faire sortir les eaux de la vallée.

Naturellement on aurait voulu tenter cette entreprise au lac de Tescuco, comme point de réunion

des eaux de tous les autres lacs ; mais il était impossible de percer les épaisses et hautes montagnes qui s'élèvent sur ses bords, à l'Est et à l'Ouest, et nous avons déjà vu qu'il se trouve enclavé entre les lacs de Chalco et de Xochimilco, au Sud ; et ceux de Zompango et de Saint-Christobal, au Nord. Le seul endroit qui convînt pour cette entreprise difficile, était la partie septentrionale de la vallée, où elle n'est surmontée que par de hautes terres qui ne sont que des collines, si on les compare aux hautes montagnes qui la surmontent de tous les autres côtés. Ces collines n'ont pas beaucoup d'épaisseur ; elles ont immédiatement derrière elles la vallée de Tula, où la rivière dite de Moctezuma s'offrait de recevoir ces eaux et les conduire dans l'Atlantique. Après qu'on eut bien sondé la barrière Septentrionale de la vallée, on choisit l'endroit de *Huehuetoca*, d'autant mieux qu'il s'agissait notamment de détourner le cours du grand torrent de *Guautitlan*, principal aliment du lac de Zumpango, la grande cause, par conséquent, des irruptions de ses eaux sur Saint-Christobal, Tescuco et Mexico.

Ce torrent se jetait de l'Ouest à l'Est sur le lac de Zampango ; on l'a donc tourné au Nord, et fait passer par un canal percé à travers la montagne, ou colline dite de *Nochistongo*, aboutissant dans la vallée de Tula. Le prodigieux de ce canal commence à Huehuetoca.

Ce canal est ce fameux *Desague* du Mexique, que la renommée a déjà beaucoup vanté dans toutes les parties du monde.

Sans doute ce que je viens de vous dire suffit pour donner une idée des causes et du but de ce canal ; mais il serait assez étrange que je vous eusse conduite jusqu'ici avec tant d'empressement et à travers un chemin de loups, sans vous montrer son cours et entrer dans quelque détail. Il importe d'ailleurs de toucher aux points principaux de son histoire, pour nous convaincre davantage que la science, quand elle n'est pas associée au bon sens, ou que la présomption la domine, dégénère en absurdités, fait faire trois ou quatre fois une chose qu'autrement on pouvait faire en une seule, et même, après mille efforts répétés, est loin encore d'atteindre le but qu'on se propose.

Le Vice-Roi de *Salinas* se décida le premier pour ce canal d'écoulement, et Henri *Martinez* en fut chargé.

D'abord le nouveau canal, par lequel Martinez avait détourné le cours du torrent Guautitlan, allait chercher l'embouchure d'un autre, qui devait épuiser les eaux du lac *Zumpango*. L'endroit où les eaux du Guautitlan devaient se réunir à celles du Zumpango pour aller se verser ensemble dans la vallée de Tula, à travers la montagne, s'appelait *los Vertideros*. J'observe cette circonstance pour commencer l'histoire de ce canal *ab ovo;* mais ce cours, comme

nous le verrons progressivement, n'est plus maintenant le même.

Jusqu'aux *Vertideros*, et même jusqu'à *Huehuetoca*, la coupe du canal ne présente aucune difficulté : le terrain est toujours plat. Le prodigieux de ce *Desague* commence, comme je vous ai déjà dit, près de Huehuetoca : c'est là qu'on a commencé à percer la montagne, pour y pratiquer, par une galerie souterraine, le passage des eaux du Guautitlan et du Zumpango. Le premier coup de pioche fut donné le 28 novembre 1607.

Ce n'est pas un traité sur les moyens et les détails de l'opération que vous attendez de moi : je n'aurais ni la patience ni le talent de vous l'offrir ; je vous dirai simplement que cette galerie, longue presque de quatre milles, et assez large et haute pour qu'on y puisse entrer à cheval, fut achevée en moins d'un an. C'est dans le mois de décembre de l'année suivante que le Vice-Roi, l'Archevêque de Mexico, etc., y virent couler les eaux du Guautitlan et du Zumpango. Il est vrai qu'on n'a eu à percer qu'à travers des couches d'argile, et d'autres terres faciles à mouvoir.

Pendant que les uns travaillaient sous terre, d'autres, du côté du revers Septentrional de la colline, coupaient un *alveum* à ciel ouvert, qui commençait à l'endroit où la galerie souterraine devait aboutir, conduisant les eaux, pendant presque cinq milles, sur le bord d'un précipice, d'où elles tom-

baient dans le Rio de *Moctesuma ;* depuis lors cet endroit s'appelle le *Salto de Tula*, la cascade de Tula.

Mais, sans être ingénieur, le seul sens commun nous fait sentir qu'une galerie, percée à travers une terre si *mouvable*, sans que rien n'en soutînt ni le ciel ni les parois, et secouée par la violence des eaux, ne promettait pas une longue durée. Les éboulemens, leurs érosions ne tardèrent pas à la boucher.

On y pratiqua une espèce d'encaissement en bois, soutenu de poutres en piliers. Les Romains auraient ri à cette sorte de résistance contre la violence des eaux d'un torrent souvent en colère; le Guautitlan s'en moqua, et détruisit, d'un *fiat*, cette forteresse de carton opposée à ses formidables batteries *hydro-fulminantes*.

Martinez substitua alors une caisse en pierre à cette caisse en bois; mais, au lieu de la construire en forme de *tunnel*, où la force de la pression résiste contre toute violence intérieure et extérieure, il ne fit qu'y pratiquer une voûte qui se reposait latéralement sur le lit du courant, de façon que les fondations en furent bientôt minées, et ce nouvel ouvrage s'écroula en divers endroits.

En 1629, la ville de Mexico fut de nouveau presque entièrement inondée : on y marcha en canot, comme au temps des Indiens, jusqu'à ce que, après cinq ans consécutifs de cette *regata* incommode, un tremblement de terre vînt les en délivrer, en cau-

sant des crevasses dans le fond du lac de Tescuco, par où les eaux s'écoulèrent.

Ce tremblement de terre a été un grand motif de dispute entre les Espagnols et les Mexicains. Ceux-ci prétendaient en faire un miracle à Notre-Dame de Guadeloupe, qui est censée Aborigène, comme apparue à un natif du pays : nous en parlerons quand nous irons y prendre *la perdonanza*. Les premiers l'attribuaient à l'intercession de Notre-Dame de *los Remedios*, importée de l'Espagne, et que les Indiens appelaient *la Gachiuppina*. C'est ainsi qu'on honorait ces deux Madones : on les rendait toujours les héroïnes passionnées de l'esprit de parti et des divisions dont les jalousies et la haine animaient sans cesse les Mexicains et les Espagnols.

On laissa pendant quelques années le *Desague* en repos, il finit ainsi par demeurer entièrement enterré ; et retournant au premier système des digues, on s'amusa à y dépenser encore des sommes immenses. On dirait que dans cette folle alternative d'opinions et de moyens, un grand nombre de spéculateurs y trouvaient leur *carnaval*. Après mille autres projets, aussi faux qu'extravagans, où figuraient aussi les *Jésuites*, on revint encore au *Desague*.

La galerie n'existait plus que dans le calcul des millions, dépensés pour la construire et la reconstruire inutilement. Le Conseil anarchique qui présidait à cet ouvrage, projeta de couper une tranchée

à ciel ouvert à travers la colline, et de mettre ainsi à la belle étoile la galerie et l'écoulement des eaux. Ce projet souffrait encore de fortes oppositions, quand un moine, *Luis Flores*, entra dans la lice, battit, du cordon de Saint-François, tous les opposans, et se chargea de l'affaire.

Cependant l'affaire n'allait pas trop bien, mais n'importe: les *Séraphiques* surent se maintenir long-temps dans la direction de ces travaux, la Vice-Royauté ayant passé consécutivement, pendant plusieurs années, de calotte en calotte.

Le Fiscal *Martin de Solis* parvint à paralyser pour un instant leur pouvoir, mais le père *Cabrera* le reprit encore plus impérieusement que jamais, et punit d'une philippique mordante leur antagoniste, pour avoir osé les renvoyer *au Bréviaire*, et leur dire : *Tractent fabrilia fabri.*

Les moines n'allaient pas loin, et Mexico tremblait toujours pour ses Pénates. Les Négocians, qui avaient plus à perdre que les autres, commencèrent à s'en mêler, firent leurs propositions, sous le nom du Tribunal de Commerce. Le Vice-Roi régnant les accepta, les moines retournèrent au couvent, et cette coupe gigantesque fut achevée en 1789. Vous le voyez, Comtesse, la galerie souterraine n'avait coûté que onze mois de temps; et peu d'années, les réparations successives en bois et en pierres; et cette coupe, sur un terrain léger et presque alluvial, coûta plus d'un siècle et demi : nouvelle

preuve que les moines ou le Clergé, toutes les fois qu'ils s'éloignent des devoirs du spirituel pour se mêler du temporel, répandent partout le désordre, l'anarchie, la désunion et la discorde. La raison en est claire : c'est que, se disant Ministres d'un Dieu (qu'ils méconnaissent), ils se refusent à toute dépendance des hommes, se créent des pouvoirs et des compétences, d'autant plus légitimes et sacrés à leurs yeux, qu'ils s'opposent à toute législation humaine.

Maintenant, Comtesse, allons parcourir le canal, pour le voir dans son état actuel. Commençons de l'endroit qu'on appelle *Gavillero.*

La coupe par laquelle Martinez avait détourné d'abord le cours du Guautitlan, et qui le faisait passer aux *Vertideros*, lui faisait faire un tour vicieux ; depuis peu d'années on a donc abandonné cette ancienne coupe, et pratiqué une autre plus directement, du Sud au Nord, du *pueblo* de *Guautitlan* à celui d'*Huehuetoca.* C'est au *Gavillero* que vient maintenant aboutir dans le torrent le canal qui devrait y conduire les eaux du Zumpango, mais qui ne les y conduit pas, faute, ou d'exécution, ou de niveau, ou d'abandon. Cette union du canal et du torrent à l'endroit du *Gavillero* avait une écluse, qui servait à régler en temps opportun le volume des deux confluens ; mais elle est à présent tout en ruines.

Un certain *Oidor Don Cosme de Mier y Tresvala-*

cios, etc., etc., avait coupé un autre canal, qui devait, disait-il, dessécher le Zumpango : ce canal vient aboutir plus haut, près du pont de *Huehuetoca;* mais on reconnut qu'au lieu d'épuiser les eaux de ce Lac, il en augmentait le volume. On l'a donc abandonné, et même on tâche de le remplir comme réactif.

Du pont de *Huehuetoca*, le terrain de la montagne, ou colline de *Nochitongo*, commence insensiblement à s'élever. A Huehuetoca, l'élévation est de plus en plus saillante. A mesure qu'on monte, on voit le canal, ou la coupe, devenir sous les yeux graduellement plus profond, jusqu'à ce que, au point dit de *Valderas*, la colline s'élève brusquement très-escarpée; et la coupe alors se change en un vallon, en un abîme, si on la considère du sommet de la colline, à l'endroit qu'on appelle la *Boveda Real*, ou Voûte Royale; nom qui vient de ce qu'on y trouve encore des restes de la voûte en pierre, que Martinez y fit pratiquer après celles en terre et en bois.

A cet endroit, qui domine presque toute la coupe, des deux côtés, entouré de la plus riante campagne et du plus beau ciel de la terre, on demeure extasié, l'œil est embarrassé sur le choix. Je le fixais pour quelque temps sur cet abîme, et mon cœur l'associait à la pensée des sacrifices horribles que cet ouvrage a coûtés à l'humanité, au souvenir des milliers d'Indiens qui y périrent, ou écrasés, ou

infectés par les miasmes qui s'exhalaient des entrailles de la terre. Quand mon âme était pleine de ces sentimens de merveille et de douleur, je me retirais et me cachais entièrement à cette vue imposante, à cette pensée pénible; et du sommet des matériaux enfouis, qui ajoutent de nouvelles petites collines à la colline, je contemplais avec émotion ce beau climat, ces terres riantes et fertiles, où il semblerait que l'homme ne dût rencontrer que le bonheur. Alternez, comme je l'ai fait, deux ou trois fois cette position de l'âme et des yeux, et vous partirez de là animée d'une nouvelle dévotion pour le Créateur, d'étonnement pour le génie de l'homme, et d'horreur pour l'oppression. Continuons le cours du *Desague*.

Le revers Septentrional de la colline est plus rapide que le Méridional; la coupe est donc, en descendant, d'une bien moindre extension qu'en montant. Elle finit là où finissait la galerie, à l'endroit que nous avons déjà remarqué, à la *Boca de San-Gregorio*, où les eaux se versent sur cet *alveum* découvert, qu'on avait coupé en même temps que la galerie, le long duquel il n'apparaît rien d'extraordinaire jusqu'au *Salto de Tula*. Là, assis sur un rocher qui le domine, je voyais que les eaux, quand ce torrent est enflé, doivent produire un grand effet, en se brisant de rocher en rocher dans un précipice profond. Ce spectacle était tout dans l'imagination, car le torrent était alors

presque à sec. D'une loge de l'*hacienda del salto*, qui joue un joli épisode sur la scène opposée, le spectacle doit être plus imposant encore. Ces eaux, avec celles de la rivière Moctezuma, qui les reçoit à peu de distance de là, vont se verser dans le Panuco, et avec lui dans l'Atlantique, à la barre de Tampico. Récapitulons :

Ce *Desague*, de l'endroit (*Teoloyuca*) où l'on a détourné les eaux du Guautitlan jusqu'à la coupe de la Galerie, ou de la tranchée, a, je crois, quatre ou cinq milles de cours; de la coupe de la tranchée jusqu'où elle va aboutir, environ quatre, et à peu près cinq de ce dernier endroit jusqu'au *Salto de Tula*; en tout, environ quatorze milles.

La coupe de la tranchée est en quelques endroits si perpendiculaire, que les éboulemens et les érosions fréquens du terrain en bouchent quelque part le lit; là même où la coupe est faite en forme de talus, le terrain est si léger qu'en s'éboulant il a beaucoup encombré le canal. Quand le torrent arrive avec violence, il est obligé de forcer un passage, il mine les parois et les talus, et opère des écroulemens considérables. Vous voyez donc qu'après avoir dépensé plus de trente-six millions, dit-on, pour le *Desague* et le canal de Zumpango, et presque dépeuplé la vallée d'Indiens, les eaux du Zumpango ne coulent pas, et celles du Guautitlan, à la veille d'être repoussées par les décombres des éboulemens, menacent de déborder de nouveau

sur le lac de *Zumpango.* Maintenant retournons à *Huehuetoca.*

Huehuetoca est un joli village sur le grand chemin de Tula. Il y a une belle maison qu'on appelle le *Palazio*, où les Vice-Rois venaient visiter le *Desague*, les évêques et les moines le bénir, et tous, y faire bonne chère, et spéculer sur le trésor public et la vie de ces pauvres Aborigènes, pour un ouvrage qu'apparemment ils voulaient rendre une Nourrice *Fidei-Commissaire* pour eux et tous leurs successeurs. Ils y ont si bien réussi, qu'il reste encore quelque petit *tour de bâton* pour les Ingénieurs présens et futurs, pour *los Directores*, *Commissionados*, *Guardos mayores*, *maestros de obras*, *Jueces*, *Scribanos*, *Fiscales*, etc., etc., etc., *del Desague.*

Quant aux Vice-Rois, ils n'avaient pas tort d'éterniser l'ouvrage : toutes les fois qu'ils allaient faire une visite à *las obras del Desague*, on leur faisait un cadeau de trois mille piastres. Allons maintenant à Zumpango, qui n'est qu'à cinq milles (Est) de Huehuetoca.

Le lac de Zumpango est un joli petit bassin d'environ cinq ou six milles de circonférence; une digue, renfermant à l'Ouest et au Sud-Ouest ses eaux, et les refluant au Nord, l'empêche de se jeter sur le lac de Saint-Cristobal, qui, enflé, se verserait sur le Tescuco, et le Tescuco sur la Capitale. Mais cette digue est faible, elle gémit, ou pour mieux m'exprimer, ses eaux minent et filtrent déjà à tra-

vers toute son épaisseur, quoique soutenue par un terre-plein. Le village du même nom, autrefois un de ces petits empires qui fourmillaient dans la vallée, et maintenant habité par toutes les races du Mexique, est sis sur ses bords, au Nord-Est, dans une position riante ; mais sa partie basse devient souvent l'habitation des grenouilles, quand les affluens du Nord viennent grossir furieusement les eaux de son lac. *Coyotepec* est sur son bord Septentrional. Le lac, autrefois, se divisait en deux, dont l'Oriental s'appelait *Zitlaltepec*, ou de Zumpango, et l'Occidental de *Coyotepec*. C'est dans ce dernier que se versait le torrent de *Guautitlan*.

De Huehuetoca, je me rendis au village de *Guautitlan*, qui est le grand chemin de Tula à Mexico, mais là je pris le chemin à gauche, et, longeant au Sud-Est, entre les marais du lac de Saint-Cristobal et la montagne basaltique d'*Écatepec*, je me dirigeai, tantôt par terre, tantôt par eau ; c'est-à-dire, passant dans l'eau jusqu'à la ceinture du cheval, je me rendis au pueblo et au lac de Saint-Cristobal, qu'on appelle aussi le lac de *Tonantla* et *Xaltotlan*, du nom de deux villages Indiens qui nagent dans ses eaux.

Le village de Saint-Cristobal est sis sur le revers Oriental de la montagne d'Écatepec ; sa situation est riante et saine, quoique bordant partout des marais : telle est l'influence favorable de l'élévation étonnante des plateaux Mexicains, au-dessus du ni-

veau de la mer. C'est l'endroit où le prêtre Morelos fut envoyé, pour y subir l'exécution de sa sentence de mort, le Vice-Roi craignant qu'elle n'excitât quelque tumulte dans la Capitale, où il comptait de nombreux partisans.

Le lac de Saint-Cristobal est soutenu aussi par une digue, qui le longe de l'Est à l'Ouest, pour plus de trois milles, et tourne pour un mille environ vers le Nord, du côté du village. Cette digue est un ouvrage vraiment cyclopéen. Il doit sa première origine aux Indiens; mais le Vice-Roi *Cerralvo* le renforça et l'agrandit de manière à transmettre honorablement, pour bien des siècles, son nom à la postérité. Par une inscription qu'on y lit, il semblerait que ce grand colosse ne fut l'ouvrage que de onze mois. On dirait que le numéro onze était le numéro *sacré* des opérations hydrauliques de cette vallée, car on prétend que la grande digue, dite de *Saint-Lazaro*, par laquelle le Vice-Roi *Velasco* prétendit arrêter les irruptions du lac de Chalco sur celui de Tescuco, ne coûta non plus que *onze* mois de temps, et vous avez vu que Martinez n'employa non plus que *onze* mois pour achever la galerie du *Desague*. Ce court espace de temps pour des opérations si gigantesques, est un triste argument de plus sur le sort funeste de ces pauvres Indiens. Les Romains opéraient leurs grands ouvrages au moyen de leurs prisonniers, qu'ils rendaient cruellement esclaves : l'empereur Claude en em-

ploya plus de cinquante milles pour son *Desague* du lac *Fucino*; les Espagnols, pour les leurs, employaient, à *corps perdu*, les malheureux Indiens.

Cette digue de Saint-Cristobal fut achevée en 1634; elle s'élève sur les eaux du lac, pour empêcher qu'elles ne tombent sur le Tescuco; mais de grandes alluvions la rendent illusoire.

Après tant de digues, de canaux, et d'autres merveilles scientifiques et hydrauliques; après la dépense de tant de millions, et le sacrifice de tant de créatures humaines, vous croirez qu'au moins Mexico est à couvert de tout péril: non, Comtesse. Un Commissaire, délégué récemment par la *Députation du Desague*, vient de conclure que Mexico court encore les mêmes dangers d'inondation; et il déclare qu'il faut revenir au premier plan de Martinez: c'est d'ouvrir un canal à la partie Nord-Ouest du Tescuco, lequel irait aboutir au *Desague*, et y conduirait également les eaux des lacs *Chalco* et *Xochimilco*, qui affluent sur le Tescuco, ainsi que les eaux de Saint-Cristobal et de Zumpango, quoique leur lit se trouve à un niveau beaucoup plus élevé que le lit du Tescuco.

Sans doute le génie de l'homme a étendu loin ses conquêtes, mais l'exécution de ce plan me paraît difficile. Il faut creuser un canal profond, qui baisse toujours plus en avançant, pour élever au-dessus de lui le niveau du Tescuco.

Quand même ce canal parviendrait à aboutir au

Desague, il faudrait aussi baisser le lit de celui-ci, peut-être pour plus de cinquante ou soixante pieds de profondeur, afin qu'il pût recevoir les eaux amenées d'un niveau si inférieur, et lui rendre la force d'en supporter le volume ordinaire et extraordinaire. Tout cela peut encore se faire; mais la plus grande difficulté; à mon sens, est de couper le canal de Tescuco à une profondeur toujours croissante, à travers les eaux de Saint-Cristobal et de Zumpango. Je suis encore moins *hydrographe* que *minéralogiste*, *botaniste*, etc., mais c'est ainsi que mon entendement voit la chose, et je vous la dis comme je la vois. Faisons nos adieux au *Desague*, aux lacs, aux digues, etc., à la députation, aux Commissionados, etc., et continuons notre chemin.

De Saint-Cristobal, côtoyant le bord occidental du Tescuco, sur la gauche, et ayant la montagne de *Tepeyacac* sur la droite, on arrive après dix-huit milles au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe. Pour le mieux voir, attendons que nous soyons un peu reposés de cette longue promenade. De là, une grande digue, qui a de l'*Azthek* et de l'*Espagnol*, vous conduit à travers un marais de trois milles aux portes de la Capitale, jadis de la Nouvelle-Espagne, maintenant de la République confédérée du Mexique; et vous voilà à Mexico.

DIXIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Lettre d'Europe et sentimens qu'elle inspire. — Questions sur l'ancien Mexique. — Difficulté de remonter à la véritable origine des peuples. — Tous les monumens qui servent à fixer les époques les plus reculées du Vieux-Monde : le recueil des observations astronomiques faites à Babylone, l'éclipse centrale du soleil calculée à la Chine, les marbres des Arondels, le zodiaque de Dendera, les pyramides et palais d'Égypte, les hiéroglyphes, etc., etc — Monumens de l'histoire, la plus ancienne du Nouveau-Monde : les *Quipos* du Pérou, les hiéroglyphes Mexicains, deux pyramides, etc. — Lord Kingsborough. — L'ancienne ville de Mexico. — Histoires fabuleuses qui la cachent encore. — *Buttorini* et l'Inquisition Espagnole. — Trouvaille précieuse qui répand sur l'ancienne Mexico de grandes lumières, ou quatorze petits tableaux qui représentent la dynastie de ses Rois. — Histoire de l'ancien Mexico par les Espagnols : observations critiques. — Pourquoi l'on en peut faire de nos jours une histoire beaucoup plus fidèle. — Lesquels des anciens peuples dont parle l'histoire ont vraiment existé au Mexique. — Les *Thultecas*, les premiers colons de l'*Anahuac*. — Les *Amaquemecames*. — Les *Nahuatlacas*. — Les *Acolhuas*. — Les *Azthecas* ou Mexicains, les derniers émigrés du Nord au Sud. — Aperçu historique de ces émigrations et de la création des différens Royaumes de l'*Anahuac*, formant maintenant le Mexique proprement dit. — Fondation de l'ancien Mexico ou Tenochtillan. — Son Dieu *Huitzilopo-*

chtli : son incarnation par le moyen aussi d'une Vierge. — Un Mexicain devenu l'Homme-Dieu. — Dissensions des Mexicains. — Origine de *Tlatelolco*. — Le Gouvernement Mexicain d'abord républicain-aristocratique, ensuite monarchique. — Aperçu historique de leurs Rois, de leurs conquêtes, exploits, etc., embrassant l'histoire des autres peuples et Rois de l'Anahuac. — Coïncidences frappantes avec les histoires de peuples et de Rois anciens et modernes du Vieux-Monde. — Inondations, digues anciennes, etc. — Sacrifices; leur origine; victimes, etc. — Les prêtres et les temples Mexicains. — Le grand Sacrificateur. — Le dernier Moctezuma. — Son élection, ses qualités, etc. — Son palais et sa cour. — Ses courtisans et ses courtisanes. — Ses princes, ses bouffons, ses ménageries, etc. — Tribut singulier. — Son hôpital des invalides. — Tout l'Anahuac ou tributaire ou soumis, excepté *Tlascala*, *Tepeaca*, et le Mechouacan. — Moctezuma, grand-prêtre et Roi. — Une faction sacerdotale; le parti prêtre; causes qui facilitèrent la Conquête. — Esprit de corps qui distingue les prêtres en général. — Leur stratagème le plus bizarre contre Moctezuma. — Ce qu'il faut penser de cette fameuse Conquête tant vantée. — L'expédition de Mina, plus difficile et plus héroïque que la Conquête. — La célèbre *Noche triste* et ses conséquences. — Nouveau Roi élu par les Mexicains. — Reprise de Mexico. — Causes de la ruine totale de l'ancien Mexico. — Les fils de Moctezuma; un seul lui a survécu et une fille; leur descendance. — Le *grand capitaine* Cortès; ses cruautés. — Concordances historiques et monumentales. — Le grand temple de Mexico, le *Teocali*. — Les Athées en général. — Le temple des anciens Athéniens *au Dieu inconnu*. — Le Dieu du *Teocali*. — Découverte intéressante. — La forme du Teocali; son *Rex sacrificulus*, ses *Flaminii*, *Popæ*, etc. — Cérémonies religieuses, lithurgie, sacrifices,

victimes, etc. — Offrandes diverses. — Lieux des offrandes ; Rapprochemens étonnans avec les sacrifices des anciens peuples du Vieux-Monde. — Étymologie de *Tenochtillan* et de *Caxamala*, capitales du Mexique et du Pérou. — Sacrifice gladiatoire. — Vaillance et fermeté de caractère du grand *Tlalhuicole*. — Chute d'autres Royaumes et d'autres Rois Mexicains sous la domination Espagnole. — *Tescuco*, l'Athènes de l'*Anahuac*. — *Nezahualcoyotl* en fut le Solon. — Son dernier Roi devenu catholique. — Civilisation, beaux-arts, etc., de ces peuples. — Calendrier de Tula. — Son origine. — Combinaisons surprenantes avec quelques calendriers des peuples anciens et modernes du Vieux-Monde. — Le *Serpent* de *Coatepec*. — Trouvaille précieuse d'un manuscrit en langue et sur papyrus Mexicains, du célèbre moine *Bernardino de Sahagun* ; biographie. — Notions importantes pour la science et l'histoire — Le fils de Moctézuma, catholique et auteur. — Grand principe philosophique, qui sert à distinguer les différentes nations. — Les hiéroglyphes Mexicains et les hyéroglyphes Égyptiens ; leur différence et leur but respectifs. — Le Cophte et le Syriaque ; le Grec et le Phénicien. — Les sociétés biblique, évangélique, etc. — Conclusion de la lettre.

Mexico, 16 février 1825.

Rousseau, en écrivant à un de ses amis, lui disait : « Mon cher, comment faites-vous pour penser être honnête homme et ne vous pas faire pendre ? » J'ajouterai que les méchans, les hypocrites dont vous me parlez dans votre lettre du 30 juin dernier, ne voudraient voir passer devant eux que des automates ambulans auxquels il fût interdit de voir et de raisonner. Je ne continuerai pas moins de les

mépriser, et me promener de mon pas ordinaire, en attendant qu'ils me fassent pendre.

Vous me faites l'honneur de me répéter que vous désirez avoir, particulièrement de moi, quelque notion positive sur cette ville célèbre. Il est assez facile de vous montrer le Mexico moderne; mais connaître ce qu'était vraiment l'ancien Mexico, voilà le difficile. Or, comment parler d'une ville importante sans remonter à son origine : ce serait à peu près la même chose que montrer pour un monument de l'histoire des beaux-arts une statue mutilée : le *Torso di Belvedere*, par exemple, qui, après mille disputes et mille conjectures, laisse encore et les amateurs et les savans dans une ignorance profonde sur l'époque et le sujet auxquels il appartient.

Pour acquérir, avec un peu de certitude, quelque idée de l'histoire ancienne d'un pays, il n'est qu'un seul moyen, c'est de voir s'il en reste quelque monument incontestable. Nous en avons trois qui semblent fixer des époques certaines sur ce que nous appelons le *Vieux-Monde*.

Le premier est le *Recueil des Observations astronomiques*, faites pendant dix-neuf cents ans de suite à Babylone, observations qui remontent à deux mille deux cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire : preuve invincible que les Babyloniens existaient en corps de peuple plusieurs siècles auparavant.

Le second monument est *l'Éclipse centrale du soleil*, calculée à la Chine deux mille cent-cinquante-cinq ans avant notre ère, et dont la vérité paraît avoir été constatée par beaucoup de nos Astronomes : ce qui porterait à former pour les Chinois la même conjecture que pour les Babyloniens.

Le troisième monument, fort inférieur aux deux autres, est dans *les marbres* qui ont rendu universellement si célèbre le nom des *Arondels*. Ce monument remonterait à quinze cent quatre-vingt-deux ans au-delà de notre ère. On voudrait faire du *Zodiaque de Denderah* un quatrième monument de l'histoire ancienne ; mais il paraît que les savans eux-mêmes ne le considèrent plus que comme une *Pierre conjecturale* *.

Il reste des monumens d'une autre espèce sur l'antiquité reculée de certains peuples de notre *Vieux-Monde*, comme les Pyramides, les Palais d'Égypte ; mais que ce soit Ménès, ou Thot, ou Chéops, ou Ramessès, qui ait élevé une, deux, ou plus, de ces prodigieuses masses, on n'est pas plus instruit de l'histoire de l'ancienne Égypte, la langue de ces peuples s'étant perdue ; de façon que nous ne savons autre chose, sinon qu'avant les plus anciens historiens, il y avait de quoi faire une histoire ancienne.

* Voyez, si vous le désirez, dans mon *Pèlerinage en Europe et en Amérique*, le jugement *prophétique* que je me permis d'émettre sur ce *zodiaque*, en 1821, lors de mon passage à Paris. Tout le monde, pour suivre la mode, en parlait *à tort et à travers*.

On a des hiéroglyphes, mais jusqu'à cette heure ils n'ont été non plus que des signes *conjecturaux*. C'est là un grand champ de gloire pour M. de Champollion et le docteur Young, s'ils réussissent à les faire parler dans leur vrai langage.

C'est tout, je crois, ce que nous avons de certain ou de probable sur l'antiquité la plus éloignée de notre *Vieux Monde*.

Mais l'Amérique n'a pas un seul monument incontestable, qui jette quelque lumière sur l'histoire de ses peuples au delà de cinq ou six siècles avant la Conquête. Les Quipos du Pérou ne disent rien du tout, et les hiéroglyphes Mexicains, maintenant presque tous dispersés çà et là en Europe (il n'en existe que très-peu au Mexique), n'ont encore été ni expliqués, ni entendus *. Ils ne percent pas très-loin, je crois, dans l'antiquité du Nouveau-Monde. Les restes mêmes de deux espèces de pyramides, à *Saint-Juan de Théotihuacan*, à l'Est-Nord-Est de Tescuco, ne figurent pas non plus une histoire bien reculée, et offrent encore moins de ces traits qui distinguent les peuples en les caractérisant.

* Lord Kingsborough va publier incessamment à Londres, sous la direction de M. *del Aglio*, une collection de tous les hiéroglyphes Mexicains dont il a pu faire copier les originaux. S'il y a, dans les explications qu'il se propose d'en donner, autant d'exactitude qu'on remarque de fidélité et de talent supérieur dans les dessins de M. del Aglio, ce noble Lord sera le *Champollion Mexicain*, et l'ouvrage, un des plus gigantesques, un des plus difficiles et des plus étonnans qui aient paru depuis l'invention du dessin, du burin et de la presse.

Ce qu'on a conservé sur l'histoire de cinq ou six siècles avant la *Conquête* n'est pas non plus fort clair; on y rencontre souvent des contradictions, des invraisemblances, des absurdités les plus choquantes. L'ancienne ville de Mexico elle-même est couverte de ténèbres, épaissies encore par le vandalisme des Espagnols. L'architecture, au moins, aurait pu manifester quelques premiers vestiges historiques, s'ils n'avaient détruit leurs temples et d'autres monumens matériels. J'ai donc cru devoir remuer des archives, pour m'orienter de mon mieux sur les vieux temps si nébuleux de ces régions, au moins sur l'histoire particulière de Mexico; mais je ne suis pas non plus bien avancé. Vous daignerez agréer ce que j'ai pu en savoir.

Il importe d'abord que vous sachiez sur quoi je me suis principalement basé; vous en apprécierez, avec une plus saine critique, le petit aperçu historique que je dois vous tracer sur Mexico, depuis son berceau jusqu'à la Conquête. Je ne vous dirai point ce qui a suivi la Conquête; ce ne serait qu'une répétition des horreurs et du despotisme Espagnols, qui ne vous sont que trop connus. Je n'ai pu d'ailleurs moi-même m'empêcher de vous en reproduire çà et là quelques déchirans souvenirs, depuis que je vous écris du Mexique.

Cortès, vous le savez, n'avait pas encore assuré sa conquête, que des légions de moines de toutes les couleurs vinrent en partager la gloire et les bien-

faits, même dans l'intérêt, sinon des *corps*, au moins des *âmes* des conquis.

Frère *Martin de Valencia* forma aussi un Apostolat Séraphique, et vint ici avec douze des siens. Est-ce Cortès lui-même qui demanda ces auxiliaires, ou furent-ils envoyés par la Cour de Madrid, pour circonvenir et épier son ambition? Je suis assez de ce dernier avis: car les Frères *Francisco de los Angeles* et *Juan Clapion* étaient allés à Rome recevoir les instructions et les priviléges nécessaires de Léon X, long-temps avant la date des lettres par lesquelles Cortès eût pu les demander. Ajoutez, et je vous l'ai déjà dit, que les moines formaient dans la Nouvelle-Espagne leurs provinces spirituelles à mesure que le bras séculier étendait ou multipliait la démarcation des siennes.

Parmi les douze Apôtres Séraphiques, Frère *Toribio de Benavente*, l'un des plus adroits et des plus intelligens, qui, à son arrivée au Mexique, prit le nom de *Motonilia*; parvint au grade supérieur de Provincial. Pour empêcher que tout le passé de ces pays n'allât se perdre sous la faux d'une destruction fanatique et barbare, il s'occupa le premier de rassembler les notions qui, dans les siècles futurs, pussent au moins ramener les conquérans sur les traces de ce qu'ils avaient conquis. C'est à lui principalement que l'on doit le peu d'histoire ancienne que nous ayons sur ces peuples: Torquemada lui-même en fait l'aveu sincère.

Mais les hiéroglyphes étaient exposés à se perdre avec la vie de ceux qui savaient les expliquer; il fit donc tracer par les Indiens, sous ses propres yeux et sa direction, en hiéroglyphes et en figures, ce qu'il croyait plus nécessaire de conserver à la Postérité. Toute la Dynastie des Rois de Mexico fut peinte de cette manière. C'est le seul ouvrage de ce genre que je sache avoir triomphé du Temps et du Vandalisme; et j'ai le bonheur de le posséder. On y voit l'histoire de la Monarchie de Mexico, à commencer du *Champ de Mars* où fut élu leur premier Roi, jusques, et y compris, *a Cuauktemoc*, que la peinture indique comme le dernier Roi *Gobernador*, après la chute du grand Moctezuma, lequel se sommit et reçut la foi de Jésus-Christ. Ce sont quatorze petits tableaux, peints sur *papyrus*, que les uns croient d'agave, d'autres de palmier, assez bien conservés, tous réunis avec des bandes d'un *papyrus* plus mince et pliable, apparemment d'espèce différente, se fermant l'un sur l'autre en forme de livret. Chaque époque de la Dynastie est peinte séparément et distinctement l'une de l'autre, représentant le héros qui lui appartient, avec d'autres figures accessoires, et le pays conquis sous son règne. Les hiéroglyphes traversent tout le plan de chaque tableau, expliquant probablement les exploits du héros et ses conquêtes.

Je laisse la gloire de l'interprétation à quelque savant qui en ait la patience et le talent; pour moi,

je n'ai ni l'un ni l'autre *; et cette sorte d'érudition n'est pas l'affaire d'une lettre. Je me bornerai à compiler brièvement l'archive où j'ai eu le bonheur de faire cette trouvaille, pour combiner une histoire analogue à celle que cette Dynastie figure. Quand je ne m'accorderai pas avec elle, je le dirai sans façon ; du reste, de la part d'un pélerin, qui passe, n'attendez pas la grande présomption de vouloir être le seul clair-voyant dans une histoire dont nul encore n'a pu percer toutes les ténèbres.

Ce qui paraît certain, c'est que cette peinture appartient aux soins du Frère *Motolinia :* une inscription sur un morceau de *papyrus* collé à un de ces petits tableaux, l'indique clairement; Torquemada le confirme en quelque sorte, dans plusieurs pages de son ouvrage; et le manuscrit où j'ai recueilli cet aperçu historique est, je crois, moins absurde que tout ce qui a servi jusqu'à cette heure à enfler l'histoire du Mexique. Je voudrais vous démontrer mieux l'importance de ces précieux documens, en vous citant l'autorité des archives qui les contenaient; mais on m'a prescrit une reconnaissance secrète pour prix d'une complaisance et d'une cession qu'on croit de *contrebande.*

L'histoire écrite pendant le Gouvernement Espagnol, sur l'Ancien Mexique, est un chaos, un labyrinthe, d'où le fil même d'Ariane ne saurait nous

* A Londres, je les ai volontiers laissé voir à Lord Kingsborough, afin qu'il en tirât toute l'utilité possible pour son ouvrage.

tirer, si nous en voulions pénétrer tous les détours. Chacun a écrit selon ses vues ou d'après les ordres reçus, tous avec infidélité, superstition et préjugés. Vous n'y voyez presque qu'invraisemblances et contradictions; l'impudence s'y montre à tel point, que l'irritation se joint au dégoût pour détourner le lecteur de la confiance en ce qui pourrait être vrai, et ôte à la critique le moyen de distinguer avec calme, et de peser avec impartialité : le Diable y occupe plus de pages que Dieu.

De nos jours, il serait plus facile qu'en tout autre temps, même qu'immédiatement après la Conquête, de faire une histoire passable de l'ancien Mexique, quelque éloigné qu'il soit déjà de notre plume; au moins, on a la liberté de raisonner et de dire ce qu'on pense, et naguère il fallait que la raison se prostituât à la politique, à la superstition, au mensonge. Buttorini, qui tentait de pénétrer par des recherches philosophiques dans le vague de cette histoire, n'échappa qu'avec peine à l'Inquisition.

Ne croyez pas, Comtesse, par ce début, que je veuille me vouer à une semblable entreprise : une tâche si difficile n'est de la compétence ni de mon faible talent ni d'un pélerin solitaire, sans moyens et sans protection; ma patience *rétive* et mon caractère, qu'on a dit *mercurial*, m'opposeraient d'ailleurs d'insurmontables obstacles. Je ne veux que donner l'éveil à ceux des savans qui en auraient le

désir, que seconderait l'appui de grandes nations, de puissans Rois, et que couvrirait l'égide de grands corps littéraires. Je me bornerai, je le répète, à quelques petits essais pour expliquer, le mieux possible, ma peinture par l'histoire, et l'histoire par ma peinture.

On dit que toute certitude qui n'est pas démonstration *mathématique* n'est qu'une extrême probabilité; ne prenez donc pas pour de la certitude historique ce que je vais vous raconter; car je suis loin de pouvoir le démontrer *mathématiquement.*

Les uns prétendent que diverses familles, ou peuples, désertèrent une contrée, encore inconnue, au Nord, et vinrent *peupler*, au Sud, le pays de l'*Anahuac*, proprement dit le Mexique. Il paraîtrait donc que ce pays n'était pas encore habité, tandis que selon d'autres il aurait été déjà occupé par les *Cohnixchis*, les *Cuitlathecas*, les *Jopos*, les *Mazathecas*, les *Popolocas*, les *Chinauthecas*, les *Totonacos*, les *Mazahuas*, les *Mathacingas*, les *Zapatecas*, etc., etc., etc. Nous commençons donc par des contradictions; c'est ce qui arrive dans les histoires anciennes de tous les mondes, et cela doit nous étonner moins encore dans l'histoire de l'Ancien Mexique, rien d'incontestable ne venant l'attester, rien n'autorisant même de plausibles conjectures.

Je me refuserai à l'existence de tous ces peuples,

et j'inclinerai plutôt à croire que ces régions, avant l'arrivée de ces familles, n'étaient apparemment habitées que par quelque tribu de peuples nomades, que je présume être les *Chiapanecas* (les plus anciens), les *Olmecas*, les *Xilancas*, les *Mixthecas*, les *Othomies*, ou *Othomites*, et les *Chichimecas*, comme ceux qui semblent les plus authentiqués par les traditions des Aborigènes.

Quant à leur origine, je ne vous promènerai pas, comme tant d'autres, dans les vastes champs de l'imagination; tout au plus vous renverrai-je à ce que je vous ai dit dans mes lettres sur la découverte des sources du Mississipi, concernant l'origine de ces peuples sauvages, et dans ma lettre de Saint-Louis Potosi, sur le berceau de ce *Nouveau-Monde*.

Les premiers peuples qui, du Nord, émigrèrent dans le Anahuac, paraissent être les *Tulthecas*. Ils demeurèrent plus d'un siècle en route, et ce ne fut apparemment qu'au commencement du septième siècle de l'Ère vulgaire, qu'ils bâtirent *Tula*, cette Tula que nous avons mentionnée près du *Desague*, du nom, peut-être, de *Tullan*, le pays qu'ils avaient abandonné. C'était, dit-on, un peuple agriculteur et civilisé, connaissant les arts et la fonte de l'or et de l'argent. Un calendrier qu'on y a découvert, et dont je possède une copie, annonce qu'ils n'étaient pas non plus étrangers à l'Astronomie, la première science, je crois, de tous les peuples.

Les peuples émigrés après les Tulthecas furent les *Amaquemecanes* : on n'a pu déterminer précisément le lieu de leur départ. On les appela aussi *Chichimecas*, peut-être fut-ce par allusion à ce qu'ils étaient à moitié barbares (dont le nom *Chichimecas* est l'étymologie), pour les distinguer par là des *Tulthecas* à mœurs policées. *Xolotl* était leur chef. Il s'établit d'abord à *Tenayuca*, et fut la tige de cette vaillante famille qui régna plus tard à *Tescuco*. Leur arrivée remonte vers l'année 1170. Le pays était presque désert; la famine et la peste avaient détruit une partie des Tulthecas, et dispersé l'autre. Ils s'allièrent avec les restes malheureux de cette nation, et c'est d'eux qu'ils apprirent les arts et la culture de la terre.

Les *Nahuatlacas* vinrent ensuite, on croit, dans l'année 1178. Ils sortaient du royaume ou des forêts d'*Aztlan*, pays également très-septentrional. On prétend qu'ils étaient partagés en six nations qui sont probablement les *Xochimilicas*, *Chalquenos*, *Tepanecas*, *Colhuas*, *Tlahuicas* et les *Tlaxcalthecas*, noms que les personnages qui les commandaient donnèrent à leurs différens royaumes, ou colonies, quand ils s'établirent dans le Anahuac. C'est donc une erreur de les distinguer, dès leur origine, sous le nom qu'ils n'ont acquis qu'à leur arrivée; car *Nahuatlacas* veut dire *voisins du Lac* : ils s'étaient arrêtés, en arrivant, sur les bords du Lac, qui fut plus tard appelé de *Tescuco*. Nous appelons aussi

Nahuatlacas, (*Les Lagistes*) ceux du lac de Como, du lac Maggiore, etc., que nous trouvons répandus dans toute l'Europe.

Xolotl, le roi Chichimeca, les reçut avec hospitalité, et leur accorda des terres, conservant sur elles une espèce de suzeraineté. C'est alors que, devenu plus puissant, de la rocailleuse *Tenayuca* il transféra le siége de son empire sur les plages du *Tescuco;* et sa capitale et son empire partagèrent le nom du lac.

Trois autres capitaines, avec d'épaisses phalanges de leur nation, survinrent à ces six personnages, vers la fin du douzième siècle. Xolotl les reçut avec la même générosité. Il leur donna ses filles en mariage; et du nom du pays d'où ils émigraient, le Royaume de *Tescuco* prit le nom de *Royaume* d'*Acolhuacan;* et la Nation, d'*Acolhua*, nom plus *fashionable* que celui de *Chichimeca*, qui, nous l'avons vu, n'était pas trop flatteur.

Enfin, arrivèrent les *Aztecas*, ceux qu'on appela ensuite les *Mexicains*, du nom *Mexitli*, que les uns attribuent à un ancien chef de leur Nation, et d'autres à leur Dieu, désigné plus tard sous le nom d'*Huitzilopochtli*. Maintenant nous sommes arrivés aux héros de notre peinture; il faut aller les chercher un peu plus loin, pour en approfondir mieux l'histoire.

Ce ne fut, selon toute apparence, que dans l'année 1160, que les Aztecas abandonnèrent l'*Aztlan*,

le pays de leur berceau ; pays qui se trouvait, dit-on, au Nord du sein des Californies, à plus de trois mille milles de Mexico. Chercher meilleure fortune au Sud, était probablement le motif de leur émigration. On prétend que c'est leur *Dieu* qui leur commanda de s'en aller : c'est tout naturel ; pour inculquer de grandes résolutions à un peuple barbare, il faut toujours faire parler l'oracle. Telle est l'histoire de presque tous les peuples de tous les temps ; et si on a employé souvent des Pythies, des Sibylles, des Nymphes, etc., c'est que les prêtres *philosophes* savent fort bien que les Oracles féminins font beaucoup plus d'impression sur le *genre masculin*. Moi-même, dans la pure innocence de ma jeunesse, j'ai toujours prié plus la Vierge et les Saintes, que Jésus-Christ et les Saints ; je sentais plus d'intérêt et de sympathie en lisant la vie des Saintes.

On dit que ces Aztecas s'arrêtèrent d'abord, pour quelques années, au Rio-Gila, où apparaissent encore de grandes traces d'une Nation désertée, et qu'on leur attribue. Mais ces monumens, qui indiqueraient de la civilisation, ne peuvent, s'ils existent, appartenir à un peuple qui, bien plus tard encore, n'habitait que sous des huttes misérables. Il en est qui leur attribuent aussi *Las casas grandes* de la Sonora, les seuls monumens d'une civilisation assez ancienne de ces contrées ; si l'on en doit juger par ce qu'ils étaient, même à leur arrivée dans l'Ana-

huac, ce trait d'une érudition ingénieuse manque de vraisemblance. Il est plus croyable qu'ils se soient arrêtés à *Hueycolhuacan*, ce sauvage *Coulua-can*, que nous avons vu dans la lettre où je vous ai donné une idée de la Sonora. Ils passèrent de là dans le *Mechouacan* , ainsi appelé comme *pays de poisson*, et qui, selon qu'on le présume, s'appelait auparavant *Coatlicamac*. Là, comme nous l'avons observé déjà à Queretaro, ils se brouillèrent : une faction y resta, et l'autre continua son chemin. Celle-ci arriva à Tula, en 1196, où ils demeurèrent environ neuf ans. C'est dans cet endroit, peut-être, qu'ils prirent quelques leçons d'astronomie; car leur calendrier ressemble assez à celui que je possède des *Tulthecas*, peuple certainement capable, alors, d'être leurs précepteurs. Ils descendirent à *Zumpango*, où régnait un *Tochpanecatl*, un de ces petits seigneurs, dit-on, qui étaient venus avant eux, et de la même manière. Une circonstance étaie cette présomption, c'est qu'il les reçut bien, et maria son fils avec une de leurs demoiselles *distinguées*, comme pour célébrer et rallier leur commune ancienne origine. Sept ans après, ils passèrent à *Tizayaucan* , à *Tolpetlac*, et à *Tepayacac*, endroit où est maintenant le sanctuaire de Guadalupe.

Le vieux *Xolotl*, qui régnait encore, les laissa faire; et son fils *Nopaltzin*, qui lui succéda, ne les dérangea pas non plus lorsqu'ils allèrent se planter plus

peser aussi sur leur existence. Les historiens diffèrent dans la relation de cet événement.

Selon les uns, le *Regulus* de *Calhuacan* (un descendant de ces *Tulthecas* dispersés dans l'*Anahuac* après les malheurs qui avaient détruit leur royaume) leur déclara la guerre, voyant avec dédain que, sans leur payer un tribut de vasselage, ils se fixassent dans un endroit dont il se prétendait maître. C'était le cas du loup et de l'agneau : il ne lui fut pas difficile de les vaincre, et il en fit ses esclaves. D'autres disent que, feignant lâchement de commisérer leur malheureuse situation, il leur offrit des terres pour y vivre plus commodément. À l'appât de ces offres généreuses, ils sortirent de leurs petites îles, où ils vivaient comme retranchés au milieu des eaux; alors les *Colhuas* les firent prisonniers et esclaves.

Une guerre obstinée s'alluma entre les *Colhuas* et les *Xochimilcas;* ces derniers avaient été presque toujours les vainqueurs. Les Mexicains s'offrirent de combattre cet ennemi, de plus en plus formidable, et sous condition, a dit un historien, que le retour de leur liberté serait le prix de la victoire.

La montre pompeuse des prisonniers était, chez ces peuples, comme partout ailleurs, le plus beau trophée d'une victoire. Les Mexicains, dans une affaire contre les *Xochimilcas*, avaient triomphé sans faire de prisonniers. Les *Colhuas*, croyant qu'ils étaient vaincus, leur adressent des reproches, les

traitent de lâches. Les Mexicains alors renversent devant eux des sacs pleins d'oreilles coupées à leurs prisonniers, déclarant que c'était tout ce qu'ils devaient faire tant qu'ils ne se battraient qu'en esclaves; qu'ils ne voulaient pas en augmenter le nombre; mais, qu'une fois libres, ils apporteraient des oreilles et des prisonniers. Ils érigèrent un nouvel autel à leur Dieu, demandèrent aux *Colhuas* quelque chose digne de lui être consacré en retour des grâces pour cette victoire. Les *Colhuas* se moquèrent d'eux et de leur Dieu. Les Mexicains sortirent quatre prisonniers qu'ils s'étaient réservés, et qu'ils avaient tenus jusqu'alors cachés, les immolèrent à la Divinité, leur arrachant le cœur avec un couteau de pierre, *iztli*. Cet acte affreux fut plutôt l'effet, je crois, de la politique que de la dévotion : ils voulaient inspirer aux *Colhuas* la crainte de ce qu'ils étaient capables de faire contre eux-mêmes, s'ils tardaient à leur rendre leur indépendance; ils l'obtinrent; et un acte dicté d'abord par une politique utile devint, par la suite, un acte religieux. C'est de là, je crois, que date l'origine de ces sacrifices horribles qui ensanglantèrent de victimes humaines les autels des Mexicains et d'autres peuples de ces pays.

Rendus à leur liberté, les Mexicains abandonnèrent immédiatement l'endroit où les *Colhuas* les avaient confinés : on croit que c'était *Huitzilopochto*, aujourd'hui *Churubusco*, à sept ou huit milles à

l'Ouest-Sud-Ouest de Mexico. Ils passèrent à *Acatzitzintlan*, aujourd'hui *Mexicaltzingo*, ensuite à *Sztacalco*, et enfin dans le lieu où est maintenant *Mexico*, et d'où j'ai le plaisir de vous écrire. S'ils s'arrêtèrent à cet endroit, c'est que tel était le terme fixé par un oracle à leur longue pérégrination : « *Un aigle assis sur un Nopal, sortant des crevasses d'un roc*, » qu'ils y trouvèrent, avait été prédit comme le signal de l'endroit où ils devaient baser leur Empire. Cette espèce de gnosticisme sert à jeter du merveilleux et de la vénération là où l'on aime à spéculer sur la crédulité de ses voisins. Les Mexicains, peut-être, auront inventé cette fable pour en imposer aux leurs, par des prestiges, comme ils leur en imposaient par leur courage et leur cruauté. Pour moi, je n'hésite pas à croire qu'ils s'étaient dirigés vers ce pays, dans le seul but de retourner à des îles où déjà ils avaient goûté la liberté, et dont l'abandon leur avait coûté l'esclavage. Celles d'*Acocolco* étaient devenues trop petites pour leur famille croissante. Quoi qu'il en soit, les voilà établis à *Tenochtitlan*, nom qu'ils donnèrent à ces îles, pour consacrer, dans son étymologie, le miracle de l'apparition de leur Dieu sous les formes d'un aigle, à l'exemple de bien des peuples de notre antiquité.

La fondation de leur empire fut consacrée dans la petite cabane de joncs qu'ils y élevèrent comme le temple dédié à *Huitzilopochtli*. Le tout eut lieu apparemment dans l'année 1325, année qu'ils ap-

pelèrent *Ome-Calli*, sous le règne de *Quinatzin*, quatrième Roi de Tescuco. *Nopaltzin* était mort après trente-deux ans d'un règne glorieux, ainsi que *Ttlotzin*, son successeur, qui avait été trente-six ans les délices de ses peuples. Le peu qu'on connaît de ces deux Rois fait la honte d'un grand nombre des nôtres.

Cependant *Huitzilopochtli* ne faisait pas encore des miracles utiles : les pauvres Mexicains ne vivaient que de pêche et du peu de légumes qu'ils cultivaient sur leurs *Chinampas*, ou îlots flottans; il fallait quelque grand coup sacerdotal pour donner à leur Dieu plus de considération; on se le ménagea, en associant à sa Divinité l'une des plus puissantes familles de l'*Anahuac*.

La famille de Tescuco leur aurait, sans contredit, le plus convenu; mais *Quinatzin* n'était pas homme à tomber dans le piége; ils s'adressèrent donc au bon Roi de *Colhuacan*, lui demandèrent sa fille, comme celle que leur Dieu voulait *absolument* avoir à titre de *Mère*; et voilà le Dieu des Mexicains devenu homme, comme le nôtre. En lisant l'histoire de la Religion de bien des peuples, on dirait que leurs Dieux ont été tous fondus sur la même forme.

Ce *Regulus*, fier de son alliance, ou dans la crainte des conséquences d'un refus qui eût excité la colère d'un Dieu, représenté à dessein tout menaçant, se laisse aller, et sa fille charmante, pour

être *déifiée*, est égorgée devant *Huitzilopochtli*. On l'écorche, et de sa peau on revêt un jeune Mexicain, qui, de cette manière, devient le fils du *Dieu* et de la *Vierge*. Afin de donner plus d'éclat à la célébration de ce grand mystère, on appelle son père, qui assiste à l'apothéose de sa fille, devenue la mère et l'épouse à la fois de *Huitzilopochtli*. Ce pauvre homme, malgré l'ambition et la gloriole d'une parenté divine, fut frappé à la fois d'horreur et de tendresse à la vue du terrible spectacle des dépouilles de sa fille; incapable de surmonter cette émotion, il en mourut peu de jours après. Mais, *c'était Dieu qui l'avait appelé au Ciel, comme un être sacré, qui ne pouvait plus habiter le séjour des profanes.*

La manière dont les *Tarascos* du Mechouacan ont fait naître leur *Dieu-Homme* est, certes, assez plaisante; elle fait rire; mais on frémit de celle des Mexicains; elle annonce déjà l'horrible politique qui servira de base à l'empire des Prêtres; qui les aidera à se défaire de gens suspects ou incommodes, et à soumettre à une crédulité stupide et servile l'ignorance et la superstition. Le jeune homme, après la cérémonie, disparut. Il était si naturel que, devenu Fils de Dieu, on l'envoyât en paradis s'asseoir à côté de son père!

Cependant tout n'allait pas encore trop bien chez les Mexicains; *Huitzilopochtli*, quoique Dieu et homme, ne put empêcher, ou il voulut qu'il y

eût des factions parmi son peuple élu : une se sépara de *Ténoctitlan*, et alla se planter à deux milles au Nord sur un banc de sable qu'on appela d'abord *Xaltiloloa*, et ensuite *Tlatelolco*, d'un terre-plein dont il le ceignirent pour le défendre des insultes du lac. Ce fut dans l'année 1338. Cet endroit porte encore le même nom.

Jusqu'alors leur Gouvernement avait été Aristocratique : vingt de leurs citoyens les plus respectables étaient les *Archontes*; mais, molestés par les peuples voisins, que régissaient des Gouvernemens monarchiques, et enviés par leurs déserteurs de *Tlatelolco*, ils se décidèrent à se donner un Roi, qui sût faire valoir contre l'ennemi l'honneur et les droits de la nation.

Acamapitzin (dans ma peinture *Acamapichtli*) fut le premier Roi. Il paraît qu'il fut élu par acclamation du peuple; mais ma peinture, dans le premier tableau, indique évidemment qu'il fut nommé par des Électeurs. L'élection de deux Rois y est représentée, le peintre ayant compris dans le Tableau celle du Roi de Tlatelolco, qui ne tarda pas à suivre celle du Roi de la famille rivale de Mexico. Dans l'élection du Roi de Mexico, le Coryphée des Électeurs présente au candidat un bouquet de fleurs comme symbole de la Royauté; dans l'élection du Roi de Tlatelolco, le nouvel élu reçoit en hommage un *bâton*. Ces deux Monarchies semblent

avoir commencé, celle des *Mexicains* en 1352, et celle des *Tlatelolcos* en 1353.

Acamapichtli était fils de *Apochtli*, noble Mexicain, et d'*Atozoztli*, issue de la Royale famille de Colhuacan, parente de cette jeune et malheureuse Princesse dont la peau servit pour opérer *l'incarnation de Huitzilopochtli*. Les *Tlatelolcos*, faibles dans leur moyens, sacrifièrent l'orgueil national au besoin de s'appuyer de quelque puissant soutien. Ils nommèrent pour leur Roi *Quaquauhpitzahuac*, fils du Roi de *Atzcapuzalco*, et descendant d'*Acollpoatzin*; lequel Acollpoatzin est un de ces trois princes *Acolhuas*, que *Xolotl* avait si bien reçus, et auxquels il avait donné des terres en souveraineté et ses filles en mariage. La Dynastie des Rois de Tlatelolco fait également suite dans la partie supérieure des Tableaux relatifs à chaque règne.

Les *Tlatelolcos* réussirent, par leur politique, à faire épouser au roi de *Atzcapuzalco* leurs jalousies et leur inimitié contre les Mexicains. Ce Roi, déjà suzerain des Mexicains, augmenta les tributs qu'ils lui devaient tous les ans, poussant son avarice jusqu'à l'oppression. Les *Tlatelolcos* jouissaient, sans réfléchir que de cette manière ils mûrissaient, et ne rendaient que plus fatale la vengeance exercée plus tard par leurs rivaux. *Acamaptchtli* sut tenir compte de sa situation; il évita sagement toute rupture, nécessairement funeste à un naissant empire,

à un empire surtout qui ne consistait que dans une ville de chaumières. Il s'occupa de la faire prospérer de son mieux, de l'entourer de canaux, qui fussent, à la fois, de communication utile en temps de paix et de résistance en cas de guerre. Il commença à y bâtir quelque édifice en pierre, mit, par de bonnes lois, plus d'ordre dans le gouvernement, et mourut respecté au dehors, aimé, et d'exemple salutaire au dedans. Sa mort arriva en 1389, après trente-sept ans de règne. Par l'illustration, en espagnol, au pied du tableau, il en aurait régné quarante.

Son fils *Huitzilihuitl* (dans le tableau Huitzilynhuitl), lui succéda par élection; ce qui prouverait que leur monarchie était décidément élective. Cette seconde inauguration semble avoir été plus solennelle que la première; la pompe, comme l'ambition, fait toujours des progrès. On le conduisit processionnellement sur le siége royal, *Tlacocaicpalli;* il y fut *oint* par le grand-prêtre avec une *certaine teinture*, dont on ne spécifie ni la qualité, ni la couleur; deux magnates lui mirent sur la tête la *Copilli* ou Couronne. Ce point historique répond assez au tableau représentant ce Roi : on l'y voit assis sur le *Tlacocaicpalli*, ayant sur la tête comme une mitre d'Évêque; et debout, sous une autre figure, au milieu du tableau, avec un diadème comme celui de nos anciens Empereurs, surmonté par deux plumes.

Les Mexicains, pour contrecarrer la politique

des *Tlatelolcos*, demandèrent et obtinrent une fille du successeur du Roi d'*Atzcapuzalco* pour leur jeune Roi, et, soit que la bigamie fût permise, ou que leurs prêtres sussent, comme les nôtres, donner à l'opportunité des dispenses, il épousa aussi une fille du Seigneur de *Tlahuican*, aujourd'hui *Cuernabaca*. Nous avons vu que sa mère était de la famille royale de Colhuacan; il s'était donc allié de parenté avec trois puissantes familles de l'Anahuac.

Les *Tlatelolcos* suscitèrent contre le Roi Mexicain son propre beau-frère, le frère de sa femme: *Mextlaton*. Celui-ci prétendait que sa sœur avait déjà été fiancée à lui-même, et que, conséquemment, ce mariage était nul; car, dans l'Anahuac, comme chez les Guèbres, les frères se mariaient avec leurs sœurs. Par cette chicane, et d'autres encore, *Mextlaton* voulait que son père rompît avec les Mexicains, et les opprimât de nouveaux tributs; mais il ne put rien obtenir. Alors, pour trancher, en quelque sorte, l'espoir de haute puissance que le Roi Mexicain, ou sa descendance, pût tirer à l'avenir de ce mariage, il conspira, avec les *Tlatelolcos*, la mort du seul fils qui en était issu, et le fit empoisonner. *Huitzilihuitl* sut d'où venait le crime; mais, trop faible contre de si puissans ennemis, il dissimula et souffrit en silence le coup mortel qu'on portait à son ambition et à son cœur; mais, sage et prévoyant, il fit accepter de la noblesse, à qui appartenait le pouvoir législatif, une loi qui permettait

de confier la couronne aux frères, cousins et neveux du Roi défunt, même de préférence à ses enfans: prévenant ainsi des assassinats en les rendant inutiles. Ce fut en 1399; et dans la même année mourut *Quaquauhpitzahuac*, le premier Roi de Tlatelolco, après un règne de quarante-neuf ans; règne heureux et distingué, pour les améliorations de la ville qui formait tout son empire. *Tlacatoctl*, d'origine incertaine, lui succéda. Il ne se montra pas moins jaloux des Mexicains que son prédécesseur et ses peuples. Cette jalousie réciproque n'était pas sans intérêt pour les deux nations; elle les formait à l'émulation, partant à la civilisation et à l'industrie.

D'après quelque historien, *Huitzilihuitl* serait mort en 1410: élu en 1389, il aurait donc régné vingt et un ans. L'illustration du tableau ne lui donne que treize années de règne. Le manuscrit d'où j'ai tiré principalement mes notions laisse cette époque incertaine. Ce roi gouverna avec sagesse, fit de bonnes lois, et celle notamment qui admettait à la succession du trône les frères, les cousins et les neveux du Roi. Il eut, en effet, pour successeur son frère, *Chimalpopoca*, quoiqu'il lui fût né d'une seconde femme un fils que nous verrons ensuite monter sur le trône sous le nom de *Moctezuma* Ier.

Sous le règne de *Chimalpopoca*, l'Anahuac vit de grands changemens. Je ne vous en indiquerai que ce qui jette quelque jour sur l'aperçu historique

que je me suis proposé de vous donner de Mexico.

Le bon Chichimeca Xolotl, le premier Roi de Tescuco, et, en quelque sorte, de l'Anahuac, avait donc, comme nous l'avons répété plusieurs fois, donné ses filles et des souverainetés à ces trois princes Acolhuas, arrivés vers la fin du douzième siècle; sa générosité fut fatale à sa descendance.

Tezozomoc, Roi d'*Atzcapuzalco*, issu d'un de ces princes, quoiqu'il fût lui-même le suzerain des Rois de *Mexico* et de *Tlatelolco*, était encore tributaire du Roi de Tescuco, un descendant de Xolotl : c'était *Ixtlilxochitl* qui régnait alors à Tescuco. *Tezozomoc* se révolta contre lui, et, attirant dans ses intérêts les Rois de *Mexico* et de *Tlatelolco*, ceux de *Otumba* et de *Chalco*, il surprit son armée, la battit, et le tua; il entra ensuite dans *Tescuco* et autres villes, dont les habitans s'étaient bien battus pour leur Roi, et les livra au pillage et au massacre. Il y plaça de ses rois auxiliaires, mais comme tributaires de sa couronne; ce qui fit de lui le suzerain presque général de l'*Anahuac*. Il mourut en 1442, après un règne de plusieurs années sur *Atzcapuzalco*, et une tyrannie de neuf ans presque sur tout l'*Anahuac*. Son fils *Tayatzin* lui avait succédé, lorsque son frère, le méchant *Maxtlaton*, dont nous avons parlé, l'assassina et s'empara de l'Empire.

Comme *Chimalpopoca* avait défendu la cause du malheureux *Tayatzin*, il devint une des victimes désignées par la haine et la cruauté de *Max-*

tlaton. Il eût pu opposer une longue résistance; il aima mieux périr seul qu'exposer son peuple à une lutte qu'il n'était pas en mesure de soutenir, et qui pouvait être fatale à l'Empire. Mais pour laisser derrière lui des impressions et des sentimens qui animassent la vengeance, et rendre ainsi, comme un Codrus, un Curtius, sa mort utile à sa patrie, il se voua à leur Dieu, et voulut être égorgé sur son autel, comme un holocauste qu'il lui offrait pour le salut de son peuple et la punition du tyran; des grands lui firent leur cour, et furent immolés avec lui. Nos courtisans sont d'un autre genre, quoique le Dieu que l'Inquisition et les Jésuites nous donnent ne semble pas moins aimer le sang humain.

Sur la fin tragique de *Chimalpopoca*, les historiens diffèrent de mon guide. Ils prétendent qu'il fut pris par *Maxtlaton*, et fait mourir dans une cage, comme Tamerlan avec Bajazet; mais je crois que mon guide est plus du côté de la vraisemblance que les historiens. Avant de pouvoir s'emparer d'un Roi, il faut ordinairement combattre et vaincre ses peuples; de plus, *Maxtlaton*, nourrissant depuis long-temps, et nous l'avons vu, une jalousie et une haine mortelle contre *Mexico*, il n'aurait pas plus épargné la ville et ses habitans que leur Roi. Or, comme nous l'allons voir, ce furent, au contraire, les Mexicains qui détruisirent l'Empire et la Dynastie des *Tepanecas*, nom qu'on donnait à la famille royale et aux peuples de *Atzcapuzalco*. *Chimalpopoca*

régna treize ans, élu en 1410, et mort en 1423.

Les Mexicains, après la mort de *Chimalpopoca*, se réunirent en grand conseil et pensèrent sérieusement aux mesures à prendre pour résister au tyran. *Izcoatl* (qu'on lit *Itzcohuatl* dans le tableau) s'était distingué dans les guerres contre Tescuco, comme un vaillant général; on vit en lui l'homme capable de combattre le *Tepaneca*, et il fut élu Roi.

Il était fils, de même que les deux précédens, de *Acamapichtli*, le premier roi de Mexico; mais né d'une esclave, la loi l'excluait de la succession : les circonstances l'emportèrent sur la loi. La *légitimité* ne sauve pas toujours les Empires ; l'*illégitimité* sauva Mexico d'une crise qui la menaçait d'une destruction presque inévitable.

La première opération de ce Roi fut de s'allier avec *Nezahualcoyotl*, fils du malheureux *Tayatzin*, le dernier Roi de *Tescuco*. Ce jeune prince, pour se soustraire aux persécutions du tyran Tepaneca, fut obligé de fuir de montagne en montagne, de forêt en forêt, suivi seulement de quelques fidèles serviteurs qui bravaient les menaces et méprisaient les offres captieuses de l'Usurpateur. Les *Tlaxcalthecat*, mal récompensés des services qu'ils lui avaient rendus dans les dernières guerres contre l'empire de Tescuco, se plaignirent aussi de la tyrannie du Tepaneca. *Itzcohuatl* les tira tous dans ses intérêts.

Quand il eut ménagé des auxiliaires au dehors et ranimé les esprits abattus au dedans, il députa un

ambassadeur au tyran, pour lui parler de paix; et c'est à *Moctezuma*, renommé déjà par bien des exploits, qu'on confia cette mission difficile. Il fut reçu avec dédain, traité ignominieusement; on attenta même à sa vie, mais une poignée choisie des siens l'aida à se faire jour à travers les sentinelles qui voulaient lui couper le chemin, et, de ce pas, il retourna à Mexico avec la nouvelle d'une guerre inévitable. Les Mexicains tremblèrent; se croyant perdus, ils demandaient en grande partie à abandonner la ville. *Izcohuatl* leur parle un langage héroïque, à la fois de reproche et d'intrépidité : Moctezuma tonne plus hautement encore contre leur lâcheté, et tous les nobles le secondent. *Mais que ferons-nous*, s'écria quelque misérable plébéien, *si nous sommes vaincus? Dès ce moment*, répondirent les nobles, *nous nous obligeons de nous mettre entre vos mains, à votre disposition, si jamais cela arrive. Que ce soit ainsi, et nous vous sacrifierons*, ajouta le peuple; *mais si vous retournez victorieux, vous serez nos seigneurs, de nous et de nos descendans; nous travaillerons la terre pour vous; nous porterons vos armes et bagages toutes les fois que vous irez à la guerre, etc.* C'était contracter l'esclavage. Tels à peu près Cortès les trouva lors de la Conquête. Leur esclavage date de ce pacte solennel. Si les nobles Français avaient imité les nobles Mexicains, le bon Louis XVI ne fût pas tombé sous le fer du bourreau. Mais ces messieurs, après avoir creusé l'abîme

pour servir leur ambition, l'y abandonnèrent au moment du péril, cherchant leur salut personnel dans les armées de l'ennemi de leur pays. Les plébéiens ont fait en France ce que firent les nobles au Mexique : ils se sont battus contre l'ennemi commun, ont sauvé la patrie et conservé la couronne à leurs Rois.

L'héritier de *Tescuco* s'était déjà, dans Mexico, uni à l'armée Mexicaine avec le peu de braves qui lui restaient; les *Tlaxcalthecas* entrèrent aussi dans la ligue, et les attendirent à un endroit convenu.

La bataille se donna sur le terrain de l'Empire *Tepaneca*, à trois ou quatre milles de l'Empire des Mexicains. Le choc fut terrible, et, de part et d'autre, soutenu vaillamment toute la journée; vers le soir, les Mexicains, saisis de terreur panique à l'aspect de l'ennemi qui semblait multiplier ses forces et devenir plus formidable, laissaient pencher la victoire du côté du *Tepaneca;* on entendit même de lâches Mexicains s'écrier : *O puissans Tepanecas, Seigneurs du continent*, *calmez votre fureur; nous sommes déjà vaincus et nous nous rendons. Si vous le désirez, nous vous offrons de vous sacrifier ici nos chefs*, *sous vos yeux, pour les punir de la témérité à laquelle nous a voués leur ambition.* Le Roi Mexicain et Moctezuma, imités par la noblesse, s'élancent au milieu de ces lâches, interrompent leurs voix rebelles, les foudroient de la fureur de leurs yeux et de l'éloquence de leur héroïsme, s'écrient : *Que les*

vrais Mexicains nous suivent ! Allons vaincre ou mourir avec gloire. » Ils se jettent sur les phalanges ou hordes ennemies ; Moctezuma cherche de ses yeux et de sa colère le Roi *Tepaneca;* ne le trouvant pas, il tombe sur son général, et, d'un coup de sa clave, l'étend mort à ses pieds. Cet accident désespère les Tepanecas, relève le courage des Mexicains : la victoire déserte les uns, et la nuit vient couvrir de son voile le triomphe des autres.

Le soleil rouvre, avec le jour suivant, le combat de ces deux ennemis obstinés, et se couche sur les cadavres et la défaite totale des Tepanecas. *Moxtlaton*, lui-même, se cache en vain dans un bois, on le trouve, et il est massacré à coups de pierres et de bâton. Ainsi finit ce monstre, après une vie toujours infâme, et trois ans de fratricides, d'usurpations et de cruautés.

Si je me suis arrêté un instant sur cette bataille, Comtesse, c'est qu'il me plaît assez d'être spectateur de la chute d'un tyran; et de plus, c'est qu'outre les *allégories* qu'il renferme, cet événement est le plus mémorable de toute la Monarchie Mexicaine, si l'on excepte sa fin : il changea entièrement la situation politique de ces nombreux Royaumes de l'*Anahuac.* La capitale du Tepaneca, presque détruite, fit partie de l'Empire Mexicain. Le Roi Mexicain remit sur le trône de ses pères *Nezahualcoyotl*, mais sous la suzeraineté de Mexico. Il rendit tributaires de sa couronne les petits Rois de *Coyoacan*, de

Churubusco et de *Tacubaya*, et créa un nouveau Royaume (de marionnettes), le royaume de *Tacuba*, pour le donner à un rejeton (qu'il ne craignait pas et dont il fit son vassal) de la famille Tepaneca, voulant calmer ainsi les *ressentimens*, les *ambitions* et les *animosités*.

Avec tous ces Rois *Théodores*, il stipula des traités qui les obligeaient à se ranger sous ses bannières, toutes les fois qu'il les y appellerait. De tous ceux enfin qui l'avaient aidé, ou qui ne s'étaient point opposés à ses conquêtes, les seuls *Tlaxcalthecas* s'en allèrent libres de vasselage et fiers de leur portion de gloire et de butin. Les Rois Mexicains devinrent donc ce qu'avaient été d'abord les *Chichimecas* ou *Acolhuas*, ensuite les *Atzcapusalcos* ou *Tepanecas :* les despotes de l'Anahuac.

Vous voyez que mon héros Mexicain n'était pas moins profond politique que vaillant soldat. Mais, dans Mexico, tous les esprits s'étaient éveillés à ce changement soudain : les prêtres ne voulurent pas passer pour des endormis, ou des sots; attribuant à leur Dieu tous ces événemens heureux, ils lui firent assigner aussi sa portion du butin et des terres conquises, et s'en rendirent les *dépositaires légitimes*, et les *fidèles administrateurs*. Merveilleuse coïncidence! les richesses des prêtres ont eu partout et dans tous les temps la même origine! Je trouve que les prêtres Mexicains méritaient assez d'avoir leur part de récompense; au moins ils ont

fait battre leur Dieu pour leur pays, et ne l'alliaient pas avec les *Turcs*.

Cette grande révolution semble avoir eu lieu dans l'année 1425. Cent ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Mexico avait vu la cabane de son *Huitzilopochtli* comme première base de sa fondation; et Mexico était déjà le siége de l'Empire de presque tout l'Anahuac.

Quelques années après, notre Roi chercha chicane aux Roitelets de *Xochimilco*, de *Tlahuac*, ou *Cuernavaca*, qui lui déplaisaient au Sud; à ceux de *Cuantitlan* et de *Tultitlan* qui lui déplaisaient au Nord, et les soumit à sa dépendance. C'est ainsi que le grand *Itzcohuatl* ferma sa carrière royale et mortelle, l'année 1436, laissant la ville de Mexico ornée de nouveaux édifices, d'un temple consacré à leur Dieu, et d'un autre consacré à la jeune fille (l'écorchée), la mère et l'épouse, à la fois, du Dieu.

Chaque tableau de ma peinture représente, dans deux attitudes, chaque roi de la Dynastie Mexicaine: on le voit assis sur son mauvais *Tlatocaicpalli*, ou siége royal, et, debout, peint sous les traits de son caractère distinctif. La figure de *Itzcohuatl* manifeste vraiment ce que l'histoire et mon guide racontent de sa valeur. Les hiéroglyphes qui traversent le tableau retracent peut-être ses exploits et ses conquêtes.

Je suis fâché de devoir dire que les époques

notées dans le tableau ne correspondent pas non plus à celles de mon guide. J'aimerais assez à les voir en parfait accord : tous les deux me semblent offrir des pièces rares et authentiques.

Le vaillant *Moctezuma* succéda, par acclamation générale, à *Itzcohuatl*. Son exaltation au trône fut célébrée, fêtée par tous les Rois de l'Anahuac : tant la vaillance et l'héroïsme d'un Roi plaisent à tout le monde. On l'appelait *Ilhuicaminac*, j'ignore le motif de ce nom. Il me semble avoir dit déjà qu'il était fils de *Huitzilinhuitl* et de sa seconde femme.

Moctezuma commença son règne avant d'être couronné ; ce fut pour faire des prisonniers. Il voulait, spéculant sur leur boucherie, rehausser, en les immolant à son Dieu, la pompe de la cérémonie ; le prétexte d'une guerre lui en fournit beaucoup dans les malheureux habitans de *Chalco*. C'est lui qui, le premier, institua cette sanguinaire inauguration.

Tlatelolco, je ne sache par quel prodige ou céleste ou humain, avait jusqu'alors échappé à la domination des Mexicains. Moctezuma l'attaque ; son troisième Roi, *Cuauhtlatoa*, y est tué, mais la ville ne tombe pas encore au pouvoir des Mexicains. *Moquihuix*, courageux guerrier, succède à *Cuauhtlatoa*.

La vallée d'Anahuac et tous ces petits Royaumes étaient des bagatelles pour l'ambition de Moctezuma ; et ces hautes barrières alpines qui les envi-

ronnaient lui semblaient insulter à sa puissance. Il les franchit, porte la guerre et trouve la victoire et la conquête, d'abord au Sud, à plus de deux cents milles de Mexico, où il conquiert les *Cohuicas*, les États de *Huaxtepec*, *Yantepec*, *Tepoztlan*, *Yacapixtla*, etc., etc.; et de là, retournant par l'Ouest, il fait ses tributaires *Tzompahicacan* et tous les pays qu'il traverse; ce fut dans les neuf premières années de son règne. Au commencement de la dixième, il était sur le point d'envahir d'autres contrées, lorsqu'il fut arrêté par les eaux du lac de Tescuco, qui inondèrent toute la ville, en y apportant toutes les calamités de la famine et de la peste.

Ce fut apparemment pour la première fois que les Indiens commencèrent alors à bâtir ces digues dont les restes sont encore aujourd'hui la merveille et du savant et du simple spectateur. On fait mention dans ma chronique d'une de ces digues de dix milles de long, mais on ne dit pas où elle était; il paraît seulement qu'elle fut construite sous la *direction* du Roi de Tescuco, *Nezahualcoyotl*, savant non moins habile, quoique sans instruction, que sage législateur, quoique élevé dans une terre encore barbare.

L'abondance et la prospérité succédèrent à tous ces fléaux mortels; Moctezuma en profita pour étendre encore sa domination, et il conquit au Sud-Est la *Mizteca*, aujourd'hui une partie d'*Oaxaca*;

et enfin presque tout le pays qui borde le golfe du Mexique.

Quoiqu'occupé le plus souvent des affaires de la guerre, il ne négligea pas le gouvernement temporel et spirituel. Il fonda de nouvelles lois, releva la splendeur de sa cour, édifia un grand temple au Dieu de la guerre, institua de nouveaux rites et augmenta le nombre des ministres de l'autel. Dans ses actes de justice il se distingua principalement par des peines sévères contre l'*ivrognerie*, la honte et l'opprobre des peuples Européens. Les Lacédémoniens faisaient enivrer exprès leurs esclaves, pour que l'aspect monstrueux de l'homme réduit à cet état de dégradation en inspirât à leurs enfans une invincible horreur. Quelle combinaison et quel contraste singuliers! pendant qu'un barbare partage la sagesse du plus grand peuple de notre Antiquité qu'il ne connaît pas, des peuples qui se disent les plus instruits, les plus civilisés de l'Europe, trouvent dans l'*ivrognerie* une excuse pour les plus énormes crimes. Ce grand Roi, le seul des deux Moctezuma qu'on peut appeler *Grand*, mourut apparemment en 1464, après vingt-huit ans d'un règne de bonheur et de gloire.

Tizoc, le *Titzoctiz* de ma peinture, succéda à *Moctezuma*, son père. Il n'était point digne d'être son fils; mais il pouvait être roi, car il était aussi cruel qu'imbécile.

Pour pourvoir, comme son père, à la pompe sanguinaire de son couronnement, il sortit aussi à la *chasse d'ennemis ;* mais il perdit plus des siens qu'il ne fit de prisonniers. De cette manière, son Dieu reçut un double sacrifice, un sacrifice nouveau et singulier : les bourreaux et les victimes. Il n'eut qu'un règne obscur de quatre ans : les seigneurs de de *Tazco* et d'*Iztapalapa* l'empoisonnèrent. Ils en furent punis, mais les Mexicains et les alliés bénirent leur mémoire.

Ce Roi, aussi bigot que méchant, avait préparé de grands matériaux pour bâtir un grand temple. Tels nos Rois *Goths*, *Visigoths*, *Ostrogoths*, etc., croyaient (et on le croit encore) expier tous les crimes et les atrocités commis pendant leur vie, en léguant sur le lit de mort des richesses immenses aux moines, qui, à ce prix, versaient sur eux toutes les absolutions, toutes les bénédictions du Ciel et de la Terre, et faisaient même des Saints de Démons les plus monstrueux.

Axayacatl (*Axayacatzin* dans ma peinture), son cousin, fut appelé au trône. Pour fournir à la solennité du couronnement, il poussa ses découvertes et ses conquêtes jusqu'à *Tehuantepec* sur la Pacifique, presque à quatre cents milles de Mexico ; il s'empara d'autres provinces à l'Ouest : de la vallée de *Toluca*, d'*Ixtlahuaca*, etc.

Il édifia un temple qu'il appela *Coatlan*. Les *Tlateloscos*, toujours jaloux, en édifièrent un de leur

côté, qu'ils consacrèrent sous le nom de *Coaxotlot;* mais les Mexicains, quelque temps après, les accusant de conspiration avec les *Chalcos*, tombèrent sur eux, les défirent, tuèrent leur roi *Moquihuix*, détruisirent leur *empire*, et firent de leur ville un faubourg de Mexico. Ainsi finit la Monarchie de *Tlatelolco*, après cent quarante ans d'existence environ. Ma peinture ne lui donne, comme ma chronique, que quatre rois.

C'est pendant le règne d'*Axayacatzin*, en 1473, que mourut le célèbre roi de Tescuco, *Nazahualcoyotl*. Malgré tous les malheurs que sa dynastie et son royaume avaient soufferts sous la tyrannie des rois Tepanecas, *Tezozomoc* et *Maxtlaton*, aucune ville de l'Anahuac ne florissait dans les arts et dans les sciences, comme Tescuco. Elle en était l'Athènes, comme *Nezalhualcoyotl* le Sòlon, l'Aristide et le Périclès. Sage à sa mort, comme il l'avait été pendant toute sa vie, il donna à ses peuples pour successeur celui de ses fils qui était le plus fait pour les rendre heureux; et ce fut *Nezahualpilli* qui eut l'honneur du choix.

Axayacatzin, après un règne de conquête et de cruautés sur les pays conquis, mourut en 1481.

Ahuitzol (*Ahuitzontzin* dans la peinture) lui succéda. Sa vaillance le fit élire, quoique frère du Roi *Tizoc*. Il employa les matériaux réunis par son prédécesseur, en fit exploiter beaucoup d'autres dans une carrière de *tetzontli*, ou pierre poreuse et

cellulaire (notre *travertino*), récemment découverte, pour bâtir le grand *Teocalli*, le grand temple dont les Espagnols et non Espagnols ont tant parlé. Voulant en solenniser la consécration avec le plus d'éclat possible, il alla aussi ramasser des victimes sous prétexte de punir les uns de rébellions qu'ils n'avaient pas même méditées, et d'en soumettre d'autres qui pouvaient devenir dangereux à son empire.

Des historiens prétendent qu'à la fête de l'inauguration du temple, il fit, dans quatre jours, égorger devant leur Dieu plus de soixante mille prisonniers. Mon guide ne parle que de sacrifices humains sans en désigner le nombre. Je pense que ce nombre est une exagération Espagnole. Le *Grand-Sacrificateur* était le seul autorisé à férir les victimes; il devait arracher à chacune le cœur (la seule offrande qu'on faisait à Dieu de tout le corps humain); à peine quatre mois auraient-ils suffi pour cette opération. Je dis quatre mois, car le mois mexicain n'avait que vingt jours. Et comment des pays qu'on avait trouvés presque déserts deux ou trois siècles auparavant, les nouveaux arrivés s'y étant établis à volonté et sans obstacles; des pays où les peuples, encore à leur berceau, avaient souffert déjà des pestes et des famines, où tant de guerres auraient dû détruire plus d'hommes qu'il n'en naissait, comment pouvaient-ils fournir tant de victimes pour fêter toutes les cérémonies si souvent consacrées tantôt

aux Dieux, tantôt aux hommes? Le croira qui voudra : que les historiens continuent de le répéter; mais moi, je ne le rappellerai jamais que pour en dire l'absurdité et l'invraisemblance. C'est par de telles calomnies, qu'on a voulu autoriser, ou pallier, toutes les horreurs, toutes les boucheries réelles que la *Conquête* a consommées sur les malheureux Mexicains.....

Je veux bien croire que les prêtres Mexicains voulaient aussi leurs victimes : ne faut-il pas qu'il y en ait partout où la Religion est prostituée à la politique! Mais où les sacrifices sont des fonctions nationales et publiques, et l'instrument opérateur un mauvais couteau d'obsidienne (le *Itzli*), on n'a pas autant à craindre le grand nombre de victimes que sous le fer aiguisé, le poison mortel, le feu dévorant et les tortures secrètes de millions de bourreaux sanguinaires, satellites féroces de démons habillés en Tartufes, qui ne respirent que les *Auto-da-Fé*, que des *Saint-Barthélemy*.

Pendant le règne de ce roi, peu s'en fallut que *Mexico* ne fût submergé, et ce, par son imprudence. L'eau de la lagune du lac Tescuco avait baissé à tel point, que la navigation, seul moyen de transport et de communication pour la ville, demeura presque à sec. Le Roi fit tourner dans la vallée des eaux qui se jetaient avant dans celle de Tuluca, au revers Occidental de la Cordillière qui

s'élève sur le derrière de Mexico. Une alluvion survint, et ce nouvel ennemi contribua à rendre plus formidable l'irruption des eaux de cinq lacs que nous avons vues couler toutes dans un centre commun : l'endroit où la ville est bâtie.

Il remédia par de nouvelles digues à ce malheur, embellit la ville, dit-on, d'édifices magnifiques, tous construits avec de grandes masses de *tetzontli*. On prétend aussi que ce Roi poussa ses conquêtes jusque dans le *Huatematlan*, aujourd'hui Guatemala, à plus de huit ou neuf cents mille de Mexico. Ce fut lui qui donna à l'Empire les limites où les Espagnols le trouvèrent. Il tenta, mais en vain, de soumettre le *Mechouacan*. Il mourut, en 1502, avec la réputation de grand guerrier, d'homme obstiné et cruel. Sans cette cruauté on aurait pu le comparer à Napoléon; d'autant plus qu'il avait été, comme lui, magnifique dans sa cour, généreux envers ceux qui l'avaient bien servi, ambitieux et insatiable de conquêtes, et élevé au trône par ses propres mérites.

Moctezuma II lui succéda. Des historiens Espagnols l'appellent *el grand Monarca Moctezuma*, afin, je crois, de magnifier les difficultés et les exploits de leur Conquête. Les Mexicains, au contraire, l'appelaient *Moctezuma Xocoyotzin*, qui veut dire *Moctezuma le mineur*, pour le distinguer du *grand Moctezuma Ier*. Et vraiment, sa vie est plutôt celle d'un hypocrite, d'un tyran, que d'un grand homme

ou d'un grand Roi; la fin de son règne est plus vile encore que le commencement.

Il était fils du roi *Axayacatzin.* Ma peinture le représente de deux manières : en grand-prêtre et en roi; il a été l'un et l'autre. Quoique Moctezuma ne soit pas le dernier roi de la dynastie Mexicaine, c'est avec lui, néanmoins, que finit la splendeur du trône de Mexico; je m'étendrai donc un peu plus sur les circonstances particulières de son règne et de sa Cour, pour que vous puissiez arrêter, en pleine connaissance de cause, votre jugement sur l'ancien *Mexico*, sur les anciens Mexicains et leurs anciens Rois. Je choisirai ce qu'offrent de plus probable les extravagances et les exagérations qu'on a rapportées, mais il faudra que votre sage discernement sache encore vanner et choisir.

Pendant qu'on se préparait à élire un successeur à l'Empire, Moctezuma faisait le modeste et le rétif: au moment où on allait décider l'élection, il se retira dans un temple, comme fuyant les hommes et le *fardeau* de la couronne, et là il se fit trouver comme en extase, et conversant avec le grand Dieu, *Huitzilopochtli.* Les prêtres, étant du métier, se doutèrent immédiatement des vues *temporelles* et *spirituelles* de notre ambitieux, de *notre homme:* les hypocrites se connaissent entre eux; et, comme Caton disait des Augures, ils ne sauraient se regarder sans rire. Ils virent donc où il tendait; et, craignant pour leur pouvoir, ils tâchèrent, mais en

vain, de détourner l'élection : le peuple le vit autrement, et l'acclama, *unâ voce dicentes*, *Montezuma*, *sage*, *prêtre* et *Roi*. Les prêtres frémirent en silence, et jurèrent de venger toute usurpation qui attenterait sur leur autorité. Moctezuma tomba par les prêtres plutôt que par les Espagnols. Mais, pour le moment, venons à son règne.

Aussitôt nommé Roi, il fit comme Sixte V, jeta de côté ses *croches* et sa modestie, et manifesta l'ambition, l'orgueil et le despotisme qui l'avaient toujours animé. D'abord, il alla aussi chercher querelle à quelque peuple malheureux, pour faire provision de victimes, qu'il sacrifia plus en grand-prêtre qu'en Roi. Il se déclara le seul arbitre de tout ce qui concernait l'État et la Religion. Pour se rapprocher plus de la Divinité, et mettre une distance invisible entre lui et ses peuples, il ordonna que, partout où il se présenterait, tout le monde fermât ou baissât les yeux, décrétant la peine de mort contre quiconque oserait les lever sur lui. Il proscrivit tous les plébéiens de sa Cour. Mesure impolitique! Les plébéiens sont, par leur industrie, la richesse, et, par le nombre, la force des Nations. Napoléon périt par les nobles qu'il avait faits ou caressés. Ses domestiques eux-mêmes, dans l'intérieur du palais, devaient être des nobles : ils marchaient nus pieds devant lui, et habillés de la manière la plus humble : le *gala*, à la Cour de Moctezuma, consistait en une garderobe de chiffons.

Dans tout cela vous voyez, Comtesse, à la fois bien de l'ancien et du moderne de notre Vieux-Monde; vous verrez de l'Oriental et de l'Occidental dans la distribution qu'il faisait à ses courtisans de courtisanes qu'il refusait ou qu'il écartait; et vous retrouverez tout au naturel le tableau des *Tuileries* de Napoléon dans le palais du Roi Mexicain, où tous les Roitelets de l'Empire étaient obligés d'aller lui offrir leurs hommages et y résider quelques mois de l'année, pour entourer de couronnes la grande couronne du Suzerain suprême. On y remarquait aussi une petite pièce du palais de Saint-James, où un *Grand* de cette Cour *libérale* présente, à genoux, le bassin lave-main au Roi constitutionnel. *Le Lecca Zampa* des *animali parlanti* de l'*Abbate Casti*, de l'Espagne et du Portugal, n'y figurait pas; car Moctezuma était un *Sancta Sanctorum*, que les prêtres eux-mêmes étaient jugés indignes de toucher.

Admis en sa présence, on ne pouvait, comme ses courtisans, le voir qu'avec les yeux de l'imagination, qui grandit toujours les objets. Malheur à celui qui eût osé lever sur lui, les yeux du corps toujours ou trop scrutateurs ou trop indiscrets, et qui diminuent les *grandeurs* et la croyance! On ne s'approchait qu'à genoux, comme on marche sur la *scala santa* à Rome. On faisait trois pauses, comme devant l'Empereur de la Chine; à la première on *exclamait*, Seigneur! à la seconde, Mon Seigneur! à la troisième, Grand Seigneur! On lui parlait comme

à Dieu, la voix basse et la figure contre terre. La réponse à ce qu'on demandait, c'était l'oracle qui la faisait, un ministre de cette Divinité : sa voix, on ne l'entendait jamais. On sortait comme les écrevisses, faisant autant de salamalecs en reculant, qu'on en avait fait en avançant. Après cette cérémonie, on pouvait compter une humiliation, une corvée de plus; mais, pour la connaissance du Souverain, on n'était pas mieux initié qu'auparavant. A quelque différence près, c'est ce qui arrive souvent dans les autres mondes.

Il ne sortait du palais que porté par quatre grands de l'Empire, dans un palanquin; tout le monde, sur son passage, se prosternait contre terre. Vous voilà donc transportée en Asie. Ses pieds ne devaient jamais toucher la terre nue. Ceci, de nos jours, paraîtra moins extraordinaire : j'ai connu de vieilles dames à Londres, qui, esclaves d'un des trois grands tyrans de l'Angleterre, de l'*habit*, (de l'habitude) n'avaient jamais passé que de leur voiture à leurs appartemens, *et vice versâ*, afin de ne pas perdre un instant le plaisir de fouler aux pieds un tapis. Une de ces dames me disait qu'elle aurait pris la fièvre si elle eût dû marcher une seule minute sur la *terre*. Vraiment, quand on arrive à un certain âge, il est plus facile de se soustraire à la tyrannie des *Faschion and politics*, les deux autres tyrans de l'Angleterre, qu'à celle de l'*habit*.

Mon *Guide* assure que sous le règne de Mocte-

zuma tout répondait à l'ostentation de sa suprême majesté : la grandeur et la magnificence des palais, des maisons de campagne, des jardins de délices, etc.

Selon cette chronique, le Palais principal, résidence ordinaire de Moctezuma, avait cinq grandes portes cochères, à chacune des quatre façades qui le décoraient; trois vastes cours le séparaient intérieurement (s'il en avait eu quatre il eût ressemblé au Palais de Caserta); celle du milieu était embellie d'une superbe fontaine dont les eaux dardaient les Cieux; on y trouvait de grands salons et plus de mille chambres; quelques chambres étaient incrustées de marbres les plus fins, d'autres de pierres *précieuses* (il voulait dire *fines* probablement); les parquets étaient de cèdre, de cyprès et d'autres bois les plus rares, travaillés en cisclure et en mosaïque. Un de ces salons était si grand (et l'auteur assure l'avoir entendu dire à l'un de ces *Historiens* qui l'avaient vu), qu'il pouvait commodément contenir trois mille personnes. Outre ce grand palais, il en avait d'autres dans d'autres quartiers de la ville. C'est près de ce palais, situé sur la grande place, qu'il avait son sérail principal, et toutes les habitations nécessaires pour ses Conseillers, ses Ministres, les grands et petits Officiers de la Couronne; même pour tous les grands Seigneurs, les Rois étrangers qui venaient lui faire la cour. Il avait des ménageries pour toutes sortes d'animaux

quadrupèdes, d'oiseaux innocens et de proie, de *reptiles*, etc.

Un vaste jardin, entouré intérieurement d'un grand portique soutenu par des colonnes magnifiques de marbre, contenait dix grandes pièces d'eau, les unes d'eau douce pour les oiseaux aquatiques de rivière, d'autres d'eau salée pour les oiseaux qui y sont accoutumés, y réunissant ainsi *tous les oiseaux du Monde.*

A cette majesté extraordinaire s'unissait le grotesque : une foule de Médecins et d'Apothicaires veillaient à la santé de ces animaux. C'était probablement une pensée habile des *Fournisseurs*, pour que la mort eût à leur ménager plus d'affaires. Il y avait aussi une espèce d'*Accoucheurs*, qui veillaient à leur génération : il faut croire qu'ils étaient également à la solde des *Fournisseurs ;* car toutes les années il fallait remplir de *grands vides*, et l'on courait pour cela tous les climats de l'Empire. Les poissons y étaient en grande quantité ; mais mon guide ne dit point qu'ils eussent aussi leurs Médecins, leurs Apothicaires et leurs Accoucheurs.

A cette collection d'animaux, Moctezuma en ajouta une autre plus singulière. Il avait fait ramasser dans son empire tout ce qu'il y avait d'hommes monstrueux ou difformes, pour en faire une ménagerie. Cette vanité au moins a un côté philanthropique : de cette manière, il sauvait bien des

malheureux de la misère et de la risée de la canaille.

Autour de son palais étaient réunis, dans des quartiers privilégiés, des artistes de toutes sortes. Un de ces quartiers était spécialement réservé aux danseurs et saltimbanques pour les amusemens du Prince. Je vous envoie, ci-joint, un petit dessin, qui vous donnera une idée de leur talent mimique et gymnastique *.

Toutes ces ménageries, volières, viviers, jardins, quartiers, habitations d'État, Palais, etc., devaient embrasser une bien longue étendue. On dit que tout le terrain qui comprend maintenant le couvent immense de Saint-François en faisait aussi partie. Les bêtes seules devaient occuper au moins la moitié de la périphérie qui renferme la nouvelle ville de Mexico. Jusqu'où allait donc l'ancienne, pour contenir tant d'immenses bâtimens et clairières de luxe, tant de Princes ordinaires et extraordinaires, tant de bêtes et de monstres, avec tant d'Indiens que les Espagnols nous disent y avoir trouvés? Je crois que les uns ont vu tout cela dans un Cosmorama, et que d'autres ont voulu le faire voir aussi, pour ajouter au merveilleux de la Conquête.

Moctezuma était décidément un Prince absolu, devant qui tout devait plier, jusqu'aux prêtres. Sa

* Si le public demande une autre édition, on publiera alors les gravures de tout ce qui peut l'intéresser dans l'ouvrage : peintures, hiéroglyphes, objets de beaux-arts, temples, etc., des Indiens Mexicains.

tyrannie était souvent formidable; mais il avait de bonnes qualités; celle entre autres de détester l'oisiveté : il voulait que tout le monde s'occupât. Mon guide en rapporte une preuve, que je n'oserais pas répéter, si la fidélité de l'histoire et votre amitié ne venaient m'émanciper d'une retenue sévère. Il dit que, pour occuper aussi en quelque sorte les mendians, il exigeait qu'ils lui tributassent tous les deux jours une certaine quantité de poux. C'est une érudition un peu sale; mais elle nous porte au moins à la réflexion *philosophique*, que cet animal inconcevable tient vraiment à l'essence de l'homme: il est où il se trouve, et avec lui sous tous les climats et dans tous les mondes. Vous vous rappelez que Voltaire, dans ses *recherches scientifiques* sur son *Micromega*, trouva que cet habitant de Saturne en écrasait aussi sous ses ongles. Il n'aurait jamais cru alors qu'ils pussent se reproduire en si grand nombre. Mais ne serait-ce pas une leçon que ce *tribut singulier*, pour démontrer combien il serait bon de tenter à détruire, ou au moins à diminuer le grand nombre de ces *animaux parasites*, qui infestent tant la Société?

Les grands lui tributaient ce qu'ils avaient de mieux; de son côté, en récompense des sacrifices et humiliations qu'il leur imposait, il augmentait leurs priviléges sur les Plébéiens, et trouvait ainsi le moyen de venir en horreur à toutes les castes de ses sujets. Il avait même prescrit un costume dis-

tinctif pour chaque caste ; je vous en offre un échantillon dans le dessin que j'ai fait tirer d'une vieille planche que je possède *.

Cependant, un tyran ne pouvant se soutenir seul, il se montrait généreux envers ses généraux et ses ministres : il partageait même en quelque sorte avec eux sa divinité, car il leur permettait de porter ses *déshabillés* d'écart ; et il en écartait beaucoup, s'il est vrai qu'il ne les mît jamais deux fois, et qu'il se changeât quatre fois par jour. Pour se ménager des prétoriens fidèles et aveuglément serviles, il leur témoignait également une sollicitude particulière : il fit de toute la ville de *Colhuacan*, dont il avait *debanqué* le Seigneur, un *grand hôpital d'Invalides*.

Mais, au sein de cette grandeur, qui n'est qu'éphémère quand elle a pour unique base une politique captieuse et tyrannique, il était humilié de voir les États de *Tlascala*, de *Tepeaca*, et de *Mechouacan* se régir, indépendans de son empire. Il leur fit la guerre, ou, pour mieux dire, il la leur fit faire par ses princes vassaux et par ses généraux **.

Il commença par Tlascala. Y perdre son fils aîné et presque toute son armée fut son premier début ; et une seconde tentative ne fut pas plus heureuse. Tepeaca et Mechouacan repoussèrent également ses attaques et sa tyrannie. Selon le récit de mon guide,

* Je me reporte à la note précédente.

** Il y a bien là du règne de Louis XIV.

Moctezuma ménageait à dessein ces trois puissances ennemies pour conserver toujours un moyen d'exercer ses soldats; il aurait pu même ajouter, pour occuper à l'opportunité ses Grands et ses peuples au dehors, comme autrefois les Grecs et les Romains, et Napoléon récemment. Pour moi, je n'y vois que de l'impuissance, plutôt que de la politique. C'est à ces trois États, c'est aux prêtres qui, par de faux présages, avaient ébranlé l'énergie des peuples et sa puissance, que les Espagnols doivent la Conquête; Conquête revêtue de tant de prodiges, et qui est la chose la plus simple du monde. C'est à cette période de notre aperçu historique qu'il faut commencer à développer un peu les menées de la *Faction Sacerdotale* contre Moctezuma.

Moctezuma avait aussi fait bâtir beaucoup de temples, dit mon guide. Ce *beaucoup* porte à croire qu'ils n'étaient ni vastes, ni magnifiques. Il ajoute que dans tous il avait associé son nom à celui de la Divinité par des inscriptions qui les consacraient. Les prêtres protestèrent contre ce mélange de profane et de sacré, mais leurs remontrances inutiles ne leur valurent que de nouvelles marques de mépris et de despotisme. Notez, Comtesse, le rapport frappant entre ce point historique Mexicain et l'épisode d'Éphèse, où il est relaté qu'Alexandre ayant offert de rebâtir le temple (qu'un Érostrate de ces temps avait brûlé pour s'en faire une gloire), sous la condition que son nom brillerait sur le fronton,

ces prêtres lui répondirent qu'il *n'était pas convenable qu'une Divinité érigeât un temple à une autre*, et s'y refusèrent. On ne saurait remarquer assez quel esprit de corps, quelle identité de principes parmi ces Messieurs ! On les dirait innés, ces principes, ou inhérens à l'essence des prêtres, tant ils se reproduisent partout également, quels que soient la religion, le Dieu, et le culte qu'ils professent. Et pourquoi s'étudient-ils sans relâche à réprimer les dominateurs? C'est qu'ils veulent dominer eux-mêmes, comme les représentans du *Dominus Dominantium.* S'ils caressent tantôt les Peuples, tantôt les Rois, ce n'est que pour en faire des instrumens de leur triomphe.

Afin de mieux expliquer ce qui suit, il faut remonter un instant au temps où les Mexicains étaient les *Astèques*, et où les *Astèques* n'avaient pas encore déserté le pays d'*Aztlan* pour émigrer dans l'*Anahuac.*

Leurs prêtres, qui alors n'étaient peut-être que des jongleurs, comme les prêtres des sauvages que je vous ai montrés sur le haut Missisipi, ces prêtres, pour les résoudre à une émigration lointaine, firent valoir la voix, qu'une tradition sacrée avait apportée jusqu'à eux, d'un certain *Topilcin* (un ancien chef de leur nation, mort *en odeur de sainteté*); cette voix, qui leur commandait de partir, fut obéie, et ils partirent. *Topilcin* devint leur Dieu conducteur. On lui donna d'abord le nom de *Mixtli*,

qui veut dire *puissant*, et ensuite celui de *Huitzililhuitl*, qui signifie *Dieu formidable*, ou *de la guerre*. Les prêtres Mexicains, irrités contre Moctezuma, commencèrent à débiter que *Topilcin* était disparu, mais n'était pas mort; qu'il avait promis qu'à une certaine époque il reviendrait lui-même les gouverner encore, et que cette époque n'était pas éloignée. Cela suffisait pour affaiblir la dévotion aveugle que Moctezuma avait réussi à se ménager parmi ses peuples, à la faveur des prestiges de sa grandeur et de sa semi-divinité; c'était un grand coup porté à sa puissance. Je me bornerai à signaler une seule des inventions qu'ils employèrent pour mieux jeter de l'imposant sur cette prédiction; sa singularité vous donnera la mesure des autres. Je vous raconte une fable, sans doute, et de l'imposture, puisque c'est un miracle inspiré et dirigé par des prêtres de l'impiété, mais l'imposture et les fables sont souvent les meilleurs guides qui conduisent à l'histoire, les miroirs les plus parlans du cœur humain.

Moctezuma avait une sœur qu'il n'aimait pas: elle était bigote, l'amie des prêtres et, conséquemment, hétérodoxe contre sa Théocratie. Il l'avait mariée au Gouverneur de Tlatelolco, qu'il n'avait élevé à cette alliance que pour humilier sa sœur. Ce gouverneur avait probablement épousé les sentimens de sa femme, qu'il aimait; il mourut peu de temps après. Vous savez les conjectures qui, en pareil cas, découlent d'une mort presque soudaine.

Cette princesse s'appelait *Papantzin*. Quelque temps après, le bruit de sa mort courut sans que rien eût annoncé sa maladie, pas même les formalités d'étiquette usitées en pareille circonstance, comme consultations, bulletins, etc.

On célébra avec pompe ses funérailles; on déposa le corps dans le caveau des anciens Rois de Tlatelolco, qui était dans le même palais où elle était morte. Le jour après son prétendu enterrement, une jeune fille la voit assise près du bassin où elle avait habitude de se baigner; cette fille, épouvantée à l'aspect de ce revenant, se sauve, et va raconter à sa mère, la femme du maître-d'hôtel, ce qu'elle venait de voir. D'abord, on se moque d'elle, mais on résout à la fin d'aller vérifier l'affaire; nul doute : la princesse était là, très-bien portante, éloquemment parlante. Elle avait voyagé, et revenait de l'autre monde.

Elle fait appeler le grand-maître-d'hôtel, et le charge d'aller annoncer sa résurrection à son frère; mais le grand-maître s'y refuse, dans la crainte, disait-il, de sa cruauté, comme s'il n'ignorait pas que le prince fût aise de sa mort, et que son retour devait l'irriter. Elle lui enjoint alors d'aller en donner avis au Roi de Tescuco, et de lui mander de venir la voir. Ce Roi accourt sur-le-champ; la princesse le sollicite de faire connaître à son frère qu'elle avait une affaire de *l'autre monde* à lui communiquer. Il est inutile que je vous dise tous les propos de la cir-

constance; vous savez les concevoir vous-même, et il me tarde d'avoir fini le récit de cette jonglerie.

Moctezuma, accompagné du Roi de Tescuco et de quelques grands de la Cour, va la voir; il la trouve environnée de prêtres, comme les juridictionnaires de tout ce qui appartient au *monde invisible*, l'*Achille* de leurs menaces et de leur domination sur le *visible*. Ici, je laisse également de côté un tas de fredaines dont on enfla la farce, et qui fatigueraient ma plume, votre patience et le sens commun. Je me bornerai à vous dire qu'elle apprit à l'assemblée qu'elle avait vraiment décédé; qu'au moment où elle allait passer l'Achéron, un jeune homme (notez la sympathie pour les jeunes gens, même dans l'autre monde) l'arrêta, la prit (poliment) par la main, et, bref, lui fit comprendre que le *règne des méchans était fini; que* Topilcin *était en route pour revenir et répandre une nouvelle lumière sur l'Anahuac;* il lui dit de retourner sur ses pas, c'est-à-dire à la vie, pour annoncer cette nouvelle disposition de Dieu; que tout le monde devait se préparer à la recevoir respectueusement et avec reconnaissance, comme une céleste rédemption; que, quant à elle, elle devait revivre pour recevoir la première, avec dévotion, ce libérateur. Il en est qui assurent qu'à cette prédiction, on vit se répandre sur le front de Moctezuma une vive expression de pensées funestes; d'autres disent qu'il s'aperçut incontinent de la fourberie, mais il dissimula. Ses

courtisans, non moins habiles qu'ailleurs à flatter les Rois, sans indisposer contre eux d'autres puissans personnages, prirent le *mezzo termine* de déclarer la princesse encore malade, et d'ajouter que le délire l'avait tenue deux jours assoupie, et réveillée à un langage extravagant; qu'elle était *impos sut*, et qu'on dût déléguer une commission de médecins pour la rendre *compos :* c'est ce que fit Moctezuma par politique.

Tout le ridicule qu'on s'étudiait à jeter sur cette affaire ne pouvait prévenir les impressions fâcheuses dans l'esprit de la multitude, ou crédule, ou influencée. L'imposture et les prestiges, comme la calomnie, laissent toujours quelque trace sur leur passage. Moctezuma, menacé par le Ciel, perdait aux yeux des peuples toute sa divinité terrestre. Dans ce cas, on devient moins qu'homme; notre décadence, dans l'opinion béante, laisse voir à découvert tous nos vices et nos défauts. Moctezuma apparaissait déjà sous l'aspect le plus hideux; il devenait de plus en plus odieux, et la voix des prêtres reprenait de l'autorité et de l'empire. C'est au moment de ce choc d'ambition, c'est dans ces convulsions Mexicaines, qui paralysaient l'union, la force, l'unité et la Nation, que Cortès parut sur ces rivages.

Mais cette apparition soudaine, extraordinaire, cette imposture combinée, tourna contre ses auteurs, contre les prêtres eux-mêmes. Leurs jongleries se prêtaient à merveille à servir l'Aven-

turier, en qui les Mexicains croyaient voir s'accomplir la voix de l'oracle. Moctezuma lui-même commençait à se persuader que c'était vraiment *Topilcin*, de retour; d'autant mieux qu'il venait précisément du côté d'où l'on a toujours fait sortir les Divinités, les Religions, et toutes les choses extraordinaires : du côté de l'Orient.

On assure que les premiers Ambassadeurs, députés par Moctezuma au-devant de Cortès, étaient chargés de lui présenter son hommage, comme à *Topilcin*, son Seigneur; qu'il s'offrait à lui comme son Lieutenant. Tout le cortége des Espagnols, si nouveau et si imposant aux yeux des Mexicains, ajoutait aux impressions qui les dominaient, et aplanissait les obstacles de l'entreprise. Facile, elle aurait, disons-le, marché par elle-même, si les Espagnols n'avaient d'abord déployé tant de méchanceté, que les Mexicains doutèrent aussitôt qu'il pût y avoir là un *Topilcin, libérateur, rédempteur*; et s'en retournèrent à Mexico, avec des impressions et des conjectures bien différentes.

On ne résiste point contre la croyance d'un peuple, et de là les efforts combinés des Jésuites pour y fonder leur empire; mais on peut lutter contre la terreur. Moctezuma, avec sa seconde ambassade, enjoignit à Cortès de s'arrêter, et, tout en lui envoyant des présens, il lui notifia le refus de le recevoir. Il était trop tard; tout militait déjà en faveur de Cortès : Moctezuma avait perdu la

dorure qui le rendait naguère si éblouissant. Les prêtres assujettis, les nobles avilis, les peuples opprimés, les princes vassaux eux-mêmes tyrannisés, ses soldats sans gloire, mille dissensions dans sa famille, tout conspirait dans l'intérieur; à l'extérieur, voyez les Tlascaliens et d'autres peuples, ses mortels ennemis, ceux du Mechouacan, toujours jaloux de la domination de Mexico; tous prêts à se confédérer avec quiconque eût su abattre le grand tyran; voyez des étrangers, qui, si le prestige divin s'était évanoui, conservaient assez de l'infernal pour répandre l'épouvante et le découragement, et ranimer, quoique sous un différent aspect, l'influence mystique d'une fausse prédiction, qui coïncidait de si près avec l'événement; ajoutez le manque d'énergie et de courage de Moctezuma, et de tous ses serviles et lâches courtisans, et vous verrez que la Conquête, même à armes égales, n'était pas une affaire de grande difficulté. Que l'on considère, en outre, l'impression que devaient faire sur l'âme des Indiens des fusils et des canons, qui *vomissaient les foudres du Ciel*; ces longues épées, qui enfilaient les hommes comme des grenouilles; ces chevaux et cavaliers qu'ils croyaient un monstre d'une seule pièce, ces armures éblouissantes et impénétrables, ces *grands poissons* (les navires), du ventre desquels étaient sortis ces *démons*, ces *monstres*, ces *foudres*, etc. Que l'on compare la nudité des Mexicains, leurs

misérables lances, flèches, couteaux de *Iztli*, armes impuissantes contre des masses d'airain; que l'on se rappelle l'éloquence de la nouvelle convertie, *Donna Marina*, la belle esclave de *Tabasco*, l'amante, la conseillère, l'interprète de Cortès; qu'on se la représente prônant devant les Mexicains les prodiges, la divinité, la toute-puissance de ses héros : toutes ces circonstances physiques et morales, bien calculées, le sens commun seul démontre que cette *Conquête* tant vantée n'a été célèbre que par la surprise de la nouveauté, par les prestiges de fanfaronnades qu'a si bien décrites Cervantes; par de faux prodiges et le *béantisme* de la crédulité.

Quand les Espagnols, de l'endroit où ils débarquèrent, marchaient vers Mexico, ils étaient déjà sûrs des suffrages de tous les pays soumis à Moctezuma, qu'ils devaient traverser; de l'alliance des Tlascaliens, ennemis irréconciliables et souvent vainqueurs des Mexicains; et ce fut avec plus de soixante et dix mille Tlascaliens, que Cortès se présenta devant cette capitale, où tout était hypocrisie, débauche, superstition, mécontentement parmi les habitans, anarchie et désordre entre le trône et l'autel. Il n'était donc pas bien difficile d'être reçu, de se loger dans les palais du Roi, et de finir par s'emparer de lui et des prêtres.

Cortès brûla sa flotte pour décider les mécontens : sans doute ce fut un trait d'une âme peu

commune; mais n'est-ce pas une preuve, ou, si l'on veut, une conjecture de plus qu'il était sûr de son affaire? Que l'on calcule la différence des temps, des circonstances, des moyens et des peuples, et l'on penchera, je crois, facilement, à voir plus de vaillance et de prodige dans l'expédition et les exploits de la petite troupe de Mina, perçant, à travers mille obstacles et mille dangers, jusque dans le cœur du Mexique. L'histoire de cette expédition, dont j'ai suivi pas à pas les mémorables traces, en m'éclairant des documens et de la tradition des plus Notables du pays, me fait espérer que cette opinion ne vous semblera pas trop hardie, et qu'elle aura, sans hésitation, l'honneur de votre suffrage.

Il est inutile, je crois, de remarquer que le miracle, ou la farce, de la princesse *Papantzin* fut, comme tant d'autres historiettes, revêtu par les moines espagnols, à leur manière, et tournée en prophétie de leur arrivée, du triomphe de la Croix, si profanée plus tard, teinte du sang des malheureux Mexicains. C'est d'après ces *traductions* habiles, je crois, qu'Alexandre Borgia se crut en droit de disposer à son gré de ce Nouveau-Monde, de la liberté et de la vie de ses habitans.

Quant à la princesse *Papantzin*, étourdie, surprise à un événement qui répondait génériquement à l'*Oracle*, quoiqu'elle sût n'avoir été qu'un instrument d'imposture, des prêtres Mexicains elle

passa facilement aux prêtres Espagnols, et fut, je crois, le premier Chrétien de l'*Anahuac*.

Voilà, Comtesse, ce qui m'aparu essentiel à rappeler de l'ancienne ville de Mexico; et c'est ce que j'ai pu tirer de mon mieux du sein des ténèbres qui le couvrent encore. Mais, demanderez-vous, que sont devenus tous ces temples, ces palais, etc.? sur ce, je vous répéterai d'abord ce que Cortès en dit lui-même dans une de ses lettres à Charles-Quint, lettre qui a tous les caractères de la probabilité.

Quoique raconté de mille manières, voici ce qui arriva quelque temps après la première entrée des Espagnols dans Mexico. *Vélasques*, Gouverneur de Cuba, jaloux des progrès de Cortès dans le Mexique, envoie contre lui *Panphile de Narvaez* pour le soumettre. Cortès abandonne la capitale, marche contre Panphile, en triomphe et le tue. Pendant son absence, les vexations et les cruautés d'*Alvarado*, son lieutenant, avaient irrité la rage et ranimé le courage des Mexicains. De retour dans la capitale, Cortès ne put réussir à les apaiser; la fameuse *Noche triste* (Nuit terrible) et leur retraite de Mexico en furent les funestes conséquences. Bref, Cortès, aidé par les Tlascaliens, les Mechouacans, les Acolhuas, etc., et par une petite flotte qu'il avait appareillée sur le Lac, rentre dans la capitale. Telle est, présume-t-on, l'époque ou la cause de la destruction de l'ancien Mexico.

A mesure que les Espagnols avançaient dans la

capitale, que les Mexicains leur disputaient avec vaillance et férocité, ils en abattaient les maisons, pour ôter à l'ennemi des boulevards de défense ou de résistance. De plus, les matériaux devenaient nécessaires pour combler les canaux, qui étaient alors les rues principales de cette capitale, et se ménager ainsi du terrain où la cavalerie, le plus épouvantable ennemi des Mexicains, pût se déployer et agir. Enfin, au bruit de la rentrée des Espagnols dans la capitale de l'Anahuac, un grand nombre d'Indiens accoururent et aidèrent ceux déjà entrés avec les Espagnols, à détruire de fond en comble un endroit dont ils avaient trop senti l'empire et la tyrannie. Les Espagnols trouvaient tout leur intérêt dans cette rage fanatique et vandale; ils les laissaient faire et les encourageaient; d'ailleurs, ils comptaient sur ces instrumens pour rebâtir une autre capitale; ce qui arriva.

Mais, reprendrez-vous, où sont au moins ces belles colonnes tant vantées, ces masses cyclopéennes, quelques restes éloquens de cette Palmyre transatlantique? Je pourrais vous répondre que les canaux auront dévoré, et qu'ils cachent peut-être encore, les monumens de son ancienne splendeur; mais cette splendeur, cette grandeur de l'ancien Mexico ne seraient-elles pas problématiques? Qu'il y ait eu un Mexico, nul doute: mais, sur cette capitale comme sur tout le Mexique, que d'exagérations dans les relations des Espagnols, et que de motifs de les forger! Entre

mille et une preuves que je pourrais vous en offrir si je n'écrivais pas des lettres, et en pélerin, qu'il vous suffise de savoir les contradictions de toutes sortes qui existent sur sa population, évaluée par les uns à cinquante ou soixante mille habitans, par d'autres jusque d'un million à un million et demi.

Mais, continuons l'histoire de notre peinture. La mort de Moctezuma a été aussi un objet de spéculation historique. Selon les uns, il fut tué par un Mexicain au moment qu'il prêchait aux siens le respect et la fidélité envers les Espagnols; mais il paraît plus probable, et j'incline à le croire, qu'il fut tué par les Espagnols mêmes, dans la *Nóche triste*, avec trois de ses enfans; le cinquième (nous avons vu que l'aîné était mort dans une bataille contre les Tlascalteques) se sauva avec les Espagnols, et embrassa la foi de Jésus-Christ, sous le nom de *Don Pedro de Moctezuma*. De lui, descend la famille encore existante *des comtes de Moctezuma* et de *Tula*. Sa sœur *Tecuichpotzin*, échappée aux horreurs de cette nuit, se fit catholique comme son frère, et c'est d'elle que descendent les deux autres familles de Moctezuma, *Cano* et *Andrade*. On a fait mention d'un sixième fils mâle, mais on en ignore le nom. Ce qui paraît certain, c'est qu'aucun de ses fils ne le remplaça sur le trône. Ce fut *Cuauhtemotzin*, leur cousin, que les Mexicains acclamèrent Roi,

après la *Noche triste*. C'est ce qui résulte aussi de ma peinture et de mon guide.

Ce jeune Roi défendit vaillamment Mexico contre tous les assiégeans, et quand il tomba prisonnier, à la rentrée de Cortès (le 13 août 1520, selon ma peinture et mon guide), il lui dit : « *J'ai fait ce que je devais faire pour mon Peuple et mon pays ; maintenant il ne me reste qu'à mourir ; tuez-moi.* » Le *Grand Capitaine* le laissa vivre pour le faire rôtir. Il voulait lui faire avouer où il avait caché ses trésors ; mais ici un *Barbare* fut aussi grand dans son refus, que les *Conquistadores* vils dans leur avarice, et cruels dans les moyens de l'assouvir.

Mon guide ne va pas plus loin sur la dynastie des Rois Mexicains ; mais ma peinture indiquerait qu'un certain *Quauhtemoc* fut Roi, ou *Gouverneur*, après la reprise, par Cortès, de Mexico. Il est représenté à la tête d'autres Princes ou Magnates, recevant, devant la Couronne d'Espagne, la religion et la loi des *Conquistadores*. Ici finit le quatorzième et dernier tableau de ma peinture.

En ce qui concerne la partie la plus intéressante de l'histoire du Mexique, les figures sont d'accord avec l'histoire de mon Guide. Dans les hiéroglyphes l'harmonie, peut-être, est la même pour tout le reste. Je réserve le soin d'en juger avec autorité à ceux qui sauront les expliquer ; mais les illustrations en Espagnol, qu'on y a collées, sont peut-

être le produit erroné de quelque moine plus présomptueux qu'instruit. Je n'ai pas voulu y toucher, pour que les amateurs et les savans le voient dans l'état où je l'ai trouvé. On peut même parfois tirer quelque lumière de l'erreur. Maintenant, parlons du grand temple des Mexicains.

Les Athées, tout en niant un Dieu, sont les meilleurs Déistes du Monde : ils disent baser leur conduite et leurs espérances sur la *morale*; mais dans la morale ils vénèrent le plus beau portrait, la pure essence de la Divinité ; le mot *Athée* serait donc un mot vide de sens, et il n'y aurait point d'Athées.

Les Athéniens (notez quelle philosophie, quelle sagesse, quelle profonde politique) imaginèrent un mode de culte pour ceux mêmes qui étaient incrédules sur les mots, et ils érigèrent un autel, sans nom et sans image : IGNOTO DEO (au Dieu inconnu). Jamais autel ne fut plus fréquenté et plus vénéré ; il n'y avait pas d'Athéniens, pas d'étrangers dans le pays qui n'allassent lui faire révérence ; car chacun croyait y trouver l'auteur de ce langage divin, irrésistible, qui parle au fond de l'âme l'existence d'un Dieu. Il n'y pas un seul être pensant qui ne voie dans tout ce qui l'entoure un Être suprême. Mais qu'on appelle Athées, si l'on veut, ceux qui n'expriment pas un Dieu à notre manière, mais qui croient à la morale, ces sortes d'Athées inconséquens seraient moins dangereux que ces zélés religionnaires qui nous créent des Dieux cruels et sanguinaires.

Tel est le Dieu dont je vais vous montrer le temple, le Dieu des Mexicains.

On a certainement exagéré le nombre des victimes qu'on lui immolait; mais il n'y a pas de doute que c'était une boucherie de chair humaine. Si on doit croire mon guide, nulle part dans le Vieux et Nouveau-Monde, il n'y eut autant de temples qu'au Mexique. Même sur les routes, les Mexicains avaient un grand nombre de petits temples, pour rappeler leur Dieu aux passans, comme les *Sacella* rappelaient les leurs aux Idolâtres de l'Antiquité, comme les *offertoria*, les *chapelles* et les *croix*, rappellent les différens cultes aux différentes sectes du Monde Chrétien.

Au commencement de cette lettre je vous ai parlé de deux anciens monumens que l'architecture Mexicaine a ménagés, et que le temps conserve à la postérité : les deux pyramides de *San-Juan de Theotihuacan*. L'étymologie de ce nom signifie le *pays des Dieux*, tant étaient nombreux les temples qu'on y voyait, et dont s'aperçoivent encore les traces dans les diverses buttes qui entrecoupent çà et là tous les environs. Cette circonstance induit à croire que les *Tulthecas*, les plus anciens et les plus civilisés colons de l'Anahuac, avaient fait de cet endroit ce que les Juifs firent de Jérusalem, les Chrétiens de Rome, et les Musulmans de la Mecque : *une Cité sainte*, la *Métropolis* de leur Religion.

De tous ces temples Mexicains, le plus extraordi-

naire était le grand *Teocalli* de Mexico. Il importe d'autant plus de vous en donner quelque idée, que la structure sous laquelle je le connais diffère essentiellement de celle démontrée par tous les auteurs anciens et modernes que j'ai lus à cet égard.

Ce grand temple occupait précisément le même terrain où domine maintenant avec tant de majesté le grand temple Catholique, la Cathédrale de Mexico. C'était le centre de l'ancienne Capitale.

Une grande masse, de forme parallélogramme, ayant à sa base, dit-on, plus d'un quart de mille de tour, s'élevait au milieu d'une grande place. Une haute et épaisse muraille, d'environ un mille et demi de circonférence, la renfermait. De grands bâtimens, pour l'habitation du *Rex sacrificulus*, des *Sacerdotes*, des *viri sacris faciundis*, des *Salii*, des *Flaminii*, des *Camilli*, *Popæ*, *Tibicines*, etc., etc. D'autres maisons pour le dépôt de tout ce qui était nécessaire pour les sacrifices, et l'administration du culte, etc., s'élevaient, adossées aux parois intérieures de la muraille. Entre ces bâtimens et le temple, était, tout autour, un grand *Atrium*, qui en relevait la majesté.

Quatre grandes portes, pratiquées dans la muraille, aux quatre vents cardinaux, ouvraient l'accès au grand *Atrium*, chacune aboutissant à une des quatre principales rues de la ville : les rues de *Tescuco* à l'Est et de *Tacuba* à l'Ouest, celles de *Teztapalapa* au Sud et de *Tepayuca* au Nord.

Au-dessus de chaque porte s'élevait un grand carré : un petit arsenal, qui renfermait toutes sortes d'armes du pays, servant, à l'occasion, pour armer à la hâte les nouvelles recrues dont on aurait eu pressant besoin.

Cet *Atrium* était tout pavé en grandes dalles, dit-on, de marbre si poli, que les Espagnols, avec leurs lourdes chaussures, glissaient à chaque pas; Cortès, craignant que cela ne portât atteinte aux prestiges qu'ils avaient inspirés à ces peuples sur leur Divinité (vraiment, les Dieux ne doivent pas *glisser*), défendit qu'on y entrât à cheval, et prit des précautions pour qu'on pût y marcher à pied avec assurance.

Ce temple était formé de cinq étages, c'est-à-dire, de cinq attiques rentrans, en remontant l'un sur l'autre, et se terminait ainsi comme une pyramide tronquée, offrant un grand plateau au sommet; le théâtre ou la scène où l'on représentait les grandes solennités, les terribles sacrifices offerts à la Divinité.

Au bout de ce plateau, à l'Orient, comme dans tous les temples de l'antiquité et dans nos églises primitives, s'élevaient latéralement deux autels couverts d'une coupole pyramidale; celui à droite était consacré à leur Dieu, l'autre, à la Déesse que nous avons vue à la fois sa femme et sa mère. Vers l'Occident, on voyait la grande pierre des sacrifices; elle était convexe, pour que la victime présentât mieux son sein élevé au couteau du sacrificateur, qui arra-

chait le cœur, l'élevait vers le Ciel et l'immolait à la Divinité du jour, en le brûlant dans le feu sacré, qu'on alimentait éternel, au milieu de la scène, dans deux grands vases, ou *aræ*, comme les appelaient les anciens, *ab ardendo*. On en ramassait les cendres, et on les conservait comme une relique sacrée.

Apparemment, le grand Teocalli servait pour toutes les solennités, pour tous les Dieux, quoique principalement consacré à *Huitziluputzli*. Le sacrificateur faisait offrande du cœur de la victime selon les différens goûts des différentes Divinités. Quelques-unes étaient représentées avec une grande bouche ouverte et le ventre creux; à celles-ci on donnait le cœur à manger : le sacrificateur le leur mettait, avec délicatesse, dans la bouche, d'où il tombait dans le gros ventre. Cette circonstance est un indice de plus de l'exagération du nombre de victimes rapporté par les historiens Espagnols : quelque gros, quelque vaste et profond que fût le ventre des Divinités *mangeuses de cœur*, il ne pouvait certainement pas en contenir autant que les Espagnols leur en auraient fait manger. Et, notez qu'une des Divinités qui aimaient cette nourriture, était précisément le Dieu de la guerre, à qui on sacrifiait plus de victimes qu'à aucun autre Dieu.

Le corps de la victime, on le jetait en bas du temple. Etait-ce un prisonnier de guerre, il appartenait à celui qui l'avait présenté : il le portait à la maison et en régalait ses amis dans un banquet.

Etait-ce un esclave; son maître s'en emparait, et en faisait le même compliment. De tout le corps, on ne mangeait que les cuisses, les jambes, les bras et les tendons; on jetait le reste aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. Les Otomites les vendaient sur le marché, comme un morceau sacré de dévote gourmandise.

Quand on sacrifiait à la Déesse *Teteoinan* (cette pauvre fille écorchée du Roi de Colhuacan), c'étaient les femmes qui présidaient à la fête: des femmes, comme les druidesses, immolaient les victimes au Dieu *Tlatloc*, le Priape ou Dieu de la génération: selon mon guide, leur Neptune. On lui sacrifiait des jeunes filles et des jeunes garçons. J'abrège un peu ces récits de sang pour en atténuer l'horreur, s'il est possible. Je vous vois l'âme déchirée à l'aspect d'une religion sanguinaire, qui a toujours le couteau homicide à la main!... Retournons à la description du temple.

Nous nous sommes promenés sur son sommet, sans savoir comment on y monte. C'est par là, précisément, que le temple s'est offert à moi sous un aspect autre de celui que les historiens nous l'ont fait voir; et l'intérêt de cette différence vient de ce qu'elle constitue un monument d'architecture tout nouveau, je crois unique: j'entends parler de la manière dont on montait ses différens étages jusqu'au plateau: chose tout-à-fait inconnue.

On y montait du côté de l'Occident, le côté par

où l'on entrait dans tous les temples de l'antiquité, et, sur ce point, je suis d'accord avec les historiens; mais ils montrent un escalier qui y conduit directement, où les rampes et les degrés se succèdent. C'est en quoi je diffère.

Nous avons vu que ce temple était formé de cinq corps rentrans, représentant cinq attiques placés l'un sur l'autre, et que chaque corps formait un petit étage tout autour du temple. Un escalier, partant du point droit de la façade Occidentale, menait au premier étage, dont il fallait faire tout le tour pour aller trouver l'escalier qui conduisait au second, et ainsi des autres; de façon que les cinq escaliers demeuraient l'un sur l'autre entrecoupés par les attiques, qui les séparaient sans se communiquer. Pour arriver donc sur le sommet du temple, il fallait faire le tour de chacun des cinq corps qui le composaient, pour trouver la seconde, troisième, quatrième et cinquième rampe; ce qui, comme vous le voyez, ne prolongeait pas peu la promenade.

Je crois que cette longue procession avait pour but de rendre plus solennelle la cérémonie. Tels les Romains, qui, *ad pompam solemnitatis*, passaient par la *via sacra*, toutes les fois qu'ils se rendaient au temple de *Jupiter Capitolinus*, pour lui offrir en sacrifice les *spolia opima*, ou pour quelque autre solennité publique; et vraiment, de cette manière, tout le peuple spectateur, de quelque côté qu'il se

trouvât du temple, et même de loin, pouvait voir la marche des victimes et leur arrivée sur le plateau fatal. Cette réflexion en produit une autre, qui offre une analogie singulière entre le caractère de ce temple et celui des temples de la plus haute antiquité.

Les antiquaires semblent incertains sur l'endroit où les Antédiluviens offraient un culte à la divinité; cependant, si l'on considère ce que les écritures sacrées nous disent, et les peintres nous montrent, sur le mode des sacrifices d'Abel à la Divinité, on voit qu'une touffe de terre était son autel, et une éminence son temple. Noé, aussitôt sorti de l'Arche, Noé sacrifia sur le sommet d'une montagne; tellement, que les Pérugiens, qui le veulent débarqué chez eux, vous montrent encore *il monte Giano*, où il remercia Dieu de l'avoir sauvé, lui et sa famille, du fléau universel, *Giano* ou Janus étant le synonyme de Noé. Abraham consacrait son fils sur une montagne, et une butte de terre était élevée en autel. Isaac, *in monte*, offrit son agneau. *In monte*, Jacob, fuyant la haine d'Esaü, rêvant l'Échelle et les Anges, et retournant, avec l'abondance, de l'Égypte, sacrifia à Dieu. *In monte*, Moïse élevait le tabernacle. *In monte*, Salomon édifia le Temple, et *in monte* le réédifièrent ensuite les Juifs, de retour de l'esclavage de Babylone, et Adrien, après le vandalisme de Titus et de Vespasien. Sur la montagne *Garicin*, les Samaritains bâtirent leur temple, pour

faire un pendant d'opposition à celui des Juifs sur la montagne de *Béthel*, qui, ensuite, fut appelé *Hiébus* et *Salem* : Hiéru-salem. Le grand temple du Jupiter de Babylone, *Bélus*, était aussi un grand autel formé sur une montagne. Les premiers Grecs et les premiers Romains n'avaient pas d'autres temples que des endroits élevés, et d'autres autels que des bancs de terre ou de pierre, de forme, ou ronde pour sacrifier au Soleil, ou carrée pour le *Grand Architecte de l'Univers*. D'après Tacite et Tite-Live, tels étaient ceux des Germains et des Gaules. Enfin, tous les cultes primitifs n'ont eu pour temples que des montagnes, et pour autels que des buttes en plein air ; et ce fut sur le Sinaï, l'Olivète, le Calvaire et le Thabor que le vrai Dieu opéra les plus grands prodiges en faveur du genre humain. Je veux dire par ce proême, que les Mexicains semblent avoir étudié et copié à merveille le mode de notre culte ancien ; et là où ils n'avaient pas de montagnes, ils en formaient pour mieux offrir en spectacle aux peuples, et la majesté de la Divinité, et la pompe du sacrifice.

Le temple de Mexico n'était précisément qu'une montagne qui surmontait toute la ville, et d'où les prêtres montraient la Divinité, l'encens et les victimes. Quand nous irons à Colhula, nous y verrons un temple plus caractéristique encore, je crois, que celui de Mexico. Tous les peuples aborigènes de l'Amérique semblent avoir observé le même mode

de culte : vous vous rappelez les hautes buttes que je vous ai montrées et illustrées de mon mieux, sur le haut Mississipi. Je suis persuadé que les pyramides d'Égypte n'étaient que des autels, dont le sommet également manifestait de loin à ce pays plat la Divinité, l'encens et les sacrifices. Vous savez que les choses *élevées* et vues *de loin* imposent davantage.

Cette conformité du culte des peuples de tous les Mondes et de tous les temps est frappante ; elle porterait à croire que le culte offert à l'Être suprême est plutôt l'effet d'un instinct général que d'une croyance particulière.

L'Antiquité regardait Vesta, Jupiter, Junon et Minerve (sous différens noms, dans les différens pays), comme les Dieux protecteurs et gardiens d'une ville; on leur élevait des temples au sein de la ville même, comme le lieu d'où ils pouvaient mieux veiller sur les peuples; et les peuples mieux voir et adorer plus souvent leur *Palladium;* et les Cathédrales des temps modernes semblent répondre assez au même but. Le temple de Mexico dominait aussi du milieu de la ville; et, comme dans les temples principaux des Anciens et des Modernes, ils y célébraient toutes les grandes solennités, celles qui avaient un caractère public ou national : nouveaux points d'une coïncidence vraiment extraordinaire. Je me borne à les indiquer.

Je finirai par une conjecture. En calculant bien

ce que la philosophie peut tirer de l'Histoire du Mexique et du Pérou, les noms de leurs capitales, *Tenochtitlan* (maintenant México), *Caxamalca* (maintenant Lima), sembleraient signifier dans leur langue respective ce que signifiait le nom que les Grecs donnèrent à Thèbes : *Héliopolis;* je veux dire la *ville du Soleil.* Leurs grands et petits temples offrent également beaucoup de rapprochemens avec cette grande ville Égyptienne : la ville aux cent portes.

J'ai été assez heureux dans mes recherches pour trouver une vieille gravure qui représente le grand *Téocalli*, tel que je vous l'ai décrit, et une autre, qui fait frissonner par le portrait du sacrifice affreux, tel qu'on l'exécutait. J'en ai fait faire des copies et je vous les transmets *. Dans la dernière, vous verrez le *Tompïltzin* (le Grand *Popa*), les *Témalacatl* (les quatre *victimarii*), la victime et son cœur, envoyant sa fumée au Ciel, comme pour demander vengeance contre les bourreaux féroces qui osent se vanter d'être ses ministres sur la terre.

Un autre grand sacrifice m'est décrit par mon guide; je vous le montrerai aussi, car il n'est pas si horrible, et intéresse par quelque point de similitude avec le combat des anciens gladiateurs; il l'appelle, avec raison, *gladiatoire.*

Une butte s'élève sur une grande place; et cette

* Voyez la note, page 130.

butte est la base d'une grande pierre ronde, où l'on attachait par un pied la victime à sacrifier. C'était toujours un prisonnier de distinction. On l'armait d'une massue, et on lui opposait un des plus vaillans Mexicains, beaucoup mieux armé que lui. Si le prisonnier tombait sous les coups de l'adversaire, un sacrificateur, qu'on appelait *Chalchiuhtepehua*, le faisait traîner sur l'autel des sacrifices, et lui arrachait le cœur, selon la coutume, vivant ou mort. Mais le combattant vainquait-il six de ses adversaires, on lui accordait la vie, la liberté, et tout ce dont on l'avait dépouillé; et on le congédiait plein de gloire et de présens. Parmi les prisonniers ainsi vainqueurs, *Tlahuicole*, général Tlaxaltèque, est le plus célèbre.

Il était considéré le plus vaillant guerrier de tout le Mexique. Dans une de ces guerres fréquentes entre les Mexicains et les Tlaxaltèques, on l'avait insidieusement fait prisonnier. Moctezuma voulait se le faire ami et s'en valoir. Mon guide dit qu'il ne put jamais y réussir. Dans le Mémoire de Queretaro j'ai lu qu'il avait commandé une fois les armées Mexicaines contre les Mechouacans. Cependant il persistait à vouloir qu'on le sacrifiât aux Dieux; on résista, mais à la fin on lui accorda le sacrifice *gladiatoire* qu'il demandait, pour mourir, comme il avait vécu, vaillamment. On prépara son combat par neuf jours de fêtes; voilà encore une *novaine* comme celle que je vous ai montrée à Sa-

qualco, et une preuve de plus que ces Indiens de Saqualco descendent de la Faction qui se sépara dans le Mechouacan du corps principal des Atztèques ou Mexicains. Le dixième jour arrivé, il se montra ce qu'il était, un vrai *Lanista*, un combattant formidable : il tua huit ou neuf des plus braves Mexicains, et en blessa autant. Déjà l'on avait voulu bien des fois le délivrer; mais il insista pour mourir en combattant. Tombé à la fin sous un coup mortel, on le traîna sur l'autel, et il y fut sacrifié au Dieu auquel il s'était voué : au Dieu Mars, je crois. J'ai aussi trouvé une vieille gravure qui représente ce combat, et je vous en envoie la copie. Cette grande pierre, la scène gladiatoire, existe encore; ou du moins il me semble l'avoir reconnue dans une pierre conservée au Muséum de la Capitale.

Nous avons vu la chute de l'Ancien Mexico et de la dynastie de ses Rois; il importe de voir celle de l'Empire et des Rois de l'Ancien Tescuco, avant de baisser la toile sur l'Ancien *Anahuac*; avant de cacher derrière elle les horreurs dont le fer et la flamme ont affligé l'Anahuac moderne : cette *Nouvelle-Espagne*, déshonneur de la Vieille, comme toutes ses colonies et son histoire.

Nous avons vu mourir en philosophe, comme il avait vécu en héros, le roi *Nezahualcoyotl*, et lui succéder, digne de son choix et de la Couronne,

* Comme aux notes précédentes.

son fils cadet *Tezahuàlpilli.* Il ne fit regretter son père que par la crainte de voir finir en lui un si beau portrait de ses vertus; ce qui arriva trop tôt: l'année 1516 couvrit de deuil Tescuco, tous les peuples sujets du Royaume et tous les gens de bien de l'Anahuac. C'est une fatalité! Lisez l'Histoire, et vous *sommerez* une durée beaucoup plus longue de méchans que de bons rois. C'est Dieu, je crois, qui le permet pour mieux préparer les peuples à jouir de la promesse, « *Beati tribulati* ».

Ce bon roi voyait les jalousies et les animosités qui agitaient sa famille; il était père, le choix d'un successeur pouvait être plus *consentané* à son cœur qu'au bien de l'État: il le laissa à son Conseil, qui élut son fils aîné, *Cavamatzin*. Son frère *Ixtlilxochitl*, ambitieux et méchant, conspira, lui tendit des piéges, le prit et le livra à Moctezuma, son ennemi secret. Il était encore en son pouvoir quand les Espagnols arrivèrent, et il périt avec lui dans la *Noche triste*.

Pendant que cette *Noche triste* avait mis en convulsion les affaires de Cortès et des Mexicains, *Cuicuitzcatzin*, troisième fils de *Tezahualpilli*, s'empara de la couronne de Tescuco. Son règne ne fut pas long. Il avait déplu à Cortès, qui le fit pendre avec le dernier Roi Mexicain; avec ce Roi, qu'une cruelle avarice avait déjà fait rôtir à moitié. Il fit pendre aussi le Roi de Tacuba, qui refusait également de dévoiler l'endroit où étaient enfouis ses

ses trésors. Ici mon Guide remarque qu'ils furent bien heureux, car, *par cet incident ils furent baptisés et se sauvèrent.* Mais à la manière dont il s'exprime, il est facile de croire que ce n'est pas le moyen qu'il aurait choisi lui-même pour se faire baptiser et aller en Paradis.

Tout sert d'instrument à l'ambition et à la méchanceté : *Ixtlilxochitl* apostasia pour régner, mais il ne fut qu'un Roi gouverneur sous les ordres de Cortès ; la marionnette qu'il faisait jouer pour garder encore quelque apparence de désintéressement jusqu'à ce qu'enfin il eût tout ménagé pour faire peser avec plus d'assurance un joug de fer sur ces peuples. Pour mieux le flatter, on lui avait donné, en le baptisant, le nom de *Fernando-Cortès ;* mais apparemment cela ne suffisait pas à son ambition : quoique devenu leur néophite il conspira, et, quoique devenu déjà Chrétien, il mourut bientôt, dit-on, de poison. Son quatrième frère, qu'on catéchisa sous le nom de *don Carlos*, ne fut qu'un adepte des moines ; et voilà comment se baisse aussi la toile sur la dynastie et le royaume d'*Acolhuacan*, ou de Tescuco. Tous les autres *San Marino :* petits États et Roitelets de l'Anahuac, eurent à peu près la même fin. Tlascala seul mérite quelque mention distincte ; mais, comme j'espère y faire une excursion, je vous en parlerai mieux de l'endroit même. Ainsi finit un empire qui commença et s'agrandit précisément comme l'empire romain, mais

dont la décadence est tout extraordinaire, unique dans l'histoire.

Il nous resterait à parler un peu de la civilisation tant vantée de ces peuples. Ce n'est pas l'affaire d'une lettre; et, après de bien longues dissertations qui vous exposeraient à l'ennui, nous finirions peut-être par résumer en somme beaucoup de mots et aucune preuve. Bornons-nous à conclure, et cette induction sort par l'évidence de toutes nos remarques sur l'ancien *Anahuac* et principalement sur *Mexico*. Il y avait quelque civilisation chez ces peuples, et ils devaient être sans contredit les plus civilisés de toute l'Amérique. Comment ces peuples, sans instrumens de fer ni d'autre métal, sans autre mécanisme que celui suggéré par la Nature toute nue et muette, ont-ils pu couper et polir ces masses cyclopéennes dont étaient bâtis quelques-uns de leurs édifices? Cela étonne. J'ai trois ornemens des anciens Mexicains qui prouvent avec quelle quasi-perfection ils coupaient aussi les pierres fines. Ce sont une agate *nébuleuse*, une agate *fragment*, et un jaspe *égyptien*, tous ornemens qu'ils portaient probablement pendus au cou; ce qui fait présumer qu'ils savaient également couper les pierres précieuses. Ils réussissaient si bien à couper et polir l'obsidienne, qu'elle leur tenait lieu de nos miroirs. J'en possède une où l'on voit très-bien à faire sa toilette. C'est peut-être le meilleur meuble que j'aie dans ma chambre. Je possède un autre de leurs miroirs, tiré d'une

grosse pyrite encore *conjecturale*, qui atteste avec quelle adresse ils travaillaient aussi les métaux. Les calendriers de Tula et de Mexico, sculptés sur deux masses énormes, sont une double preuve de leurs talens dans les sciences et dans les arts. Vous connaissez sans doute celui de Mexico, je vous envoie ci-joint un dessin du calendrier de Tula *, le plus ancien sans doute, comme appartenant à des peuples beaucoup plus anciens dans l'*Anahuac* que les Mexicains. Les Tulthecas peuvent être appelés les *Mastri di color che sanno* du Mexique; on prétend même que *Tulteca* signifie *homme habile*; le mot *Grand-Tulteca* est passé en proverbe pour indiquer un homme qui *sache faire bien ses affaires*: un matois, un rusé.

Ces monumens vivans, que je viens de rappeler, parlent plus éloquemment qu'une dissertation sur la civilisation des anciens peuples du Mexique. Les trois *calzadas*, ou digues, qui existent encore à Mexico, et qui conduisent, comme autrefois, à trois des quatre portes principales de la ville: aux portes d'Iztapalapa, au Sud, aujourd'hui de *San-Pablo*; de *Tacuba*, à l'Ouest; de *Tapeyacac*, au Nord, aujourd'hui de Guadalupe, prouvent leur habileté dans les grands ouvrages, comme mes trouvailles la démontrent dans les plus petites

* On ignore ce qu'est devenu l'original, c'est-à-dire la grande pierre sur laquelle ce calendrier était sculpté. J'en donnerai aussi la copie en cas de seconde édition.

choses. Ces bagatelles sont devenues précieuses, en ce que l'avarice a fondu tous les ornemens d'or et d'argent des anciens Mexicains, et la superstition a détruit le reste.

Revenons et arrêtons-nous un instant sur le calendrier de Tula, comme un monument qui serait d'un grand intérêt pour les Savans. Je n'en tracerai que l'historique et la configuration matérielle; je ne serai que le héraut qui ouvre aux savans la lice du combat. C'est ce qui, tout au plus, est de ma compétence; je laisse le reste à la leur.

Ce calendrier présente une année de dix-huit mois, et chaque mois de vingt jours, comme le calendrier des Mexicains: combinaison singulière avec l'année des Abyssiniens! Ils avaient, comme les Abyssiniens et la République Française, cinq jours complémentaires, qu'ils appelaient *Vemontemi*, et qu'ils passaient aussi en fêtes et en complimens (*jours complimentaires*), comme les Français et les Abyssiniens. Comme eux et les Romains, ils divisaient les mois en *quintidies* et *décades*. Leur année ressemblait donc, quant au nombre de jours, à notre année commune, de trois cent-soixante-cinq: autre rapprochement remarquable! mais on ignore ce qu'ils faisaient de ces fractions annuelles, si habilement employées, d'abord par Jules-César, et mieux encore par Grégoire XIII.

Les Mexicains tirèrent sans doute leur calendrier de celui des Tulthecas: car ce fut à l'école de ces

peuples qu'ils puisèrent toutes leurs connaissances, quand ils arrivèrent dans l'*Anahuac;* mais leurs mœurs, leurs superstitions, l'arrangement politique de leurs Dieux et de leur culte, le leur firent probablement altérer par la suite. De là, les différences du calendrier des Mexicains et de son type; et là même où il s'accorde par les noms, leur étymologie quelquefois diffère. Voyez dans Torquemada les mois Mexicains, et comparez ce qu'il en dit avec ce qu'indiquent les inscriptions faites sur celui des Tulthecas, probablement par quelque moine de la Conquête. Vous pourrez, vous et vos amis savans, distinguer tous les points de ressemblance et en tirer des rapprochemens et des inductions utiles *.

Les historiens semblent avoir ignoré ce calendrier de Tula; cependant, on croirait que Torquemada l'indique dans celui des *Tlaxcathlèques*, en disant que ce qui diffère, dans leur calendrier, de celui de Mexico, ils l'avaient tiré d'*autres Peuples;* ces *autres Peuples* ne peuvent être que les Tulthecas, où les Tlaxcalthèques avaient aussi puisé toute leur civilisation.

Ce calendrier des Tulthecas ne diffère pas moins du calendrier Mexicain par les figures ou hiéroglyphes qui président à chaque mois. Vous serez

* Je vois qu'il serait nécessaire de donner ici au moins la planche de ce calendrier; mais, attendu les circonstances actuelles du Mexique, le public doit être impatient de connaître un peu ces contrées. Le temps presse donc, et je hâte l'impression de l'ouvrage.

étonnée d'y trouver l'*Aquarium*, les *Gemini*, la *Vierge*, et d'autres emblèmes du nôtre. La lune y est peinte sous l'image d'une laide figure, telle que nous l'avons vue chez les Sauvages du haut Missisipi, et telle qu'on la représentait chez les peuples Européens, avant que *Moria* et *Bianchini* ne vinssent nous dire que la Lune était aussi un Monde.

Si l'on doit croire Acosta, l'année Mexicaine commençait en février; si l'on doit croire Torquemada, en avril. Le calendrier des Tulthecas indique le mois des *Eaux* comme le premier mois de l'année (le pluviôse de la République Française) ; mais il est difficilè de déterminer dans quel mois il commençait alors à pleuvoir; maintenant, les pluies ne commencent guère qu'au mois de mai.

Il paraît que les Tulthecas et les Mexicains avaient également leur jubilé ; c'était à chaque cent quatrième année : leur siècle, qu'ils appelaient *Cehuehuetiliztli*, mot qui signifie une *vieillesse*; ce qui indiquerait dans les Mexicains une grande longévité.

Quetzalcohuatl fut, dit-on, l'inventeur des calendriers dans le Mexique. Ce savant était un grand-prêtre des Tulthecas : nouvel indice que le calendrier de Tula est celui qui a enfanté tous les autres. On l'y voit vénéré au mois du Serpent, comme cet *Homme-Dieu*, qu'on croyait fils d'une femme et d'un serpent, qui habitaient la montagne de *Coatepec*, ou la montagne du *Serpent*, près de Tula. Il

a consacré une fête dans chaque mois du calendrier : il était naturel qu'il ne s'y oubliât pas, et il méritait bien d'y figurer sous l'emblème de la *sapience.* Ses descendans formèrent une caste sacerdotale privilégiée; c'est naturel encore. Les descendans d'Aaron, de Brama, etc., en firent autant.

Les historiens Espagnols disent que ce fut ce *Quetzalcohuatl* qui prophétisa le premier leur arrivée par une tunique *toute parsemée de croix qu'il portait constamment depuis une certaine vision.* Si on ôtait de leurs livres les pages qu'ils y ont consacrées aux prophètes, aux jongleurs, aux Dieux et aux Diables Mexicains, il n'y resterait presque plus rien pour l'histoire.

C'est du sein d'un tel chaos d'absurdités, de superstitions, de fables et d'impostures que j'ai tâché de tirer quelque lumière sur l'Ancien Mexique. Encore, sans mon guide, n'aurais-je certainement pas su débrouiller tant de ténèbres. Si vous trouvez, dans mes récits, quelque chose de satisfaisant, c'est à lui que vous devez en savoir gré. Mais, je ne vous le donne pas encore comme parole de l'Évangile.

Cette lettre, sans que je m'en doute, est devenue *éternelle* comme la précédente. Elle ne peut pas cependant finir ici. J'ai une trouvaille à vous montrer, la plus intéressante, je crois, de toutes celles que vous avez déjà vues. La partie matérielle seule vous offrirait une chose bien rare; la partie scienti-

fique peut sérieusement occuper les savans, les conduire même vers l'origine de ces peuples si souvent discutée et toujours nébuleuse. Les âmes généreuses, toujours sensibles à ce qui a, en quelque sorte, rapport à la régénération des peuples, s'intéresseront d'ailleurs à ce monument par le souvenir d'un de ces hommes que, comme les de *Las Casas*, des sentimens vraiment chrétiens ont distingués de la turpitude cis-atlantique qui est venue désoler ces malheureuses contrées : on y voit un beau reste de la plume de l'illustre philanthrope et moine, Bernardino de Sahagun. On en a détruit ou caché les précieux ouvrages, si dignes de la plus belle célébrité, parce que ses sentimens avaient plus servi l'Évangile et l'humanité que la politique et l'avarice Espagnoles. Cette trouvaille couronnera mes petites fatigues Mexicaines.

Je ne saurais vous répéter assez combien mon cœur se sent soulagé, au milieu de ces souvenirs d'horreurs Européennes, lorsqu'il rencontre les traces d'un bon chrétien. Il faut le dire, parmi ces faux apôtres qui sont venus ici échanger leur imposture et leurs miracles pour de l'or et de la domination, on a vu, quoique malheureusement en très-petit nombre, des hommes évangéliques et généreux. De tous ces champions de la vraie Religion, le Père Sahagun est un de ceux dont la sainteté a jeté le plus pur éclat.

Bernardino Ribeira, d'une famille respectable

d'Espagne, étudia à Salamanca et prit l'habit de Saint-François, sous le nom de Bernardino de *Sahagun*, sa ville natale, dans la province ou royaume de Léon. D'une physionomie aussi belle que son âme, et avec des manières aussi distinguées que ses talens, c'était un moine un peu dangereux en Espagne, où le froc n'est qu'un manteau du vice et des passions : soit jalousie qui le chassât, soit sa propre résolution qui le décidât, il partit pour le Mexique, où il arriva, avec d'autres moines, en 1529.

Son cœur s'intéressa de suite au sort des pauvres Indiens; et, instruit, il lui plut de s'occuper à les instruire. Pour mieux y parvenir, il s'adonna avec ardeur à l'étude de la langue Mexicaine; il y réussit si bien, qu'en peu d'années il devint, aux yeux mêmes des savans Mexicains, le Dante, le Pascal, le Gessner, le Johnson, le modèle classique enfin de la langue du pays. Les deux rejetons des deux malheureuses Dynasties de Mexico et de Tescuco, que nous avons vus embrasser la Religion Catholique, furent, à la fois, ses amis, ses maîtres et ses disciples.

D. Antonio de Mendoza, le premier et un des plus dignes vice-Rois du Mexique, montrait une disposition d'âme également bienveillante; le Père Sahagun lui suggéra l'idée de créer un collége pour l'instruction des jeunes Indiens; et ce fut près du couvent de Tlatlolco qu'il fut bâti. Plus de cent jeunes Aborigènes y étaient instruits. En sortant de

là, ils devaient être instituteurs des différentes villes auxquelles ils appartenaient. Le Père Sahagun en était le directeur le plus zélé, le maître le plus habile. Que d'autres soins utiles aux pauvres Aborigènes, honorables au nom Espagnol, ne leur prodigua pas son infatigable dévoûment? Mais, hélas! sa conduite n'était dirigée que par des vues philanthropiques; l'Humanité était le héros de son cœur comme de sa plume; il n'agissait et n'écrivait que pour elle, et son système d'instruction répandait déjà des flots de lumière dans ces régions conquises. La Politique et l'Avarice conjurèrent donc contre lui: on le tracassa de mille manières pendant sa vie, et, à sa mort, tous ses écrits disparurent; le collége et tant d'autres monumens de sa piété furent détruits comme *impolitiques*, *imprudens*, etc. Nouvelle preuve, Comtesse, que ces peuples Aborigènes n'étaient pas aussi *brutes* qu'il a plu aux Espagnols de les appeler; on voit qu'ils craignaient leur facile intelligence. Aussi, tous ceux qui échappèrent à la *décimation micidiale*, que la politique y répéta si souvent, furent-ils inexorablement voués à une ignorance, à un abrutissement calculés pour en paralyser le développement ou les progrès.

La vie du Père Sahagun fut toujours le plus aimable tableau parlant de la foi et de la sainte morale qu'il prêchait; sa mort, une vraie calamité publique pour ces pauvres Indiens, et un fleuron perdu pour la couronne de la Religion Chrétienne dans le

Mexique. Son corps fut embaumé par les larmes de ses pieux Néophytes, et son âme vola au Ciel y éterniser sa pureté. Cet ami de l'humanité aurait été *canonisé* s'il eût servi aux Souverains de la Terre; mais il était l'apôtre de la piété et de la morale du Ciel, il ne devint donc que l'élu de Dieu et des hommes de bien. — Ses restes sont le dépôt le plus précieux de ce couvent de Saint-François; ils sont l'objet sublunaire le plus digne de vénération que j'aie rencontré dans mon pélerinage Mexicain. Je crois qu'on doit m'avoir pris aussi pour un Indien, car on m'a vu souvent et bien dévot devant son tombeau.... Tel est l'empire qu'a, sur les émotions de notre âme, un digne ministre d'une pure Religion.

Parmi les excellens ouvrages dont il aurait enrichi l'histoire de la littérature, se distinguait surtout la *traduction* (en langue Mexicaine) *des Épîtres et Évangiles dominicaux, en forme de postilles et de sermons*, destinée à répandre la lumière chrétienne sur un peuple dont il avait pris tant à cœur le sort et l'instruction morale. On la dit d'un *Astèque* le plus pur et le plus élégant qu'on ait écrit : on prétend qu'il a été aidé dans cette entreprise par les deux princes rejetons des Dynasties de Mexico et de Tescuco, qu'il avait déjà bien formés à la langue Castillane, comme pour se ménager deux habiles et imposans auxiliaires vers le but religieux qu'il s'était proposé. Torquemada, lui-même, quoique d'une *religion politique*, tend à con-

firmer ces observations, en disant : *Llegado* (Sahagun) *a esta tierra, aprendiò en breve la lengua Mexicana, y supola tan bien, que ninguno otro, hastà hoy, se le ha igualado en alcançar los secretos de ella, y ninguno tanto se ha ocupado en escrivir en ella, como el, porque, demas las obras*, etc., etc. *El escribio una muy elegante* POSTILA SOBRE LAS EPISTOLAS Y EVANGELIOS DOMINICALES, *en la conversion de los* SENORES PRINCIPALES *de esta tierra* (du Mexique). * Torquemada, vol. 3, page 489. A la page 387, il avait déjà dit que, *sobre todos mas inquirio la profundidad de la lengua Mexicana* **. Mais il résulte malheureusement, dans la même page, que *fue esto padre en esto desgraciado que de todo quanto escriviò, solo haque dado un libro que intitulo :* PSALMODIAS, *el qual hiço, para que los Indios cantasen en sus bailes cosa de edificacion*, etc. *** Heureusement un autre ouvrage a échappé à cette sauvage *conspiration*, c'est précisément la *una muy elegante* POSTILA DE LAS EPISTOLAS Y EVANGELES DOMINICALES : » et voilà ma trouvaille.

C'est un grand volume in-folio de deux cent cin-

* « Arrivé (Sahagun) dans ces régions, il apprit en peu de temps la langue Mexicaine, et y fit de tels progrès, qu'aucun autre n'est parvenu à en mieux comprendre les secrets et les beautés. Personne n'a plus écrit que lui dans cette langue; outre les ouvrages, etc., il a fait un commentaire des Épîtres et des Évangiles pour la conversion des seigneurs et des notables du Mexique. »

** Personne n'a fait de plus profondes études de la langue Mexicaine.

*** L'inconvénient pour la célébrité de ce Révérend, c'est que, de tous ses ouvrages, il n'en est resté qu'un, intitulé *Psalmodie*, et destiné aux Indiens pour leurs chants d'édification, au moment de leurs danses.

quante pages d'une belle calligraphie, sur papier de *Maguey* ou Agave, de la plus rare beauté, égalant le poli du parchemin, et surpassant bien la souplesse du Papyrus de notre Antiquité. Que ce soit l'*élégante Postilla*, etc., ci-dessous mentionnée, nul doute; témoin le Papyrus, qu'on ne pouvait trouver qu'alors en si grande quantité et si parfait; la date qu'on y voit de 1532; une inscription qui, quoiqu'en grande partie déchirée, laisse encore apercevoir clairement le nom *Bernardino Sahagun*, sur le front du carton; une note dont il résulterait que le Père Don DIEGO DE CANIZAREZ, un des compagnons et le grand ami de Sahagun, faisait aussi usage de cette *Postilla*, etc. Tous ces indices ajouteraient à l'évidence, si l'évidence avait besoin d'auxiliaires.

A cette trouvaille, vous ai-je dit, se joint un épisode intéressant pour les âmes généreuses, toujours sensibles à ce qui se rapporte, en quelque sorte, aux régénérations des peuples: c'est une collection de feuilles de Papyrus, qui offrent des brouillons de leçons progressives, que le bon Père Sahagun donnait à ses premiers Néophites, dans le Collége de Saint-Jacques de Tlatelolco, pour les instruire dans notre *a b c*, et les mettre ainsi en état de rendre, en caractères latins, leur langue qui, avant, ne s'exprimait par écrit qu'au moyen d'hiéroglyphes. Ces feuilles, d'un Papyrus plus commun, mais d'une analyse plus facile, au nombre de douze,

collées ensemble, formaient le carton du volume; elles en font encore partie intégrante. Je me suis borné à les séparer les unes des autres, avec tout le soin possible, afin d'offrir dans cet apprentissage, vraiment important, un nouveau monument historique d'un pays dont les Savans et les curieux n'ont que de bien imparfaites notions.

Que les Néophytes royaux (le fils de Moctezuma et celui du Roi de Tescuco) aient aidé le Père Sahagun à la formation du manuscrit, les probabilités qui s'en offrent spontanément montent presque à l'évidence.

Ces deux Princes étaient les seuls des deux grandes familles de l'Anahuac qui survivaient à cette funeste Conquête. Les moines devaient voir en eux deux puissans instrumens, aptes à faire jouer utilement les ressorts du prosélytisme; ressorts dont la traduction de leur Évangile n'était pas le moins important.

Il était nécessaire que cette traduction fût prompte. Les belles maximes de ce livre sacré, se prêtant à la bonne morale de tous les peuples, quand elles ne sont pas défigurées par la politique, pouvaient seules ramener paisiblement les Mexicains à une réconciliation sincère avec leurs *Conquistadores;* sans ce secours, ceux-ci n'auraient jamais pu réussir à faire valoir notre *Paradis* comme un appât de la foi qu'ils leurs prêchaient; car ces bonnes gens disaient tout simplement qu'ils ne voulaient

pas aller dans un Paradis où il y avait des Espagnols, croyant, par un raisonnement assez naturel, d'après tout ce qu'ils avaient souffert et souffraient encore, qu'ils ne pouvaient trouver que des tourmens partout où ils rencontreraient leurs bourreaux. Dans cette logique est encore une preuve que leur entendement n'était pas aussi *brutal* qu'on s'est plu à le débiter.

Pour hâter cette traduction le plus possible, il fallait instruire d'abord dans la langue Espagnole les Mexicains les plus versés dans la leur. Il est à présumer que chez ces peuples ignorans personne ne pouvait être plus instruit que les deux princes; et, par ces auxiliaires, on ménageait à la traduction même plus de respect et d'autorité. Toutes ces considérations n'ont pas dû échapper à la sagacité, à la sagesse et au zèle du Père Sahagun. Tout me porte à conclure que les deux Princes furent ses collaborateurs dans cet ouvrage régénérateur *.

A l'endroit où je l'ai découvert moi même, dans une bibliothèque où présidaient seuls la poussière et les *Bibliothécaires de l'Abbate Casti*, on tient pour constant, et on me l'a confidentiellement assuré, tout ce que je viens de vous dire sur l'auteur du manuscrit et les collaborateurs de la traduction;

* J'ai déjà parlé de ce manuscrit dans une lettre de New-York (31 août 1826) au directeur de la *Revue Encyclopédique*, qui, de son propre mouvement, l'a imprimée, vol. 32, p. 611.

mais j'ai voulu étayer la tradition par des argumens qui me sauvassent du soupçon d'*aveugle crédulité*.

Il me reste maintenant à observer dans ce manuscrit ce qu'il offre d'intéressant à la science. Ne redoutez pas, Comtesse, une *dissertation*, ce n'est ni dans mes goûts, ni dans ma patience.

Vous craignez peut-être que je fasse du Mexique ce qu'ont fait de l'Italie les *Maffei*, les *Marzocchi*, les *Bardetti*, les *Micali*, etc. : ils ont tout fouillé et tout confondu pour savoir de quel *œuf* sont sortis nos premiers pères ; et l'on m'écrit de Florence que ce dernier continue encore ses *recherches*, même en *Suisse*, pour régaler la *République littéraire* de trois ou quatre nouveaux volumes de *mots conjecturaux*. Ils s'évertuent à nous apprendre *ce que nous étions*. S'ils demandaient aux Autrichiens *ce que nous sommes*, ils leur répondraient : — *Tudeschi*. Mais que ne nous disent-ils plutôt *ce que nous devrions être !*

Quand on veut vous parler d'*origine*, il vous semble peut-être qu'on va tomber sur vous avec les immenses glossaires du père Thomassin, pour prouver que tout le monde est juif. Il n'avait pas besoin, il est vrai de nous assommer de si volumineux *in-folio*, il suffisait de dire que Noé était *Juif*, et ses enfans *marchands*, pour renfermer dans une seule ligne tout le verbiage de ce fatras épouvantable. Non, Comtesse, je veux seulement remarquer en terminant, avec Leibnitz, Vico et autres, que les langues sont les seuls monumens sûrs de

l'histoire morale et civile des peuples primitifs ; qu'en conséquence, c'est dans la langue surtout des Mexicains que les philosophes peuvent trouver un guide qui les conduise à connaître, ou du moins à conjecturer, leur origine et leurs migrations. De l'origine des Mexicains sortiraient peut-être des inductions plausibles sur celle des autres peuples Américains.

La parole distingue l'homme entre les animaux, le langage distingue les nations entre elles. On ne connaît d'où est un homme qu'après qu'il a parlé. De ce grand principe philosophique, où, grâce au Ciel, la métaphysique n'est pour rien, découle nécessairement le corollaire que les caractères qui représentent ce langage à la postérité sont le seul guide qui puisse faire remonter à l'origine du peuple auquel ils appartiennent. On s'est fort trompé, je crois, en pensant que les hiéroglyphes étaient les représentans de quelques langues. Cette sorte de caractères suppose déjà quelque société; ils ne sont que les représentatifs d'une seconde langue de cette société, la langue du mystère, c'est-à-dire des passions et de la politique. Au reste, ces caractères secondaires ne pourraient jamais conduire à l'origine d'un peuple par la comparaison, en les confrontant avec ceux d'autres peuples: les systèmes hiéroglyphiques ne varient-ils pas dans les différens pays? C'est ainsi que ceux qui tenteraient d'expliquer les hiéroglyphes Mexicains par ceux des Égyptiens, tomberaient dans

de grandes erreurs : les hiéroglyphes Mexicains parlent directement par la représentation des objets mêmes qui concernent le sujet ; et les Égyptiens s'expriment indirectement par des figures allégoriques.

De là une autre réflexion, c'est que la *peinture d'objets parlans*, comme la plus claire, était l'écriture principale, ou unique, des Mexicains, celle qui convient le plus à un peuple barbare ; et que la *peinture de figures allégoriques*, comme très-obscure, ne peut être qu'une écriture accessoire d'un peuple civilisé qui en a déjà une autre, mais trop commune pour y baser un système de mystères, objet exclusif du privilége des prêtres, tels que les mystères des Égyptiens.

Concluons donc que c'est par la comparaison des langues, et non des signes, qu'il est plus facile de parvenir à la découverte de l'origine d'un peuple. C'est en comparant le Cophte au Syriaque, le Grec au Phénicien, etc., qu'on a jugé que l'un venait de l'autre ; c'est en comparant la langue de mon manuscrit avec les langues orientales, ou d'autres, qu'on réussirait peut-être à jeter quelque lumière sur l'origine des Mexicains. Cette tâche est d'autant plus aisée que les *épîtres et les évangiles* portent tous l'Antienne, ou le titre, en *latin ;* de cette manière, on peut mieux conférer chaque évangile et chaque épître avec ceux déjà traduits par les sociétés Évangéliques, Bibliques, etc., en différentes langues orientales.

Les réflexions que j'ai l'honneur de vous soumettre dans cette lettre sur l'histoire, et la langue des anciens Mexicains, ou Azthèques, ne sont que superficielles. Puissent-elles en faire naître de plus profondes! Je serai heureux d'avoir, par ce moyen, ouvert un nouveau champ de science et de littérature à vous, Comtesse, à nos amis, et à la société. Je vous salue.

ONZIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Tenochtitlan, maintenant Mexico. — Les différens quartiers de l'ancien et du moderne Mexico ; ses barrières et ses remparts; autrefois une Venise, maintenant presque toute continentale. — Tableau statistique et critique des couvens de Mexico. — L'Inquisition, la Sainte-Hermandad. — Plan de Mexico. — La Cathédrale. — Prestige pour la multitude. — Empire despotique de l'opinion ou d'un *bon mot* d'un *grand homme*. — Le *Sagrario :* le Panthéon. — Merveilles et pensées du haut de la tour de la cathédrale. — Le grand volcan *Popocatepetl ;* les lacs *Chalco* et *Xochimilco*. — L'ancien temple, et le nouveau, de Mexico. — La grande Place et le Palais du Gouvernement. — Le Palais du *Marquisado del Valle ;* histoire qui s'y rattache. — L'auteur et le Duc de Monteleone. — L'Italie, l'auteur, et la *Restauration*. — L'héritier du Duc de Monteleone, et son héritage au Mexique. — Cet héritage, les Espagnols, et le Ministre Alaman. — Les Barbares et les *Barberini*. — Magnificence, richesses des couvens et des églises Mexicains. — Le Catholicisme et les Beaux-Arts. — Histoire des Beaux-Arts du Mexique ; les Artistes Mexicains les plus célèbres; leurs étonnans ouvrages. — L'Académie des Beaux-Arts : influence de cet établissement. — Le Muséum. — La statue équestre de Charles IV. — Le Tribunal et l'École de Minerie. — L'Observatoire et le Baron de Humboldt. — Chefs-d'œuvre en ciselure. — Le Monastère de *la Conception*. — Une Religieuse et l'auteur : Réflexions. — Le Monastère de l'*Incar-*

nation. — Les Religieuses, Iturbide et les Prêtres. — L'*Alameda :* promenade publique. — Idée générale de Mexico; ses environs, ses digues, ses aqueducs, etc.— Le grand sanctuaire de Notre-Dame-de-Guadalupe; origine prodigieuse de ce sanctuaire; ses progrès.—Thomas Woolston, Lord Bolingbrocke, Acosta et Torquemada.—Causes véritables de la Révolution du Mexique. — Causes du Triomphe des Mexicains sur la Tyrannie Européenne. — — Le *Fédéralisme* et ses avantages. — Le *Centralisme* agite et agitera à jamais la Colombia, la Guatimala, le Pérou, etc. — Les Amphictyons et la Ligue Achéenne. — Progrès des Mexicains pendant le séjour de l'auteur au Mexique. —Sagesse et modération du Gouvernement Mexicain. — Les calomniateurs, les mauvais prophètes des Mexicains; prophéties de l'auteur. — Forme et progrès de leur Gouvernement. — Le personnel du Gouvernement : le Président Vittoria, le Vice-Président Bravo, les Ministres, le Congrès, le Sénat, l'Ordre judiciaire, etc. — Éloquence et sagesse du Prêtre de *la Llave*, Ministre du Culte et de la Justice.—Le Pape Lambertini et l'Évangile. — La Religion : réflexions politiques; aveu confidentiel et remarquable de Boyer, Président de San-Domingo. — Les Papes auraient besoin de connaître ce que sont au Mexique la Religion et le Clergé. — L'Ambassadeur Mexicain à la Cour de Rome. —La politique des Puissances Étrangères envers le Mexique. — Désintéressement des Députés de la France et de l'Angleterre; avarice coupable de ceux du Mexique. — Le génie politique des Mexicains. — Les Journaux Mexicains.—Grande question, controversée entre le Gouvernement fédéral de la République, et le Gouvernement particulier de l'État de Mexico. — Opinion de l'auteur, et Histoire de la Capitale fédérale de Washington. —Palais où siégent les Congrès de la Confédération et de l'État.—Les habitans

de Mexico; les différentes Castes. — La *Divina Progenies.* — *Los Blancos.* — Le beau sexe et les *cigaritos.* — La fumée métamorphosée en Amour, et l'Amour en fumée. — Le *Zendal* des Vénitiennes, et le *Mesaro* des Génoises. — Le cheval de l'auteur. — La sœur de Don Mariano Herrera. — Une *Flora Mexicana.* — Conclusion de la lettre.

Mexico, 27 avril 1825.

Dans ma dernière lettre, je vous ai tracé un léger aperçu de l'Ancien Mexico et de son histoire; laissons de côté son medieve, qui renouvellerait ces pénibles sentimens d'horreur que nous avons déjà trop éprouvés, et parlons un peu du Mexico Moderne. Voyons-le d'abord sous son aspect physique.

Je vous ai dit qu'il n'y a plus aucun reste de l'Ancien *Tenochtlitlan :* le vandalisme, une politique barbare et la superstition, l'ont tout détruit de fond en comble. Quelques substructions ou fondemens qu'on trouve encore dans le faubourg de San-Yago, appartiendraient plutôt à l'Ancien *Tlatelolco,* et ne donneraient pas une grande idée des bâtimens des Azthèques.

Le Mexico actuel est divisé comme l'ancien, en quatre quartiers rebaptisés à la moderne. Celui de San-Pablo, anciennement de *Tecpan*, embrasse toute cette partie de la ville située entre la barrière Orientale et la Méridionale. Celui de San-Juan, autrefois de *Moyotla*, entre la barrière Méridionale et l'Occidentale. Celui de Santa-Maria, *Tlacuechinh-*

can, entre l'Occidentale et la Septentrionale; et celui de San-Sébastien, *Atzacualco*, entre la barrière Septentrionale et la barrière Orientale. Il n'a point de murailles, mais son enceinte est, de toutes parts, close de fossés et de marécages qui en défendent assez bien les approches.

On nous a toujours peint l'ancienne ville de Mexico comme Venise, bâtie sur des îlots, au milieu d'une lagune, je veux dire dans les eaux du lac de Tescuco; maintenant elle appartient presque toute au continent, du côté surtout de l'Ouest, les eaux de Tescuco s'étant beaucoup retirées. A l'Est, au Sud et au Nord, on l'approche encore sur des *calzadas*, sur des digues qui ont leur base dans les marécages du Lac.

Mexico est la ville *sainte* de l'Amérique; ou du moins ses bâtimens sont la plupart sacrés. Il y a 26 couvens de moines : quatre de Dominicains : *el Convento Grande*, *Porta Cœli*, la *Piedad* et *San-Jacinto;* cinq de saint François : *el Covento Grande*, *Sant-Iago* de *Tlatelolco*, *Recoleccion* de *San-Cosme*, *San-Fernando* de *Missioneros* de *propaganda fide*, et *los descalzos* de *San-Diego;* quatre de Saint-Augustin : *el Covento Grande*, *San-Pablo*, et *los hospicios* de *San-Nicolas* et de *San-Tomas;* trois de la Merced : *Convento Grande*, *San-Pedro Pasqual* de *Belen*, et la *Merced de las huertas;* un de Carmes; deux de *San-Juan* de Dios; deux de la *orden de la Caridad* : *San-Hippolito* et *lo Spirito-Santo;* un de *los religiosos*

Betlemitas ; un de *los Canonigos Regulares* de *San-Antonio Abad;* un de *San-Felipe Neri;* un de *los Monges Benitos;* un de *los Padres Agonizantes*, et deux de Jésuites : *el Noviciado* et la *Professa*, c'est-à-dire, le couvent des novices, et celui des vieux *Renards*. Vous savez que ces messieurs tenaient toujours leurs néophites loin des initiés, *Matadores*, afin de leur rendre inaccessibles les hauts mystères de l'ordre, tant qu'ils ne s'étaient pas bien épurés au creuset d'un long noviciat et soumis à mille sortes d'épreuves.

On comptait vingt Couvens de religieuses; savoir : *El Convento Real de la Concepcion*, de *Regina*, de *Balvanera; el Convento Real de Jesus-Maria; el Convento Real de San-Geronimo; la Encarnaccion; San-Lorenzo; Santa-Ines; San-Joseph de Gracia; San-Bernardo; Santa-Teresa-la-Antigua ; Santa-Teresa-la-Nueva ; las Capucinas ; Santa-Brigida ; la Ensenanza*, ou *Salezas; Santa-Catalina de Sena; Santa-Clara ; San-Juan de la Penitencia; Santa-Isabel; el Corpus Christi de Senoras Capucinas Indias*. Tous ces Couvens, si l'on excepte les Jésuites et les Bétlémites, conservent encore leur pleine activité.

Plusieurs sont de petites villes, renfermant dans leur enceinte d'autres Églises et Confréries, outre l'Église et le Couvent principaux. Le *Grand San-Francisco* a, dans ses murs, de plus que la grande Église, celles de l'*orden tercera*, de *San-Joseph*

de los Indios, de *de Nuestra-Senora de Aranzazu*, *del Santo-Christo de Burgos* et de *Nuestra Senora de Balvanera*. On compte peut-être une centaine d'autres établissemens sacrés, comme les Paroisses, les *Sagrarios*, etc. Et ce qui n'est pas Églises, Couvens, et établissemens sacrés, appartient presque tout aux établissemens sacrés, aux Couvens et aux Églises. Des rues entières sont la propriété de moines, de religieuses, de confrères, etc.

Ce petit aperçu statistique me conduit à conclure qu'il n'est pas étonnant que dans un tel pays le spirituel empiète si puissamment sur le temporel; et toutes les autres villes principales du Mexique ressemblent en ce point à Mexico. Ajoutez les maisons de l'Inquisition, *de la Santa-Hermandad*, de l'*Acordada*, *de las Missiones*, *de la Cruzada*, *de las Temporalitades*, les grands évêchés, *prebendas*, etc., et imaginez quel petit empire avaient ici les humbles apôtres de Notre-Seigneur, auxquels il a dit, *Regnum meum non est de hoc mundo;* imaginez à quels abus, à quelle licence, a dû entraîner le vaste pouvoir profane, ces prétendus ministres du sanctuaire. Rome, le siége du vicaire de Christ sur la terre, la capitale du monde catholique, n'offre peut-être pas autant d'élémens de domination mixte que Mexico. Là, au moins, la volonté cède quelquefois à la décence; ici l'on ne connaît d'autre frein que la *satiété*, l'assouvissement de tous les

désirs et de toutes les passions. Mais continuons à nous promener sous un point de vue tout matériel dans cette métropole transatlantique.

Le plan de la ville est carré; les rues sont spacieuses et tirées au cordeau; richement ornées de grands et beaux bâtimens. Les principales viennent aboutir, des quatre points cardinaux, sur la grande place: ce serait précisément une image de Turin, si la place de cette dernière ville n'était bouchée au Nord par le Palais du Roi.

Au Nord de la grande place, s'élève, surprenante et majestueuse, la Cathédrale. C'est devant elle que, comme les Anciens devant le temple de Bélus, ou d'Osiris, ou de Jupiter, nous devons d'abord nous prosterner: elle mérite toute notre vénération. C'est un de ces bâtimens qui inspirent vraiment ce que signifie l'étymologie de temple de la *contemplation*, et font croire, ajoutant ainsi à l'opinion de certains philosophes, que si Dieu n'a pas besoin de temple, les hommes, au moins, ont besoin d'un endroit qui les dispose à mieux se recueillir pour s'élever à la hauteur de la Divinité dont ils sont l'image.

La façade est imposante, quoiqu'un mélange de licence et de caprices architectoniques. Je ne m'arrêterai pas à la superfluité de ses ornemens; cette manie *Borominesque* a plus de vogue encore que la plus sage critique des imitatenrs de Vitruve, de

Palladius, de Sansovin, etc. De petits ornemens sur l'extérieur d'un grand édifice sont comme des mouches sur un éléphant : ils interrompent l'œil du spectateur sans le fixer ; c'est du travail perdu ; ce sont des épisodes nuisibles à la noble simplicité qui doit régner sur tout ce qui n'est pas à portée d'un jugement de détail. Précisément, les plus beaux ornemens de cette façade sont placés à sa partie la plus élevée ; il faut, pour les voir, un télescope, et du *torcicollo*. Cette partie, on l'appelle la *partie Italienne*, depuis qu'un grand voyageur l'a ainsi baptisée. C'est du mauvais goût dans les arts, et une calomnie de plus contre la pauvre Italie. S'il avait dit *Turque*, tout le monde répéterait *Turque*. Malheur au bon sens quand un grand savant consacre une sottise ! elle devient bientôt un oracle. On a répété long-temps, et quelques-uns répètent encore, que les poissons ont été les *progéniteurs* des hommes : pourquoi ? c'est que Thalès avait enseigné aux Grecs que l'eau est le premier principe de la Nature, et Maillet, sur ces données, avait bâti un *système* à peu près semblable. C'est l'autorité du grand auteur de l'Histoire naturelle qui fait redire de leur chaire à des professeurs, que les coquilles sont les matériaux dont la Nature s'est servie pour former plusieurs pierres ; que la chaux, la marne, etc, , ne sont que de la poussière, des fragmens de coquilles. Si c'était votre très-humble pélerin qui osât prononcer de pareilles bêtises, on

me pendrait, sans miséricorde, dans tous les journaux littéraires et non littéraires :

Ille crucem pretium sceleris tulit, hic diadema.

La façade est surmontée de deux côtés par deux belles tours. Je n'aime pas cette monstruosité ; c'est à mes yeux une anomalie en architecture. Les tours, selon moi, doivent être entièrement isolées : et voyez vraiment quels beaux monumens de l'art forment par elles-mêmes la tour de Saint-Marco à Venise, celles des Cathédrales de Florence et de Pise ! il faut cependant pardonner à l'architecte la distribution de ces tours, en considération de la beauté et des proportions qu'il a su y combiner. Des critiques l'ont blâmé de ne les avoir pas faites plus hautes : eh quoi ! cette façade a maintenant les oreilles de *lièvre;* elle les aurait donc eu de *bourique*, comme l'Église de Westminster. Pour moi, je les admire, et, quoique peu élevées, elles sont bien loin de paraître deux *écritoires*, comme celles ajoutées, par les *Barbarini*, au Panthéon à Rome, et par *Wren*, au Saint-Paul de Londres.

Un grand défaut, à mon idée, ôte beaucoup à la majesté extérieure de ce superbe édifice : c'est que l'atrium est au rez-de-terre. Rien ne relève plus la majesté d'un temple qu'un grand escalier, ou une rampe qui conduise à son entrée. Voyez comme la Cathédrale d'Arezzo se montre presque céleste par ce bel escalier qui en fait presque tout le tour. Si un vaste parvis ouvrait devant elle une perspective

lointaine, graduant la montée vers la petite sommité sur laquelle elle est sise, la Divinité s'y montrerait dans toute sa majesté aux yeux et à l'imagination de l'homme. Enfin un grand temple, sans un grand escalier qui y conduise, est comme un trône au niveau des siéges des courtisans qui l'environnent.

L'intérieur est léger et en même temps magnifique : combinaison difficile. C'est une belle et vaste *croix latine*, surmontée, au centre de ses jonctions, par un grand dôme, reposant sur quatre piliers aussi hardis qu'élégans. Cinq nefs en partagent la largeur, qui est de soixante-quinze *varas* *, et en mesurent toute la longueur, qui est de cent trente-trois *varas*. Ces dimensions sont de la plus belle proportion : l'œil s'y reposerait enchanté, ravi, s'il y voyait deux nefs de moins, et que le chœur ne bouchât pas presque toute celle du milieu. Je vous renverrai ici aux réflexions déjà faites à cet égard dans la Cathédrale de Guadalaxara ; mais la sublimité morale qui découle de ce système de placer le chœur devant le grand autel, ne compense peut-être pas la majesté physique qu'il dérobe à un grand temple, comme celui de Mexico.

La grandeur des sacristies ne répond pas à celle de l'Église ; mais on y remarque des peintures superbes des meilleurs pinceaux Espagnols ; des pin-

* La *varas* est plus qu'une aune.

ceaux Créoles s'y montrent aussi d'une manière distinguée. C'est dommage qu'on ne puisse presque pas les voir; elles sont placées sous un faux jour, et dans des pièces extrêmement sombres, faute double et impardonnable sous un si beau Ciel.

L'Église, jointe à la Cathédrale (*el Sagrario*), celle qui sert aux fonctions paroissiales, est selon moi un accessoire plus grand que le principal, comme morceau d'architecture. C'est un grand carré qui vaut la forme du Panthéon; comme le temple du Vatican, plus je le voyais, plus il grandissait à mes yeux.

Je ne vous parlerai pas de leurs richesses en ornemens d'or, d'argent, de pierreries, etc.; elles dépassent mes calculs; et notez que beaucoup ont déjà glissé en Espagne. Vous le sentez; quand on a une conscience assez imperturbable pour se soustraire à des ouailles, et mieux aimer courir où des passions nous appellent que gouverner leur destinée spirituelle, on ne retourne pas les mains vides aux montagnes des Asturies et devant des Ministres de qui on attend, pour récompense de sa désertion, un de ces humbles évêchés de l'Espagne.

C'est sous le cruel Philippe II, qu'on jeta la première pierre de ces grands édifices réunis; ils furent achevés sous le règne du débonnaire Charles II, qui, plus par faiblesse que par volonté, légua une guerre terrible à ses sujets.

Saint *Hippolyte* est le patron de la Cathédrale.

On l'a consacrée sous ce nom pour fêter le jour de l'entrée des *Conquistadores* dans Mexico. Tous les ans, au retour de ce jour, on faisait une grande procession pontificale, en actions de grâces, pour cet *heureux* événement. Remercier la Divinité en pareil cas, c'est vouloir la rendre complice d'horreurs qu'elle abhorre, ou s'associer aux *Grands* pour de grands crimes, afin d'éblouir et rendre muets les *Petits*.

Montons maintenant sur une de ces tours, pour jouir de là-haut du grand spectacle qu'elle domine.

Voyons-le d'abord à la levée du soleil, je veux dire quand le soleil surmonte le sommet des hautes montagnes qui s'élèvent à l'Est et au Sud, et forment au centre de l'Anahuac cette célèbre vallée qu'on appelle de Mexico.

Des vapeurs légères, formées par les eaux qui couvrent, comme en *neumachie*, presque toute l'*area* de ce grand amphithéâtre, éclipsent comme d'un voile transparent les profonds lointains de l'horizon. Le spectateur curieux cherche en vain à le percer de ses yeux avides pour atteindre les objets qui s'y meuvent derrière, il n'en saisit que l'ombre. Il lutte plus inutilement encore, quand le soleil, ne dorant que la crête des montagnes, comprime, en les chassant, ces vapeurs importunes contre le profond de la vallée. Mais qu'il est beau, Comtesse, de les voir se resserrer comme en une couche de

Vénus, à mesure que les rayons du soleil acquièrent de la vigueur, et les dardent contre la surface de la terre, qui les dévorent à la fin, ou les font engloutir par ces mêmes eaux qui les ont produites! Alors la grande toile est levée, et le spectacle le plus imposant se présente à nos regards, soit qu'on les élève vers ce beau Ciel, dont le pinceau de Déjardin ne saurait rendre l'azur; soit qu'on les arrête sur la terre, qui offre de tous côtés des scènes que Claude essaierait en vain d'imiter. Et qui pourrait peindre le grand Volcan de *Popocatepetl*, au Sud-Sud-Est, élevant au Ciel son encens, perçant de sa cime les régions aériennes à 2,771 toises (Humboldt) au-dessus du niveau de la mer, et redoublant son offrande, en se renouvelant, comme dans un miroir, dans les eaux du Chalco et du Xochimilco, qu'il nourrit lui-même de la fonte de ses neiges éternelles? Qui décrira le contraste frappant de collines les plus riantes, les plus variées, avec des rochers les plus escarpés, les plus romantiques, qui surmontent la vallée à l'Est et à l'Ouest? Qui peindra, enfin, la debouchée, au Nord, dont l'élévation insensible se perd dans les brouillards du lointain? Et ces villages répandus dans ce vaste bassin, dont quelques-uns semblent sortir avec leur clocher du sein des eaux des lacs, tous grands épisodes et grands acteurs sur la scène? Et le merveilleux panorama de Mexico et des environs que vous avez sous les yeux? Et les pensées qui viennent

vous agiter sur le passé, vous étonner du présent, et vous faire pénétrer de mille vagues conjectures à travers l'avenir? Ce sont des tableaux et des émotions que ma plume ne saurait vous tracer, mais vous saurez les imaginer.

Encore un mot sur cette Cathédrale. Elle est sise sur le même terrain où s'élevait le grand *Théocalli*. Que n'employait-on, au lieu de le détruire, ce beau monument de l'antiquité Azthèque pour servir de base à la Cathédrale, d'où elle eût dominé, comme d'un trône vraiment divin, toute la ville et la vallée? Ces deux grands colosses réunis auraient formé le plus beau séjour que la Divinité ait jamais eu sur la terre, et un édifice unique dans son genre. Quelle grandeur!... Quelle majesté!... Quel spectacle surprenant!... Je ne peux en détacher mon imagination. Il aurait attiré bien d'autres pélerins que moi du monde entier. Mais les Orthodoxes me répondront : « *Nolite miscere sacra profanis.* » Ce serait interpréter bien mal le sens de l'Écriture : c'est des langues impies, imprudentes, dont elle entend parler par ce précepte. Elle dit aussi : *Sanctifiez les endroits impurs*. On utilise de la sorte, en accomplissant le vœu de l'Évangile, ce que la superstition se plaît à vandaliser. Et ne s'est-on pas servi d'une grande partie des pierres du Théocalli pour bâtir la Cathédrale?

La Cathédrale forme, comme je vous l'ai dit, la partie Septentrionale de la grande place. Le palais,

autrefois des Vice-Rois, maintenant du Gouvernement, en longe toute la partie Orientale. C'est un grand carré isolé, qui peut-être a plus d'un mille de tour; c'est la résidence du Président, et le dicastère de tous les ministères, de tous les tribunaux, et d'autres départemens administratifs; c'est le siége de l'Hôtel-Monnaie, le seul jadis dans le Mexique, partant riche et célèbre, mais paralysé aujourd'hui par la concurrence d'autres Hôtels que la Révolution a sagement élevés dans plusieurs provinces. Ce grand palais contient encore d'autres établissemens publics, un quartier de soldats, et le jardin botanique. Des cours spacieuses et de beaux portiques en resserrent, à l'intérieur, la grandeur et la magnificence.

A l'Ouest de la Cathédrale s'élève le palais *del Marquisado del Valle.* Il faut que je vous explique ce nom par une petite narration, où je me permettrai de glisser aussi par incident votre très-humble serviteur.

Vous savez que Cortès, comme Colombo, eut la douleur de voir l'envie et la calomnie conspirer contre lui. Dans une Cour aussi soupçonneuse et corrompue que celle d'Espagne, il ne fut pas difficile de le faire passer comme ambitieux, et de le mettre à deux doigts de sa perte. Il était encore au Mexique, que le ministère envoya un Vice-Roi prendre les rênes de ce Gouvernement, qu'on avait, en quelque sorte, octroyé à sa famille comme une

récompense de la Conquête. Cependant le sentiment de la décence et de la gratitude criant un peu fort, le Roi lui accorda en propriété une grande étendue de terres, qu'on érigea en *Majorasco*, sous le titre de *Marquisado del Valle*, le marquisat de la vallée d'*Oaxaca*, qui renfermait la plus grande partie de terres allouées. Le Roi, à l'exemple du pape Alexandre VI, faisait don de ce qui ne lui appartenait pas; mais, ce qui est plus monstrueux encore, c'est qu'il donnait avec ces régions, tous les Indiens qui les habitaient, de façon que ces malheureux se virent à la fois dépouillés de leurs propriétés et livrés au plus affreux esclavage. Qui ne frémirait d'indignation au souvenir de telles horreurs?

Ce marquisat passa régulièrement à toute sa descendance, qui finit par une femme, mariée dans la maison des Ducs de Monteleone, à Naples; ce fut donc l'aîné de la maison Monteleone, qui devint de droit l'héritier de ce grand Majorasco. Mais on n'en tirait pas le gain attendu : les ministres, les Vice-Rois, *las Audiencias*, etc., tous se plaisaient à mettre la main dans cette riche cornucope; tout le monde en tirait quelque fruit; et la rapacité des administrateurs ne demeurait pas oisive.

Il vous souvient qu'en 1812, ma santé était très-délabrée, et que les médecins, attribuant quelquefois les maladies à ce qu'ils croient pouvoir flatter les malades, disaient qu'il me fallait un peu de re-

pos, changer d'air, etc. Le Grand-Juge, ministre de la justice, m'accorda un congé d'absence, et je fus passer l'hiver à Florence. Là, j'eus l'honneur de faire la connaissance du Duc de Monteleone, qui venait de Paris, jadis Ambassadeur pour Murat, à la Cour de Napoléon. Il daigna m'ouvrir son amitié et agréer la mienne. Ses bontés pour moi, et ma dévotion pour lui, augmentant tous les jours, se changèrent bientôt en la plus étroite intimité. Il me parla de son *Marquisat Mexicain.* Voyant déjà de la *pélegrinomanie* dans mes désirs, il me proposa, si je voulais y faire un voyage, d'y régler ses affaires.

Conseiller à une Cour Royale, et sachant que le Vice-Roi m'avait proposé comme Président à la sanction de Napoléon, c'eût été une ingratitude d'abandonner mon poste, et même une bassesse dans un temps où les affaires politiques et militaires commençaient à menacer ruine : nous remîmes donc la partie à d'autres temps.

Cependant lord Benthink vint débarquer à Livourne avec ses troupes, *de toutes les couleurs*, proclamant l'*Indépendance Italienne*, qu'il alla enterrer *au marché* de Gênes. Il venait de Sicile, et portait des lettres pour Monteleone. C'était son beau-frère, le Comte de San-Marco, et d'autres de ses illustres parens, qui lui apprenaient que le Roi Ferdinand avait fait lever la saisie fiscale de ses domaines en Sicile; qu'il tirait un voile sur les *vertiges* que la

Révolution française avait apportés en Italie, lui rendait sa grâce et son affection, et qu'il le verrait avec plaisir se rapprocher de lui. On l'assurait qu'il n'y avait rien d'insidieux dans l'expression de ces sentimens ; qu'il n'avait rien à redouter, puisque *Carolina* n'était plus là. Il ne tarda pas à partir sur un vaisseau Anglais, et rentra fêté par les siens, comblé de bontés par le Roi.

Au milieu de ses consolations et de ses grandeurs, il n'oublia pas, vous le savez, votre serviteur, qu'il honorait, comme vous, du titre précieux d'ami. Il m'écrivait souvent, et me rappelait parfois l'affaire du Mexique.

La Restauration, qui empiétait impitoyablement sur tout, avait aussi détruit le plus bel édifice que l'Italie ancienne et moderne eût jamais consacré à l'Humanité : l'ordre judiciaire et l'administration de la justice créés par Napoléon *. J'étais donc li-

* Le lecteur qui sentirait quelque sympathie pour moi aimerait peut-être à savoir que la *Restauration* n'eut pas la satisfaction de me *balayer* devant elle comme tous mes collègues : je la prévins, et je rappelle avec quelque orgueil cette circonstance.

Deux ou trois de ces *Varicolors,* qui transigent facilement avec tous les temps et toutes les opinions, avaient déjà adjoint à la Cour, en qualité de suppléans, des hommes qui méritaient plutôt d'être jugés que juges, mais dont on croyait se faire des protecteurs *pro futuris contingentibus.* D'un caractère peu malléable, et le moins cérémonieux dans le langage que me dicte ma conscience ou ma dignité, je refusai nettement de siéger dans l'enceinte auguste de la Justice avec cette sorte de *quorum ;* je protestai formellement devant toute la Cour réunie, déposant ma démission sur le bureau du Premier Président. Les Autrichiens occupaient alors pour Sa Sainteté les Marches d'Ancône (prises sur Murat) : le Com-

bre alors, la Cour ayant été remplacée par l'Inquisition, les juges par des *Jeffery;* et je voyais avec plaisir que le bon Duc daignât toujours flatter mon inclination ambulatoire. J'étais sur le point de partir pour la Sicile, où il m'avait fréquemment invité avec une insigne bonté, quand une lettre de son secrétaire m'annonça sa mort. Des chagrins amers avaient, en peu de jours, dérobé à la société un de ses plus illustres, plus aimables ornemens; à ses amis, l'âme la plus noble, la plus généreuse; aux siens, le parent le plus aimant et le plus digne d'être aimé.

Son héritier, le Duc actuel, que je n'ai pas l'honneur de connaître, volait, de son imagination, plus ardemment encore que son père, sur ce *Dorado* réel; il disposa tout pour le resserrer dans ses mains, et chargea de l'exécution de ses volontés M. le Comte Luchesi, frère du Prince de Campo-Franco, dont le jeune Duc venait d'épouser la fille. M. le Comte s'acquitta avec talent de la commission; il sut tirer parti de ce qu'Iturbide convoitait la clientelle des grands, pour s'en faire un appui. En lui

missaire Impérial se refusa à ma demande. Je pris ma démission *de facto*, et me retirai à la campagne. J'y vivais depuis deux mois *procul negotiis, sicut mortalium prisca gens*, quand la *Restauration* vint chasser la Cour, les Juges et la Justice. Ceux qui comptaient le plus sur leurs manèges et leur souplesse politique, furent éconduits de plus mauvaise grâce encore que tous les autres. C'est une bonne leçon pour quiconque croit qu'on puisse si facilement transiger avec de *vieilles habitudes*, de *vieilles perruques, qui n'ont rien appris et rien oublié.*

faisant sa cour, il obtint, pour son commettant, la réintégration du *Marquisado*, qui avait été, en quelque sorte, séquestré pour le compte du Gouvernement, et que la Révolution menaçait et menace encore de confiscation.

Il est impossible de vous montrer les richesses de cet héritage; qu'il vous suffise de savoir qu'une grande partie de ce qui n'appartient pas aux moines, aux religieuses, etc., dans la ville, est la propriété de Monteleone; et que des régions immenses dans la province d'Oaxaca et ailleurs, sont sous la rubrique du *Marquisado del Valle*. Les millions de têtes de bétail qui se trouvent encore dans ses haciendas, formeraient seuls un des plus riches patrimoines Européens. Tels et si vastes étaient les domaines de ce *Marquisado*, que Cortès, au lit de la mort, prescrivait à son héritier, dans son testament, « de consulter les théologiens sur les richesses immenses qu'il avait obtenues comme récompense de la Conquête; de s'enquérir si la possession de tant de biens *volés* aux Aztèques était légitime; si les lois divines ou humaines permettaient de les dépouiller ainsi, et de les réduire à l'esclavage, par cela seul qu'ils n'étaient pas Chrétiens; il lui prescrivait enfin de les rendre aux anciens propriétaires ou à leurs héritiers, avec leur liberté, si les casuistes réputaient injustes toutes ces usurpations. » Il paraît que, ou cet héritier n'en a rien fait, ou que les

casuistes n'ont pas été bien scrupuleux : ce *Marquisado* est encore *tel quel.*

Les administrateurs avaient envahi la plupart des revenus de cette grande *Cocagne ;* c'est ainsi que de misérables Espagnols, qui étaient venus égratigner le pavé de Mexico de leurs clous biscaïens, sont devenus millionnaires. Les chasser, c'eût été ouvrir la porte à d'autres qui se seraient senti la volonté ou le besoin d'en faire autant; les animaux gras dévastent moins un terrain que les maigres : M. Luchesi a donc eu la sagesse de transiger avec eux pour le passé et l'avenir; il les a presque tous maintenus dans leurs emplois. Pour s'appuyer aussi, comme les Mineurs Anglais, à l'influence d'un homme qui sait faire valoir les prestiges d'une faveur aveugle, et qui a le pied dans tous les étriers, il en a confié, avec la procuration générale, la surintendance à M. le Ministre des affaires extérieures. C'est l'homme *fashionable* du jour; tout le monde croit y trouver son affaire, et il fait les siennes à merveille.

M. le Comte de Luchesi est déjà rentré en Sicile, pour rendre compte de ses opérations à M. le Duc de Monteleone, qui doit en être satisfait. Voilà l'histoire du *Marquisado del Valle, ab ovo usque ad mala.* J'ajouterai, comme un *hors-d'œuvre,* que Monteleone, avec un tel surcroît de richesses, et quoique déjà par lui-même l'un des plus riches *Magnates* de l'Europe, allait tomber dans la plus

grande détresse, par une suite des péripéties de la Révolution, si la main généreuse de Napoléon, qui l'estimait beaucoup, n'était venue à son secours.

Le palais du Marquisado était autrefois le palais du Gouvernement, et celui du Gouvernement, le palais du Marquisado. Une ordonnance royale en fit un échange; et, vraiment, l'un était trop étroit pour le premier, et l'autre trop spacieux pour le second. C'est un beau bâtiment; il contenait quelques manuscrits précieux; mais *quod non barbari fecerunt barbarini*, comme dans le palais du Gouvernement. Il est sis sur l'endroit qu'occupait le palais de Moctezuma. C'est le plus illustre souvenir qui maintenant le distingue.

Les églises et les couvens de Saint-Augustin, de Saint-François, de Saint-Fernando, de Saint-Dominique et de la Professa, méritent l'attention même du voyageur qui arriverait directement de Rome. Grandeur, magnificence, majesté et richesse, et les beaux-arts y ont tout prodigué, et en ont fait de superbes muséum. La peinture surtout y domine d'une manière admirable.

Le Catholicisme, par la multiplicité des temples, des objets et des images qu'il consacre à son culte, est partout le grand protecteur *delle tre arti sorelle* *. Mais je n'aurais jamais cru qu'il eût pu leur faire passer l'Atlantique avec tout leur luxe, leur élé-

* *Les trois Arts sœurs*, l'Architecture, la Peinture et la Sculpture.

gance et leur beauté. J'imaginais, et les mines favorisaient ma conjecture, qu'au Mexique, les richesses si vantées de ses temples, de ses palais, etc., consistaient simplement en une grande profusion d'or et d'argent. Un étalage si extraordinaire de talens, de beaux-arts dans cette partie lointaine de la Terre, m'a donné le désir d'en recueillir, çà et là, une petite histoire; elle vous intéressera, je crois, d'autant plus qu'elle est également inconnue ici et au delà des mers, et que vous y verrez des Indiens s'y placer au rang des plus habiles artistes.

Les mosaïques en plumes, que j'ai illustrées dans ma lettre sur le Mechouacan, et les quatorze petits tableaux qui vous ont montré, dans ma précédente, toute la Dynastie des anciens Rois de Mexico, doivent être considérés, à mon avis, comme les chaînons entre les beaux-arts de l'ancien Anahuac et ceux du moderne. Ces chaînons ayant été faits au moment même de la Conquête, touchent à l'apogée de leurs beaux-arts, comme unissant l'époque où le naturel des Indiens leur avait donné le plus de lustre et celle où les modèles, apportés par les Espagnols, commencèrent à seconder la nature, et perfectionnèrent le produit de ses natives inspirations, en répandant les notions du dessin. La transition de ces deux périodes dut donc être plus brusque ou moins insensiblement ménagée que dans notre Vieux Monde, où presque toujours les beaux-arts joignent une vieillesse décrépite

à une jeunesse capricieuse et sans expérience.

Après la Conquête, le premier artiste Européen qui apporta ces lumières dans le Mexique, le premier au moins que j'aie pu retrouver dans mes recherches, fut un certain *Arteaga.* Un tableau, la *Visitation de la Vierge à santa Theresa-l'Antigua*, fait connaître que son pinceau appartenait à ce style élevé, expressif et touchant qui distinguait alors l'école Espagnole. Il était aussi architecte, et c'est peut-être à lui que sont dus une partie des beaux édifices de la ville. On croit qu'un Indien, nommé *Telpochtepico*, et qu'on prétend l'auteur de mes quatorze tableaux chronologiques, a étudié sous cet artiste, et a fait avec lui de grands progrès. C'était un Indien du Mechouacan, l'Attique de l'ancien Mexique.

Christobal Villalando vint après; il était pareillement peintre et architecte. On voit de superbes peintures de lui à Saint-Augustin et à Saint-François; s'il est vrai que le dessin de l'église Saint-Augustin soit son ouvrage, certes, c'était le Palladius de sa nation. A mon avis, c'est l'édifice le plus hardi, le plus majestueux qui soit au Mexique. Il a peint à Zelaya, à Queretaro et ailleurs; et partout son pinceau a été admirable.

Le Révérend père Prieur des Augustins m'a montré un tableau sur bois, qu'on laisse dévorer par la poussière, dans un corridor du couvent. Il l'attribue à Villapando, sans se douter que c'est peut-être un

des plus beaux ouvrages de Morillo. C'est un saint Pierre qui se repent d'avoir nié trois fois notre Seigneur. On y voit la grossièreté et la faiblesse d'un humble pêcheur, le repentir humain marié à un divin espoir, que répand déjà sur ses traits la grâce, avant-coureur du Saint-Esprit, qui doit résider en lui. Les traits du coq expriment tous les reproches amers dont il perce son cœur de son chant indigné et pénétrant. La solitude de la scène est la plus sombre et la plus touchante : on s'y promène dans la plus profonde contemplation, sous des arbres touffus, au milieu d'antres et de rochers. Le romantique, le sublime, le terrestre et le céleste, tout y est peint de la manière la plus frappante, et le sujet rappelle, avec la plus naïve expression, les tant d'autres apôtres qui, tous les jours, nient, par leurs actions néfandes, ce divin Rédempteur, que leur voix hypocrite offre sans cesse aux autres comme modèle à imiter. Si quelqu'un de nos amis vient à Mexico, qu'il ne laisse pas de voir ce chef-d'œuvre de l'art, en supposant qu'il l'y trouve encore; mais en y allant l'admirer souvent, je crois en avoir relevé un peu trop le prix aux yeux de ces Révérends Pères qui céderont, en conséquence, à la tentation de le faire disparaître.

Le troisième artiste Espagnol fut Baldasar Chaves. Il a laissé de bien beaux tableaux à la *Professa*. On y voit beaucoup de la manière du Guercino.

Le dix-septième siècle eut grand nombre d'artis-

tes Mexicains, la plupart élèves de ces trois artistes. Les plus illustres furent *Manuel Orellano, Antonio Aquilera, José Torres, Clemente Lopez, Andres Lopez* et *Herrera,* surnommé *el Divino*, parce qu'il peignait divinement. Les deux tableaux que j'ai vus de lui, l'un dans la cathédrale et l'autre dans l'église de Jésus et Maria, justifient assez l'épithète qui l'honore. Dans l'église *del Encarnacion, une Notre-Dame-de-Guadalupe* offre un grand talent de dessin et de coloris dans l'*Aquilera*, et le palais de l'Inquisition montre un pinceau hardi, quoique un peu maniéré, dans les peintures de *Torres.*

Le dix-huitième siècle fut le siècle de Léon X du Mexique : on y a vu briller des artistes, dont les ouvrages orneraient, avec distinction, les meilleures galeries de l'Europe.

Les trois Rodriguez, *Louis*, *Juan* et *Nicolas,* florissaient au commencement de ce siècle. Les ouvrages de *Juan* à la Cathédrale, à la Professa, méritent vraiment le sobriquet de *Grand*, dont les Mexicains l'ont distingué, et son saint Christophe à Saint-Augustin est un morceau aussi gigantesque dans sa figure que dans la perfection de l'art. On voit beaucoup du *Caracci* dans son pinceau, et peut-être en est-il plus parfait dans son dessin et son coloris. Son oncle Louis et son frère Nicolas méritent de la même manière le nom de *Rodriguez;* le couvent de Saint-François et Saint-Lazare en font hautement foi. Ils étaient Mexicains.

Le père Manuel, Jésuite Mexicain, peignait admirablement des deux mains. La *Cæna*, dans le réfectoire des Pères *Fernandinos*, est un bel échantillon de son talent.

Juan *Correa* devait posséder autant de facilité que de talent dans la peinture; car il a rempli le Mexique de ses ouvrages. Son coloris n'est pas le plus beau, mais sa composition est grande et sublime. Ses tableaux, dans la sacristie de la Cathédrale, et ses fresques, dans l'Église de *Santa-Theresa-la-Antigua*, avec tous leurs défauts, annoncent un fameux artiste; grand en tout, il a fait aussi un grand nombre d'élèves, qui, tous Mexicains, se sont plus ou moins distingués, tels que le *Cabrera*, *José Sbarra*, *Antonio Aquillara*, *Antonio Sanchez*, *José de Crudecindo*, etc., qui firent fleurir, avec d'autres, le milieu du dix-huitième siècle.

Quelques-unes des peintures de Cabrera furent appelées les *merveilles Américaines*, et toutes sont d'un haut prix. La vie de saint Dominique, peinte par lui dans le cloître de Saint-Dominique; la *vie* de saint Ignace, et l'*histoire du cœur de l'homme, déformé par le péché mortel, et régénéré à la religion et à la vertu*, peinte dans le cloître de la Professa, offrent deux galeries que ne surpassent pas le cloître de Sainte-Marie-Novella à Florence, et le Campo-Santo de Pise. Je hasarde trop peut-être, si je dis que Cabrera vaut tout seul, dans ces deux cloîtres, ce que valent tous ensemble les dif-

férens artistes qui ont peint ces deux grandes galeries Italiennes. Il a les contours de Coreggio, l'animé de Dominichino, et le pathétique de Morillo. Ses Épisodes, comme les Anges, etc., sont d'une beauté rare. Suivant moi, c'est un grand peintre. Il était aussi architecte et sculpteur en bois : le Michel-Ange du Mexique.

François-Antoine *Valleso*, un bon peintre de ces temps, a laissé dans le collége de Saint-Ydelphonse de précieux monumens de son art, et notamment le tableau de la mort de saint François Xavier.

Les peintures dans le cloître de Saint-Fernando offrent aussi un artiste distingué dans *José de Paez.*

José Ibarra, contemporain de Cabrera, et élève, comme lui, de Correa, a transmis, à Sainte-Ynes, aux Betlémites et ailleurs, de beaux modèles à la postérité.

Mariano Vasquez est le *Carlin Dolce* du Mexique: digne élève de Cabrera. Ses ouvrages, à l'Académie et ailleurs, motivent mon opinion.

Les peintures que l'on a conservées de *José Alcivaz* dans le cloître supérieur du couvent de Saint-Augustin, attestent qu'il n'a pas été bien inférieur à son maître, l'*Ibarra.* Un saint Louis Gonsaga, dans le Sacrario de la Cathédrale, s'offre sous un aspect non moins remarquable.

Domingo Maurique, fut un grand ornatiste et bon architecte.

La fin du siècle eut ses grands artistes comme le commencement et le milieu.

Joaquin Esquivel aurait été classique s'il eût été moins pressé dans ses ouvrages, qu'il a fort négligés. Il couchait son génie, si je puis m'exprimer ainsi, sur ses peintures, sans trop s'arrêter au dessin, et aux *concordances*. C'est ce dont témoignent ses tableaux dans le cloître de la *Merced*, et dans l'Église de Loreto. Il était né grand peintre, mais il n'eut pas la patience de le devenir. Ses ouvrages me semblent annoncer de grandes qualités et de grands défauts : ce n'était pas moins un notable artiste

Juan Saens a peint presque tout l'intérieur du dôme de la Cathédrale. La mort le surprit au milieu de son entreprise. Elle fut achevée par Raphaël Ximenes, directeur actuel de cette Académie des beaux-arts. Il a dignement remplacé l'artiste Mexicain ; mais ce qui reste du pinceau Mexicain est un pendant de comparaison bien importun pour l'amour-propre rival de l'artiste Espagnol. Au reste, le second n'a travaillé, je crois, que sur les études et les dessins du premier.

Manuel Garcia, et *Juan* de *Urtado* furent grands peintres en perspective, et bons architectes. On leur doit la plupart des monumens, ou les *Sancta Sanctorum*, qui resplendissent de beauté, de richesses et de magnificence sur les grands autels des Églises principales du Mexique.

Le dix-huitième siècle a compté d'autres artistes distingués en tout genre : comme les trois frères, *José*, *Mariano* et *Alessandro Guerrero* ; les *José Alfano*, *Manuel Serna*, *Ignacio Caestro*, *Raphaël Gutieres*, *Andrés Intas*, etc. Tous Mexicains.

Notez, Comtesse, que ces artistes, qui fixent les meilleurs temps des beaux-arts dans le Mexique, ont tous principalement puisé leur perfection dans leur propre génie, n'ayant ni académies, ni autres établissemens publics, pour le cultiver ou le faire naître, et que leur siècle *Leonin* a fini avec le commencement d'une Académie fondée en 1781. Depuis son établissement, il n'y a plus eu un seul artiste qui se soit même approché des Villalpando, des Rodriguez, des Herrera, des Correa, des Cabrera, des Ibarra, etc. Et pourquoi ? C'est qu'en établissant des académies sans de beaux modèles et de sages règlemens, on fait pire qu'à n'en fixer pas du tout. C'est faire violence au Génie que la nature inspire et que le goût et le bon sens corrigent, sans l'instruire ; c'est décourager ou arrêter l'élan naturel sans le régler ; c'est détruire sans réédifier, ou réédifier mal.

On solennisa l'ouverture de l'Académie, par le concours del *Virey*, de la *Audiencia*, etc., et on la mit sous les auspices de *Carlos Tercero*. Ceci convenait d'autant mieux que Carlos Tercero était un assez bon Roi ; mais il ne résulte pas de là une Académie ; il faut de bons professeurs ; et l'on doit

ménager l'orgueil, sinon national (puisqu'on s'était bien gardé de laisser prendre de la nationalité aux Mexicains, comme on fait en Italie des Italiens) au moins populaire. On la remplit d'Espagnols; elle devint tout Espagnole. Ses élèves, ou bons ou mauvais, étaient *seuls artistes de droit*, et le génie Mexicain rentra tout entier dans le siècle passé. Maintenant l'Académie n'a qu'un beau local, une galerie passable, et une collection de plâtres très-choisie. Un gouvernement national peut lui donner un nouvel élan; mais il faut du temps; car, avant tout, il doit sagement s'occuper de sa situation politique et financière; et les beaux-arts reviennent lentement. Qu'on ait soin, en attendant, de conserver ce que leur a légué le génie de leurs anciens artistes. Il y a de quoi former une des plus belles galeries du Monde.

Voilà, Comtesse, un court aperçu des beaux-arts et des artistes Mexicains. Sans doute il est loin d'être complet, et je n'ose même me flatter qu'il soit correct; mais il peut servir de guide à d'autres qui auront plus de moyens d'en faire une histoire soignée. Certes, l'objet en vaut la peine, et je désire qu'on rectifie mes fautes. Je n'écris que des lettres, et le style épistolaire n'est pas propre à de grandes matières et de longs détails: il est trop glissant. Quiconque s'en occupera sérieusement rendra un grand service à cette Nation, qui, en ce point comme sur tant d'autres, ignore entièrement ce

qu'elle possède, ce qu'elle vaut et peut valoir; et avancera l'histoire générale, qui n'a pas encore bien percé dans ces régions lointaines, cachées jusqu'à présent sous le voile épais d'une politique jalouse et tyrannique.

Puisque nous sommes sur le chemin des beaux-arts, passons un instant au Muséum. C'est un bâtiment médiocre. On y voit des restes des anciens Mexicains, et notamment une grande statue en pierre. On s'étonne que ces peuples, sans instrumens en fer, aient pu couper et ciseler des masses si énormes. La seule statue moderne qui mérite une mention honorable, est la statue équestre de Charles IV, fondue en bronze. Certes, M. Tolza s'y montre un artiste distingué; mais c'est se moquer de lui que de lui dire qu'il a surpassé l'artiste Romain qui éleva le *Marc-Aurèle* du Campidolio. Ce serait même trop que de comparer sa statue au *Barthélemy Coleoni*, sur la place de Saint-Jean et Saint-Paul à Venise, *aux Médicis*, à Florence, et à tels autres, que je ne me rappelle plus, sur la place de Plaisance. Mes yeux la trouvent trop lourde dans son ensemble comme dans ses détails. M. Tolza n'avait pas devant lui, je crois, un cheval en mouvement quand il moula le sien. Le Roi est comme il doit être, tout bouffi, comme un *Charles IV* métamorphosé en *héros*.

Je voudrais vous conduire voir l'École ou le Tribunal des Mines, la *Minería*; mais je crains qu'elle

ne tombe sur vous. Quel dommage qu'un si bel édifice menace ruine avant même qu'il ait été achevé! Cependant nous pouvons nous y glisser du côté de l'Ouest, où les fondemens n'ont pas encore manqué ; nous pouvons même monter le grand escalier, qui se présente, sous un aspect très-majestueux, vis-à-vis de la grande porte d'entrée, et nous hasarder à pousser jusqu'à la *Specula*, d'où le coup d'œil est ravissant. Ici, offrons un hommage de notre vénération à M. le Baron Humboldt, comme de l'endroit d'où il a enrichi le monde de nouvelles observations astronomiques, et l'a tiré d'erreurs où l'avaient entraîné d'autres savans.

Ce bâtiment devait servir pour l'École de toutes les sciences. M. Del-Rio, un des plus célèbres minéralogistes, y a encore sa chaire; M. Cervantes, professeur de botanique, que les savans Européens ne dédaignent pas de consulter, a sagement transporté la sienne au jardin botanique, pour mettre en contact la théorie et la pratique. Incapable d'apprécier le talent supérieur de ces deux illustres savans, je me bornerai à louer la manière courtoise et affable (manière assez rare chez les savans) dont ils m'ont reçu toutes les fois que je suis allé les importuner de mon *inquisitive et moleste* curiosité.

Encore un mot sur les Couvens. Le chœur de San-Fernando est un des plus beaux chefs-d'œuvre que je connaisse en ciselure et mosaïque en bois. Je le crois même supérieur à ceux qu'on admire

tant, et avec raison, dans les églises de Santa-Maria Maggiore, et de San-Alexandre, à Bergame.

Le couvent de la Conception est une ville. Plus de quatre-vingts religieuses y vivaient, dans de grands appartemens séparés, en princesses, comme les religieuses de Santa-Clara, à Naples; et, à leur exemple, elles reçoivent splendidement ceux qui ont l'honneur de leur être présentés. Je me rappelle les *Diavoloni* de Santa-Clara, qui me mettaient en feu; ici, à la Conception, quoiqu'on ne m'ait donné que du chocolat, la belle main et la bouche divine qui l'offraient m'élevaient en extase et en *contemplation*. Comment croire que des êtres si charmans, entourés de privations agaçantes et de tout ce qu'il y a de plus *astucieux*, de plus *audacieux* dans le monde, puissent renoncer à la créature pour laquelle le Créateur les a fait naître! Il faut le demander à leurs pères confesseurs, qui sont dans le secret de leur cœur. Aussi, a-t-on vu ici comme ailleurs des scandales criaus; et souvent le désir de les cacher les a convertis en des crimes atroces. . . . .

Une de ces aimables *cénobites* me demanda si j'étais marié; je lui répondis que j'attendais à le faire quand j'aurais pu réunir dans ce sacrement un acte de pitié à un devoir social: quand j'aurais pu me marier à une religieuse rendue à sa liberté et à ses droits. Elle me comprit, baissa les yeux;

et ses joues d'*albâtre* se couvrirent d'un *incarnat* le plus éloquent. Une telle créature, et le charme et le sentiment qui découlent de telles situations de roman, vraiment touchantes, tenteraient l'homme le plus dévoué au *célibat;* c'est bien ce qui sympathiserait avec une âme que tant de péripéties ont abreuvée d'angoisses et d'amertume ! Elle m'a fait présent d'un chapelet.... Je le garderai avec la plus grande dévotion.

Le couvent de l'Incarnation est sur le même ton de grandeur et d'aisance. On m'a dit qu'autrefois il y avait plus de cent religieuses avec trois cents servantes.

Si l'on doit juger des richesses de ces deux couvens par celles de leurs églises, certes, leur opulence a de quoi étonner; et notez, Comtesse, que ces bonnes créatures, toutes crédules, trompées comme les autres corporations religieuses, par l'hypocrisie d'Iturbide, par la protection dont le secondaient des moines et des évêques, lui donnèrent volontairement des trésors en ornemens d'or et d'argent. C'étaient des *directeurs de conscience* qui leur permettaient d'en dépouiller, pour une telle offrande, leurs temples et la Divinité.

Dans l'église de l'Incarnation est une statue de Notre-Dame en argent massif, dont la forme, à mon avis, vaut bien la matière ; on y voit aussi un grand lustre tout en argent, que les manufacturiers

en cristaux, à Londres et à Paris, ne sauraient faire plus élégant et plus fini. Tous les deux sont le produit de l'art mexicain.

La Révolution, mais plus, la rapacité éhontée des administrateurs, ont fort réduit les richesses de tous ces Couvens.

L'*Alameca* n'est pas loin de l'Incarnation; allons-y faire une promenade. C'est un jardin public, où l'on se croirait dans une des plus grandes capitales du monde, à ne considérer que la magnificence de ses fontaines, et d'autres accessoires; mais le principal, le boisage, a trop de symétrie; et l'on se rencontre trop souvent, lorsqu'on s'y promène, tant sa périphérie est étroite : les amans ne seront pas de mon avis. La structure et le petit nombre de leurs équipages, et la singularité du costume grotesque de leurs muscadins à cheval, sont des épisodes qui ramèneraient bientôt au Mexique, si, au premier aspect, l'imagination nous transportait ailleurs.

Mexico a une salle de spectacle qui, quoique passable, n'est pas au niveau de la grandeur de la ville. On y chante mal, mais on représente assez bien. Comptez trois ou quatre bons acteurs; et Garray me paraît excellent; mais acteur aventurier plutôt qu'artiste, et Espagnol; il rebute à force de présomption et d'arrogance.

Là où l'œil rencontre vraiment les spectacles Romains, c'est le grand amphithéâtre de la chasse

aux taureaux. Il est en bois, mal construit, mais paré dans toutes ses loges d'un peuple naturellement bruyant, gai, et en pareil cas exultant jusqu'au fanatisme. Son *arena* est imposante par tant de *gladiateurs* féroces, à pied et à cheval, luttant contre des animaux indomptables, qu'un bras courageux et adroit peut seul arrêter de son fer micicidial. C'est un spectacle dont je pardonne la barbarie pour sa grandeur.

Enfin Mexico est une grande et belle ville, ayant aussi des hospices et des hôpitaux spacieux, de beaux colléges, susceptibles de profondes améliorations; de superbes palais, dont deux abritent encore des rejetons du grand Moctezuma, et de considérables établissemens publics. On évalue maintenant sa population de cent-dix à cent-vingt mille habitans de toutes races et couleurs, excepté la noire, qui s'est refondue ou a disparu. Quant aux environs de Mexico, je vous les indiquerai; mais je ne m'arrêterai que sur les plus intéressans.

Toutes les collines, à l'Ouest de Mexico, qui de *Tacuba* s'étendent, au Sud-Ouest, vers *San-Antonio*, méritent d'être parcourues; alors on se rencontre à *Tacubaya*, avec la maison de plaisance de l'Archevêque de Mexico, et à *Churubusquo*, avec des restes d'un ancien aqueduc Mexicain, qui conduisait des eaux salubres à la Capitale. Au Nord on entre dans ce fameux Royaume d'*Atzcapuzalco*, dont nous avons tant parlé dans ma lettre précédente.

Si, entre Churubusquo et Tacubaya, on remonte, à l'Ouest, la vallée de Santa-Fé, on trouve les sources des meilleures eaux, portées maintenant à Mexico par un aqueduc moderne qui vaut un aqueduc Romain. Il parcourt une distance de huit milles environ, supporté le plus souvent par des arches, au nombre, dit-on, de plus de neuf cents, qui viennent aboutir à la partie Occidentale de la ville. Cet ouvrage n'est pas moins admirable par sa solidité que par l'aspect imposant et romantique qu'il répand dans toute la campagne, où il distribue ses eaux.

Chapultepèch, la quatrième station, comme nous l'avons vu, que choisirent les Aztèques, quand ils vinrent s'établir dans cette vallée, est situé entre Tacuba et Tacubaya. C'est un roc isolé, entièrement détaché de la chaîne de collines que nous considérions tout à l'heure, environné autrefois par les eaux du Tescuco, qui arrivaient jusque contre les collines.

Une belle source d'eau est aussi conduite dans la ville sur des arches; mais on la trouve moins bonne que celle de Santa-Fé. Au sommet de ce roc, le vice-roi, comte de Galvez, fit bâtir un beau Palais. Probablement il n'avait que l'intention de s'y ménager une maison de plaisance; mais la Cour d'Espagne crut y voir un château fort et des projets ambitieux. Elle *désapprouva la dépense* et en *ordonna la vente* : on ne trouva pas d'acquéreur. Quoi de

plus naturel ! Chacun, à plus forte raison, devait craindre le même sort ; car le vice-roi était soupçonné. La conscience de ses turpitudes rend toujours la tyrannie ombrageuse. Le Ministre des finances, ne pouvant mieux faire, fit *vandaliser* le Château. On vendit tout ce qu'il fut possible de lui arracher, comme vitres, châssis, etc. ; le reste est maintenant tout abandonné. C'est dommage : la situation est vraiment digne d'un Palais, et le Palais de la situation. Cette partie, qui regarde la ville, ressemble assez à une forteresse, ayant des terrasses saillantes à différens étages, soutenues par des substructions profondes et solides. Iturbide s'en était emparé pendant son Empire. Cet endroit n'est qu'à quatre milles de Mexico.

Une excursion, au Sud, aux lacs de Xochimilco et de Chalco est très-agréable. On peut même la faire en bateau sur le canal qui, de ces lacs, vient aboutir au milieu de Mexico. Surmontés au Sud par la *Sierra-Nevada* et le Volcan, au Nord par des collines isolées, offrant à l'Est des vallées profondes et de petits villages répandus sur leurs bords, ces lacs présentent une scène des plus variées et des plus pathétiques.

A l'Est des villages épars sur le rivage du lac de Tescuco, et au pied de collines qui, s'élevant l'une sur l'autre comme des degrés, conduisent aux hautes montagnes de Tlascala qui les surmontent, tous ces parages, que, comme *la Riviera di Genova*,

j'appellerai la *Rivière de Tescuco*, offrent des paysages dignes des plus habiles pinceaux. Tescuco, l'Athènes de l'ancien Anahuac, n'est plus qu'un assemblage de ruines, où, plus qu'ailleurs, se montre sous quelques traits de grandeur l'antiquité Mexicaine; qu'un assemblage de chaumières, humble abri des descendans des Acalhuacans, qui furent, avant les Aztèques, les dominateurs de toutes les régions environnantes : épisodes aussi attrayans pour l'œil qu'intéressans pour l'histoire.

Au Nord, nous avons vu déjà le grand *Desague*, les lacs de Zumpango, de Saint-Cristobal, etc. Nous avons vu aussi, en passant, le sanctuaire de Notre-Dame-de-Guadalupe : nous nous y arrêterons un peu; et vraiment, pour un pélerin, il est temps que j'aille y faire ma révérence et mes offrandes. Mais pour mieux y fixer notre dévotion avec notre curiosité, il faut, avant tout, que nous connaissions le grand miracle qui fut l'origine de ce grand sanctuaire.

Pour ne rien insérer dans cette histoire qui me fût propre, j'ai demandé à un Chanoine de cette Cathédrale quel était le plus exact des auteurs qui en ont parlé; car, comme vous savez, en miracles comme en médecine, on trouve difficilement deux écrivains qui s'accordent ensemble. M. le Chanoine m'a fait l'honneur de m'indiquer *el Padre Florencia Cabrera*, dans son *Estrella del Nord* (son Étoile du Nord). C'est donc son histoire que je tra-

duis *à la lettre;* ou du moins ce qui peut nous faire connaître le grand prodige par lequel la Vierge demanda l'édification de ce temple.

« *Juan Diego*, un jeune Indien de *Telpetlac*, se rendait à *Tlatelolco* pour y entendre la messe, et l'explication de la Doctrine Chrétienne, que des Fransciscains y enseignaient aux Indiens nouvellement convertis à la Foi Catholique. C'était le 9 octobre 1531. En passant près de la petite montagne, que de sa forme les Indiens appellent de *Tepeyacac*, il entendit, à son sommet, une douce harmonie, comme un gazouillement touchant d'amoureuses philomèles, qui arrêta ses pas et son attention. Une voix, prononçant parfaitement son nom dans sa langue, l'appelait : il lève les yeux vers l'endroit d'où partaient tous ces charmes, et voit un nuage blanc comme la neige, resplendissant tout autour d'une iris brillante de couleurs éblouissantes, et sise majestueusement dans le centre *una Matrona bellissima*, semblable à celle qui, sous l'image de Notre-Dame-de-Guadalupe *, est le grand Iman de nôtre dévotion, laquelle lui adressant la parole, lui dit : *Sache, mon enfant, que j'aime tendrement, que je suis la* VIERGE MARIE, *mère du vrai* DIEU, *et c'est ma volonté qu'on m'édifie à cet endroit un temple, dans lequel je me montrerai mère affectionnée pour toi et pour les tiens, pour tous mes dévots et tous ceux*

* Il y avait et il y a encore, je crois, en Espagne, un sanctuaire sous ce nom.

qui invoqueront mes consolations dans leurs tribulations. Va voir l'Évêque, et tu lui diras en mon nom tout ce que tu as vu et ouï, et moi, reconnaissante, je paierai ton obéissance de ma bienfaisance.

» *Le vénérable Dan Fray Juan de Zumarraga*, de l'ordre de Saint-François, était l'Archevêque (le premier) de cette Métropole. Doutant de la vérité de ce que rapportait cet Indien Plébéien (de cette classe était Juan Diego), il ne voulut pas même se donner la peine de l'entendre, et il le fit renvoyer d'une manière à n'être pas bien flatté de sa réception. Tous les historiens conviennent que Maria Sanctissima attendait *Diego* au même endroit pour la réponse; et que celui-ci, après avoir fait toutes les révérences accoutumées, qui sont, parmi les Indiens Mexicains, des démonstrations de politesse et de respect, dit à *Nuestra Senora*, que pour remplir sa commission il avait attendu presque toute la journée dans le palais; qu'il avait demandé plusieurs fois l'honneur de parler à l'illustrissime Évêque, mais en vain; qu'il lui avait fait communiquer par ses domestiques, son message; mais qu'à la manière dont il avait été congédié, il augurait qu'on ne l'avait pas cru; que pourtant il la priait de vouloir bien charger de cette mission une personne d'autorité, puisqu'il paraissait qu'on faisait peu de cas de lui, humble Indien et Plébéien.

» La Sacratissima Virgen, écoutant avec bénignité et douceur l'humble *Juan*, qui lui faisait ac-

cepter ses excuses innocentes, lui parla en ces termes : *Je suis satisfaite*, Juan, *de tes soins et de ton obéissance ; sache pourtant que, quoique j'aie beaucoup de personnages de qualité à employer, c'est toi seul qui dois effectuer mon message, et solliciter ma demande : c'est ma volonté, et je t'ordonne de retourner demain matin chez l'Évêque : tu lui diras que je t'envoie, pour la seconde fois, réitérer le même message. Vas, et fais ce que je t'ordonne ; je serai reconnaissante à ton obéissance.*

» Le lendemain, le bon *Diego*, qui avait donné sa parole de remplir la commission de *Nuestra Senora*, à l'aube du jour (c'était un Dimanche), retourna au palais de l'Évêque, et, quoiqu'il trouvât de la résistance dans les domestiques pour lui parler, il obtint à la fin, à force d'instances et de prières, l'audience qu'il désirait ; il lui fit son ambassade, confirmant, les larmes aux yeux, ce qu'il lui avait fait savoir la veille, et ajouta qu'il était retourné, parce que la *Sanctissima Virgen* n'avait pas voulu le dispenser du message. Monseigneur l'Évêque voyant alors que cette persévérance ne pouvait être que l'effet d'une force supérieure, vu la pusillanimité innée de l'Indien, répétant mille demandes sur les circonstances du message, lui répondit en peu de mots : que, attendu le prodige de l'affaire, on ne devait se fier à ses seules assertions ; il le chargea de dire à *Nuestra Senora* qu'elle voulût bien lui envoyer quelque preuve plus rassurante de sa vo-

lonté. Mais voyant que *Diego* n'hésitait pas à retourner vers MARIA SENORA lui demander cette preuve, il attacha dès lors plus d'importance et au message et au messager, et se pénétra de la nécessité de découvrir la vérité. Il manda donc à deux personnes de sa confiance de suivre en cachette *Juan Diego* jusqu'à l'endroit où il disait avoir ces conversations avec la *Virgen*; de noter qui lui parlait, et en quels termes. Ces commissaires l'épièrent soigneusement; mais à peine fut-il près de l'endroit, qu'il disparut tout d'un coup à leurs yeux, et ils ne virent ni n'entendirent rien. Saisis de colère et de dépit à cet incident imprévu, ils vinrent persuader au Prélat que tout était ou une fourberie, ou un rêve de cet *Indien superstitieux.*

« L'*Augustissima Senora* descendit pour la troisième fois des Cieux, et recevant, assise sur le sommet de la montagne, la réponse que portait son ambassadeur bien-aimé, lui parla de cette manière: *Mon enfant, Juan, demain tu reviendras me voir, et je te donnerai un signal par lequel tu rempliras mieux mon ambassade, et qui, donnant du poids et du crédit à tes paroles, te fera mieux considérer et honorer. Rappelle-toi que tes soins ne doivent point demeurer sans récompense.*

« *Juan*, rentré chez lui, trouve son oncle Bernardin grièvement malade. Il lui administre tous les simples possibles; mais voyant que rien ne relève son corps, il s'occupe du salut de son âme.

L'obéissant *Juan* part comme un oiseau pour se rendre au palais de l *Illustrissimo Señor Zamarraga*, où, après nouvelle résistance contre l'indiscrétion des domestiques, qui prétendaient voir le témoignage qu'il apportait de sa vérité, il parvient à être admis à la présence de l'Évêque, et lui fait une relation détaillée de tout ce qui s'est passé entre lui et la *Señora*. Il déploie sa *capa;* quelques roses tombent, et l'on voit imprimée sur leurs feuilles l'*amabilissima Imagen* de MARIA SENORA NUESTRA, que les Américains vénèrent, sous l'invocation sainte de GUADALUPE, comme un trésor du Ciel, et comme un gage sûr de leur vrai bonheur distingué.»

Sans prolonger ce récit, Comtesse, qu'il vous suffise de connaître la conséquence des faits qui précèdent. C'est un grand temple, un grand sanctuaire, où s'opèrent de grands miracles, qui a produit et produit encore des richesses immenses, qui fait la grande dévotion des Mexicains et le *gaudeamus in Domino* des prêtres et des *caballeros* de la *Castilla Vieja*, qui le pillent pieusement pour l'administrer.

Ce sanctuaire est partagé en trois temples, probablement pour ménager aux bons croyans le moyen de mieux se montrer dans leur dévotion et leurs offrandes.

Un de ces temples est sis sur l'endroit où la Vierge parla d'abord à *Juan Diego*, et où les *fleurs naissaient sous ses mains*, comme me disait le *Cicerone*.

Un autre est bâti sur la fontaine ou source bouillante, où la Vierge arrêta *Juan*, au moment qu'il voulait lui échapper par le chemin de traverse. *Cette eau guérit toute maladie*, si l'on en croit ce desservant, qui en offre à tous les pélerins pour leur argent; mais les médecins disent, au contraire, qu'elle n'est utile qu'à leur boutique : vraiment elle empoisonne à la boire. Le troisième temple s'élève sur l'endroit qu'occupait l'arbre *Quautzahuatl*, où la Vierge plaça les fleurs dans la *capa* de *Juan Diego*. C'est le principal temple, grand et majestueux; c'est lui qui abrite, sous sa voûte céleste, l'image de la Vierge, et cette image *a été peinte par la Vierge elle-même.* Voici le témoignage qu'en offre le même *Florencia Cabrera.*

« Le Père Mathieu de la *Crux*, dans sa relation de *la santissima Imagen de Guadalupe; el Padre Antonio de Orqiedo*, dans son *Zodiaco Mariano*, et l'*illustrissimo Señor doctor Don Juan Jose de Eguiara y Eguron*, etc., dans leurs sermons portant pour titre : MARIA SANTISSIMA *pintandose milagrosamente en su imagen de* GUADALUPE *de Mexico :* ces trois grandes autorités sont d'avis que la MISMA DIVINA SENORA peignit *sa portentosa Imagen* avec du jus de roses. » On dit, et je le répète comme on me l'a dit au sanctuaire, mais sans citer des *autorités*, que cette image a été trouvée au pied de l'arbre *Quautzahuatl*, quand l'Évêque s'y rendit processionnellement pour se prosterner devant la Vierge dont le

bon *Diego* était l'ambassadeur. On m'a même ajouté qu'il ne fut pas assez *élu* pour la voir : peut-être voulait-elle le punir de son obstination par le refus de cette grâce distinguée. Ce fut Diégo qui la trouva et l'offrit à l'adoration publique.

Au reste, elle ne venait que pour les Indiens, c'était donc à un Indien qu'elle devait d'abord se manifester ; voilà pourquoi elle s'est peinte de leur couleuŕe basan (quoique avec le *jus de roses*), et sur un morceau de toile grossière de coton de manufacture Indienne. En Espagne, elle est peinte sous de beaux coloris et sur bois : aussi, les Espagnols la regardent-ils comme une Divinité du *pays;* ils la vénèrent plus par politique et par intérêt, que par croyance et dévotion, et nous avons déjà vu qu'ils lui ont formé une rivale dans la Vierge de *los Remedios*, importée d'Espagne et vénérée dans la cathédrale. On appelle celle-ci la VIRGEN GACIUPINA ; mais celle de Guadalupe est considérée toute *Mexicaine.*

Les ornemens en or, en argent, en pierreries abondent dans ce temple, quoiqu'une bonne portion ait été mise, si j'en crois mon *Cicerone*, sous la *sauvegarde* de sa sœur : *Nuestra Señora de Guadalupe*, en Espagne.

Un grand palais réuni au sanctuaire offre des habitations magnifiques à des gros chanoines, qui répètent souvent, me dit-on, dans leurs délices, et dans leurs restrictions mentales : *Dùm vivimus vivamus.*

Le Révérend Thomas Woolston, et Lord Boling-

broke, qui ont écrit, l'un six longs sermons; l'autre six gros volumes contre les miracles, se refuseraient peut-être au premier de ceux que je viens de vous raconter, je veux dire, à l'histoire du Révérend père *Florencia Cabrera*, d'autant plus que Acosta et Torquemada (chose remarquable) n'en disent pas un mot; mais il leur serait impossible, avec tous leurs subtils sophismes, de détruire l'évidence et l'existence des autres faits : les temples, leurs richesses, et l'embonpoint des chanoines.

Le sanctuaire le plus fréquenté dans notre soi-disant Vieux-Monde est sans contredit celui de la *Mecca;* il embrasse la dévotion d'une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, et il n'est peut-être pas un musulman, ayant de l'argent à dépenser, qui n'aille ou n'envoie lui faire une visite, au moins une fois dans sa vie; le sanctuaire le plus révéré, dans ce que nous appelons le Nouveau-Monde, est celui de *Notre-Dame-de-Guadalupe:* on ne citerait peut-être pas un Indien, un Mexicain qui ne lui ai fait une fois au moins ses offrandes; et beaucoup s'y rendent annuellement en grandes caravanes, comme font les peuples du royaume de Naples à *Notre-Dame-de-Loreto.*

Ici finit ma narration sur la partie matérielle du moderne Mexico. Je passe à sa partie politique et morale. Commençons par le gouvernement qui régit maintenant ces contrées.

Que n'a-t-on pas dit, en Europe, des nouvelles

Républiques de l'Amérique. Entendez les uns, ce sont les Anglais qui y ont répandu l'esprit révolutionnaire, pour punir l'Espagne d'avoir d'abord aidé ses colonies de la Pensylvanie, de New-York, etc., à secouer le joug de ce qu'on est convenu de nommer la *Mère Patrie*, et de s'être plus tard alliée à la France, dans les dernières guerres Européennes; selon d'autres, c'est la Révolution française, qui y a apporté les mêmes principes dont elle avait un instant vaincu le despotisme monarchique. Que ces circonstances aient eu une influence générale sur les agitations des Amériques Espagnoles, c'est possible; mais qu'elles aient été les causes immédiates de la Révolution du Mexique, je ne peux le croire. Il est faux, et ce sont les Jésuites qui ne cessent de calomnier ainsi les Mexicains, que leur révolution ait sa source dans l'*esprit d'impiété*. Les Mexicains sont toujours les meilleurs catholiques, et, en général, de bonne foi; la seule classe qui ne l'est pas, est précisément celle de ses *accusateurs*, la classe des moines. C'est l'oppression du Gouvernement Espagnol qui les a soulevés; c'est l'insolence outrageante, les turpitudes tyranniques de cette CASTE BLANCHE, qui venait insulter à leur couleur comme à leurs droits, et dévorer tout ce que convoitait la plus insatiable avarice. Ils cherchèrent, dans l'indignation et la force, cette rédemption que leurs prières et la voix de la justice avaient en vain mille fois réclamée; et dans leur lutte, l'histoire

n'en rappelle peut-être pas de plus terribles. Les Mexicains peuvent se vanter de n'avoir eu d'autres secours que celui de leur énergie, de leur courage et de leur persévérance héroïque. Ce n'est qu'au prix de leur propre sang qu'ils ont acheté l'indépendance. Ils ne doivent rien à personne. Au plus fort de la lutte, l'*Étranger* ne faisait que, ou paralyser leur mouvement, ou multiplier les obstacles. Le cabinet de Saint-James servait alors la Sainte-Alliance; celui des États-Unis se cachait honteusement derrière une politique égoïste; le cabinet des Tuileries envoyait des émissaires y répandre la discorde et la perfidie; et vous sentez que les Espagnols ne demeuraient pas les *mains en main* *. Oui, Comtesse, leur triomphe leur appartient tout entier, et leur Révolution fournira des pages étonnantes à l'histoire et à la postérité.

Déjà nous avons parlé de leur République fédérale; c'est la seule forme de gouvernement, je le répète, qui puisse convenir à ces pays, et pour mieux le prouver, nous pouvons ajouter quelque argument de plus à ceux que nous avons déjà démontrés.

Là où chaque province est un monde, où les cent bras, et même les cent têtes (s'il les avait) de Briarée, renfermés dans une seule capitale, agiraient et veilleraient en vain pour régler l'adminis-

* Expression italienne, dont l'énergie et la force perdraient, si on ne la traduisait pas à la lettre.

tration et pourvoir aux besoins sans cesse renaissans de six ou sept millions d'hommes dispersés sur la terre, comme les étoiles sur les espaces immenses du firmament, et soumis à diverses influences physiques et morales des différens climats de toutes les zones, un gouvernement central reculerait, au lieu d'avancer la civilisation; et d'une République centrale au despotisme, il n'y a qu'un pas : témoins Rome, et la Grèce, et *le* 18 *brumaire*. Je n'augure pas bien des Républiques de Colombia, de Guatimala, du Pérou, etc. Malheur à un pays qui, après une révolution politique, recommence avec une forme de gouvernement qui ne lui convient pas : une autre Révolution est inévitable, et il est ainsi, à chaque instant, menacé de succomber, de rentrer dans l'esclavage.

Dans une République fédérale, les différens États qui la composent sont autant de corps séparés qui, de tous leurs moyens, contribuent au bonheur et à la puissance du grand corps de l'Empire. Comme les sectes religieuses, chacun de ces États se pique d'exceller sur les autres; cette émulation épure la morale et les mœurs de toute la nation, réveille et anime l'industrie et le commerce. Tous les citoyens sont à portée de puiser aux sources principales de la lumière et de la justice; le Gouvernement, en contact avec ses administrés, voit et peut mieux peser tout ce qui importe à leur instruction et à leur prospérité; de cette manière, le temps qu'on em-

ploierait pour aller représenter, solliciter ou défendre ses droits à de lointaines distances, dans une capitale d'un Gouvernement central, est gagné pour l'agriculture, les sciences et les arts; ce qui offre d'incalculables avantages publics et particuliers.

Chaque État est une sentinelle surveillante et surveillée, qui assure la tranquillité et l'indépendance de toute la grande famille. Tous ne sont qu'un dans la capitale de la Confédération, qui est à la fois la maîtresse et la propriété de tous, et chacun d'eux est lui, lui seul, dans sa propre capitale. Leur Congrès général est le dominateur du Mexique, comme le conseil des Amphictyons à Delphes l'était de la Grèce; leur Congrès respectif n'est que le maître de soi-même, comme les villes de la Ligue Achéenne.

Tous contribuent pour une armée de ligne, préposée par le Gouvernement général à la défense de l'Empire, et chaque État a son armée particulière dans sa milice, dont la discipline est entièrement remise à ses soins; de façon qu'à un roulement de tambour, toute la Confédération peut se mouvoir en masse dans le même jour, à la même heure. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'ambition, le tombeau si souvent d'une République centrale, qui ne devienne utile dans une République fédérale : surveillée par la jalousie et la crainte de tant d'*Argus* soupçonneux, et serrée étroitement entre leurs barrières, elle n'a d'autres moyens de se montrer que par l'amour

de la patrie et de la gloire, d'autre conquête à faire que l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens: témoins les États-Unis de l'Amérique du Nord, qui sont parvenus presque au zénit de leur prospérité en moins de temps que n'en ont mis les Grecs et les Romains pour apprendre à lire et à écrire, et dont les peuples forment déjà, j'ose le dire, la première nation du Monde.

Les Mexicains eux-mêmes n'ont pas peu fait depuis qu'ils se sont constitués en République fédérale. J'entrais au Mexique au moment qu'ils commençaient à déployer cette nouvelle forme de Gouvernement, et je les ai vus dompter les Centralistes ambitieux, agens conspirateurs peut-être de la tyrannie Européenne, et former une constitution générale pour toute la Confédération et les Constitutions particulières à chaque État. Je les ai vus organiser l'ordre judiciaire, qui était un chaos où se perdaient les droits et la justice, la fortune de tous les plaideurs non Espagnols; fonder partout des établissemens d'instruction publique là où l'instruction était proscrite comme *impie*, où l'*a b c* même était généralement de l'*Alcoran*. Je les ai vus organiser et discipliner l'armée, qui n'avait été jusqu'alors que des masses de partisans et souvent de brigands, plutôt que des légions de soldats; coordonner les lois anciennes, rejeter les vicieuses, choisir celles que les circonstances ont fait juger encore nécessaires, et en ajouter encore de nouvelles, pour régler

l'administration des finances, de la minerie, des postes, etc. Je les ai vus trancher la tête de l'hydre (Iturbide) sans verser d'autre sang national que le sien, épargnant même celui de l'Étranger qui l'accompagnait, quoique évidemment complice et récidif. Je les ai vus enfin paralyser les menées criminelles d'un grand nombre d'Espagnols, sans sortir des bornes de la justice et de la modération, modération qui doit bien étonner dans un pays où les opinions les plus exaltées et les passions les plus féroces ont été si long-temps aux prises, et sont encore toutes oscillantes de souvenirs et de haines; où les vices et la soif sanguinaire de l'Europe ne cessent pas de combattre la générosité et les vertus naturelles des Amériques.

Tels sont, Comtesse, les effets du Fédéralisme, qui, en dispersant le pouvoir et répandant partout l'enthousiasme, l'émulation et les lumières, paralyse les vues ambitieuses, réveille dans les peuples le sentiment de leur propre dignité, les excite à le déployer, et leur enseigne leurs vrais intérêts et les moyens de les faire valoir. Le Centralisme, je le répète, est dangereux partout, mais plus en Amérique, où les *borgnes* ont la chance, plus facile qu'ailleurs, de devenir les *Rois;* où les chefs de la Révolution se reposent encore sur leur épée, comme Hercule sur sa massue; où l'aveugle superstition et l'intrigue ambitieuse, masquées du voile de la Religion, conservent encore un grand empire.

Des *publicistes* se plaisent à faire peser sur ce pays des réflexions outrageantes et de sinistres prophéties. On peut les distinguer en deux classes : les uns parlent à dessein, les autres par inconsidération. Aux premiers on peut répondre qu'ils ont beau dire, prédire et calomnier, le Mexique n'en marchera pas moins, ne le voulût-il pas, tant il est poussé par l'élan irrésistible, commun à toutes les Amériques : la résolution inébranlable de se soustraire à jamais à tout pouvoir Européen, et de ne vivre que sous la dépendance des lois que chaque République a jugées ou jugera compatibles avec les circonstances politiques et les mœurs de la Nation ; avec le climat et la situation économique et géographique des pays respectifs. Que quelques dissensions éclatent encore, rien de plus naturel ; elles sont inévitables chez des peuples qui, sortant de l'enfance et de l'aveuglement, ont appris à se déchirer avant de connaître le patriotisme et les intérêts qui les appellent à se réunir dans une famille de frères et de coopérateurs ; chez des peuples qui n'ont pas eu le temps d'expérimenter les bienfaits de la réforme. Elles sont inévitables, dans un pays où l'Ignorance et le préjugé continuent d'être éblouis par les traces décevantes que l'imposture et la superstition ont laissées derrière elles, et qu'on croit être de l'*or*, comme ces traces dont le limaçon trompa les enfans dans la fable ; dans un pays enfin, où l'*Aquilon* Européen et une

secte perfide, renaissante du sein de ceux mêmes qui l'avaient proscrite et écrasée, ne cessent de souffler de tous leurs moyens le brandon de la discorde. Mais la *vipère mordra* encore une fois le *charlatan.* Ces efforts insidieux produiront au Mexique, dans toute l'Amérique, les mêmes effets contraires qu'ils ont produits et semblent recommencer à produire encore en Europe : ils réveilleront les bons et démasqueront les méchans ; ils apprendront mieux aux peuples et leurs périls et les moyens de les éviter ; en resserrant leur union, ils les ramèneront à une expression plus ferme et plus décidée de leur volonté, à une résolution prononcée de sacrifier les ambitions particulières à l'ambition nationale ; on verra de bonnes lois (le Palladium des libertés publiques) s'élever et se raffermir sur les ruines mêmes de cette anarchie, par laquelle on conspirait à les détruire.

Quant aux *publicistes* inconsidérés, beaucoup viennent voir le NOUVEAU-MONDE, comme on le voit dans le vieux : dans le microcosme ou d'une injuste prévention, ou de préjugés trompeurs ; et alors comment le bien juger? D'autres s'élèvent contre la *défiance*, la *rudesse*, l'*inhospitalité* de ces peuples, sans réfléchir que souvent ils y sont forcés par la mauvaise conduite des Européens mêmes. Un grand nombre d'anciens monopolistes regrettent et ne peuvent pardonner d'avoir perdu l'empire absolu qu'ils exerçaient sur toutes les ressources, les spé-

culations et le commerce du pays : ne *pouvant battre le cheval, ils battent la selle*, je veux dire, ne pouvant s'en prendre aux Anglais, qui les ont supplantés, ils jettent de hauts cris contre les pauvres Mexicains, qui naturellement aiment mieux les guinées Anglaises que l'insolence et la tyrannie Espagnoles. Mais ceux qui font le grand tapage, sont ces petits spéculateurs aventuriers, venant dans l'espoir, même avec la certitude, d'y trouver l'infaillibilité de leurs calculs et autant de *Dorados* qu'il y a de villages ; et se rencontrant partout avec une foule de compétiteurs, au lieu de s'aider d'une union bien entendue, ils se déchirent réciproquement d'une jalousie qui les dévore ; alors la concurrence baisse les prix, les beaux calculs et les *Dorados* disparaissent, et la pacotille tombe en ruine. De là des murmures de colère et des préventions hostiles contre les Mexicains. Et voilà, Comtesse, sur quelles bases se fixe souvent la réputation d'un pays, d'une nation. Vous savez en outre qu'il y a de ces hommes qui prétendent trouver partout *Londres* et *Paris*.

Que les Politiques raisonnent et déraisonnent tant qu'ils voudront, les Mexicains, dans les seuls onze mois que je me trouve au Mexique, ont fait des pas de géans, des miracles ; qu'on menace, et qu'on prophétise au gré d'opinions serviles et féroces, l'Amérique n'offre pas moins un grand spectacle d'énergie, de courage, d'entendement, et de grandes

méditations pour l'Europe. Tout le bon, que les Jésuites et la pauvre politique de ceux qui les caressent, dégoûtent ou proscrivent en Europe, vient grossir puissamment les destinées de l'Amérique; et si on laisse faire ces Messieurs, un jour viendra que les Américains trouveront une grande partie de notre Continent beaucoup plus barbare que Colombo, Vespucci, Verazzani et Cabetto ne trouvèrent le leur. L'Amérique sera ce qu'est maintenant l'Europe, et l'Europe ce que fut jadis l'Amérique.

Nous avons vu la forme de leur gouvernement, et les bienfaits qui déjà en découlent; passons légèrement en revue le personnel qui le compose. Commençons par le Président.

Le vrai nom du Président est *Don Félix*, de la respectable famille des FERNANDEZ de Durango. Ferme dans sa dévotion religieuse, comme dans sa dévotion politique, il dédia ses premiers services pour sa patrie à Notre-Dame-de-Guadalupe, et il voulut, en quelque sorte, être rebaptisé par elle sous le nom de *Guadalupe*. Fier de ce nom, et plein de confiance dans la protection de la Vierge, il marcha plus courageux contre l'ennemi de l'indépendance de son pays, et il le battit dès la première rencontre. Il alla faire hommage à la sainte protectrice des trophées de sa victoire, mit son bâton de commandement * à ses pieds comme un

* Au Mexique tous les officiers supérieurs portent la canne, comme une distinction de commandement.

acte de sa soumission, et le nom de *Vittoria* fut ajouté à celui de *Guadalupe*. Je vous envoie, ci-jointe, une planche qui vous donnera une idée frappante de l'offrande et de l'histoire, et vous montrera l'Image de Guadalupe, telle que la vit *Juan Diego* *.

Vittoria a été l'un des plus vaillans et en même temps des plus modérés champions de la cause de l'Indépendance. Imperturbable dans les dangers, comme dans les privations les plus épouvantables, et toujours en avant quand il a été en mesure de combattre l'ennemi, il a toujours reculé devant toutes sortes de transactions avec les oppresseurs de son pays, dédaignant, ainsi que Guerrero, de céder à une amnistie trompeuse et déshonorante sous laquelle la tyrannie avait réussi à faire ployer tous les plus grands héros de la Révolution. Les ennemis extérieurs et intérieurs domptés, il a été généreux envers les vaincus, et aussi ferme que calme dans ses opinions politiques et religieuses.

Il fut le premier à proclamer, à accuser les vues ambitieuses d'Iturbide, et le premier à combattre et à renverser son despotisme; le premier à relever la liberté périssante, et à fonder dans un Gouvernement provisoire les bases d'une République fédérale; le premier il fut proclamé, par un décret du Souverain Congrès, comme le Patriote qui *avait bien*

* Voyez ce que j'ai dit plus haut des autres gravures.

mérité de la Patrie, décret qui fait honneur également à son mérite et à la Nation ; premier citoyen, il était juste qu'il fût le premier magistrat de l'Empire, légalement constitué. Le seul reproche que je lui ferai toujours, et peut-être l'histoire avec moi, c'est, et je l'ai déjà dit, d'avoir sacrifié Mina (en le laissant sans sa coopération), et partant une plus prompte rédemption de son pays, à sa jalousie pour les Étrangers. Mais cette sorte de jalousie a peut-être ses grandes raisons et son apologie...

Élevé au collége de Saint-Idelphonse, le meilleur du Mexique, il ne manque pas d'instruction; mais surchargé et épouvanté par la masse énorme de soins et de difficultés qui tombent sur la Présidence naissante d'un pays et d'un peuple, lancés dans une nouvelle carrière politique, il a dû, au milieu de cet embarras, penser à alléger le fardeau en le partageant. Une Faction ennemie, couverte indignement du manteau *Maçonique*, mais qui n'est que *Bourbonique*, n'a pas laissé échapper l'occasion : elle l'a entouré de ses créatures, qui pénètrent jusque dans sa secrétairerie privée, qui l'épient et le circonviennent partout, même à sa table, dans le but insidieux de lui faire commettre des fautes, pour ériger sur elles et sur sa chute l'empire de Bravo, l'homme qui convient le plus à la faction. Mais des personnes respectables, amies de leur pays, qu'il honore de toute sa confiance, sauront, j'espère, déjouer les projets des traîtres. . . . . . .

Il est dans mes principes, je le répète, qu'un étranger ne doit jamais se mêler activement des affaires politiques d'un pays qui n'est pas le sien, encore moins un simple Pélerin. Qu'il s'occupe de tout ce qui s'y passe, sous le point de vue historique, je ne conteste pas ce droit : l'histoire appartient à tous, ou nous appartenons tous à l'histoire; mais il ne doit faire un pas au delà. C'est d'après ce principe, qu'à ma manière explicite, j'ai éludé la réponse à une foule de questions inquisitives, dont on m'entourait à mon arrivée dans cette Capitale, sur ce que j'avais *vu, ouï dire, reconnu, jugé*, etc., etc., etc., en parcourant ces provinces. C'est le même principe qui me porta à préférer l'occasion d'une audience publique pour faire une visite au Président. De cette manière je me bornai à lui présenter mes hommages, et à admirer ses nobles manières et ses politesses, qu'il poussa jusqu'à m'offrir *ses services*, comme il l'avait déjà fait dans une lettre qui finit par l'expression généreuse, « *Me ofresco a vos como vuestro muy adicto y obligado servidor,* » et que je conserve aussi comme une curiosité transatlantique. Je l'ai rencontré une fois chez la marquise de San-Roman; mais là il me fut permis de m'occuper de l'aimable conversation et de la beauté attrayante de sa belle-fille, plutôt que de questions politiques. Cette Vénus Mexicaine est fille de ce fameux Comte del Xaral, à qui Mina fit une visite si incommode. Mais trop de digressions!

— Retournons au *personnel* du Gouvernement.

Bravo est le Vice-Président. Il fait semblant d'être *dégoûté du monde*, et vit retiré à la campagne, comme un *Cincinnatus*, bien différent toutefois de celui de l'Antiquité. Il se fait *désirer* à la Capitale comme un *homme nécessaire;* et le Président a la bonhomie de l'y appeler. Que ne le condamne-t-il plutôt au mépris que mérite un homme qui sert de poupée à une faction parricide, et abandonne un poste qu'il doit aux suffrages honorables de ses concitoyens, et où son devoir et la Patrie réclament sa présence!

Du Président et du Vice-Président, il faut passer à ce personnage qui, selon moi, importe le plus à tout Gouvernement; chez un peuple, surtout, qui, encore dans le berceau, a le plus grand besoin d'une tutelle habile : le Ministre des finances.

C'est *José Ignacio Esteva*, homme de haute capacité. On le dit dur et hautain : c'est parce qu'il repousse assez vaillamment la milice d'importuns qui l'obsèdent. Ici, tout le monde maintenant a de grands droits à la *reconnaissance de la Patrie;* tous lui demandent à cette pauvre Patrie, et personne ne veut reconnaître ses besoins ni lui donner: ce qui doit, vous n'en doutez pas, aggraver fort l'embarras d'un ministre des finances. On l'accuse aussi d'avoir, comme on dit en France, *quelques arrière-pensées;* mais, quand la grande famille ne se montre pas d'un commun accord pour venir au secours de

la Patrie et consolider le nouvel édifice politique, comment espérer que l'individu fixe fermement ses opinions et son dévoûment? Quoi qu'il en soit, au milieu des difficultés qu'il rencontre de toutes parts, il a déjà fait des prodiges.

Pendant la domination tranquille de la couronne d'Espagne, les vautours qu'elle envoyait dans ce malheureux Monde dévoraient tout, jusqu'aux entrailles de la terre. Depuis le *Grito* de *Dolores* jusqu'à celui d'*Iguala*, la plus terrible Révolution saccagea les champs, les maisons, les mines, les finances publiques et privées. Iturbide, par des dépenses extravagantes et ambitieuses, porta le dernier coup aux ressources de l'État; des débats anarchiques s'élevèrent encore sur la nouvelle forme de Gouvernement à choisir, dans l'intervalle de la chute de l'Empire et du triomphe des Fédéralistes. Ce n'est donc que depuis l'établissement de la République fédérale qu'on a pu opposer quelque barrière contre la dilapidation des deniers publics. Cependant, la situation déplorable des finances n'a pas empêché M. Esteva de relever le crédit de la République, au point d'obtenir déjà des prêts de l'Étranger: il a offert au Congrès général ses observations et combinaisons, pour le mettre en mesure de connaître quelles étaient autrefois et quelles sont actuellement les ressources financières du Mexique; comment et dans quelle proportion elles devraient subvenir aux besoins de l'État, et par quels moyens il est plus facile de les

obtenir. Ce dernier point est le plus problématique. La Dîme pèse déjà si lourdement sur les terres, qu'on ne saurait les charger d'impositions nouvelles, sans opprimer totalement les propriétaires et l'agriculture. Ces ministres du sanctuaire et de *charité* ne l'épargnent pas même aux poules : il faut qu'elles donnent aussi le dixième de leurs œufs, et tout cela pour ajouter aux quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent mille piastres et plus de revenu des Évêques, aux six, huit, dix mille et plus de revenu des Chanoines, qui ne font tous que dire l'office, engraisser leurs familles et des *Sobrinas*, aux dépens des peuples et au détriment de l'État. Le Pape Lambertini, aussi spirituel que de bonne foi, et qui n'aimait pas les *contradictions*, quand il se rencontrait dans l'Évangile avec le verset : *Regnum meum non est de hoc mundo*, le sautait sans y toucher ; un indiscret lui en demanda le motif : C'est que, répondit-il, le *Vicaire* de Jésus-Christ doit, ou faire comme lui, ou taire ses préceptes ; autrement c'est se moquer de Jésus-Christ, et donner trop à dire de son *Vicaire*. Entendez les prêtres : ils prêchent toujours contre les Juifs, les persécutent ; l'Inquisition s'amuse même à les faire rôtir, et les prêtres ne suivent pas moins leurs lois, choisissant celles qui leur semblent le plus commodes : la Dîme est une loi juive. Cela me rappelle la *Restauration*, qui, en Italie, a anathématisé tout ce que Napoléon avait fait de bon, mais a gardé toutes

ses lois de finances, qui remplissent les coffres des dix ou douze souverains *paternels* qu'elle nous a légués. C'est aussi une de ces *contradictions* que Lambertini n'aurait pas non plus aimées, ou, du moins, il nous eût laissé quelque chose de bien, en y rétablissant tant de mal.

Dans l'ordre hiérarchique, le Culte et la Justice, par le respect, par la vénération qu'on leur doit, marchent avant tout; et de là cette préséance de leurs ministres à la Cour; mais, dans l'ordre administratif, ils ne sont rien sans argent; je les ai donc fait marcher ici après les finances.

Don Pablo de la Llave est le ministre du Culte et de la Justice, digne de l'être sous tous les rapports, prêtre instruit et citoyen honorable. Je vous ai signalé déjà dans le Mexique beaucoup d'autres ecclésiastiques respectables; dans aucun autre pays du monde, je crois, les prêtres, en général, n'ont montré plus de patriotisme: les prêtres créoles, bien entendu. Je m'arrête quelquefois sur des abus crians, parce qu'ils se trouvent sur mon passage; mais il est juste de convenir qu'ils sont fils plutôt d'institutions politiques, destinées par le Gouvernement Espagnol à tenir ces peuples dans l'abrutissement et l'esclavage, que de sanctions canoniques. J'oserai même dire que les Papes les ont généralement ignorées, et qu'ils les eussent fulminées de leur improbation, s'il les avaient connues. Il y a de grands motifs d'espérer que le Clergé, purement

Mexicain, le premier, donnera l'exemple du désinté-ressement et de son suffrage pour tout ce qui peut tendre raisonnablement à relever l'État de la situation pénible où sont ses finances.

Vous aurez une idée de la sainteté des principes religieux et patriotiques de cet illustre ecclésiastique, et partant de son ministère, en lisant un petit fragment d'un noble discours qu'il a prononcé naguère devant le Congrès général. Je ne vous le traduirai pas, pour lui conserver toute sa dignité et son éloquence. « El Gobierno tiene la indecibile satisfaction de recomendar al Soberano Congreso la prudencia, grabedad, y Evangelico desinteres de los muy reverendos Prelados de la Iglesia Mexicana, que reconociendo los *limites* que circuyen su orbita, han jurado solemnemente, sin *restriccion* ni *tropieso*, la constitution federal. Tan illustrado y circumspecto proceder sera siempre una censura severa, ò por mejor decir, la reprobacion mas cumplida de la conducta del Arzobispo de Mexico, que habiendo abandonado, desde febrero del ano de 23, sus ovejas pos motivos puramente *politicos*, aunque con *pretesto* de regresar dentro del termino que *prescriben* los canones, o de irse a presentar en persona a la Cabeza de la Iglesia (à Rome), se dirijio y subsiste entre nuestros enemigos, encomunicado con su grey, y faltando à todas sus seguridades y promesas. Tan estrano procedimiento parece que debe llamar la atencion del Soberano Congresso, y entre-

tanto, el Gobierno absteniendose de proceder a una orden positiva de sequestro, ha mandado se le suspendan las mesadas que no tiene derecho a percibir interin resida en un pais cuyo Gobierno està continuamente machinando contro nuestra liberdad e independencia *. » L'Évêque de Sonora, un capucin, n'a pas voulu reconnaître le Gouvernement actuel, et il prêche tous les jours à ses diocésains, que le *Gouvernement de Ferdinand est le seul béni de Dieu;* néanmoins, voyez la générosité politique, la charité chrétienne, la prudence du Révérend Père *de a Llave!* Il ne l'accuse, il ne le nomme même pas, pour éviter au public le scandale de sa honteuse conduite, et à la République les déplorables conséquences de la publication d'un exemple dange-

* « Le Gouvernement se plaît à donner de justes éloges devant le Congrès général, à la sagesse, à la dignité, et au désintéressement évangéliques des très-révérends Prélats de l'Église Mexicaine, qui, reconnaissant les bornes de leur juridiction, ont solennellement juré, sans restriction mentale et sans déception, fidélité à la Constitution fédérale. Un si noble exemple sera toujours une censure sévère, ou, pour mieux dire, la réprobation la plus accablante de la conduite de l'Archevêque de Mexico, qui, depuis le mois de février 1829, a abandonné ses ouailles pour cause purement politique, sous le vain prétexte de rentrer dans le délai prescrit par les sacrés canons, ou d'aller se présenter en personne au Chef de l'Église à Rome, mais qui s'est rendu et demeure encore au milieu de nos ennemis (en Espagne), sans entretenir aucune relation avec son troupeau, foulant ainsi aux pieds ses protestations et ses sermens. Ce révoltant abus doit provoquer la sollicitude du Congrès. En attendant, le Gouvernement exécutif, sans en venir positivement à un ordre de séquestre, a suspendu son traitement mensuel, auquel il cesse d'avoir droit, tant qu'il réside dans un pays qui conspire perpétuellement contre nos libertés et notre indépendance. »

reux. Il se borne à le rappeler à l'ordre, à lui expliquer ses vrais devoirs; il réussira à le corriger, à moins que cet homme ne soit plus qu'un *Induratum cor Pharaonis*, car rien ne persuade plus que les nobles conseils d'une âme généreusement évangélique. Mais, je vous entends dire : *c'est un capucin!...*

Zélé pour l'État comme pour la religion, pour la réforme des abus comme pour l'exaltation de la Divinité, ce Ministre signale tous les désordres à réprimer, et toutes les souillures du culte à effacer; il ne craint pas de dire publiquement au Congrès, que : « Tambien en el sistema de *cobranza decimal y en los efectos de que se estiende*, hay en algunos *obispados vicios y desordenes* que reclaman une pronta Providencia. » Il fait également connaître que toutes les Institutions pieuses, les plus utiles, qui dépendaient aussi des revenus énormes de la dîme, avaient été déjà envahies et pillées par le Gouvernement Espagnol et ses *Co-religionnaires*, avant la Révolution. Il propose sur un plan, le plus sage, une réforme de l'éducation ecclésiastique, où, dit-il, *l'instruction religieuse ne doit pas exclure les connaissances nécessaires pour être bon citoyen.* * Enfin il démasque avec courage, mais noblement et de la manière la plus prudente, tous les priviléges et les distinctions qui empiétaient sur les gros béné-

* On dirait qu'il a prophétisé ou dicté ces ordonnances qui ont ravi, en France, aux Jésuites le sceptre de l'enseignement.

fices, au détriment et à l'exclusion injuste du vrai mérite. Une autre conception, également religieuse et politique, c'est sa proposition, déjà sanctionnée par le Congrès, d'envoyer à Rome un Ministre, un Prêtre distingué, pour parler hautement des besoins spirituels de la Religion de ces pays. Cette mission seule révèle de profondes pensées ; mais vous l'apprécierez mieux encore dans les paroles toujours éloquentes du sage Ministre. « Entre tanto es de esperar que este procedimiento y gestion del Pueblo Mexicano, tan conforme al articulo 3 de su constitucion, y dirigida, no a un SOBERANO *de Europa para que reconozca en lo civil su independencia*, sino a la CABEZA *de la Iglesia, para que en* ESTE ORDEN *acuda a sus necessitades*, sera acogida y despachada favorablemente, sin que puedan servir de obstaculo *considerationes y miras politicas y terrenales;* puesque de lo contrario, seria como querer sancionar que *la Religion esta ecentialmente identificada* (écoutez) *con la esclavitud*, absurdo y sentimiento del todo incompatible con la prevision, benevolencia, y solicitud paternal del GEFE DE LOS FIELES. Enfin, sea qual fuere el resultado de esta mision, à los menos habremos hecho ver a *todo el orbe Catolico*, que nuestro pueblo ha hecho lo possible por ser consiguiente, y llenar en esta parte lo que le cumple. * »

* « Par cette démarche, d'ailleurs si conforme au vœu de la Constitution (art. 3), ce n'est pas à un Souverain de l'Europe que nous nous

Venons maintenant au Ministère de la Justice, qui ne mérite pas moins toute l'attention d'un lecteur Européen; ses oreilles ont dû retentir des hauts cris répétés tous les jours ou par l'exagération des voyageurs, ou par la méchanceté des ennemis du Mexique, contre le nouvel ordre de choses : contre *les vols, les dénis de justice*, etc., de ce pays.

Pendant une Révolution comme celle qui a dé-

adressons pour qu'il reconnaisse notre indépendance. Ce n'est qu'au Chef de l'Église que nous demandons de pourvoir à nos besoins spirituels. Des considérations politiques et terrestres doivent donc être sans influence sur votre délibération, et ne pas s'opposer à ce que cette mesure réunisse tous vos suffrages. Confondre ici deux autorités si distinctes, ce serait identifier la religion avec l'esclavage : théorie absurde, et combattue même par la bienveillance et la sollicitude paternelle du Chef des Fidèles. Quoi qu'il résulte enfin de notre mission, nous aurons du moins fait voir à toute la Chrétienté que le Peuple Mexicain sait concilier ce qu'il doit à sa propre dignité, avec l'hommage de la soumission due, en cette matière, au premier Pasteur. »

Nota. L'Ambassadeur Mexicain, arrivé en Europe, a dû attendre long-temps à Bruxelles, et ailleurs, je crois, ses passeports pour Rome. On n'a rien connu depuis qui réponde dignement à cette noble et sainte mission. Il est à craindre que le Saint-Siége ne perde et sa juridiction et la Religion catholique en Amérique, pour écouter une profane *Légitimité* qui l'obsède et n'a rien à faire avec le spirituel. Un an après la date de cette lettre, je me trouvais à San-Domingo. Le président, Boyer, dans une conversation où il me fit l'honneur de m'ouvrir consciencieusement son cœur religieux, se plaignait fortement de ce que Sa Sainteté condamnait depuis long-temps au silence ses humbles soumissions sur les affaires religieuses du pays; il finit par me dire pieusement : « *On voudrait que je m'émancipasse de Rome, mais je ne serai jamais le premier à donner ce mauvais exemple.* » Je serais heureux que cette observation historique pût inspirer quelque considération utile à l'Église et aux Fidèles.

vasté, ensanglanté et désorganisé ces contrées, l'administration de la Justice, certes, ne pouvait pas trop briller, et cette même Révolution devait naturellement laisser après elle de grands crimes, de grands malfaiteurs à balayer; cependant, Comtesse, on ne voit pas sans étonnement comme les Alcades seuls (les Maires du pays) ont pu si efficacement réprimer les uns et les autres; et si l'on considère la perversité des temps, le nombre n'en a pas été bien grand.

Maintenant, l'Ordre judiciaire est presque entièrement organisé, du moins autant qu'on peut y réussir dans un pays où cette organisation n'a jamais été tentée, même avant la Révolution; où les magistrats nécessaires manquent, ou ne sont pas adaptés pour tous les climats; ne pouvant, s'ils sont nés et ont été élevés sur les hautes terres, aller habiter les terres basses de la Pacifique ou de l'Atlantique, sans s'exposer aux maladies homicides qui y règnent.

La Cour Suprême a été installée: c'est le tribunal qui doit connaître de toute contestation relative aux intérêts généraux de la Confédération; des Cours, des Tribunaux de première instance, des Juges-de-paix ont été institués dans chaque État. Le Gouvernement général, qui est nommé par la Constitution le tuteur des Territoires, pourvoira à l'administration judiciaire qui leur conviendra le mieux.

Le jury entre dans le vœu de la Constitution gé-

nérale ; mais chaque Congrès particulier pèse, dans sa sagesse, l'état de civilisation de sa famille, pour juger si ses membres sont ou non en mesure de remplir les fonctions augustes, attachées à cette sublime institution, institution qui peut être aussi dangereuse chez un peuple ignorant, qu'elle est utile chez un peuple éclairé. Enfin, M. le Ministre de la Llave n'a pas non plus oublié de suggérer au Congrès général tout ce qui peut améliorer les prisons, en combinant la punition et le soulagement des criminels ; la répression du vice et l'exercice de la vertu.

Le Ministère de la guerre, pendant la Révolution, a été partagé entre les différens chefs Partisans qui l'alimentaient ; ce n'était qu'une anarchie ; et Iturbide ne s'occupa que de faire des satellites de son despotisme dans toutes les *milices*. Ce n'est donc que récemment que l'armée a pu être l'objet de quelque système disciplinaire et administratif. Assez de confusion y règne encore ; tout le monde veut être au moins colonel, et l'appel des généraux ne serait pas fait en moins d'une heure. *Gomez Pedraza* vient de remplacer le petit despote, plein de passions et d'ambition, Manuel de Miez y Teran : ce Teran, que nous avons vu faire son 18 *Brumaire*, son expulsion des *Pharisiens*, comme Cromwell de Saint-Étienne. *

* L'endroit où siége le Parlement d'Angleterre était autrefois l'église de Saint-Étienne.

Petraza était un des députés Mexicains aux Cortès d'Espagne. Pendant que la Révolution déchaînait toutes ses furies dans son pays, il se *formait* en Europe. Il rentra peu avant le Grido d'Iguala, et se mêla dans la lutte qui en abattit l'idole. Nommé ensuite Gouverneur de Puebla, sa patrie, il refusa (disent les uns) ou fit semblant de refuser (disent les autres); mais, nommé encore, il accepta. Il fut démis sous des prétextes frivoles, plutôt que pour des motifs plausibles. Le Président a cru voir en lui l'homme nécessaire pour réorganiser le Ministère de la guerre et l'armée. On le croit généralement très-habile, plein de résolution et de fermeté, au-dessus des difficultés et des partis. Et vraiment depuis le temps qu'il préside à ce département, on voit souvent des revues et des parades qui annoncent d'utiles réformes et beaucoup plus de discipline dans la troupe. La Marine, placée sous son administration, paraît aussi prendre du mouvement. On arme de petits bâtimens sur les côtes Atlantiques; on fait construire quelque frégate dans les États-Unis, et on parle d'engager à la solde de la République des officiers et des marins de cette Nation, déjà si vaillamment maritime.

Quant aux affaires de l'intérieur, sous le système fédéral, elles peuvent faire de rapides progrès, pour peu qu'on les aide; car chaque État s'occupe de sa police, de sa milice, de sa statistique, de son économie politique et administrative, de son instruc-

tion publique, de ses Établissemens de santé, de charité, etc., ainsi que des chemins communaux; et tous peuvent beaucoup aider le Gouvernement général à réparer les grandes routes fédérales, qui, comme les premières, sont presque impraticables. Il faudrait seulement éclairer toute la Confédération d'instructions générales, lui donner un plan qui facilitât une marche générale et uniforme, et c'est ce qu'on n'a pas fait, et ce qu'on ne fera pas, peut-être, tant qu'il y aura un Ministre non *fédéral*, et trop occupé, d'ailleurs, avec les entrepreneurs des Mines, avec les Agens *del Marquisado del Valle*, avec les Éditeurs de *el Sol*, et d'autres encore.

Quant aux affaires extérieures, elles ne marchent que par l'impulsion du dehors ou des puissances que leur intérêt porte à reconnaître la République; c'est ce que vient de faire le Cabinet de Saint-James, qui veut peut-être recouvrer, à la faveur de l'Amérique, cette influence et ces ressources qu'il s'est laissé arracher en Europe par la Sainte-Alliance; il vient de reconnaître aussi la République de Colombia. Le Cabinet de Washington reconnaîtra à son tour la politique de l'Étranger, pour se mettre en concurrence avec les vues de l'Angleterre; mais jusqu'à présent on n'a pu lui faire épouser certains intérêts qui auraient donné à sa politique une allure plus décidée et plus généreuse. On n'a pas même été capable de former un pacte de

famille avec les tant d'autres gouvernemens que la Révolution a enfantés dans le Nouveau-Monde pour se garantir, réciproquement, par une sage alliance, de nouvelles attaques du Vieux. Ce grand manque de précaution (facile) pourrait autoriser de forts soupçons contre M. le Ministre des affaires étrangères.

Ces deux ministères sont présidés par D. Lucas Alaman, député aux Cortès d'Espagne. Il ne manque pas d'habileté. Vous sentez qu'il en faut pour savoir se ménager du crédit, quoi qu'il advienne. Il n'est pas peu enfariné de cette politique qu'on recueille dans les salons de Paris et les clubs de Londres. Quoiqu'il ait eu l'air de se faire *désirer*, je crois que Victoria ne tardera pas à voir que ce Ministre n'est point fait pour une République*, à moins qu'elle ne soit celle des trois CAI de Venise. Et une République ne peut pas être du goût d'un tel ministre, quoiqu'il y ait fait et y fasse encore sa fortune. Voilà une courte esquisse du personnel du Gouvernement général exécutif.

Le Corps Législatif, composé du Sénat et du Congrès, possède des talens distingués, et autorise de plus en plus à croire que ce sont vraiment les circonstances qui font les hommes. Il est un génie caché qui anime toutes les créatures humaines; s'il ne se montre pas, c'est qu'il lui manque un théâtre

* Il a été remplacé depuis long-temps.

où il se produise et se développe; ou bien quelque force supérieure l'abrutit, le chasse ou l'opprime; tout nous le dit, Comtesse, Ovide lui-même :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Nulle part ces réflexions ne se vérifient plus qu'au Mexique. Les Mexicains sont comme les neuf Muses : une improvisation des Dieux. Vous les entendez prononcer des discours éloquens, qui vous étonnent, sortant du chaos de l'ignorance et des ténèbres; ajoutez, et je vous les ai déjà montrés sous cet aspect, qu'ils sont prodigieux dans les beaux-arts.

Je ne dois finir cet article, sans faire un reproche à ces législateurs. Ils devraient regarder comme une grande récompense l'opinion publique qui les élève à ce rang distingué; et quand on est appelé à statuer sur les besoins de son pays on ne doit pas les aggraver par sa propre avarice. L'Angleterre et la France, deux grands types d'Assemblées Nationales, leur montrent en cela un imposant exemple : leurs Représentans du peuple ne reçoivent point d'appointemens pour leurs fonctions législatives. Les Mexicains devraient montrer plus de désintéressement envers une patrie, impliquée dans des circonstances si difficiles. Les membres eux-mêmes du Grand Congrès de Washington ne reçoivent qu'une indemnité viatique, et un dietime plus petit encore.

Les journaux font, en quelque sorte, partie du Gouvernement. Les deux Coryphées de la Capitale sont l'*Aquila Mexicana* et *el Sol*. Le premier porte pour devise, *Vitam impendere vero*, quoiqu'il lui arrive souvent de dire de grands mensonges. Il voudrait paraître libéral, et se dit *Journal National;* il est, sous quelque rapport, l'un et l'autre; mais il manque de cette noble générosité qui doit être la première base du vrai libéralisme : c'est ce qui souvent le fait *scorgere* (montrer la corde), comme disent si expressivement les Toscans. Le *Sol* est un Astre ténébreux, qui éclipserait volontiers ce qui luit déjà sur ces belles contrées. Sa devise est *Post nubila Phœbus*. Ce *motto* est une expression d'espoir, et l'espoir n'a jamais pour objet ce qu'on possède déjà; le *Sol* donc déclare explicitement par sa devise que maintenant (sous ce Gouvernement) *il fait un temps affreux*, mais qu'il espère que bientôt *reviendra le soleil* (les Espagnols). C'est à peu près le *bon mot* de *Pasquino* quand *Marforio* (à l'entrée des Français dans Rome,) lui demandait quel temps il faisait, il lui répondit *tempo da ladri* *. Ce Journal, dans une justification qu'il vient de faire dans son n° 670, montre qu'il se plaît beaucoup à répéter et bercer le nom de *Ferdinandiste* dont on l'accuse; et, tout en se défendant, il témoigne évidem-

* Expression italienne qui répond à la française : *il fait un temps d'enfer*.

ment qu'il prend grand plaisir à ce qu'on veuille, dit-il,

. . . . *Spargere voces*
In vulgum ambiguas.

Ces deux journaux sont tous les deux *ministériels*; vous n'avez pas besoin que je vous répète à quel ministre le dernier appartient, et quelle *unité* règne par là dans le ministère.

Après ce court aperçu de tout ce qui constitue la forme et le personnel du Gouvernement général, il faut que je vous occupe un peu de sa partie matérielle, c'est-à-dire, de l'endroit où il doit siéger, et qui formera le district Fédéral : cet endroit est devenu une Hélène, une pomme de Discorde.

Le Congrès général a décrété que Mexico serait le district, la ville fédérale, la capitale de toute la Confédération; maintenant le Congrès de l'État de Mexico insurge et la réclame comme sa capitale de droit, prétendant que l'en priver c'est la lui voler.

L'incident est assez curieux, et vous dit les caquets qu'il a dû causer. Je passerai donc sur tous les verbiages, tous les commérages qui occupent à cet égard la presse et les bouches de cette capitale, car si la discussion amuse et instruit, la dispute excite souvent l'impatience, le dégoût et l'ennui. Je me bornerai à vous arrêter sur deux questions que je crois les plus importantes et qui cependant n'ont jamais été approfondies. Vous sentez que, ferme dans mon système de ne me mêler jamais

d'affaires politiques d'autrui, je me suis toujours gardé d'entrer dans leurs discussions, encore moins dans leurs disputes.

La ville de Mexico appartient-elle à l'État de Mexico parce qu'elle se trouve sur son terrain? Voilà la première question, et je dis franchement : Non.

Voudrait-on se protéger de la loi Romaine « *Qui in solo alieno ædificat*, etc., » pour soutenir le contraire? l'argument serait absolument faux; dans ce cas le terrain devait appartenir à celui qui réclame, dès l'époque où l'on a bâti; or, certes, l'État de Mexico était *in futuris contingentibus*, lors de la construction de cette Capitale. Cette prétention conduirait plutôt à un argument inverse : elle réveille l'idée que la ville de Mexico, ayant toujours été la Capitale, d'abord de l'Anahuac, ensuite de la Nouvelle-Espagne, doit l'être également de la Confédération Mexicaine. Washington, la Capitale des États-Unis du Nord, est, par analogie, une grande objection : bâtie sur le bord Septentrional du Potumak, le terrain appartient à l'État de Baltimore, qui le céda formellement à l'intérêt général de la Confédération; la Virginie en céda autant sur le bord Méridional pour compléter autour de la *Ville Fédérale* un cercle qui fût comme de cortége et de splendeur au Gouvernement du grand Empire. De plus, Mexico est un peu trop pour un État : il pourrait renouveler la *Société Léonine* de la Fable; tandis que sa prépondérance sur toutes les

autres villes du Mexique, ses foyers de lumières, de richesses, de grandeur et de force conviennent parfaitement à une ville capitale d'une Confédération, comme le grand Jupiter, qui doit éclairer tout l'orbite de sa vaste famille, et la protéger de tant d'influences réunies. Un endroit qui n'a pas cessé d'être, et qui est encore le point central de toutes les affaires et de tout le commerce de la Nation, ne pourrait devenir un point subalterne sans de grands inconvéniens politiques et économiques. Enfin, en pareil cas, *est summum* (Cicéron) *Reipublicæ inspiciendum*, non les chicanes futiles et pédantesques de quelque plagiaire légal, qui ne sait distinguer ni les questions, ni les circonstances.

Serait-il convenable que Mexico fût à la fois la Capitale de l'État et la Capitale de la Confédération? Telle est la seconde question; et, à mon sens, l'administration et la politique utiliseraient cette distribution. L'administration y trouverait tout ce qu'il faut pour gérer deux Gouvernemens : des localités et des hommes éclairés. La politique aurait, dans le Gouvernement de l'État de Mexico, une sentinelle avancée pour les autres États contre toute tentative ambitieuse du Gouvernement général; ils rivaliseraient de lumières et de sagesse, sans confondre ou entrechoquer leurs droits ou leurs attributions constitutionnelles. Ces deux Gouvernemens y siégent depuis la création de la République Fédérale; je désire qu'ils conviennent de

continuer sur le même plan avec harmonie, ne fût-ce que pour émousser une arme de plus à ceux qui se font de tout un moyen de semer la désunion, la discorde et l'anarchie.

Le Congrès de l'État siége au Palais de l'Inquisition; celui de la Confédération, au Couvent des Jésuites. J'espère que les méditations tristement profondes, nées des souvenirs que ces deux endroits retracent, rendront leurs délibérations encore plus sages et plus énergiques; qu'elles rappelleront aux divers membres de ces illustres assemblées que ces deux séjours de la liberté et de la souveraineté nationales, redeviendraient le foyer de toutes horreurs, de la plus cruelle tyrannie, si jamais ils venaient à enfreindre le serment de soutenir et défendre l'Indépendance Mexicaine; leur siége auguste deviendrait le lit de Procruste.

Que me reste-t-il encore à vous dire de la ville moderne de Mexico? Ses habitans? Dans les lettres précédentes vous avez vu tracés çà et là les mœurs, les manières, le caractère, l'entendement, etc., des Mexicains en général; ceux de la Capitale, à quelques nuances locales près, sont les mêmes. Cependant cette différence, si légère qu'elle soit, mérite quelque observation.

Nulle part, dans tout le Mexique, la caste des Indiens n'est plus brute qu'à Mexico; et la raison en est claire: irrités à l'aspect constant, et de plus en plus mortifiant, de la grande distance

qu'on mettait entre eux et leurs oppresseurs, le dépit et la haine ont nourri leur cœur de sentimens hostiles et féroces contre tout homme qui n'était pas de leur couleur ; il est donc peut-être plus dangereux de se promener dans les environs de Mexico, que de voyager dans tout le Mexique. Plus en contact avec les Espagnols, que la soif de l'or conduisait surtout à la Capitale, ces Indiens avaient plus d'occasions d'apprendre des vices, et d'oublier les vertus naturelles de leurs ancêtres. Ici, ils sentaient, ils voyaient plus que dans les provinces leur esclavage; et vous savez qu'Homère disait, que *Jupiter détruit la moitié de l'essence de l'homme quand il lui enlève la liberté*. L'Indien s'enivre plus ici qu'ailleurs; c'est la conséquence de ses vices, et de ce besoin d'assoupir le sentiment de sa honte et de sa misère. Mais la race (combinaison étonnante) est la même partout; tandis que, dans le Vieux-Monde, le Sund, le canal de Calais, le détroit de Gibraltar, le Faro de Messine, les Dardanelles, le golfe Adriatique, les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, la Vistule, le Boristhène, forment autant de races de peuples qu'ils séparent.

Les castes des *Zambos* et des *Mulâtres* n'existent pas, à proprement parler, dans l'intérieur du Mexique. Jamais on n'a vu beaucoup de nègres sur les hautes terres, il n'y en a pas du tout maintenant; et l'on en trouve fort peu sur les côtes maritimes.

La race des *Mestizos* est la plus méchante du Mexique : issue le plus souvent de la brutalité des deux races qui l'ont procréée, elle partage par instinct naturel tous les vices des *Blancs* et des *Indiens;* car il est constant que les hommes, comme les brutes, reproduisent plus facilement les défauts physiques et moraux que les vertus et les beautés de leurs pères; c'est une fatalité dont on ne se rend pas compte, mais qui n'est pas moins vraie. A Mexico, on rencontre fort peu de ces Mestizos, mais ceux qu'on y voit présentent des physionomies patibulaires et des *Picaros.* C'est cette classe de peuple qui donne le plus de cette canaille qu'on appelle *Leperos*, les *Lazzaroni* de Naples; mais, comme à Naples, l'exagération en augmente beaucoup le nombre. Ils ne sont pas non plus aussi méchans que les voyageurs le disaient autrefois.

Ici s'offre une observation sur ces Mestizos, observation que je ne qualifierai ni physiologique, ni pathologique, mais qui, certes, peut prendre une place dans l'histoire naturelle; elle a été faite par des personnes instruites, et puisée aux sources d'une longue expérience personnelle : c'est que les rejetons d'une femme blanche et d'un Indien sont bien plus méchans que ceux d'une Indienne et d'un blanc. Heureusement les premiers sont très-rares. Voilà encore de la moisson pour les savans.

Les *Créoles*, ou ceux nés au Mexique de sang Européen, sont, parmi les Mexicains, la race par

excellence, beaucoup supérieure en esprit, en génie naturel, à cette *Divina progenies*, qu'on appelle *los Blancos*, par distinction suprême à ceux nés en Europe et importés sur ces plages.

En général, il n'y a point de canaille de la race Créole, quoique divisée en trois castes (la commerciale ou industrielle, l'agricole et la noble). Elles se montrent toutes également fières, polies et d'une certaine dignité. Si les destinées du Mexique dépendaient de cette seule race, et qu'elle ne fût pas entravée dans ses nobles sentimens et sa courageuse énergie par la faiblesse superstitieuse des Indiens, la bassesse mercenaire des *Mestizos*, les conspirations iniques des *Blancos*, et par l'influence paralysante des Moines, le triomphe de l'Indépendance Mexicaine serait à jamais consolidé.

Ce sont les Créoles qui forment à Mexico, comme dans tout le Mexique, la meilleure société, presque les seuls qui offrent de la courtoisie et de l'hospitalité aux Étrangers. Leurs femmes sont les plus jolies, les plus aimables, les plus spirituelles, et, pendant la Révolution, elles ont donné des preuves fréquentes des sentimens les plus généreux, les plus héroïques. Elles ont beaucoup de grâce dans tout ce qu'elles disent et ce qu'elles font; je leur en trouve même dans leur *ciupar*, leur fumer, contre lequel tous les Étrangers crient si hautement.

Tenant gentillement, entre l'index et l'annulaire de la main droite, leur *cigarito* étincelant, elles l'ap-

prochent nonchalamment, de temps à autre, de leur bouche, comme pour rallumer leur esprit et leur vivacité; et, formant, de la fumée qu'elles en tirent un nuage léger qu'elles poussent en avant, comme avant-coureur de la parole, elles annoncent les nouvelles grâces dont elles vont ranimer la conversation. La main gauche les exprime avant qu'elles les prononcent, et de beaux yeux noirs marquent les mouvemens et l'impatience d'une âme gênée par cette étrange occupation du passage par où elle veut se montrer. Jamais je ne les ai vues si spirituelles et si animées que quand elles fument; le feu de leurs yeux semble s'éteindre avec celui du *cigarito*. Si, quand on fait la cour à une dame, on désire s'entendre dire quelque chose de bien expressif et touchant, je conseille qu'on la prie de *ciupar*.

J'ai vu des amans se darder de la fumée du *cigarito :* c'était sans doute l'amour qui la portait de son souffle, ou l'amour lui-même métamorphosé en fumée : il est si vrai que, quand on aime, on trouve l'amour dans tout ce qui appartient à la personne aimée! Heureusement, Comtesse, je ne fume que pour faire ma cour aux Sauvages, comme vous vous le rappelez, quand nous étions sur le haut Mississipi; autrement, j'aurais, de cette manière, couru ici un grand danger de faire un péché de plus et d'une espèce toute nouvelle.

Les femmes Mexicaines ont beaucoup de grâce quand elles dansent; c'est qu'elles dansent sans af-

fectation, à la différence des dames d'un certain pays *fashionable*, qui dansent les yeux baissés, comme si elles allaient à l'église, sans jamais regarder leur compagnon, comme si elles allaient renoncer aux hommes pour un couvent. Quelle expression peut-on trouver dans une danse où il n'y a d'autres acteurs que les pieds? De cette manière, si une danse pouvait s'écrire, j'aimerais mieux la lire que de la voir. Vous savez que je n'aime pas les contradictions, tout *sévère* que je suis pour la décence.

Les dames Mexicaines donnent beaucoup de temps à la conversation, dont la plus grande partie est *céleste*, c'est-à-dire avec les Moines. Au Mexique, il n'y a pas une maison, avec une jolie femme, qui n'ait l'assistance *obligée* d'un Moine.

La toilette des Mexicaines (je vois votre impatience), il n'est pas facile de la décrire. C'est un *pot pourri*, composé de toutes les toilettes Européennes et Américaines, lesquelles ne se font pas trop bonne compagnie. Je ne les aime que dans le costume du matin, avec le *zendal* à la Vénitienne, ou le *mesaro* à la Génoise. En général, elles sont assez propres.

En fait de complimens, leur bouche en est un torrent toujours enflé; il est heureux qu'elles s'offrent un *cigarito a ciupar*, autrement, sans ce moyen de pose et d'haleine, leurs poumons pourraient en souffrir.

Les hommes en font aussi profusion, et si toutes

leurs expressions obligeantes partaient de leur cœur, tous les cœurs des César du monde, réunis en un seul, n'en formeraient pas un assez vaste pour les contenir.

Vous voyez, Comtesse, par ce que je vous ai dit des Mexicains en général, que, malgré l'abrutissement où le despotisme n'a cessé de les tenir, pour trois siècles, la civilisation a trouvé dans leur âme des prodiges d'entendement, de génie et de sentimens généreux. Je me hasarderai même à dire que, tout comparé et bien calculé, l'Esclave (la Nouvelle-Espagne) était plus avancée que le Maître (la Vieille-Espagne). Et quelle sera la supériorité des Mexicains sur les Espagnols, si, libres dans leurs nobles facultés de l'âme, ils peuvent se livrer, sans obstacles et avides d'apprendre, aux institutions nouvelles, se lancer dans l'immense carrière de la perfection humaine, que la Révolution, le temps et l'expérience leur ouvrent devant les yeux? Que le ciel seconde leurs vœux, et je les prie d'agréer les miens bien sincères pour leur prospérité.

Ici je voudrais finir ma lettre, Comtesse; mais, exacte dans ce que vous voyez faire comme dans ce que vous faites, vous exigez que je vous rende compte de trois choses, que j'ai laissées en arrière, et dont je vous ai promis la solution à Mexico. Vous avez raison, et je m'en acquitte.

Mon cheval, l'Hélène de Queretaro, est toujours à moi. Don Mariano Herrera a écrit d'une manière

satisfaisante au juge et à mes adversaires, qui se sont montrés dans cette ville, comme à Queretaro, de la plus noble condescendance. Quant à l'espoir de vous montrer personnellement l'héroïne de la tragédie de Mina, la sœur de Don Mariano, j'ai le regret de vous dire que je n'ai pas eu le plaisir de la trouver dans cette capitale : elle en est absente. Ce qu'on m'a répété des traits de son âme généreuse me la représente de même, comme une idole devant laquelle on peut désirer de brûler quelque encens de vénération. Pour ce qui concerne ma troisième obligation, je vous envoie ci-jointe la nomenclature de ma *Flora*, qui s'est même augmentée depuis Guadalaxara *. C'est ce célèbre botaniste, le professeur Cervantes, qui l'a baptisée. Les noms dont il l'a distinguée sont, en grande partie, *putatifs*, je crois, parce que toutes les plantes sont de *genus novum* ou de *species nova*, même pour le Mexique. De là on peut conclure sans hésiter, qu'ailleurs elles seront entièrement nouvelles, du moins de la dernière rareté. Je vous donne leurs noms comme ils me viennent à la main, avec leurs cartons et sans classification. C'est ma seule compétence dans une science où je suis plus que borgne. Je souhaite que cette Flora arrive en Europe, et que les savans la jugent digne de leur attention.

* Voyez à la fin du volume, n. 8.

DOUZIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Le Mexique, mis par un *Républicain* sous l'empire d'un *Saint*, et par un *Capucin* sous l'empire d'un *Diable* : folies et rébellion. — Départ de Mexico. — Avantage de voyager seul. — Le Prince Pignatelli au Mexique : ses malheurs. — Méchanceté du Ministre Alaman. — La Grande Digue de Saint-Lazare : tableaux enchanteurs qu'elle offre. — Le Volcan et les Montagnes *Matlalcuyes*. — Passage de ces Montagnes. — Le *Rio-Frio*. — Chemin par où passa Cortès. — Saint-Martin et son *Mason*. — Des restes d'anciens Temples. — Le Volcan et sa cime. — Cholula l'ancienne et son Théocalli. — La Palestine, la Rome, la Méca de l'Ancien Mexique. — Les Cholulthécas et Cortès. — Foi punique punie. — Massacres. — Conspirations des Prêtres : conséquences. — Cholula la moderne ; son Couvent de Saint-François. — Trouvaille curieuse. — La ville de Puebla : son origine ; sa situation ; ses richesses ; sa magnificence ; son commerce ; la beauté de son sol, etc. — La *Conquistadora*. — La Cathédrale ; son grand autel ; ses richesses. — La *Confession*, ou grand autel de Saint-Pierre à Rome. — Influence du climat. — Grand établissement d'éducation. — Le Révérend Don *Antonio Maria della Rosa :* sa philanthropie ; ses vertus ; son talent. — Académie des Beaux-Arts. — Aperçu historique des artistes de Puebla. — L'État de Puebla. — Son Congrès : le brigand *Gomès ;* Manifeste qui le concerne. — L'Évêque. — Séparation de l'auteur avec le

Prince Pignatelli. — *Tlascala.* — Aperçu historique de cette République et de ses peuples : trouvaille qui sert beaucoup à illustrer le nom de leurs Rois. — Les Rois Mexicains et les Rois vaincus par Abraham. — La Jurisprudence sacrée de tous les temps et de tous les pays. — Politique des anciens Tlascalthecas ; forme de leur Gouvernement. — Les Barons *Tlascalthecas* et les Barons du Médiève de l'Europe. — Les *Sections* des Anglais, les *Assises* des Français, ne sont qu'une copie étonnante d'une institution des anciens *Tlascalthecas.* — Les *Prætores Pellegrini* des Tlascalthecas et des Romains. — Les *Basilicæ*, les *Silliæ Curules* des uns et des autres. — Ce qu'étaient les Tlascalthecas à l'arrivée de Cortès. — Fables, fanfaronnades de l'histoire Espagnole sur la *Conquista* et les *Conquistadores*. — Documens et monumens contraires. — Ce sont les Tlascalthecas et d'autres peuples ennemis de Moctezuma, qui ont conquis Mexico. — La part qu'on doit accorder à Cortès et aux Espagnols. — Politique astucieuse des Espagnols pendant et après la Conquête. — Les *Tlascalthecas* devenus aussi esclaves, mais avec quelques priviléges. — Ce qu'ils ont été avant et pendant la Révolution ; ce qu'ils sont maintenant eux et leur ville. — Conclusion.

Tlascala, 28 avril 1825.

Le nom de l'endroit d'où je vous écris doit exciter et votre curiosité et votre intérêt. C'est, je crois, le plus célèbre de toute l'Amérique, et, sans contredit, le plus important de toute l'histoire du Mexique : l'endroit où les Espagnols trouvèrent l'égide puissante qui seule devait les sauver des effets de leur témérité, et les aider à cette Conquête

qu'on a tant vantée, et qui n'est due, en pure analyse, qu'aux Tlascalthecas.

Mais retournons à Mexico, où je vous ai laissée dans ma dernière lettre. Arrêtons-nous-y un instant encore, et traçons de là le chemin que nous avons jusqu'ici parcouru.

Vers la fin de mon séjour à Mexico, deux choses assez singulières occupaient le public de cette capitale, et, je crois, de toute la Confédération : un soi-disant républicain voulait donner le Mexique à un saint, et un *frère de la Charité chrétienne* voulait le délivrer à un diable. Je vais vous expliquer ces deux anomalies.

Un de ces êtres arlequins, je veux dire, un de ces acteurs de toutes les couleurs, à plusieurs rôles, lequel fut d'abord Moine, puis Révolutionnaire, *Amnististe*, Impérialiste, Centraliste, Fédéraliste, maintenant Évêque *in partibus*, voulant en quelque sorte rentrer dans les bonnes grâces du Ciel, puisqu'il se voit assez méprisé sur la terre, a fait proposer formellement au Congrès général de décréter *saint Thomas* pour patron du Mexique, comme l'apôtre, dit-il, qui vint y prêcher l'Évangile. On ignore d'où il a tiré ce *point historique :* peut-être de ces mêmes livres qui déclarent l'Amérique l'*Atlantide de Platon.* Mais la discussion n'a pas moins été vive ; et s'il a exposé son héros à la mortification d'un ballottage noir, il peut se vanter d'avoir fait retentir son nom dans tout le Mexique. Je fus tenté

de lui faire observer qu'Abdias, un des plus grands historiens des temps apostoliques, dit formellement que *saint Thomas* alla, et prêcha le christianisme dans l'Asie, même à la Cour du Roi *Gondafer;* mais, ne m'eût-il point répondu qu'il était possible à saint Thomas de se trouver à la fois en Asie et en Amérique, puisque saint Antoine s'était ainsi trouvé à Padoue et à Lisbonne? Voilà comment un zèle imprudent ou l'hypocrisie de quelque tartufe exposent au ridicule ou profanent ce qu'ils prétendent exalter et honorer.

L'autre incident historique est un manifeste par lequel l'évêque de la Sonora, dont je vous ai parlé dans ma précédente, détruit la Confédération, la souveraineté du peuple, etc., et proclame solennellement l'empire de la tyrannie à laquelle on venait de se soustraire.

Le Gouvernement a montré beaucoup de modération envers ce prélat; le public, néanmoins, ne paraît pas trop disposé à l'acquitter si indulgemment: des pamphlets soulèvent contre lui la rumeur et l'indignation publiques. On en a publié de violens. Par respect pour l'Épiscopat, sinon pour certains Évêques, je me bornerai à vous communiquer le plus châtié de ces écrits *.

Vous verrez, dans ce manifeste qu'on a parodié en forme de dialogue bien original, d'un côté, un langage conspirateur, une uniformité de principes

* Voyez-le à la fin du volume, au n° 9.

et de paroles que le Jésuitisme a combinés pour asservir de nouveau les deux mondes; de l'autre, la sagesse de la Logique et de l'Évangile.

Pour moi, si j'étais juge, je condamnerais l'Évêque à l'hôpital des fous. — Mais, il me souvient que Brutus aussi faisait le fou, et qu'il opéra une des plus grandes révolutions que l'histoire nous ait transmises.

Les journaux font un grand tapage à l'égard de l'emprunt anglais que le Gouvernement s'est trouvé dans la nécessité de faire : l'un dit : « *Malheureuse Amérique! A peine s'est-elle soustraite au joug d'une tyrannie qu'elle tombe sous le joug d'une autre!* » Mais ce n'est pas là l'affaire d'un pélerin; passons outre. Il faut nous remettre en chemin.

Je laisse Mexico et ses aimables habitans, non avec indifférence, quoique je m'achemine vers l'Est: le point sacré des Anciens, qu'ils considéraient comme le foyer de la lumière et des consolations. Hélas! Il n'offre à moi que l'aspect des malheurs de mon pays; des souvenirs amers; un présent qui recule, et un avenir ténébreux, moins flatteur que menaçant. Mais j'y possède votre amitié — Je pars avec plaisir.

D'un caractère irrésistiblement indépendant, je n'aime ni à contrarier ni à l'être; il me plaît d'aller, de m'arrêter et de voir sans gêner et sans qu'on me gêne. La volonté d'un seul, si elle émane d'une âme ferme et résolue, franchit les obstacles, surmonte les dangers et va loin; un homme seul ne donne

aucun ombrage, et avec son fusil, son hameçon, etc., il trouve partout à vivre. Plusieurs volontés, au contraire, ne fût-ce même que deux, quoique bien combinées, se croisent, se heurtent, échouent ou s'arrêtent; et les besoins, la disette, le découragement, la jalousie, ou les craintes des peuples qu'on rencontre, font souvent reculer le nombre. C'est le premier moyen qui seul a pu me pousser au milieu de hordes des plus féroces sauvages, et me ménager, en les montrant à la géographie, la découverte des sources du Mississipi, et l'aspect de tout son cours immense; c'est par le second qu'ont manqué de succès tous les efforts des expéditions nombreuses qui avaient tenté avant moi cette entreprise. Voilà pourquoi j'ai aussi, dans le Mexique, toujours voyagé seul et fort de ma propre volonté.

Mais je n'ai pu me refuser à la compagnie d'un ami, de Mexico jusqu'à Puebla : un ami qui avait la bonté de regarder la mienne comme un soulagement à ses malheurs, et qui me fournissait souvent l'occasion de faire écho aux accens de son admiration pour vos sublimes qualités. Devinez quel ami, Comtesse! l'infortuné Prince Pignatelli Cerchiara; de ces Pignatelli, dont la renommée remonte l'illustre famille aux siècles les plus historiques du medièvе; le personnage, que nous avons vu lieutenant-général, gouverneur de Naples, ambassadeur, et commandant une des divisions que l'in-

grat, l'imprudent Murat, associa aux Anglais et aux Autrichiens pour combattre son bienfaiteur et son maître; une de ces divisions qui contribuèrent à plonger l'Italie dans l'esclavage où elle se retrouve, et ouvrirent ensuite au traître lui-même la catastrophe et le tombeau de *Pizzo*.

Pignatelli, jeté par les changemens politiques, et par des tracasseries domestiques, dans le vague d'une vie ambulante et sans dessein, sa destinée le porta dans le Nouveau-Monde. Il croyait trouver à Philadelphie, dans Joseph Bonaparte, une consolation à ses malheurs, une récompense de ce qu'il venait lui dévoiler, mais il ne vit en lui qu'un de ses anciens Rois; et vous savez que les Rois, en général, ne se piquent pas trop, ni de générosité, ni de reconnaissance.

Toujours poursuivi par le besoin, qui redouble les privations pour celui qui n'a jamais connu que la prospérité et la grandeur, il tourna la proue vers l'Hespérie de l'Amérique; vers le Mexique: le Dorado, l'appeau de tous les hommes, ou avides, ou désespérés.

Il arriva à Mexico, que le comte Luchesi était encore en chemin pour s'y rendre. Son nom illustre l'accompagnait, et ce nom est le même, et de la même famille que celui de l'héritier du *Marquisado del Valle*.

Vous savez qu'André Pignatelli, colossalement riche, et puissant Ministre, sous les premiers Bour-

bons de Naples, fit de ses domaines quatre majorats, en faveur de ses quatre enfans; de là les Pignatelli, ducs de Monteleone; les Pignatelli, princes de Strongoli; les Pignatelli, princes de Cerchiara, et les Pignatelli, princes.... je ne me rappelle plus de quelle ville ou province.

Il vit cet immense héritage de Cortès entre les mains de toutes sortes de harpyes et de *Cacus;* il se crut autorisé, par sa parenté avec Monteleone, à s'en mêler. Cependant Luchesi arrive; don Lucas Allaman, qui avait déjà les arrière-pensées que, dans la lettre précédente, nous lui avons vu accomplir, lui peint Pignatelli comme un Usurpateur des droits et des pouvoirs que le Duc héritier avait fondés en lui seul, Luchesi; et sème des sentimens de discorde et d'animosité entre deux personnages, entre deux compatriotes, qui se devaient réciproquement tous les égards possibles, dignes d'un mutuel respect sous tous les rapports. Un tribunal (ou Allaman) interdit Pignatelli, et Luchesi (ou Allaman) exclut entièrement le Prince malheureux, le parent de Monteleone, de tout emploi, de toute participation à cette *Cocagne*, où s'étaient engraissés, et s'engraissaient encore, tant de fripons étrangers à la famille, qu'on aurait pu chasser, comme indignes de toute commisération.

Dans toute cette affaire, le comte Luchesi, environné et surpris par une caterve d'intrigans puis-

sans, n'est coupable que de faiblesse, et de certain manque de générosité; on ne peut reprocher à Pignatelli que quelque imprudence; et sa situation malheureuse, ses relations de parenté avec Monteleone sont des excuses. Allaman en est le Séjan, le Tartufe et le triomphateur.

Après le départ de Luchesi, cet homme, jaloux jusque de la présence de Pignatelli, lui a de même fermé tout accès à quelque emploi qu'il ait sollicité auprès du Gouvernement; c'est ce qui l'a forcé de partir pour Oaxaja, où le Général Bonilla l'a appelé, en ami ou en protecteur.

J'ai dû m'occuper un instant de cette affaire, malgré ma répugnance prononcée pour tout commérage, et surtout pour les *chik-chaks* privés. Les Protées l'ont représentée d'une manière calomnieuse, tantôt contre Pignatelli, tantôt contre Luchesi, selon la couleur que leurs fins leur conseillaient; et je devais à deux amis distingués l'empressement de dévoiler les ressorts trompeurs qui animèrent leur rivalité, et surprirent leur dignité et leurs sentimens généreux; il m'importait de dissiper les fâcheuses préventions que la méchanceté se serait étudiée à répandre contre l'un ou l'autre, au delà de l'Atlantique. Au reste, devant vous parler de Pignatelli et de son infortune, il fallait bien vous initier aux nouvelles causes qui ont empiré sa situation, ne fût-ce que pour exciter en sa faveur et

la sympathie des amis, et celle de ses parens, qui semblent assez indifférens à son sort malheureux. — Mais poursuivons.

Dans les temps du Vieux Mexico, en sortant de la ville du côté de l'Est, on marchait dans l'eau : il n'y avait point de *calzadas*, de digues, qui joignissent cette Capitale à la terre ferme, comme au Sud, à l'Ouest et au Nord; maintenant c'est sur une digue magnifique qu'on parcourt les quatre premiers milles de la route de Puebla : de la porte de Saint-Lazare jusqu'à *los Reyes*.

Le Vice-Roi Velasco la fit construire, après l'inondation qu'éprouva Mexico, en 1553; dans le but, d'abord, d'empêcher l'irruption des eaux du lac de Chalco sur celui de Tescuco.

Cet ouvrage souffrit beaucoup dans une autre inondation, en 1580; et il fallut, en 1604, le rétablir totalement. La Capitale ne fut pas moins inondée, en 1607; ce qui fit voir l'inutilité de toutes ces *calzadas*, et penser sérieusement aux moyens de la préserver de ces fléaux destructeurs. Ce fut alors que fut conçu le projet du fameux *Desague*, que nous avons vu. Construite sur le modèle de celles des anciens Indiens, cette digue est d'un passage agréable, entre des myriades d'oiseaux aquatiques de toute espèce; elle offre comme un phénomène étonnant, dans la diversité surprenante des eaux qu'elle partage : douces, sur sa droite, celles du lac de Chalco; salées, sur sa gauche, celles du Tescuco.

Des collines pyramidales, qui s'élèvent à l'Est-Sud-Est masquent une grande partie des beaux parages que baignent les eaux du Chalco. On ne se rassasie point de voir tous ceux qui s'étendent à l'Est-Nord-Est sur les bords du Tescuco. Le tout, dominé par le Grand Volcan et d'autres montagnes qui l'environnent, forme un tableau des plus variés et des plus imposans que la Nature offre et à l'artiste et aux âmes sensibles.

On peut reposer ses yeux et son imagination, pendant qu'on traverse le pays nu aujourd'hui et toujours assez stérile des anciens Tepanacas, jusqu'à ce qu'on commence à monter le passage romantique, qui, séparant le Grand Volcan, au Sud, des montagnes *Matlalcueyes*, au Nord, conduit le voyageur, tantôt sur la crête des rochers escarpés, tantôt dans des vallons profonds; ici, sur le bord de riantes prairies, là, à travers des bois épais, où le sapin et le cyprès couvrent d'un deuil touchant, éternel, le Ciel et la Terre.

Arrêtez-vous d'abord sur un petit promontoire au-dessus de la *Venta* (ou mauvaise auberge) de Cordova. L'âme apathique des habitans ne vous l'indiquera pas, mais la vôtre saura bien le trouver. De là vous dominerez toute la vallée de Chalco, une grande partie de celle de Mexico, dont les dômes et les clochers semblent des points imperceptibles, qui se perdent contre le bord Oriental des montagnes de Toluca. Derrière, sur la gauche, le

Volcan.... mais voyez-les par vous-même, ces grandes perspectives, cette réunion de choses sublimes que vous ménagent la Nature et l'Optique.

De sombres sinuosités, que le soleil ne pénètre jamais, forment le sommet de ce passage. Arrêtez-vous dans celle qu'on appelle le *Plano ;* tournez-vous au Sud, et, les yeux élevés, vous serez étonnée de voir le Volcan rivaliser encore avec les Cieux, quoique vous soyez déjà peut-être à plus de deux mille pieds au-dessus de la vallée de Mexico, qui est elle-même, d'après M. de Humboldt, à deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer.

De là on descend pour cinq milles environ jusqu'à *Rio-Frio*, ainsi nommé d'un ruisseau d'une eau toujours très-froide : il est même dangereux d'en boire un peu échauffé. Là vient aboutir un des points historiques les plus importans de la Conquête; et dont l'intérêt se rehausse encore par le silence de tous les écrivains qui semblent ne l'avoir pas remarqué. Pour l'expliquer, il faut revenir un instant sur l'histoire de la Conquête.

Quand Cortès se fut ménagé l'amitié des Tlascalthecas, il résolut de marcher droit sur Mexico. Le chemin qui conduit directement de Tlascala à Mexico, traverse les montagnes de Tlascala, de l'Est à l'Ouest, va aboutir entre Tescuco et Otumba, et passe sur la *calzada*, ou digue, que je vous ai montrée de San-Christobal. C'est le chemin que Cortès

voulait tenir, et que lui indiquaient les ambassadeurs de Moctezuma, chargés déjà de l'inviter. Mais le Renard Castillan, se doutant de quelque piége, de quelque embûche, prétexta que ses soldats, n'aimant qu'à surmonter des difficultés et à braver des dangers, n'allaient jamais par des grands chemins; qu'ils choisissaient ceux presque inaccessibles à tout autre, et il prit un chemin sauvage, longeant les revers Orientaux des montagnes *Matlalcueyes*, qui, de Tlascala, conduisent du Nord au Sud au grand Volcan, et alla aboutir précisément au Rio-Frio. Ce fut là qu'il reçut aussi une députation de *Cholultecas*, et qu'il obtempéra à leurs instances de se rendre à Cholula, où nous verrons tout à l'heure la catastrophe qui l'y attendait et dont il sut triompher.

On descend, pendant 18 milles environ, de Rio-Frio à Saint-Martin, toujours sur un plan doucement incliné, à travers un pays varié. Saint-Martin est sis au milieu d'une vaste plaine, très-riche en toutes sortes de denrées, et les montagnes qui le surmontent lui donnent de l'eau en abondance pour une irrigation utile. C'est un village qui montre partout de l'aisance. Il faut en excepter le *Meson*, l'un des plus misérables et des plus sales, un cloaque; mais on ne l'appelle pas moins la *Sainte-Trinité.* Je frémis toutes les fois que j'entends prostituer ainsi les noms et les choses les plus sacrés! Comment alors distinguer les églises? Tout est ainsi profané dans

le Mexique, ou par l'aveugle superstition des uns, ou par l'intérêt sordide des autres.

A moitié chemin, de Saint-Martin à Puebla, je laissai Pignatelli, qui voyageait en voiture, et pris, avec un guide, une route de traverse qui mène à *Cholula*, à quatre ou cinq milles au Sud du grand chemin. Son grand *Theocalli* se montrait de loin à mes yeux, et je ne pus résister.

En traversant cette campagne, on trouve, dans un endroit tout solitaire, deux grandes buttes isolées, formées par des blocs en pierres entassés, dont la masse cyclopéenne étonne. Tout porte à croire qu'on a dû les transporter jusque du bord du revers Oriental du grand Volcan, qui se manifeste là, à la distance de 12 à 15 milles, sous une forme pyramidale, de la plus sublime majesté. C'était un beau jour : on le voyait tout entier. Un seul petit nuage, que quelque savant croit être de la *fumée*, mais qui, à mon avis, n'est qu'une petite vapeur d'attraction, couvrait sa crête altière, et, comme un lien de conjonction céleste, l'unissait au firmament. Ces deux buttes étaient certainement le commencement ou les ruines de deux *Theocalli*.

Les Tulthecas, je vous l'ai dit, émigrèrent les premiers du Nord, dans l'Anahuac, s'établirent à Tula, et, affligés par la peste et d'autres calamités, furent ou dispersés ou anéantis. On prétend qu'une partie des premiers vinrent fonder la ville de Cholula, et bâtirent le grand Theocalli, qui y

existe encore, le consacrant à leur Dieu *Quetzalcoalt.*

Cette grande masse, qu'on ne saurait appeler un bâtiment, est une colline artificielle, élevée en forme pyramidale, ayant à sa base, carrée, plus d'un mille de circonférence ; elle est formée de grandes mottes de terre, coupées en forme de grandes briques ; et l'on voit encore quelque part les interstices qui les séparent. Il paraît qu'elle était composée de quatre étages rentrans, un de moins qu'au grand Theocalli de Mexico ; mais ils devaient être bien plus larges, et la masse bien plus grande. Il paraît même que ce monument de la Religion de Cholulthecas, était encore loin d'être achevé. On y monte maintenant par une rampe inclinée coupant les étages, et tournant à *zigzag.* Peut-être est-ce la même que l'ancienne ; du moins on ne voit les traces d'aucune autre.

Sur le plateau de la pyramide, on a élevé une église à Notre-Dame-de-los-Remedios, dont le prêtre desservant doit être de race pure Indienne. Cette église occupe probablement la place où figuraient autrefois les deux *Sancta Sanctorum,* les deux foyers du feu sacré, et l'autel des grands sacrifices. Elle y occupe la place que, comme j'ai déjà observé, aurait dû occuper la Cathédrale de Mexico sur le Grand *Theocalli.* Elle y règne majestueusement, quoique petit et chétif bâtiment.

Un écrivain a dit que cette pyramide était creuse.

Il paraît que non : on a seulement trouvé quelque petit caveau, peut-être mortuaire, du côté du Nord, où des *Barberini* en ont coupé une partie pour y frayer le chemin qui, de Cholula conduit à Puebla. Je ne vous raconterai rien de plus de cette antiquité, vous renvoyant à ce qu'en dit M. de Humboldt; après lui ce serait audace que de vouloir approfondir ce sujet. Je me bornerai seulement à remarquer que, perché sur le haut du clocher, je me suis vu pour un instant le *dominateur* d'une des parties du monde les plus extraordinaires.

Cholula, au temps de la Conquête, était une ville des plus considérables de l'Anahuac, en puissance temporelle, et la première en puissance spirituelle : c'était la Palestine, la Rome, la Meca de l'Anahuac, l'endroit où tous les peuples de ces vastes régions se rendaient en pélerinage pour visiter les *Lieux Saints ;* où les Dieux et les prêtres faisaient plus de miracles qu'ailleurs, et dictaient les plus pures doctrines de la foi. Et, chose singulière, tous ces peuples regardaient les Cholulthecas, comme dans le Vieux-Monde on regarde les Palestins, les Romains et ceux de la Meca, des *hommes de Sanctuaires*, des marchands d'indulgences, des Pharisiens avides et simoniaques. Autre rapprochement non moins bizarre de cette *Ville Sainte* avec les nôtres : elle regorgeait de pauvres, d'escrocs et de filous, tandis qu'on n'en trouvait pas dans toutes les autres villes du Mexique. Ce grand

sanctuaire était donc le sanctuaire universel des différens peuples du Mexique; comme d'autres sanctuaires le sont ailleurs pour d'autres peuples. On a beau dire, d'un bout à l'autre *des mondes*, toutes les religions se rencontrent plus ou moins analogues, quand elles reposent sur l'imposture et l'intérêt.

A Cholula, outre le grand temple, il y avait, dit-on, autant de petits temples que de jours dans l'année. Certes, cela seul annonce une ville aussi grande que sainte. On voit, encore par quelque endroit que la tradition des Indiens vous indique, qu'elle s'étendait bien loin sur la vaste plaine qui l'environne.

Cholula était une espèce de République qui, avec tant de prêtres et de sanctuaires, devait être bien aristocratique, ou plutôt oligarchico-théocratico-aristocratique.

On dit que la *foi punique* y régnait plus que partout ailleurs dans le Mexique, et que ce fut sous sa devise qu'ils invitèrent Cortès à recevoir leur *dévoûment d'amitié et d'obéissance au Grand Roi de las Castillas.* Sans *Doña Marina*, et une autre femme qui lui apprit le *grand secret*, Cortès était pris au piége, et perdu avec tous ses *invulnérables;* tant il est vrai que les complots des prêtres sont les plus formidables ; et ils ne ménagent ni les peuples ni les rois.

Cortès ne perdit pas de temps : renforcé des

Tlascalthecas, qui le suivaient en grand nombre, il fondit d'abord sur les prêtres et les Seigneurs, et brûla, avec les temples, tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Que le Ciel et la sagesse de nos Rois nous délivrent du malheur de si terribles réactions! En contraignant les peuples à s'insurger contre leurs usurpations et leur tyrannie, les ennemis de l'Humanité, sous le voile de la Religion, portent de bien fâcheuses atteintes au Catholicisme; et ceux qui les favorisent, dans l'espoir d'un appui, oublient peut-être qu'avec eux on ne va jamais qu'à leur suite, et souvent à sa propre perte.

On dit que Moctezuma trempait dans cette conspiration; aussi, Cortès, à son départ de Cholula, pour continuer sa route, au lieu du chemin ordinaire qui de Rio-Frio mène à Mexico (celui que nous avons fait en venant), en prit-il un autre sur la droite, à travers les Cordillières *Matlalcueyes*, afin d'éviter de nouvelles embûches. Il alla aboutir à Tescuco; là, il se dirigea vers le Sud, passa par Chalco, et rentra dans la grande Capitale de l'Anahuac, par la *Calzada* de *Iztapalapan*, la Calzada Méridionale.

Ce grand détour, à travers des obstacles que les Mexicains croyaient insurmontables, et la leçon qu'il donna aux Cholulthecas, ne contribuèrent pas peu à rehausser à leurs yeux sa *Divinité* et celle de ses aventuriers, et à faciliter son entrée dans Mexico. — Enfin, Cholula l'ancienne fut une des

trois Républiques qui opposèrent une invincible résistance contre les Rois de Mexico. Les deux autres étaient Tlascala et *Huetxocingo.*

Cholula moderne est encore un grand village, très-riant, dont les rues sont spacieuses et coupées au cordeau. Autour sont beaucoup de jardins potagers, dont les haies de Maguey forment des petits carreaux, qui, vus du sommet de mon clocher, offrent un assemblage très-étendu de parterres bizarres.

Le couvent de Saint-François est un des plus anciens du Mexique. On voit par sa structure qu'il a été fondé au milieu du sang et de la discorde : il a l'air d'une forteresse, tenable même contre des armes que n'avaient pas les Indiens. J'y ai trouvé une curiosité : un petit registre des premiers baptêmes et des mariages que les moines de la Conquête y célébrèrent sur leurs premiers néophytes. Le baptême est représenté par une tête avec le nom chrétien du Catéchumène ; le mariage, par deux têtes, mâle et femelle, qui se regardent, et on y inscrit les noms Chrétiens et Indiens des deux époux. Ils sont sur un papyrus différent de ceux que nous avons déjà vus ; je ne sache à quelle espèce végétale il appartient. J'ai pu l'obtenir, moyennant une *elemosina* pour une messe ; mais les messes sont chères au Mexique : avec l'argent que cette messe me coûte, je pourrais en faire dire cinquante en Italie. Continuons notre chemin, et joignons Pignatelli, qui nous attend à Puebla.

Il m'avait fait préparer un bon souper chez un de ces Créoles courtois et hospitaliers, qu'on trouve assez souvent au Mexique : chez D. José Garcia, l'un des plus riches et des plus honnêtes particuliers de la ville.

Puebla est peut-être la seule ville du Mexique qui soit née entièrement Espagnole; toutes les autres ont été rebâties sur les ruines de villes ou de villages Indiens.

Quand la Conquête fut en quelque sorte assurée, la mer vomissait tous les jours sur les côtes de l'Anahuac des batelées de *Loups affamés*, qui venaient échanger la morgue et la foi Espagnoles avec l'or et la liberté de ces infortunés Indiens. La ville de Mexico en regorgeait et n'avait plus la capacité ni physique ni morale de les contenir. On avisa de fixer une colonie où ces harpyes deviendraient moins voraces en se rassasiant un peu des fruits de la terre. Le site de l'actuelle Puebla fut bien choisi, réunissant tout ce dont la nature peut couronner l'industrie : et les premières exploitations du terrain répondirent prodigieusement à l'essai : la terre, comme celle d'Isaac, rendait le cent pour un; les sources d'une eau cristalline fournissaient une boisson salubre, et les ruisseaux découlant du Volcan, de *los nevados*, etc., fertilisaient les champs d'une irrigation nitreuse, imprégnée de sucs végétaux. Le coton et le fil de Magney y abondaient sans le secours de l'agriculture, de même que tous les

fruits du pays ; ce climat céleste, le pays riant, doré par un soleil rayonnant d'une splendeur nouvelle, et sa situation, presque mitoyenne entre Mexico et Vera-Cruz, étaient autant de prophètes de sa prospérité future. Le plan de la ville fut tracé sous les auspices de la bénédiction du Frère Toribio Motilinia, ce moine, homme de grand mérite, que nous avons déjà vu l'un des premiers *Conquistadores.*

Elle ne fut d'abord qu'une petite réunion de huttes bâties en chaume ; plus tard des murailles en pisé, et enfin des bâtimens en pierres en ont fait une des plus belles villes du Mexique, disputant maintenant à Guadalaxara la primatie, après Mexico. Elle est la ville la plus commerçante de l'Anahuac, si l'on excepte Mexico, Saint-Louis-Potosi, Vera-Cruz, et les autres entrepôts maritimes qui s'ouvrent maintenant sur le Golfe.

Comme Mexico, elle est presque toute sacrée ; je veux dire qu'elle appartient, les trois quarts, aux prêtres, aux moines, aux religieuses, aux Congrégations, etc., ainsi que les terres de la Province. C'est encore une grande ressource pour le trésor national.

Les couvens et les églises y sont superbes. Voyez Saint-Dominique, Saint-Augustin, Saint-François. Dans cette Église, on vénère une image de la Vierge, sous le nom de *la Conquistadora;* c'est la profaner de la manière la plus imprudente : ce serait assez pour inspirer de la haine, au lieu de l'a-

doration, si les Indiens pouvaient exercer leurs facultés intellectuelles, indépendamment de la volonté des moines. Il est cruel (disent quelques-uns) de voir faire offrande à la *Conquistadora* du peu que les *Conquistadores* n'ont pas pu nous arracher !

Aux Carmes, on voit quatre beaux tableaux de Morillo ; il y en avait huit ; mais un de ces *distributeurs* de belles *promesses* de liberté, et d'*incendies*, qui ont aussi tant de fois bouleversé la pauvre Italie, vint, pendant la Révolution, flatter ces peuples de la *protection* de son *Cabinet*, en convoita quatre, et sans doute les meilleurs ; et on n'a plus rien su, ni de lui, ni de son *Cabinet*, ni des tableaux.

La Cathédrale est, de même que celle de Mexico, un des plus beaux temples du Monde, et surtout un des plus riches. Le grand autel a coûté presque un demi-million de piastres, et tout est du pays ; les marbres et la main d'œuvre, l'or et l'argent, qui y dominent avec élégance, quoique avec profusion ; deux choses qui rarement s'accordent ensemble. Si Saint-Pierre, à Rome, n'avait pas sa *confession*, il envierait cet autel à la Cathédrale de Puebla ; mais la Cathédrale de Puebla ne lui envie pas sa *confession;* car on sait ici, comme ailleurs, qu'elle a coûté, comme les Palais du *Népotisme*, la destruction des plus beaux monumens de l'Antiquité.

La façade et les deux tours, avec tout l'intérieur de ce grand édifice offrent un ensemble architecto-

nique, auquel on est bien loin de s'attendre quand on débarque des deux mers sur les plages misérables du Mexique. Chose étonnante! partout ailleurs, c'est dans les plaines et près de la mer qu'est réuni ce qu'il y a de grand dans le pays; ici on le rencontre sur les plus hautes montagnes et dans les terres les plus reculées. Un bon climat est le premier des bienfaits de la Nature, et l'une des principales influences sur l'industrie et les beaux-arts. Témoin notre pauvre Italie, où le génie renaît toujours de ses propres cendres, malgré les efforts qu'une politique anguicrinite et le vandalisme le plus barbare emploient sans cesse pour l'éteindre ou l'avilir.

Puisque nous sommes sur l'article *églises*, n'oubliez pas, si vous venez dans ces pays, d'aller offrir vos prières à Notre-Dame-de-Loreto, située sur le sommet de la colline qui domine la ville au Nord. La promenade qui vous y conduit et la vue que l'endroit vous offre donneront de la ferveur et en même temps du prix à votre dévotion.

Puebla est la Capitale de l'État fédéral du même nom; elle pourrait l'être d'un empire, comme Mexico, Guadalaxara et Valladolid, la Capitale du Mechouacan, tant elle brille de beaux édifices, de belles places; tant elle regorge de richesses territoriales, et se distingue par des établissemens d'utilité publique.

Elle vient d'ouvrir une grande école gratuite où la

jeunesse trouve une éducation complète, depuis les premiers rudimens de l'enseignement mutuel, jusqu'à la latinité, les mathématiques et la philosophie. Toute la jeunesse étant dirigée par le zèle vraiment patriotique, et, en conséquence, purement religieux, du Révérend *D. Antonio Maria de la Rosa*, éclairée par ses lumières profondes, et encouragée par sa douceur et ses manières, les plus attrayantes, elle n'a besoin que de bonne volonté et de docilité pour bien réussir.

Cet homme distingué a réuni dans le même local, qui est vaste et bien distribué, une Académie de beaux-arts, également gratuite. C'est une nouvelle magie philanthropique, qui, mettant les jeunes gens en contact du beau et du sublime, agace leur émulation, leur ambition de passer de l'instruction de première nécessité à celle du crayon, du pinceau, du burin, du ciseau, etc.; de se montrer dignes d'entrer dans le temple *delle tre arti sorelle.*

Cette institution est fille du génie et de l'âme bien née de ce vénérable ecclésiastique, et, au noble exemple de sa générosité, tous les citoyens notables, le Congrès lui-même, dont il est le Président, se sont empressés de venir au secours de son projet. Elle prospère, et sera un jour un monument illustre de son illustre fondateur.

Je voyais dans les Églises et dans les maisons particulières de beaux tableaux, de belles sculptures en bois, et l'on me disait qu'ils appartenaient à des

ciseaux, à des pinceaux Créoles; je regrettais de n'avoir pas le loisir de m'en occuper pour me ménager un petit aperçu historique des arts et des artistes de cette ville distinguée. Mais ce Révérend Père du peuple et des Étrangers, aussi aimable qu'instruit, voulut lui-même venir à mon aide, et, dans peu de pages, me donna tout ce que je désirais connaître. C'est une pièce pleine de grâce, d'élégance, d'éloquence, d'une critique à la fois profonde et impartiale; son style modeste, tranquille et coulant, fait aimer la langue Espagnole. C'est un morceau précieux que je serais fâché de perdre, et que je garderai toujours avec orgueil, comme un gage de bonté de cet illustre personnage : je vous en envoie une copie très-fidèle *. C'est de tous mes envois, y compris même mes lettres, le seul, qui, à mes yeux, me mérite vos remercîmens.

Voilà, Comtesse, un prêtre comme il en faudrait beaucoup! Et ne croyez pas qu'il ait trempé, comme tant d'autres prêtres et moines, ses sentimens libéraux à l'enclume du Fanatisme et des réactions! Non, Comtesse, ses mains de paix n'ont jamais été souillées par les armes de la guerre; il ne s'est jamais éloigné des devoirs du sacerdoce; en prêchant le bien qu'il fait, et en faisant le bien qu'il prêche, il a mieux servi son pays que ces prêtres et moines poussés par l'Irréligion ou l'Ambition à jeter le bré-

* Voyez-la à la fin du volume sous le n° 10.

viaire pour l'épée. Toujours modéré sans cesser un moment d'être bon Patriote, il a été élevé aux premières dignités de l'État, parce que l'Église le chérit, que le Public l'admire, et que tous les hommes de bien apprécient ses talens et ses hautes qualités du cœur.

L'État de Puebla, quoique nouveau comme tous les autres, et plus environné d'obstacles de toutes sortes, est déjà fort avancé dans ses institutions administratives, judiciaires et économiques.

Aucun État de la Confédération n'a été plus agité par les convulsions politiques. C'était le foyer principal de toutes les intrigues, de toutes les conspirations des Espagnols contre-révolutionnaires, et le théâtre des réactions qui les suivirent. Des chefs de factions, sous des prétextes spécieux de défense, livraient le pays à toutes les horreurs de passions avides et parricides.

Récemment encore, un certain *Vicente Gomes*, qui, pendant la révolution, a figuré, tantôt en patriote, tantôt en séditieux, tantôt en traître, et toujours en monstre, parcourait la province, à la tête d'une horde de brigands, simulant une révolte contre le Gouvernement, prétendant lui faire la loi et le forcer à chasser tous les Espagnols; et, sous ce prétexte, couvrait le pays d'assassinats et de rapines, pour s'emparer de tous les convois de Vera-Cruz à Mexico, *et vice versâ*, et assouvir les passions les plus brutales et les plus sanguinaires. Maintenant

il s'est retiré, après une amnistie honteuse; mais des restes de sa bande, et lui-même peut-être, infestent encore ces contrées et les grands chemins. Pour vous donner la plus exacte idée de cet homme et de l'état où il avait réduit le pays, j'ai transcrit un passage d'un manifeste du Président du Congrès, le Révérend de la Rosa. C'est un fragment digne de son éloquence sublime et de son âme généreuse. « Sin otras luces (Gomez) que una ciega inclinacion a los vicios mas degradantes, fortificada por el exercicio constante de ellos; sin otro titulo, que su antojo, y sin otro motivo, que el desanfreno de su furor, osa intimar a la cara patria que renunce à la posession de sus libertades, y que se abeze y se encorve de nuevo bajo el yugo que gloriosamente quebrantò. Estremo increibile de temeridad! Loco arrojo que las voces no bastan a esplicar en lo que incluye de absurdo, como la indignacion no alcanza a perseguir con la vehemencià debida a lo que tiene de perfido! — Pretender que la ilustracion ceda su puesto al capricho de un rudo salvage! Intentas que desaparezcan nuestras sabias instituciones, fruto de los costosos sacrificios de tantos anos, nada mas que porque a si place a un ruin y lascivo satyro, a un feroz y despiadado ciclope!

» Vengad, o pueblos, el oprobrio conque os deshonra el soez tirano que aspira a incadenaros; repeled con noble fiereza el vilipendio con que trata

de abatiros ; purgad vuestro delicioso territorio de ese infame monstruo, que doquiera que posa sus immondas plantas, lleva consigo el llanto, el luto y la desesperacion. » *

Pour achever le portrait de ce monstre, j'ajouterai un autre fait historique. Tous les Espagnols qui tombaient entre ses mains, pendant la Révolution, échappaient difficilement à son couteau homicide ; il mutilait ceux à qui il *faisait grâce*, pour qu'ils n'eussent pas, disait-il, à renouveler leur race.

Avant de quitter la Puebla, je dois vous dire un mot de son Évêque. C'est un personnage de mérite, très-distingué par ses talens, ses nobles manières,

* J'ose le traduire ; mais je doute que la traduction vaille l'original :

« Sans autre lumière qu'une aveugle inclination à tous les vices les plus infamans, fortifiée par l'exercice constant qu'il en fait ; sans autre droit que son audace ; sans autre mobile que le sentiment de sa fureur effrénée ; il ose intimer (Gomès) à notre chère Patrie de renoncer à ses libertés, de s'abaisser et se prostituer de nouveau sous le joug qu'elle a glorieusement brisé. O témérité extrême, incroyable ! O si folle présomption qu'on ne trouve pas dans la langue d'expression assez forte pour en caractériser l'absurdité, et dans l'indignation assez de véhémence pour foudroyer ce qu'elle a de perfide ! Prétendre que la Civilisation recule devant le caprice d'un rude Sauvage ! Tenter le renversement de sages institutions, fruits de coûteux sacrifices de tant d'années, rien que pour le bon plaisir d'un Satyre lascif et éhonté, d'un féroce et sanguinaire Cyclope !

» Vengez, ô peuples, l'opprobre dont nous déshonore le tyran sordide qui aspire à nous enchaîner ! Repoussez, avec une noble fierté, l'avilissement où il s'efforce de vous ravaler ! Purgez ce beau pays de ce monstre infâme qui, partout où il porte la plante immonde de ses pieds, traîne à sa suite et imprime la douleur, le deuil et la consternation ! »

et son amabilité : à tel point qu'on lui fait un crime d'*avoir plu à tout le monde.*

Président des Cortès d'Espagne, quand Ferdinand rentra du mauvais collége de Valencey, où, comme tant d'autres, il *n'a rien appris et rien oublié*, il plut à son souverain, et fut nommé Évêque de Puebla, la ville qu'il représentait, et où il n'était que chanoine. Rentré dans sa patrie, et à son poste, il s'y tint assez bien avec toutes les factions qui s'y succédèrent. Impérialiste avec Iturbide, Centraliste avec les Alaman, les Bravo, etc., et il est maintenant Fédéraliste avec Victoria et Guerrero. Cette heureuse conduite pourrait le faire paraître Épicurien, comme les prêtres de tant d'autres pays, dont le motto est *Dùm vivimus, vivamus et in abundantiâ et lætitiâ;* mais, suivant moi, c'est le vrai homme de l'Évangile, qui se répète à chaque nouveau météore. *Obedite præpositis vestris, etiamsi discolis*, et marche son chemin avec ses 80,000 piastres par an, avec son goût pour les beaux-arts, avec son beau palais, dont *la Sobrina* n'est pas le meuble le moins précieux.

Le temps arrive de nous séparer du prince Pignatelli, que nous ne verrons peut-être plus. Je lui fis accepter tout ce que ma situation, plus heureuse que la sienne, me permettait de lui offrir; plus heureuse, car jusqu'à présent ma fière indépendance ne s'est encore jamais baissée, ni devant la morgue des parvenus, ni devant la hauteur des grands, ni

devant le besoin.—Nous nous sommes embrassés, non sans nous baigner de larmes.—Il partit pour Oxaja.... Que le ciel le bénisse!... Je me dirigeai vers cette ville (Tlascala).

Parmi les peuples qui, du Septentrion, émigrèrent au Sud, et vinrent s'arrêter dans la vallée de l'Anahuac, ou de Mexico, étaient aussi les *Theochichimecas.*

Accueillis hospitalement par Xolotl, premier Roi de Tescuco, ils se fixèrent d'abord sur le bord Oriental du lac de ce même nom, entre les Tescucos, les Xochimilcos, les Colhuas, les Tepanecas et les Chalcos, peuples qui les avaient précédés, et qui s'étaient déjà établis en nations différentes, quoique leur empire ne fût pas plus grand que la ville ou village respectif, sous le nom duquel ils s'étaient rebaptisés.

Leurs besoins grossissaient avec leur population, et le pays, aride sur les bords du lac, stérile et rocheux sur la montagne, ne donnait qu'un peu de pêche et un peu de chasse. La nécessité de s'élargir inspira de la jalousie à leurs voisins. Les Tescucos, au contraire, déjà puissans et sans crainte, les laissaient faire; et peut-être les poussaient à quelque entreprise pour affaiblir les nations voisines, et redoubler ainsi leurs forces et leur puissance, en empirant celles des autres, d'après l'école du Cabinet de Saint-James. Les Xochimilcos, Colhuas, Tepanecas et Chalcos donnent dans le piége, s'arment pour détruire les

Theochichimecas; mais le désespoir et le besoin combattaient dans les rangs de ces derniers, encouragés d'ailleurs par des assurances secrètes des Tescucos. Ils attaquent avant d'être attaqués (car on est toujours plus résolu quand on n'a rien à perdre), battent l'ennemi en détail, et triomphent.

Mais ensuite la force des *Theochichimecas* faisait la faiblesse des Tescucos. On envoya dire aux vainqueurs le *fin mot;* ils le comprirent. Se voyant alors entre deux ennemis, et de vainqueurs pouvant devenir vaincus, ils capitulèrent, obtinrent un passage, et, rôdant autour du Volcan, allèrent aboutir sur sa droite, dans ces belles plaines que je vous ai déjà montrées du sommet du clocher du nouveau sanctuaire de Cholula.

Là ils se partagèrent en deux colonnes : une s'achemina vers le Sud et peupla ces régions qui s'étendent jusqu'au *Poyanhtecatl*, ou le *Volcan d'Orizaba;* l'autre s'achemina vers le Nord, longeant le bord du revers Oriental des Cordillières *Matlacueyes*, battit et chassa les *Olmecas et les Xikalancas*, anciens *habitans* de ces pays, et se fortifièrent sur une de ces montagnes pour résister aux conséquences de la jalousie et des craintes que leur arrivée avait réveillées chez les peuples voisins, et principalement chez les *Huexocincos* et les *Cholulthecas*.

Une lutte sérieuse entre ces deux peuples et les Theochichimecas semblait inévitable. Ces derniers demandèrent le secours du Roi de Tescuco, qui

crut de son intérêt de le leur accorder : les Tepanecas le promirent aux premiers, mais, en même temps, ils envoyèrent assurer les Theochichimecas qu'*ils n'en feraient rien*. Enhardis par cette perfidie, et forts de la coopération des Tescucos, les Theochichimecas attaquèrent sans retard avec courage et résolution. Les Cholulos et les Huexocincos furent battus et complétement déroutés. Cette nouvelle victoire les laissait en repos sur les terres conquises ; ils descendirent la montagne et vinrent se fixer d'abord à un endroit qui s'appelait *Tepeticpac*, qui fut le premier siége de leur Empire sous le Chef *Gohuaghuitecuitli*, devenu leur Roi. Son frère, comme les anciens Césars, partagea ensuite la souveraineté de l'État, et alla établir sa cour sur une autre hauteur, qui s'appelait *Ocotelolco* (*la petite montagne du Pin*).

Les historiens Espagnols appellent ce Roi associé sous le nom de *Theoyohualminqui*, mais un *arbre généalogique*, peint sur papyrus très-ancien de Maguey, que j'ai trouvé ici à Tlascala, et que je possède, l'indique sous le nom de *Timarmautli*. Il est vrai que, quoique les figures soient certainement, ainsi que le papyrus, de manufacture Indienne, ce nom, écrit en caractères latins, ne peut avoir été tracé que par un des premiers Conquistadores, ou par quelque néophyte Indien, déjà initié à notre alphabet. Quoiqu'il en soit, il était plus facile au temps de la Conquête de retracer les noms des anciens Rois

Tlascalthèques, les historiens Espagnols n'ayant écrit que plus tard, et tous étant d'ailleurs tombés dans mille absurdités et contradictions; j'attache donc plus d'authenticité aux noms inscrits dans mon arbre généalogique. — Poursuivons.

Quelques seigneurs de *Tepcticpac*, peu contens de leur Roi, s'en séparèrent et allèrent former un autre Royaume (à la mode d'alors), sur une autre colline voisine, appelée *Tizatlan*. Ils érigèrent en Roi un certain *Tepolohuatecuhtli* (Dieu leur pardonne leurs noms, ils m'écorchent la bouche.). Enfin arriva une autre colonne de leurs compagnons d'émigration et d'aventures, qui, en s'éloignant d'eux après la bataille contre les Tepanecas, les Chalcos, etc., avaient pris un autre chemin; et s'étaient fait aussi un Royaume et un Roi : le Royaume, sous la domination de *Quiahuaiztlan*, le Roi dans la personne d'un certain *Mizquitl*. Et voilà quatre Royaumes, qui n'étaient pas à deux milles de distance l'un de l'autre, avec quatre Rois; comme ceux qu'Abraham vainquit avec ses trois cent dix-huit domestiques. On les mettrait aujourd'hui dans un jeu de cartes.

Ils ne tardèrent pas, je crois, à sentir le ridicule de cette Tétrarchie; car ils se confédérèrent bientôt en République Oligarchique, dont les quatre chefs, érigés en succession héréditaire, formant comme une espèce de Diète, délibéraient de la paix et de la guerre, statuaient sur les besoins de l'État, et jugeaient de

la vie et de la mort, et du contentieux de leurs sujets.

Les voisins vinrent souvent les accuser d'*usurpation;* et c'est peut-être ce qui leur inspira la sagesse d'éviter toute discorde intestine et de se resserrer d'union et d'amitié. Ils répondirent d'abord que c'était de leur Dieu qu'ils avaient l'ordre de s'arrêter à cet endroit. C'est la jurisprudence ordinaire qu'on emprunte au Ciel, quand on ne trouve aucun moyen de se justifier sur la terre : les Égyptiens faisaient parler des grenouilles; Moïse, des buissons ardens; les Grecs et les Romains, des coqs et des corbeaux; Constantin, le *Labarum;* les Papes, saint Pierre et saint Paul; Mahomet, un morceau de lune; les Capets, l'oriflamme, et tant d'autres argumens également *irrésistibles.* Voilà comme on s'empare par autorité divine de ce que refusent les lois humaines et la morale. Et en Angleterre on pend un pauvre homme qui prend cinq guinées! On ne saurait répéter assez :

Ille crucem sceleris pretium tulit, hic, diadema.

Ils répondirent ensuite par le droit du plus fort. Leur République s'étendit et prospéra, devint, après Mexico, l'État le plus puissant de l'Anahuac. C'est alors que cette République prit le nom de *Tlascallan,* qui veut dire *terre* de *pain,* d'*abondance,* comme un autre *Bethléem;* et ces peuples, de *Theochichimecas* qu'ils étaient, s'appelèrent *Tlascalthecas.*

Cette République florissait en même temps que l'Empire de Mexico : ce fut peut-être le motif de cette jalousie qui les anima toujours d'une inimitié irréconciliable l'une contre l'autre, qui les entraîna dans une commune ruine.

Après cette sage réunion, par ces quatre Chefs, de leurs moyens, de leur pouvoir, et de leurs conseils, la ville de Tlascallan prit un accroissement considérable. Les quatre promontoires, qui n'avaient été d'abord que quatre Cours Royales, devinrent comme quatre boulevards situés aux quatre points cardinaux, et la ville fut placée au centre, siége d'un grand marché, où affluaient tous les peuples voisins pour échanger leur superflu contre le nécessaire qu'ils n'avaient pas, et que le territoire de Tlascallan donnait en grande abondance ; comme grains, légumes, coton, toiles de Magneu, cochenille. La culture de cet insecte y était déjà florissante et la meilleure de l'Anahuac.

Des étrangers vinrent s'y établir ; même de ces peuples qui n'avaient pas cessé d'être leurs ennemis. Quelques-uns y apportaient des conspirations ourdies pour bouleverser la République ; mais ils tombèrent victimes de leur témérité.

Les approches de la ville confédérée étaient gardées, à l'Ouest, par des tranchées et des fossés, dont apparaissent encore des vestiges ; à l'Est, par une muraille d'environ six milles de long, qui offre des traces de ses ruines. Les montagnes

Matlalcueyes la défendent au Sud, et d'autres montagnes escarpées la surmontent au Nord, comme d'inexpugnables remparts. A l'époque où les flèches en os, en bois, en pierre, étaient les seules armes offensives, sa situation devait résister à toute invasion étrangère. L'ambition des Rois Mexicains, la jalousie des peuples voisins avaient rendu les Tlascalthecas les peuples les plus belliqueux, les plus vaillans de l'Anahuac.

Leur territoire n'était pas moins peuplé que la Capitale. Toutes les villes avaient été érigées comme en une espèce de *baronnies*. Les barons qui les régentaient relevaient des quatre Chefs, et tous ensemble formaient le grand conseil, qui choisissait celui de ces Chefs préposé au commandement des armées, toujours le plus brave et le plus habile; ils opinaient sur les questions importantes de la République; et, comme les barons de l'Europe du medieve, contribuaient de leur contingent respectif en *hommes d'armes*, en provisions, etc.

C'étaient eux qui administraient la justice jusqu'à une certaine compétence, chacun dans son district; mais on se pourvoyait devant la Diète, c'est-à-dire, devant les quatre Chefs réunis, qui étaient à la fois pouvoir judiciaire, suprême, et pouvoir exécutif pour les affaires de haute importance, et principalement pour les déclinatoires de *forum*. Vous trouverez dans ces institutions de la République de Tlascallan, bien des rapproche-

mens avec des peuples de tous les temps; mais, ce qui surtout étonne, c'est que les quatre Chefs se rendaient chacun dans ses districts, à une certaine époque de l'année, pour administrer la justice, comme le Préteur *Pellegrinus* et les Proconsuls des Romains, comme les *Chefs-justice* de l'Angleterre et des États-Unis du Nord de l'Amérique, comme les Juges des Cours Royales de la France. Chose singulière! Les *Sections* Anglaises, les *Assises* Françaises, institution sublime dont les Anglais réclament la création, étaient pratiquées déjà par des peuples qu'on a peints et traités comme des brutes, quand l'Angleterre et la France gémissaient sous la même tyrannie (ou sous une tyrannie de la même espèce) qui vint opprimer plus tard les Indiens. Les *sellæ curules*, où ils siégeaient *pro tribunali*, à la campagne ; les endroits *selecti*, existent encore en grande partie. J'en ai vu moi-même deux, sur le chemin qui, de Puebla, conduit à Tlascala : une près de la taverne *del Gatto*, à dix milles de Tlascala, et l'autre à Topoyacco, à six milles. C'est un banc en pierre dans une espèce de petite *Basilica*, comme celle où les Prêteurs *Pellegrini* administraient la justice.

C'est dans cette situation politique, civile et militaire que Cortès trouva Tlascala lors de la Conquête. *Maxixcatzin* était celui des quatre Chefs qui présidait alors la Diète et commandait les armées. Il fut d'avis qu'on reçût les Espagnols en amis

et comme des auxiliaires formidables contre leurs ennemis invétérés, les Mexicains. Tout porte à présumer que les Espagnols ne pouvaient être considérés que sous cet aspect : je suis donc tenté de croire qu'elle est bien fabuleuse, ou bien exagérée, cette histoire toute Espagnole des *grandes batailles* que les Tlascalthecas leur livrèrent. Et cette *armée de cent cinquante mille combattans*, que leur auraient opposée les Theochichimecas, qui n'étaient qu'une petite horde *sans terre* et *sans toit*, *deux cents ans avant la Conquête !* Ce nombre ne fût-il pas exagéré, qui croira que quatre ou cinq cents aventuriers, même armés de toutes les foudres de Jupiter et couverts de tous les boucliers enchantés, de toutes les égides des temps anciens et modernes, aient pu résister et combattre une armée si considérable d'hommes élevés au courage et à la valeur, vieillis au milieu des combats et des dangers? Ce sont des fanfaronnades et du merveilleux, jetés aux yeux de croyans *béans*. Je le répète, les Espagnols, aidés par les prestiges des oracles Indiens, par le spectacle nouveau et imposant de leur arrivée sur des *palais volant sur les eaux*, aidés par la terreur que le *tonnerre* de leurs canons, les coups de leurs fusils, le tranchant de leurs épées, l'éclat de leurs cuirasses, l'aspect *monstrueux* de leurs chevaux, inspiraient à ces peuples surpris ; aidés par les secours des *Cempoalthecas*, des *Xocoalthecas*, des *Tlascalthecas* et de tant d'autres Indiens, tous ennemis de

chose remarquable! n'ont jamais prédit que malheur et ruine.

Je vous ai dit franchement, et à plusieurs reprises, ce que je pense de la *Conquête*, tirant mes conjectures et mon opinion du contact avec le pays, avec les monumens et les traditions; mais au milieu de mon pyrrhonisme, je dois confesser que la sagacité, la prudence et la valeur de Cortès, surent tirer un grand parti des circonstances favorables, qui aidèrent si puissamment son aventure et son entreprise.

Les Tlascalthecas, après la Conquête, étaient les principaux objets de la surveillance des Espagnols; on le conçoit sans peine: c'est ce qui arrive en tout temps, aux plus forts des peuples conquis; surtout s'ils ont des titres à la reconnaissance du Conquérant. Le *divide et impera* de Machiavel fut donc de suite employé, et les Tlascalthecas dispersés en différentes petites divisions, et envoyés *persuader* et *civiliser* les Chichimecas, comme nous avons déjà vu à Saint-Louis-Potosi.

Cependant la *décence* voulait qu'on accordât quelques priviléges à Tlascala : on la laissa *République*, avec le droit de se faire régir par ses propres *Cachiques*, mais sous la suzeraineté de l'Espagne, sous la surveillance d'un surintendant Espagnol, et à condition d'un tribut annuel.

Cette concession me paraît un acte de politique plutôt que de générosité : on contentait ainsi l'or-

gueil de ces peuples, et on les détachait en même temps de toute connivence, de toute conspiration avec les peuples voisins, sans rien abdiquer de la souveraineté suprême sur tout le Mexique. Au reste, les Cachiques n'étaient rien où se trouvaient des Moines et un Évêque; et ce fut là que les Espagnols fixèrent leur premier couvent et le premier siége épiscopal du Mexique.

Cette République demeura dans cet état précaire, plus ou moins esclave, jusqu'à la Révolution; elle devint alors plus pauvre dans ses ressources, sans rien gagner dans l'opinion publique. Pendant l'Empire, elle offrit son culte à l'*Idole* avec le langage servile de son ancienne Aristocratie, et depuis que le Fédéralisme règne, elle s'est fort débattue pour devenir un État; mais le Congrès général n'en a fait qu'un territoire, que l'État de Puebla voudrait, avec raison, se ménager. Je dis, avec raison, car le territoire de Tlascala est presque enclavé dans celui de Puebla. Sans moyens, sans force, sans Gouvernement, elle sera de plus en plus un repaire de brigands qui infestent ses voisins; seule, elle ne sera jamais rien; et elle participerait à tous les avantages des sages institutions de Puebla, si elle était réunie à son État.

Tlascala, aujourd'hui, est un misérable village, qui n'a d'autres souvenirs de son ancienne splendeur que les pauvres ruines que nous avons vues; d'autres restes des bienfaits de la Conquête, qu'une

auge où furent baptisés ses premiers néophytes, la maison épiscopale sans évêché, et un couvent de moines, sis sur les ruines du temple de leurs anciennes Divinités, où, certes, rien n'inspire le respect dû aux nouvelles; un village, qui, pour sortir de sa nullité politique, n'a d'autre moyen que de renoncer à sa souveraineté, pour se livrer à la direction et à la tutelle d'un État voisin.

Vous avez assez, je crois, de Tlascala! Comme pélerin, je devrais vous conduire à son Sanctuaire de *Okatlan*, mais votre sainte religion et votre pure morale demeureraient choquées à l'aspect du commerce sacrilége qu'on y fait de la Divinité et de la Foi. Le récit de son origine fabuleuse et de ses progrès mendiés ne déroulerait à vos yeux qu'un tissu scandaleux d'impostures, d'escroqueries et de profanations qui révoltent le sens commun, et excitent l'indignation. — Ma plume est rétive : laissons-la reposer, avec votre patience.

TREIZIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

SOMMAIRE.

Une lettre d'Europe. — La Police, et monseigneur Pacca, ex-gouverneur de Rome. — Départ de Tlascala. — Le chemin de Cortès. — Accident tragi-comique : avis aux voyageurs de ces contrées. — Le Congrès, les autorités et les habitans de Puebla. — Le Colonel Arrago, et des lettres pour l'Europe. — Nouvelle et plus sûre manière de voyager. — Le chemin de Puebla à Vera-Cruz. — Le Passage du Pinal. — Mariage d'un Curé, ou plutôt, en quoi consiste le mariage, selon ce Curé. — Dialogue entre le Curé et l'auteur, sur la question du célibat ecclésiastique : les Saints-Pères ; les Conciles et les Papes ; le célibat chez les Anciens ; les Prêtres de Cybèle eunuques ; Grégoire VII. — Le chemin, suivi par Cortès, de Xalapa à Tlascala. — Le mont Pizarro. — Vue et illusion d'optique des plus curieuses. — Perspective imposante du grand volcan d'*Orisabu* et du grand *Coffre* de Pérote. — Pérote, autrefois Xocotla, le siége du grand Prince *Olintell ;* forteresse de Pérote. — Élévation prodigieuse des plus hautes terres de *Tantamanga*, comparée à celle des hautes terres de l'*Anahuac*. — Passage soudain d'un climat à l'autre, sous la même latitude. — Changement dans la configuration de la terre. — Merveilles de la Nature. — Tableaux enchanteurs. — Torrens de lave. — Volcan inconnu, d'explosion récente. — Vue lointaine d'une grande cascade. — Chemin embaumé qui conduit à Xalapa. — Aventure : les journaux du pays ;

un procès; l'auteur, un Bustamente, le Jury, le Congrès et le Gouverneur. — Un Moine et un testament de veuve. — L'auteur, de criminel devenu législateur. — La ville de Xalapa et ses habitans : ses productions. — Le chemin de Xalapa à Vera-Cruz. — *El Puente del Rey.* — Les Thermopyles de cette partie du Mexique, autrefois *Céompoalla.* — Vera-Cruz : où elle était jadis, où elle est maintenant; l'une bâtie par Cortès, l'autre par Monte-Rey. — La forteresse d'Ulua et Vera-Cruz. — Hostilités, bombardement, etc. — La fièvre jaune. — Les Anglais, les Anglo-Américains, les *Amis des libertés des peuples.* — L'auteur et la forteresse d'Ulua. — L'auteur, son cheval, un voleur, l'Alcade, et le Général Rincon. — Grand aqueduc. — L'Ile des Sacrifices, son étymologie, sa garnison, etc. — La rivière *Xamava.* — Contrastes frappans. — Excursion solitaire de quarante milles sur les bords de la mer. — Alvarado : ce qu'il était, ce qu'il est; causes de sa prospérité. — L'auteur, ses caisses de minéraux, et le Commandant de la place, le même qu'à Tampico. — Ce Commandant et le Général San-Ana dans le Yucatan : Biographie. — Projet d'un grand canal à travers divers isthmes : aperçus historiques de ces projets. — L'Isthme de *Guasacualco.* — Les Étrangers à Alvarado. — Guerre de concurrence. — Les Français, les Anglais et les Anglo-Américains. — Les Indes-Orientales et les Amériques pour les Anglais. — Le Mexique et ses destinées futures. — Trois grands élémens de sinistre prélude, qui le menacent encore : opinion de l'auteur. — Deux grands témoignages qui justifient les observations de l'auteur sur les Espagnols. — Ses adieux aux Mexicains.

Alvarado, 24 mai 1825.

Je suis arrivé, je crois, au moment de baisser la toile sur mon pélerinage dans le Mexique, et l'en-

droit où il finit m'est plus propice que celui où il a commencé, car j'y trouve une de vos lettres, celle du 9 avril de l'année passée. J'avais tout disposé pour qu'elle n'eût pas à m'échapper, tant votre correspondance m'est précieuse! c'est elle qui anime le peu de recherches et de réflexions que je vous offre sur le pays que je parcours; sans le plaisir de vous écrire et de vos réponses, j'aurais abandonné à l'apathie ce que je donne à ma plume.

Vous vous étonnez, Comtesse, que le Gouvernement sache avant vous le contenu de mes Lettres! Avez-vous oublié qu'on avait fait des espions jusque de mes Pénates? Que mon cuisinier était obligé de dire au confesseur, et le confesseur à la police, quand je mangeais gras ou maigre, comment je me nourrissais les jours de jeûne prescrits par l'Église, etc., etc. — Et vous voudriez qu'on n'interrogeât pas mes Lettres? Laissez-les lire, pourvu qu'ils vous laissent lire aussi. Que Matioli y fasse tous les commentaires qu'il lui plaira! Ce *doli fabricator Epeus*, qui n'eut pas honte de me faire un crime, même de mes aumônes, en m'accusant de ne les répandre *que pour faire du peuple :* un de ces monstres dont Cicéron disait : *è vultu nosce illos.*

Peut-être mes Lettres tomberont un jour entre les mains du public; elles seront lues par des hommes raisonnables, par de bons Chrétiens, quand le Jésuitisme aura cessé à la fin de profaner le Ciel et de corrompre la Terre. On jugera si j'ai soutenu la

cause de Dieu, des Mœurs, de la Vertu, et de la Raison, contre l'Impiété, l'Indécence, le Vice et l'Imposture. Mais je sais d'avance quel usage feront de mes lettres, la Méchanceté, l'Hypocrisie et le Despotisme. Devant ces puissances cruelles, malheur aux opprimés! L'injustice fût-elle la plus révoltante, ils n'ont pas même le droit de s'en plaindre. Vous vous rappelez comme il s'en fallut peu que Monseigneur Pacca, le Gouverneur de Rome, ne me fît pendre pour avoir eu le courage de me plaindre hautement d'un exil infligé sans vouloir m'entendre, et de la manière la plus barbare *; pour lui avoir prouvé ouvertement qu'il n'était fils que de son despotisme, que je ne l'avais pas mérité. Ce Pacca, la honte de la Prélature, l'opprobre de l'Humanité, qui, poursuivi ensuite pour ses crimes atroces, par l'exécration publique, put se soustraire au glaive de la loi, seulement parce qu'il pécha dans un pays où tout ce qui tient à la prêtrise est considéré aussi impunissable qu'infaillible! Oui, je m'attends à de nouveaux malheurs; mais qu'ils s'attendent aussi à de nouvelles manifestations de ma plume contre l'Irréligion, l'Injustice et l'Oppression. Les argumens de la violence ne persuadent personne, encore moins un homme que sa conscience rassure, et qui ne tremble que devant

* On me somma de partir, et j'y fus obligé, quoique marchant encore avec les croches, par suite d'une fracture à la cuisse au milieu du fémur.

Dieu. Je sais que nous entrons en lice à la naissance contre les iniquités des hommes, et n'en sortons qu'à la mort; mais ce n'est qu'avec la vie que je me donnerai pour rendu. Passons sur ce triste sujet, et continuons notre route, à partir de Tlascala, où je vous ai laissée avec ma dernière Lettre.

A mon départ de cet endroit, je projetais de suivre le chemin qu'avait tenu Cortès pour y venir. Outre l'intérêt que cette circonstance lui prête, outre le plaisir d'y voir deux ponts encore en bon état, des anciens Tlascalthecas, c'était aussi mon chemin, le plus court et le moins mauvais; mais ma destinée n'entend pas trop raison; elle voulut autrement.

Le Gouverneur de Tlascala m'avait donné une lettre de recommandation pour le Commandant de a troupe stationnée à *Huamantla*, sur la route que je m'étais proposée; et certes, c'était de son propre mouvement, puisqu'il me chargeait même de ses dépêches d'office, comme vous pourrez le voir par sa lettre que je vous envoie ci-jointe*. Mais, le soir de la veille de mon départ, il me fait demander, me dit que la route était infestée de voleurs, qu'il était imprudent pour un voyageur étranger de la suivre; il me conseilla de m'en retourner par celle de Puebla, comme la plus fréquentée; j'insistai, mais à la fin je dus céder à ses argumens.

* Voyez, à la fin de ce volume, le n° 11.

Pendant les trois jours de ma résidence à Tlascala, j'avais fait ma cour à ces mappes Indiennes dont je vous ai parlé, qui existent encore dans les archives de cette municipalité. J'étais prêt à partir que je les demandais encore; l'agent que j'avais employé pour me les ménager, me faisait voir quelque lueur d'espoir : je dis à mon domestique de me précéder, avec ma charge, en compagnie d'un capitaine de milice qui partait aussi pour Puebla, et je m'arrêtai pour attendre encore un peu le développement de mes diligences : coupons court, je n'obtins que l'arbre généalogique des Rois de Tlascala, dont je vous ai aussi entretenue, et deux plats d'ancienne manufacture Indienne, qui faisaient, dit-on, partie du service avec lequel on traita Cortès, à son entrée dans Tlascala. Je partis deux heures après mon domestique.

Je n'avais pas fait trois milles, que je vois venir trois personnes à cheval, très-bien montées, ayant toutes les apparences de *Caballeros* (personnes distinguées); je m'arrête pour leur demander s'ils avaient rencontré mon domestique, et à quelle distance : ils ne me laissent pas même commencer, qu'ils fondent sur moi. Jamais surprise ne m'a plus stupéfait, et plus hébêté. Je mets les mains, *par instinct*, sur mon fusil que je portais reposé sur le devant de la selle; c'est trop tard : deux m'ont déjà empoigné de deux côtés, et le troisième me jette le *laço* au cou, et me traîne en bas de mon cheval; ils sautent

sur mon épée, les pistolets à la main; et alors, sans fusil, sans épée, une corde au cou, escorté de leurs armes et de leurs menaces.... je vous laisse concevoir quel homme j'étais, et quelle figure faisait, pour la première fois de sa vie, votre très-humble serviteur.

La première demande qu'ils m'adressèrent, c'est où était ma charge, et ici, il faut que j'arrête un instant ma narration pour vous mettre sur la voie de leur convoitise.

De Mexico j'avais envoyé à Alvarado toutes mes pierres; mais il m'en restait deux caisses collectées depuis et chargées sur une mule avec mon petit équipage de voyage. Sans doute les voleurs les avaient vues à Tlascala, où un étranger excite encore la curiosité de tout le monde : ils les prirent pour de l'argent, et vinrent les attendre sur la route.

Quoique agité par mille sentimens violens, surtout par le dépit et la honte de m'être jeté moi-même comme un niais entre leurs mains, je conservai assez de présence d'esprit pour leur répondre que la charge était en arrière. — *Pourquoi ?* — Le Gouverneur a voulu la faire escorter. — *Comment tarde-t-elle tant à venir ?* — Les soldats sont allés chercher leurs chevaux à la pâture, et j'ai pris doucement le devant pour mieux jouir du pays. — *Combien sont-ils, les soldats qui l'escortent ?* — Je l'ignore, j'ai laissé cela à la sagesse du Gouverneur. — *Donne-nous ta montre.* — Je la leur donnai. —

Donne-nous ton argent. — Je leur donnai quatre ou cinq piastres que j'avais dans les poches de mon gilet; mais, comme ils furent assez honnêtes pour ne pas me fouiller, je ne crus pas de mon devoir de leur remettre aussi une douzaine de doublons que j'avais dans une petite poche de mes pantalons; et je berçais leur espoir d'une meilleure prise dans ma *charge*. Ici commence le tragi-comique.

Ils m'ordonnèrent de les suivre. En vain essayais-je de leur démontrer l'inutilité des *attaches* qu'ils m'avaient mises au cou : je leur répétais que je marchais à merveille sans soutien, que... — *Marche, Picaro* (qui veut dire coquin). — C'est juste, *Caballeros*, leur répondis-je avec *respect*. — Ils me conduisirent dans une profonde *baranca* (ravin); là, deux de ces *Caballeros* voulaient me garrotter les mains et les pieds avec la même corde qui me pendait au cou. L'idée de la situation où ils allaient me mettre et de la convulsion qui en résulte ordinairement dans un corps aussi élastique et élancé que le mien, me mit en fureur contre cet attentat; je me débattais comme un frénétique contre leur violence.... — Je les vis s'arrêter un instant comme étonnés. — Je saisis ce moment pour leur protester hautement qu'ils pouvaient me tuer s'ils voulaient, mais que je ne permettrais jamais que de nouveaux Juifs me traitassent comme les anciens avaient fait de Jésus-Christ. Ici s'éleva une dispute sur qui de nous était plus chrétien, car ils me croyaient An-

glais, et ils regardent les Anglais, sans distinction, comme des impies. Les convaincre qu'un homme assailli et volé était plus chrétien que les voleurs, et qu'il n'y a d'autres impies dans ce monde que ces scélérats qui s'écartent si monstrueusement des préceptes de l'Évangile, n'était pas chose facile. Ils se rendirent néanmoins. Je ne sais s'ils furent touchés de mes argumens ou fatigués de ma résistance; mais ils me laissèrent là, sur ma *parole d'honneur* que je ne bougerais pas, qu'autrement ils me tueraient de mon propre fusil.

Ils s'acheminèrent vers une petite hauteur, probablement pour découvrir de loin l'arrivée de ma charge. Que de réflexions alors se pressèrent en foule dans mon esprit! Quel moyen de salut aviser! Si je demeure, et qu'attendant en vain ma charge, ils découvrent à la fin qu'elle est déjà passée, à quels périls ne m'exposera pas leur rage! d'un autre côté, si je fuis, poursuivi et facilement atteint par leurs beaux chevaux, ma peau ne sera pas moins criblée! Cependant je vis plus de chances de salut dans ce dernier expédient. Je me résolus : je cours à mon cheval, qu'ils avaient attaché par le licol à un arbre, à peu de distance de moi; je coupe le licol avec mon canif qui m'était resté, et vite, au galop, en piquant des deux, et le poussant de toute ma voix, de tout l'élan de mon corps. Le pauvre *Ronzinante*, fatigué d'un long voyage, et boiteux, aurait été attrapé, si des passans ne s'é-

taient heureusement offerts à la vue : et mes *caballeros* s'en retournèrent. Peut-être jugaient-ils mieux d'aller au-devant de ma *charge* que de continuer à me poursuivre ; et me voilà sauvé, même avec mes *plats de Cortès* et l'arbre généalogique Indien, que les voleurs n'estimèrent point dignes de leur attention ; au contraire, ils se moquaient du soin que j'avais pris de me les procurer.

Mais, demanderez-vous, comment la charge a-t-elle pu échapper aux voleurs, qui, certes, devaient l'attendre depuis le matin de bonne heure? Portant un grand chapeau de paille qu'on voyait de loin, et ayant encore mon cheval blanc, le souvenir de Don Mariano Herrera, j'étais le signal du convoi qu'ils épiaient ; il est donc naturel, que ma charge étant accompagnée par un *caballero* du pays, qu'ils connaissaient sans doute, ils n'eussent jamais pu s'imaginer que ce fût la prise qu'ils convoitaient. Mais comment ont-ils été informés que j'avais renoncé au chemin de *Huamantla*, pour reprendre celui de Puebla? C'est ce que je ne saurais vous dire ; et c'est bien le cas de répéter : *Loquuntur parietes!* car je n'en ai parlé qu'avec le Gouverneur.

Je m'arrêtai au moulin de *Topoyanco*, pour exciter les gens du lieu à poursuivre avec moi les voleurs : il avaient l'air de me rire au nez ; peut-être étaient-ils *des leurs*. — Je continuai mon chemin vers Puebla, où je trouvai ma charge saine et sauve.

Dans cette ville mon affaire fit un grand bruit. Le Gouverneur prit ma déposition et tous les signalemens des voleurs : il paraît qu'un d'eux était le fameux *Vicente Gomez :* celui qui s'obstinait à voter pour ma mort pendant tout ce débat, mais que les deux autres semblaient peu disposés à seconder. Le Congrès décréta un exposé du crime au Congrès général de la Confédération pour démontrer de plus en plus la nécessité de détruire ce repaire de brigands, le territoire de Tlascala, en le mettant sous l'administration d'un État voisin. Ces autorités et ces habitans m'ont, dans cette circonstance, témoigné autant d'intérêt et de regret, qu'ils m'avaient donné auparavant de preuves de leur hospitalité et de leur politesse. C'est avec plaisir que je leur répète mon admiration et ma reconnaissance.

Cet incident malheureux me procura, du reste, le bonheur de faire la connaissance personnelle du Colonel Arago : c'est lui qui a reçu mon exposé, en sa qualité de Chef de l'État-Major du Gouvernement et de la Division. Il a voulu me donner des lettres pour la France ; je les ai reçues, mais sous la condition du retour *.

Le chemin de Puebla à Alvarado n'est pas plus

* Je la revois cette France aimable, la patrie de l'Humanité, le refuge consolateur de l'Étranger malheureux ! mais les lettres de M. Arago, et bien d'autres choses encore, ont fait naufrage sur les écreils de l'île de Caïcos, avec le bâtiment qui nous transportait à San-Domingo. Je remets la narration de cette catastrophe tragique à un autre *Pèlerinage.*

sûr que celui de Tlascala, pour un pélerin solitaire; je renonçai donc sagement à mon *indépendance* pour fermer le moins mal possible ma carrière Mexicaine qui approchait de sa fin : je m'associai à une *Conducta* de deux cents mules qui portaient de l'argent à Alvarado, escortés par une compagnie de dragons.

Le passage du Pinal, entre Puebla et Nopaluco, est un des plus dangereux de toute la route : des collines éparses, isolées, forment des sinuosités et des vallons très-propres à une attaque de surprise; aussi les caravanes, quoique armées, y passent-elles avec beaucoup de précautions, en s'emparant des débouchés à mesure qu'on les approche.

Dans un village, sur cette route, s'est offerte une circonstance singulière, qui peut avoir de l'intérêt pour d'autres que pour moi, et qu'en conséquence j'ai cru devoir vous communiquer.

Quoique le Gouverneur de Puebla m'eût chaudement recommandé au maître de la conducta, celui-ci n'avait aucun soin pour moi : c'était un Espagnol, j'étais un Étranger. — Dans le *Mason* du village, à peine avais-je pu, en devançant la caravane, obtenir une petite tanière; ensuite, les soldats, les muletiers, etc., s'emparèrent de la cuisine et de la cuisinière; il m'était impossible de me ménager quelques mets. Notez que je m'étais débarrassé à Puebla de mon domestique et de mon mulet, ma charge étant confiée à la caravane; j'étais

donc mon maître, mon domestique et mon écuyer. Je pris une tablette de chocolat dans ma poche, et quelque autre petite provision sèche, et je cherchai un endroit charitable où l'on voulût bien m'admettre au coin d'une table pour faire mon souper.

Je crus que je pouvais combiner l'instruction et l'hospitalité chez le Curé : j'y allai, et je ne me trompai pas.

Je vis d'abord en lui l'homme poli et courtois; en lui parlant un peu, je le trouvai instruit et aimable. Toutes ces qualités sont communes à l'homme vraiment évangélique; tel est, je crois, mon Curé; il a de plus une qualité, grande source de tous les sentimens humains : il est père de famille.

Comme il l'est franchement, et qu'il ne s'en cache pas, je me permis quelque observation sur la circonstance. De là une petite discussion, que je vous rends aussi fidèlement que j'ai pu me la rappeler en rentrant au *Mason*.

Le Curé. — Rien dans les Saintes-Écritures ne défend le mariage à qui que ce soit; au contraire, tout l'y recommande, et principalement le *crescite* et *multiplicamini;* un grand publiciste de votre pays a dit que la meilleure institution des Juifs était d'abhorrer la virginité, et que c'est par leur dévotion au mariage qu'ils dominent encore, en quelque sorte, sur la terre.

Beltrami. — Mais vous savez que les Apôtres abandonnèrent leurs femmes aussitôt qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit : et c'est à quoi l'on assimile la consécration des prêtres quand ils reçoivent les ordres.

Le Curé. — On le dit; mais ce n'est pas Jésus-Christ qui en a parlé. Cette action inhumaine, antisociale, barbare, n'a pu venir ni de lui ni de ses Apôtres; en voulez-vous une preuve? c'est que Saint-Paul écrivait à Titus, « *Choisissez pour prêtre celui qui est le mari d'une femme, qui aime ses enfans, et qui ne soit pas accusé de libertinage.* » Il écrivait à peu près dans les mêmes termes à Timothée.

Beltrami. — Le célibat est une institution destinée à détacher les prêtres de toute occupation mondaine, et à les vouer entièrement au service de l'Église; on a cru que la chasteté était nécessaire pour les rendre plus purs et conséquemment plus dignes de leurs fonctions augustes.

Le Curé. — Dites plutôt qu'on a voulu que nous n'eussions à nous attacher à d'autre famille qu'aux Papes. Paphnucius, évêque de Thèbes, en Égypte, qui fut ensuite Martyr et Saint, déclara, devant le Concile de Nicée, contre les défenseurs du célibat, qu'il embrassait tous les vices, et que dans le mariage on trouvait la *vraie chasteté*; le Concile jugea comme lui.

Beltrami. — Mais, les hommes et les femmes de l'Antiquité se vouaient également à la virginité quand

ils se consacraient à l'autel : les Vestales, les filles de Pythagore, la Pythia de Delphes, les prêtres de Diane; et, dans des temps plus reculés encore, les prêtres et les prêtresses d'Apollon et de Bacchus.

LE CURÉ. — Vous devriez ajouter que les prêtres de Cybèle se faisaient Eunuques, pour vous convaincre que cela seul peut faire observer la chasteté, et que, sans cela, le célibat n'est que l'exercice de l'imposture, de toutes sortes de crimes et de scandales.

BELTRAMI. — Mais enfin, Grégoire VII, non-seulement défendit le mariage aux prêtres, mais excommunia tous les prêtres déjà mariés.

LE CURÉ. — Comme il était séant à lui de défendre le mariage des prêtres! Lui, qui avait tant fait parler scandaleusement de ses pratiques avec Malthide, etc.! Et un Pape pouvait-il, de sa seule autorité, prohiber ce qu'avaient recommandé les Saintes-Écritures, les Apôtres, d'autres Saints; ce qui avait été protégé par des Conciles, et exercé par les Pères les plus respectables de l'Église? Carterius, un Évêque Espagnol, marié lui-même deux fois, assure que tous les Évêques du Concile de Rimini étaient mariés. Par la suite, on revint bien des fois contre cet abus d'autorité du despote Hildebrande : Votre Eneas Silvius Piccolomini, qui fut, plus tard, *Pius secundus*, quand au Concile de Bâle, on objectait à Amédée de Savoie d'avoir été marié, pour empêcher son élection

à la place de leur anti-Pape Eugène IV, il lui donna son vote, en disant: «*Non solùm qui uxorem habuit, sed uxorem habens, potest assumere.*» Ce même Pape, dans une lettre à une dame, que vous devez avoir lue, écrivait que *frauder la Nature de ses droits était absolument une folie.*—Charles-Quint, qui savait amplement les inconvéniens du célibat, fit proposer au Concile de Trente d'en délivrer de nouveau les prêtres; le Concile penchait en faveur de la proposition, quand il fut dissous. Enfin, le célibat est contre les lois divines et humaines, et les prêtres sont beaucoup plus exemplaires là où ils se marient, que là où ils ne se marient pas : témoins les prêtres des Églises Grecque et Protestante d'un côté, et les prêtres Catholiques de l'autre.

Beltrami. -- A la bonne heure, ces prêtres se marient; mais vous n'êtes pas marié, et vous avez des enfans, même notoirement.

Le Curé. — Je ne suis pas marié vis-à-vis le préjugé, mais je me considère marié vis-à-vis la société; je regarde cette femme comme ma compagne inséparable, et les fruits de notre union, comme mes enfans chéris. Par l'exercice des vertus domestiques, j'apprends mieux la manière de bien instruire mes paroissiens sur leurs devoirs de père, de fils et de mari. Au reste, je ne suis pas le premier prêtre qui avoue publiquement une femme et des enfans : saint Grégoire, Évêque de Naziance, était connu fils d'un autre Grégoire, Évêque aussi

de Naziance; et vous saurez, sans doute, que dans les décrétales Romaines, sous le statut *Osius*, on trouve une grande liste d'enfans, déclarés de Prêtres, d'Évêques et de Papes, dont plusieurs furent à leur tour Prêtres, Évêques, Papes et pères de famille. Le Pape *Osius*, lui-même, était fils du subdiacre Étienne, et il fut père, sans le cacher. Je voudrais vous rappeler Alexandre VI et son fils le Duc Valentin, mais il ne sied pas bien d'invoquer deux monstres dans une question de droit, de raison, de vertu et d'humanité.

Beltrami. — Mais, *adducere inconveniens non est solvere argentum*, dit le texte légal; et, puisque vous tenez à l'Église Catholique, vous devez en suivre les préceptes, ne fussent-ils que des usages : car, vous ne l'ignorez pas, *hoc est jus quod à moribus constitutum est.*

Le Curé. — Ce n'est pas l'Église qui a défendu le mariage; et Pierre, sur lequel Jésus-Christ la fonda, n'en a jamais dit un mot. Si plusieurs Papes, plusieurs Conciles, plusieurs Saints, les Saintes-Écritures elles-mêmes autorisent ce qu'un seul Pape, bien despote, a défendu, je sens le pouvoir de me l'autoriser aussi sans scrupule. Au reste, il semble que vous ayez beaucoup voyagé dans le Mexique; je vous laisse comparer pour les mœurs ce village et les endroits où vous aurez vu les conséquences du célibat.

Cette observation me rappela les scandales crians

que nous avons tant de fois rencontrés ailleurs dans le Mexique parmi les prêtres et les moines célibataires : je me tus, mais sans approuver ni la conduite ni les argumens de mon adversaire. En pareil cas, j'aime mieux laisser les discussions incertaines que de les résoudre; mais il est incontestable, que si la Cour de Rome connaissait les conséquences du célibat *Mexicain*, elle pencherait, peut-être, quelles que fussent ses répugnances politiques ou religieuses, pour l'abolition de cette institution dénaturée et anti-chrétienne. Il n'est pas douteux également que j'ai trouvé peu de villages dans le Mexique où le Curé soit plus estimé et respecté que notre *Académicien*. — Continuons notre chemin.

A deux milles avant d'arriver à l'hacienda de los *Virèyes*, on trouve la tête du chemin par où je serais venu aboutir sur celui de Vera-Cruz, si, au lieu d'aller au-devant des voleurs, j'eusse exécuté mon projet de prendre la route, qui de Tlascala conduit à Huamantla. C'est la route que suivit Cortès pour se rendre à Tlascala.

En s'approchant du Mont Pizzarro, à travers une vaste plaine, et à la levée du soleil, un beau spectacle, un quasi-phénomène se présenta à mes yeux. Je croyais voir un lac immense devant moi, et je fus surpris de voir les premiers mulets qui nous précédaient à une grande distance, y entrer sans difficulté pour le traverser. Je croyais les voir

en danger à mesure qu'ils avançaient; mais point du tout : l'eau était toujours de la même profondeur, et ne leur venait qu'au ventre. Ma curiosité redoublait, et je pressais de questions mes compagnons de voyage, qui, sans me répondre, fumaient leur cigare, et se plaisaient à prolonger mon illusion. J'arrive près du bord du lac : c'était un brouillard épais qui couvrait la surface de la terre, à la hauteur de deux ou trois pieds. — Jamais apparence n'a tant trompé mes yeux, et jamais l'air ne s'est déguisé, je crois, si merveilleusement sous les apparences de l'eau. Tout ce terrain métamorphosé est couvert de soude carbonatée. Je laisse aux savans à décider, si c'est le brouillard qui cause cette matière, ou la matière, le brouillard, etc.

Cette plaine vous offre un autre spectacle, dont la majesté peut moins se rendre; on voit *Torregiare* dans de superbes lointains; au Sud, le Grand Volcan d'Orisaba; au Nord, le Grand Coffre de Parate, ou le PINAHUIZAPAN, et vis-à-vis, les hautes montagnes escarpées qui ferment la chaîne d'union de ces deux grands Colosses de la Terre.

Au bout de cette plaine on passe autour de l'extrémité méridionale du Mont Pizarro, qui est presque isolé, et qui reçut peut-être son nom de quelque aventure du célèbre Pizarro, qui faisait partie de l'expédition de Cortès. On tourne sur la gauche, et, longeant le revers Occidental des montagnes que nous venons de voir, on arrive, après une dixaine

de milles, au village de Pérote, à travers un pays très-riant et très-fertile.

Je crois que Pérote est l'endroit où était *Xocotia*, le siége d'*Olintetl*, le premier grand Prince Mexicain que Cortès rencontra sur son passage de Xalapa à Tlascala : le climat froid, la physionomie physique du pays, les distances qui le séparent de ces deux endroits, tout se combine avec ce qui a été dit de *Xocotla*. Maintenant c'est un beau village avec de beaux champs, que les eaux qui coulent du *Coffre*, à l'Est, arrosent et fertilisent. Une forteresse qui ferait la jalousie de Vauban, le défend au Nord, et fait de l'endroit la clef des hautes terres de ce côté du Mexique. On y a formé une école militaire.

C'est ici que nous devons rechercher la différence entre les traits physiques de ces hautes terres, et celles que nous avons vues, en montant de Tampico à Saint-Louis-Potosi, et de là aux sources du Saint-Ander et du Rio-Grande.

Vous nous avez vu monter sept à huit étages, bien séparés, pour parvenir au sommet de hautes Cordillières au-dessus de Saint-Louis, ou de l'ancien Tantamanga ; deux étages seulement conduisent au sommet de celles qui divisent le Mexique, ou l'ancien *Anahuac*, en Oriental et en Occidental : le plateau de la vallée de Mexico, et celui de la grande vallée qui, du revers Occidental du Grand Volcan de Popocatepetl, ou de Puebla, s'étend

jusqu'au volcan *Iztaccihuatl*, ou d'Orisaba et le Coffre de Pérote. Le plateau de Toluca, au-dessus de Mexico, appartient au revers Occidental des Cordillières de l'Anahuac, comme ses eaux, à la Pacifique.

Le plateau de Mexico est à 2277 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le plateau de Puebla, à l'endroit où la ville est sise, n'est qu'à 2196 mètres, mais il s'élève graduellement en s'avançant vers Pérote, qui est l'entrée du plateau en venant de Vera-Cruz, et la clef, comme nous l'avons observé, des hautes terres de cette partie du Mexique; ici l'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 2353 mètres; encore d'après M. le baron de Humboldt.

Depuis Pérote, ou, pour mieux dire, depuis las Vegas, petit village au-delà de Pérote, et plus élevé, on descend toujours jusqu'à la mer sans rencontrer aucun autre étage ou plateau, pas même à Xalapa, qui est bâtie sur le penchant Oriental du *Coffre*. Pour conclure, la montée sur les hautes terres du Mexique, est beaucoup plus graduée et plus admirable, selon moi, de Tampico à Saint-Louis-Potosi, que de Vera-Cruz à Mexico. Il est vrai que là ne se déroulent pas les deux grands spectacles des deux volcans, de Puebla et d'Orisaba.

Cependant la descente de las Vegas à Xalapa, qui est d'environ vingt-cinq milles, offre l'aspect d'un pays étonnant, un des plus extraordinaires qui

soient au monde. Mais comment vous le peindre?

Les premiers pas, en descendant de cet endroit à Xalapa, vous rappellent, pour la première fois depuis que vous êtes entré sur les hautes terres du Mexique, que vous êtes dans la Zone torride, sans que pourtant elle vous incommode encore. Ici la nature change tout-à-fait d'aspect; elle se revêt de son plus beau vert, et plus vos yeux peuvent percer dans les vallons et les abîmes qui se montrent sous vos pieds, plus vous les voyez sombres et noirs d'une végétation puissante. — Au moment que vos pensées et vos sens se reposent en extase sur ce charmant spectacle, vous en êtes distrait soudain par un grand contraste : par des régions de laves, qui, comme des torrens, se sont frayés des chemins, brûlant tout sur leur passage, à travers ce beau séjour de la nature.

On ignore encore dans quelle partie de la montagne du *Coffre* a eu lieu cette ébullition terrestre, d'autant plus *qu'on n'en trouve aucune trace sur son sommet.* Si l'on suivait la lave en montant, on pourrait facilement conclure, je crois, que cet événement a commencé là où ses traces finissent. Quoique non savant, j'aurais peut-être pu réussir moi-même à faire cette découverte, et je l'eusse volontiers tentée; mais, en compagnie, je n'étais pas en mesure. — Je continuai mon chemin en murmurant, la tête baissée, contre le sort qui me donne de si grandes volontés et si peu de moyens.

Mais, me demanderez-vous, peut-on juger par les apparences à quelle époque s'est opérée cette conflagration?

La lave, ici cellulaire, là, caverneuse, a si bien conservé ses *gothiques*, ses pores et ses cavités, qu'on la dirait d'une formation toute nouvelle ; quelque part, elle est si légère, si soulevée, si ondulée, qu'à cinquante ou soixante pas on croit approcher un champ récemment labouré. Ailleurs, si elle n'était pas noirâtre, on croirait voir les flots d'un torrent enflé se mouvoir aux yeux de l'imagination et se précipiter de ces rochers; mais une circonstance indique que ce phénomène ne date pas d'une époque bien reculée : la jeunesse des arbres qui ont poussé çà et là hors des crevasses de la lave. Il n'est sans doute que bien postérieur à la Conquête, dont l'histoire n'en dit rien; et si les Espagnols n'en ont pas fait mention, c'est qu'ils ne s'occupaient que de ce qui assouvit l'avarice. C'est l'or et l'argent, et non la lave, qui absorbaient leurs soins; ceux-mêmes, qui m'accompagnaient, se moquaient de me voir contempler si avidement ces merveilles volcaniques. Bref, telle est la quantité de la lave qui a inondé ce passage, que des vallons en ont été entièrement remplis. Reprenons notre route.

On continue à marcher au milieu de la plus silencieuse solitude; et des conformations extraordinaires de la terre se renouvellent à chaque instant devant vos yeux. On se croit dans les déserts de la

création ; mais perçant de ses regards les paysages lointains, tantôt sur de rians plateaux, tantôt à travers de sombres vallons, de profonds ravins, là, sur des rochers escarpés, ici, sur les beautés les plus ravissantes, les plus variées du règne végétal, on voit un clocher surgir parmi les sapins ; une chaumière remplir le fond d'une pelouse ; des troupeaux parer la chaîne de montagnes rangées en coulisses.... L'illusion fuit ; mais le tableau n'en est que plus attrayant et plus admirable. Ce mélange bizarre a je ne sais quoi d'animé, de vivant ! je ne sais quoi qui respire la liberté et le bonheur ; et l'on oublie un instant qu'on se trouve sur cette terre où la tyrannie et l'avarice ont fait retentir dans tous les mondes les horreurs les plus criantes de leur oppression, de leurs atrocités.

A l'aspect de l'étonnante configuration de ces régions, je me suis expliqué sans peine comment le général Vittoria a pu s'y cacher, et s'y soustraire pour des années aux persécutions des Espagnols et d'Iturbide.

A moitié chemin de las Vegas à Xalapa, on trouve une taverne. D'une hauteur, qui la surmonte immédiatement avant d'y arriver, on voit dans un lointain, de sept à huit milles environ, une cascade d'eau, à l'Est-Nord-Est, qu'on n'a pas su me nommer, dont la chute est peut-être la plus haute qui existe au monde. Quels tableaux aurais-je pu offrir encore ici aux âmes bien nées, si ma main....! Je

rougis à chaque pas de la fâcheuse ignorance de ma main dans l'art du dessin : cet art qui, en ranimant le passé, nous redonne en quelque sorte ce que les Parques cruelles, le temps inexorable, nous ravissent; qui aide l'histoire et perfectionne la nature.

Une grande chaussée, embaumée par le parfum d'orangers et d'autres arbres aromatiques, qui l'ornent de deux côtés, conduit jusqu'à l'entrée de Xalapa, qui est elle-même un jardin, une pépinière d'arbres fruitiers des deux Mondes.

De las Vegas jusqu'à Xalapa, nous avons descendu pour 1200 mètres environ, Xalapa étant, d'après M. de Humboldt, à 1320 mètres au-dessus du niveau de la mer; et jugeant moi-même las Vegas, d'après la hauteur de Pérote, à près de 2520.

Peu s'en est fallu que mon premier pas dans Xalapa ne fût fâcheux; mais il n'a été que comique, et il faut ici que je vous occupe d'un commérage que j'ai voulu vous épargner à Mexico : il se pose devant ma plume d'une manière irrésistible. L'histoire n'en sera pas longue, même selon le précepte du poète Romain.... « *Nec stent mea carmina nullis.* »

Je vous ai dit que le nom Bustamante figure sous toutes les couleurs dans l'histoire de la Révolution du Mexique. Il en est qui sont blancs, comme don José, etc.; d'autres qui sont noirs, parmi les-

quels figure éminemment EL LICENCIADO BUSTAMANTE : je veux parler de don Carlos Bustamante. Il a joué tous les rôles, toujours ou un ambitieux, ou un anarchiste. Il en avait la conscience; et il s'est empressé de publier lui-même, avant tout autre, des mémoires sur ces grands événemens, aimant mieux être peintre que portrait.

Sans doute, ces mémoires, venant d'un tel homme, ne peuvent pas être farcis de mensonges, de méchanceté, de calomnies pour les autres, et de *générosité* pour soi-même. C'est ce qu'on lui reproche tous les jours dans les journaux publics; mais ce n'est pas là mon affaire : ce qui m'appartient, c'est de les lire ou de ne pas les lire ; et je ne les ai pas lus, pour éviter de tremper dans des préventions ou des erreurs, quand je trace çà et là quelque souvenir historique de cette terrible Révolution. Au reste, il n'a fait que commencer, et probablement la critique ne le laissera pas arriver à la fin.

Il ne me convenait pas non plus d'insurger contre les invectives qu'il se plaît à lancer, ou les animosités qu'il s'étudie à répandre indistinctement contre les étrangers : un Pélerin qui ne se mêle de rien et ne veut rien, est au-dessus de toute atteinte, et ne doit point s'approprier ce que repoussent sa dignité et sa conscience : mais je ne pus me taire à l'insolence, à l'ingratitude dont il traitait indignement un écrivain étranger, le seul, jusqu'à cette

heure, qui avait montré le peuple Mexicain sous des traits flatteurs, et le Mexique comme terre bien loin d'être ce que tant d'autres écrivains l'avaient peinte : *une tanière de brutes, un repaire de brigands*, etc. Voici, Comtesse, à peu près ce que j'écrivis à l'éditeur de l'Aquila, sur les méchancetés critiques de M. Bustamante, contre l'ouvrage de cet étranger.

« J'ai lu plusieurs histoires de la Nouvelle-Espagne : la seule qui m'ait fait sentir de l'estime pour les Mexicains est celle de *William Davis Robinson :* elle seule m'a préparé à venir les voir avec admiration. C'est avec surprise, et non sans émotion, que je vois l'un de vos écrivains déchirer sans cesse dans vos colonnes un ouvrage qui le premier a montré l'âme de ces peuples revêtue d'une généreuse indépendance et d'une noble indignation, et les a placés au rang des héros.

« Je n'ai jamais vu M. Robinson, et je ne le sympathise que par les sentimens qu'inspire la lecture de ses pages libérales. C'est la justice et l'admiration qui me font parler en faveur du vrai mérite, en faveur des efforts généreux d'un homme qui, le premier, a osé dévoiler au monde, sans crainte et sans *politique*, la tyrannie qui opprimait ces beaux pays : ces pays, auxquels la sagesse et la nature réunies, peuvent à l'avenir ménager un poste éminent dans la hiérarchie politique des nations civilisées. »

Je laisse à vous et à nos amis à juger des expres-

sions de cet article ; mais, certes, l'intention en était pure. M. Bustamante le foudroya d'une diatribe virulente, et il finissait son long article par demander, avec la plus vile impertinence, ce que venaient faire les étrangers dans ce pays! excitant de nouveau contre eux l'animosité publique.

Alors je crus devoir lui répondre, les mains sur les flancs.

Comme son article manifestait de l'insanité, et l'on dit vraiment qu'il est aussi malade de tête que méchant de cœur, je commençai par lui rappeler le précepte du grand Frédéric : « Que, dans les différentes actions de la vie, il faut se garder contre soi-même, surveiller ses inclinations, se tenir toujours sur le qui-vive *contre son naturel.* » Je fis observer que Virgile voyait peut-être un *D. Carlos Bustamante*, quand il disait

> *Quale per* INCERTAM LUNAM *sub luce* MALIGNA
> *Est iter in sylvis.....*

J'ajoutai que sa critique contre Robinson était du pédantisme et de l'intérêt, comme tendante à faire valoir *ses Mémoires*, plutôt que l'ouvrage de l'impartialité et d'une âme *généreuse* ; je lui reprochai la lâche insolence dont il se permettait d'insulter aux étrangers, et lui dis qu'apparemment il était comme l'aveugle de la Fable, qui craignait les rayons du soleil ; que, pour ma part, il saurait

peut-être un jour ce que les étrangers de bien viennent faire au Mexique.

Après mon départ de Mexico, la *susceptibilité* le prit, et il chargea ses amis de Xalapa d'accuser mon article de libelle, et de me traduire, à mon passage, devant le tribunal de cette ville.

L'accusation fut portée, avec toutes les solennités et toute l'animadversion possibles; et le jury, ne se croyant point compétent sur le fond, jugea sur l'ordre, sans m'attendre. Il déclara le tribunal de Mexico seul compétent, à raison du lieu de l'action et du domicile du plaignant, et décida subsidiairement, que de toute cette affaire il résultait que le seul Bustamante aurait été le coupable, si Beltrami eût voulu *récriminer*.

Cependant le général Baragan, Gouverneur et Commandant de l'État, digne ami de Bustamante, et partageant sa haine contre les étrangers, quoique assez affectionné aux Espagnols, ne pensait pas comme les jurés; il ordonna qu'on m'arrêtât à mon arrivée, pour que je dusse attendre à Xalapa la décision du tribunal de Mexico. La consigne pour m'arrêter avait été donnée à la barrière par où je devais entrer; mais un Xalapegnois, dont je m'étais accompagné, me fit passer par un chemin de traverse, et je fis innocemment une niche au *Généralissime* et à sa consigne.

J'allai loger précisément chez un de mes jurés. Mon premier pas fut de me présenter devant le

tribunal et de protester solennellement contre le despotisme et l'acte arbitraire de M. le Général-Gouverneur: je me présentai au Président du Congrès; je lui fis mes excuses de déranger le pouvoir législatif pour des affaires judiciaires; mais puisque M. Baragan se permettait de s'en mêler, et de les traiter avec l'épée, je venais invoquer de lui la loi commune. — *Extraordinaria extraordinariis curentur.* — Il en fut indigné, et me rassura.

J'allai ensuite chez M. Baragan lui-même; je parlai comme un homme qui en avait plus pitié que peur; je lui dis même que j'avais pour lui des lettres de recommandation, mais que ce n'était pas le cas de les lui présenter, et que, me trouvant sous la protection de ma protestation, de la loi, de la suprême magistrature et du droit des gens, j'avais motif de ne craindre ni ses préventions ni son despotisme.

Ce général Teran, dont je vous ai souvent parlé dans mes précédentes lettres, improuvait lui-même cette mesure, quoiqu'il soit assez facile et trop expéditif dans ses *procédures*. Il était présent quand je déroulais mes plaintes à M. le Gouverneur; il fallait le voir, avec son air malin et goguenard! L'ordre d'arrestation fut révoqué, et je me promenai dans cette jolie petite ville, qui réunit tous les climats homogènes, les productions des deux Mondes, plus, la vanille, qui lui appartient exclusivement; des Créoles aimables, de riches Espagnols, beau-

coup de Prêtres et de Moines, Vera-Cruz bombardée lui ayant légué un grand nombre des siens, et où tout paraît sous un aspect bien plus prospère que ne le promet cette certaine *drogue* qui y fut découverte et porte son nom.

Mais je ne puis m'empêcher de revenir un instant à la *susceptibilité* de Bustamante. Ne se fâchait-il pas contre les expressions de mon indignation, juste et provoquée, tandis que, dans l'*Aquila* du 5 mars, il se répétait lui-même avec un orgueil complaisant, tout en essayant de les réfuter, des injures, des imprécations lancées contre lui par ses propres concitoyens, comme, *erravit sicut asinus. — Intemperante. — Pujabante. — Robespierre. — Pico de horca y cuchillo* (coquin digne de potence). —*Antropofago*, etc. etc., s'y berçant même avec une espèce de plaisir brutalement senti. Mais je vous l'ai déjà dit : *Il poverino è matto* (le pauvre homme est fou).

Xalapa m'a fourni un autre incident qui mérite, je crois, une observation.

Une veuve a laissé tout son bien à un Moine, son confesseur, par testament fiduciaire. Vous savez où cette *fiducia* commence chez les Moines, comme leur *charitas :* elle part d'eux-mêmes, et souvent elle finit où elle commence. Je connais un Moine à Mexico, qui, à force de testamens *fiduciaires*, s'est beaucoup enrichi, avec toute sa famille ; et nous

en avons aussi connu un grand nombre chez nous et ailleurs.

Les héritiers légitimes se sont pourvus contre le testament et le Moine. Cet État, comme tout le Mexique, n'a pas encore de Code réformateur, et la jurisprudence ou la licence passée est toute en faveur des Moines. Cependant, l'abus est si criant, qu'on a cru qu'il méritait une providence subite. On m'a fait l'honneur de m'en parler et de me demander mon avis; j'ai résisté, selon mon système de ne point me mêler des affaires étrangères à mon pays; mais j'ai dû me rendre à la plus noble confiance. — J'ai respectueusement opiné que, dans l'absence de lois positives du pays, on devait avoir recours aux lois de l'équité et de la morale, au droit commun, et, dans ce cas particulier, aux saints Pères mêmes. — Les lois de l'équité et de la morale voient avec horreur l'abus monstrueux d'un ministère sacré, et la spoliation d'un héritier légitime, pour favoriser la corruption; et, d'ailleurs, un Moine, par les vœux de *pauvreté*, etc., se rend lui-même *inhabile* à toute succession. Une loi de Valentinien, qu'on trouve dans le Code Théodosien, faisant ainsi partie du droit commun généralement adopté, défend expressément aux *Ecclésiastiques*, et, à plus forte raison, aux Moines, de recevoir quoi que ce soit des *veuves et des femmes, par testament ou autrement*. Saint Jérôme s'élève

hautement contre cet abus, en écrivant à *Eustochius* : « Quand vous voyez les Ecclésiastiques approcher les riches veuves d'un air de douceur et de sainteté, vous croiriez qu'ils étendent leurs mains pour leur donner leur sainte bénédiction ; c'est tout le contraire : *c'est pour recevoir le prix de leur hypocrisie.* » Enfin, je leur fis observer que Napoléon avait aussi prévu ces abus dans son Code, même contre les médecins.

On m'écouta avec bonté, et il y a tout à parier que j'ai fini par être *législateur*, là où l'on voulait me faire passer pour un criminel. C'est cette idée, et la moralité qui découle de cet incident, qui m'ont porté à vous arrêter un moment de plus à Xalapa.

De Xalapa à Vera-Cruz, il n'y a d'intéressant, à mon avis, que *le Puente del Rey*, un pont qui passe sur la rivière Antigua, dans une gorge profonde : la première *Thermopile* de ce côté du Mexique contre une armée ennemie qui oserait venir l'attaquer. C'est un endroit bien des fois mémorable pendant la Révolution, que Vittoria a souvent pris et perdu, et qui ne cesse d'être le point d'appui de toutes les factions révoltées.

C'est ici, je crois, qu'était la *Cempoalla*, si célèbre dans l'histoire de la Conquête, la première ville Indienne que Cortès rencontra après son débarquement, le premier rayon d'espérance, ou le premier ressort d'encouragement pour une telle entreprise : c'était le siége d'un grand Cachique, et la

capitale d'une nation ennemie des Mexicains. Tout combine avec ma conjecture : la distance d'un *soleil* (d'une journée), de l'*endroit* du *débarquement ;* une *grande rivière qui séparait les Cempoallas, ou Totonaques* de l'*Empire* de *Moctezuma*, et qui était à peu près *à moitié chemin entre l'endroit du débarquement et Xalapa ;* et une forte position, nécessaire pour un peuple qui avait résisté contre un Roi puissant. L'endroit est maintenant désarmé ; mais une simple colonne volante suffirait à l'armer promptement et à le mettre en état de défense contre un ennemi redoutable, si elle était composée et commandée par des braves, ne fussent-ils pas des *Léonidas.* — Nous arrivons à Vera-Cruz.

Multi multa dicunt, sur l'endroit où Cortès était débarqué sur ces plages.

L'embouchure de l'*Antigua* est à vingt milles au Nord de Vera-Cruz, et l'embouchure d'une rivière devait offrir à un Européen des avantages et de la sécurité ; c'est donc apparemment là que débarqua Cortès, et que fut bâtie la première Vera-Cruz. Les traditions des Aborigènes confirment cette conjecture : l'endroit était à un *soleil* de Cempoalla, et Cempoalla *à moitié chemin de Xalapa.* J'aurais voulu consulter à cet égard les registres de la municipalité de la nouvelle Vera-Cruz ; mais la ville a été canonnée et bombardée à plusieurs reprises par les Espagnols, qui tiennent encore la forteresse de *Uloa ;* elle n'est plus qu'un désert et un tableau af-

freux de ruines. L'endroit fut appelé la *Vera-Cruz*, de la commémoration du jour qu'on y a débarqué; mais la Vera-Cruz d'aujourd'hui en est, je le répète, à plus de vingt milles au Sud.

Ce fut le Vice-Roi Monte-Rey qui fit bâtir cette dernière, vers la fin du seizième siècle; probablement pour la mettre sous la tutelle d'une forteresse formidable, bâtie ensuite sur le roc qui lui fait face, à un quart de mille. On appela d'abord cette forteresse de *Uloa*, d'une équivoque sous laquelle les premiers Espagnols comprirent le mot de *Acolhua* (ou Acolhuas), nom adopté par les premiers Rois de Tescuco, et que s'approprièrent également les Mexicains quand ils devinrent les maîtres de presque tout l'Anahuac. On abandonna alors l'ancienne *Vera-Cruz*, dont la situation, sans doute plus riante, et de mille manières plus avantageuse, avait le *malheur* de n'avoir pas un site pour une forteresse qui la dominât.

La situation de la *Vera-Cruz* moderne est affreuse. Bâtie entre une mer de sable et l'Océan, il faut une lunette d'approche pour reposer ses yeux et sa sympathie sur quelque mauvais échantillon de végétation champêtre; la fièvre jaune y siége, plus ou moins homicide, pendant toute l'année, et pour que rien ne manque aux délices des Parques, un marais, au Sud-Ouest, leur fournit aussi son contingent de sacrifices humains. Mais :

Auri sacra fames, quid non mortalia pectora cogis!

Et l'on y venait de même en foule.

C'était l'entrepôt de tout le commerce de la Vieille Espagne avec la Nouvelle, l'empire du monopole de Cadix, et des ministres d'Espagne; le lieu où tombait tout l'or et l'argent qui sortaient des riches entrailles de ses vastes Cordillières.

La ville a de beaux bâtimens, de belles rues, et une belle église paroissiale, et sept couvens s'y étaient fondés, bien qu'on ne tardât pas à *émigrer*, et sommairement, pour l'autre monde; tant l'avarice est plus forte dans toutes les classes de la société, que la crainte de la mort. Ce qu'offre d'admirable cette petite *Tyrus* transatlantique, c'est un aquéduc qui ménage à la ville de l'eau excellente, puisée à dix milles de la ville, au Sud, dans la rivière *Xamapa.*

Je vous ai dit que cette ville est maintenant presque toute en ruine, souvent bombardée par les Espagnols qui tiennent encore le fort: ils la bombardaient pour se venger des excursions de la marine Mexicaine, quand elle s'emparait de quelque bâtiment qui leur apportait des vivres et des munitions. Notez, Comtesse, que ces bâtimens appartenaient toujours aux Anglo-Américains, ou aux Anglais : *Aux amis des libertés des peuples*. Dans un journal de Xalapa, du 10 janvier dernier, on lit, à la fin d'un long article, plein de *lamentations* contre ces messieurs, « Los Ingleses y Anglo-Americanos, que han contribuido y contribuyen à la

» ecsistencia de *Uloa*, son responsables a la huma-
» nidad de todas las desgracias que aquel ha cau-
» sado en los habitantes de la plaza de Vera-Cruz. »
C'est sur les Anglais et les Anglo-Américains que pèse la responsabilité de tous les malheurs, vomis de cette forteresse sur les Mexicains.

Les Mexicains ont aussi fortifié la ville du côté de la mer, et ils tâchent de faire tout le mal possible au fort; mais, fatigue et poudre jetées : on ne le prendra que par la famine, ce qu'ils n'ont pas à craindre avec les secours Anglo-Américains; d'ailleurs, une marine purement de Corsaires, combinerait avec un difficile succès une attaque de terre et de mer. On fait faire, m'a-t-on dit, des frégates dans les États-Unis, que commanderont les officiers de cette nation (Voyez quelle anomalie, le même peuple portant aide à la fois aux Mexicains et à leurs ennemis!) : alors réussira l'attaque.

Il y a quelque temps qu'on ne bombarde plus; je me permis donc de sortir un instant voir le petit mole qui pare la porte de mer, mais on me cria, *très-honnêtement*, du fort, de m'en aller au plus vite si je désirais m'en retourner avec mes jambes. Je leur fis ma profonde révérence, et, très-docile, ne me le fis pas dire deux fois.

Encore un accident, Comtesse, et qui a failli me faire fantassin.

Les muletiers, qui maintenant vont tous à Alva-

rado, ne passent pas par Vera-Cruz; je laissai ma caravane, et m'y rendis seul pour la voir. J'étais donc plus que jamais mon maître, mon domestique et mon écuyer. Heureusement j'avais le plus grand soin pour la pauvre bête qui me portait. J'allais la voir pour la faire boire et lui donner un peu de maïs : elle était disparue, on l'avait enlevée. Je donne l'alarme, mais je prêchais au désert. A la fin je vois un dragon à cheval, je l'envoie donner la consigne aux portes principales : il arrive à temps et le voleur est arrêté. Le commandant du poste me refuse mon cheval. Je vais chez l'Alcade; il dormait la siesta. Alors je me rappelai que j'avais une lettre de recommandation pour le Général Commandant de la place, le général Rincon : j'allai le voir, et mon cheval me fut rendu. La pauvre bête, reconnaissante du soin que j'avais eu d'elle, hennissait de consolation en me revoyant.

J'ai su plus tard que l'Alcade n'en avait nullement inquiété le voleur. A ses yeux, c'est probablement une œuvre méritoire que de voler un étranger qui a l'audace de venir au Mexique. Vous concevez que monsieur l'Alcade était un Espagnol.

La ville de Vera-Cruz est sortie, en quelque sorte, de la mer : elle est toute bâtie avec des matériaux tirés du fond de la mer. Ces matériaux sont tous des *madrepores*, de ces pierres où ces lithophages

se creusent leur habitation. On ne trouve pas même un caillou dans les environs, ni à quelque distance de Vera-Cruz.

A quatre ou cinq milles au Sud de la forteresse d'Uloa, paraît une petite île, ou plutôt un banc de sable, élevé à quinze ou vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, qui disparaîtrait toutes les six heures, ou serait disparu à jamais, si le golfe du Mexique n'était, comme je l'ai observé ailleurs, exempt des marées qui agissent et réagissent si puissamment sur l'Océan Atlantique.

On appelle ce banc l'île de *los Sacrificios*, de ce que *Grijalva*, qui la découvrit un an avant l'arrivée de Cortès, y trouva un grand nombre de squelettes, d'ossemens de créatures humaines, probablement sacrifiées par les Indiens à leur *Neptune*, lequel, par reconnaissance, en échange de leurs offrandes, leur fit cadeau des Espagnols.

On y a établi un camp militaire, avec une petite flottille, qui bloque la forteresse de *Uloa*: précautions inutiles, tant que les Anglais et les Anglo-Américains se plaisent à asservir les droits de toutes les nations aux lois du plus fort, à leur despotisme maritime et à leur avarice. La garnison de Uloa se moque de ce camp, et se plaît à voir que le climat et le soleil brûlant, qui rend ses sables un foyer ardent, font plus de ravage sur les Mexicains que n'en ferait leur canon, et elle épargne sa munition. Cette petite île est à un mille de la terre, où la gar-

nison est obligée d'aller puiser de la mauvaise eau.

A sept ou huit milles de Vera-Cruz on passe sur un bateau la rivière Xamapa. De là, j'ai presque toujours longé le rivage de la mer, seul, à travers une solitude qui n'est interrompue que par le bruit, sourdement mugissant, des vagues de la mer, qui s'étendent doucement sur un rivage incliné, changeant à leur gré le lit de sables mouvans qui le couvrent. Quel contraste entre le séjour sublimement varié d'une nature animée sur les montagnes que je venais de descendre, et l'aspect d'une nature morte ou mourante, sur les espaces immenses de l'Océan et sur des régions monotones de sables arides! Cependant je crus être heureux pendant les deux jours que je parcourus ces quarante milles, entre la *Xamapa* et *Alvarado*. Je me représentais encore une fois tout indépendant du Monde *civilisé*, comme les quatre jours que je passai seul sur la *Rivière sanglante*, où j'avais presque même oublié que c'était pour aller chercher les sources du *Roi des Fleuves*, que je me trouvais dans cette situation; que je devais en sortir et franchir tous les obstacles qui s'opposaient à mon entréprise. Une cabane de pêcheurs, où je me retirai la nuit, n'ôta rien aux rêves de mon imagination.

Vous me voyez marcher lentement sur ces plages, la tête baissée, conduisant mon *Ronzinante* à la main, le laissant souvent libre, pour courir sur une coquille ou un fruit exotique, que la mer je-

tait et reprenait du même flot; vous me voyez m'arrêter souvent, remuant le sable de mon bâton, pour y chercher quelque ouvrage curieux, que la Nature jalouse cache souvent aux yeux des mortels; vous me voyez... Oui, bien des choses se remuaient dans ma tête!.... et dans mon cœur..... Enfin, je voyais la main du Créateur qui me montrait une autre *création* dans les traits si saillans de dissemblance qui distinguent ce NOUVEAU MONDE du VIEUX. Mais nous voilà arrivés à l'endroit d'où je vous écris.

Alvarado prend le nom de la rivière qui y forme un grand lac, et se décharge dans la mer par une embouchure de deux milles de long. Ce village n'était autrefois qu'un repaire de pêcheurs, ou de pirates, de contrebandiers, à qui les plages solitaires que nous venons de parcourir facilitaient tous les moyens de mettre leurs entreprises à couvert de la vigilance de quelques soldats, stationnés par le Gouvernement dans un fort à l'embouchure de la rivière, et qui souvent se concertaient avec les contrebandiers et les pirates.

La Révolution qui fit de la forteresse de Uloa et de Vera-Cruz deux empires séparés, dont les hostilités apportèrent tant de malheurs sur la dernière, favorisa Alvarado, et en fit ce qu'était Vera-Cruz avant la Révolution : l'Entrepôt général du Commerce entre le Mexique et les Nations étrangères. Il est, comme Tampico, sorti du néant à une pros-

périté étonnante que la fièvre jaune, les *Mosquitos*, et mille autres fléaux ne suffisent pas à paralyser, tant la soif de l'or, je le répète, triomphe de toutes sortes d'obstacles.

On dit que les deux extrêmes se touchent : c'est vrai; du moins j'en suis moi-même une preuve actuelle; car je finis ma carrière Mexicaine comme je l'ai commencée : il m'arrive de combattre ici, en partant de ces contrées, avec le même Colonel qui m'ennuya tant à Tampico à mon arrivée pour m'en disputer l'entrée; mais heureusement il est toujours aussi ivrogne qu'il l'était alors, et le vin n'a qu'un court empire contre la justice et la raison. Il avait l'air de vouloir examiner tous mes papiers, toutes mes caisses de minéraux, mes curiosités, etc., mais je lui tins pied, et mes recommandataires se joignirent à moi pour couvrir de honte ses attentats vexatoires. Ne prenait-il pas pour prétexte que mes caisses pouvaient contenir de l'or et de l'argent en barres ou en espèces, pour lesquels on paie un droit? Le directeur de la Douane lui répondit que ce n'était pas son affaire, et il me fit l'honneur de me dire qu'il se fiait à ma parole, se reposant sur les témoignages des négocians, qui m'avaient recommandé. J'avais si bien arrangé mes minéraux dans les caisses que les visiter c'eût été tout bouleverser, et briser surtout les plus délicates et les plus belles cristallisations. Ici je dois rappeler avec la plus vive reconnaissance les bontés et l'intérêt que

m'a prodigués et me prodigue encore M. Fontanges, un des négocians auxquels j'ai été recommandé.

Ce pauvre Colonel (Don Pedro de Landero) aime à jouer le rôle de despote, d'anarchiste, etc.; et il met, partout où il va, la révolution et le désordre. Il vient d'être rappelé de Campêche, où, opposé au général Santana, qui n'est pas non plus l'homme de l'ordre et de la tranquillité, il avait anarchisé tout l'État de Yucatan, dont Campêche est la Capitale. Je ne passerai point sous silence cette affaire vraiment criante, et qui n'est pas encore apaisée; elle fait, en quelque sorte, partie de l'histoire de la Révolution dont nous avons tant de fois rencontré les traces dans ce pélerinage.

Santana est le Général-Commandant et le Gouverneur du Yucatan. Croyant voir, dans les élections des députés pour le Congrès de l'État, et dans la conduite du Congrès lui-même, des intrigues, des menées contre-révolutionnaires, il accusa de *Gaciupinisme* toutes les autorités de l'État, les déposa, et mit l'État sous un Gouvernement militaire, le tout, de la manière la plus *sommaire*. Le Colonel Landero, commandant la place de Campêche, s'était mis à la tête des factieux contre Santana; il fut rappelé par le Gouvernement général de la Confédération, qui le destina, *par interim*, au commandement d'*Alvarado*, comme s'il avait voulu me ménager le *plaisir* de le voir une fois encore avant mon départ.

Je ne saurais vous dire de quel côté est la raison

J'estime qu'ils ont tort tous les deux, également anarchistes. Il est certain que les Espagnols ne cessent de fomenter la discorde, et de combiner une contre-révolution; leur correspondance avec la Havana est aussi indubitable que facile dans le Yucatan; mais, Santana, quelque excusable que le rendent ses intentions, mérite le blâme par le mode despotique dont il les a persécutés. À la vérité, peut-être a-t-il dit : « *extremis malis extrema remedia.* »

D'un autre côté, Landero, subalterne de Santana, devait lui obéir, comme un soldat à son général, et comme un citoyen au Gouverneur de l'État, car *tout acte de désobéissance au Gouvernement est un commencement de dissolution sociale.* Il devait respecter, dans les mesures de son chef, eussent-elles été revêtues d'apparences arbitraires, la sublime sentence : «*salus populi suprema lex.* » Au reste, toute haute surveillance et toute responsabilité n'appartenant, en pareil cas, qu'à Santana, Landero, en se révoltant, n'a montré qu'une insubordination séditieuse.

Je vous ai dit que Santana n'est pas non plus l'homme de l'ordre et de la tranquillité : c'est ce que toute sa vie politique autorise à croire; je vais vous en tracer une petite esquisse, qui ajoutera à vos notions sur le pays et sur les hommes, dont sa situation dépend le plus.

Santana, d'une bonne famille de la province de

Vera-Cruz, a eu cette éducation purement militaire, qui, sans le secours d'une autre qui la coordonne avec sagesse, a le plus souvent pour conséquences immédiates, le despotisme et le libertinage. Il déploya tous les vices du libertin, dès sa jeunesse, au service des Espagnols, qui lui offraient en cela de bons modèles; et il trouva dans la Révolution les moyens d'assouvir ses inclinations de despote. Sa figure, belle et heureuse, lui fut un puissant auxiliaire pour exercer l'un et l'autre penchant.

Santana ne manqua pas non plus d'ambition, et c'est ce qui lui fit jouer bien des rôles différens dans les premiers temps de la Révolution. Ensuite il fut Iturbidiste sous l'Empire, et le premier à se révolter contre Iturbide. A la chute de l'Empire, il eût voulu, sous une autre devise, monter lui-même au pouvoir suprême; mais Vittoria, qui s'était d'abord uni à lui contre l'usurpateur, le tint aux attaches, faisant déclarer à l'armée, qu'elle recevrait le Gouvernement jugé plus convenable à la Nation par les représentans du peuple, qu'il fit réunir à la hâte en Congrès général.

Après le traité de *Casa Matta*, ou l'abdication d'Iturbide, Negrete, Bravo et Vittoria furent appelés au Gouvernement exécutif; Santana se retira avec une troupe de factieux à Saint-Louis-de-Potosi, prit possession de la ville, et érigea le Gouvernement Mexicain en République fédérale, s'en déclarant le *Protecteur*. Il y régna quelque temps en dicta-

teur, et avec tout le faste d'un Souverain Asiatique; levant des contributions dans toutes les provinces environnantes; ayant ses sérails et ses eunuques; accordant ses faveurs, ou le *Palo*, au gré du caprice ou du despotisme. Mais le Gouvernement général envoya contre lui le général *Armijo* avec des forces supérieures; il fut réduit à l'obéissance, et traduit en état d'arrestation à Mexico.

Ambitieux, adroit, et doué de grands talens pour l'intrigue, il parvint à se faire nommer Commandant militaire du Yucatan; et, par les mêmes moyens, il ne lui fut pas difficile d'en devenir aussi le gouverneur civil; et il a fini, comme nous l'avons vu, par chasser ce même Congrès qui l'avait élevé à tant de dignités. Il continue maintenant ses *intrigues* dans le Yucatan. On dit qu'il va être rappelé; mais il en fera encore de belles si on lui laisse encore les moyens de tourner le pouvoir en faction, des missions administratives ou militaires, en anarchie et en guerre civile.

Du Yucatan et de Santana, retournons où nous sommes, à Alvarado.

Ce village n'est pas loin d'un endroit dont on a beaucoup parlé, comme un de ces isthmes qui ont fourni souvent le projet d'un canal de navigation, pour unir la mer Atlantique à la Pacifique. Cet endroit est Guasacualco, à cinquante milles environ au Sud-Sud-Est d'Alvarado. Sans rappeler l'histoire trop longue des projets d'unir ces deux mers, et les

divers endroits que des intérêts ou des rêves différens ont indiqués comme les plus propices à une telle entreprise, je me bornerai à signaler les lieux qui offrent le projet moins chimérique, pour ensuite conclure par *Guasacualco.*

Il y a plus de deux cents ans que dans la province de CHOCO (dans la Nouvelle-Grenade), on avait découvert que, pendant la saison des pluies et l'inondation de la vallée de Choco, on pouvait communiquer, au moyen de petits *canots*, d'une mer à l'autre; un Curé s'était même permis de faire pratiquer une petite coupe par ses Indiens pour faciliter cette communication. Mais la jalousie de quelques Espagnols, qui avaient des intérêts contraires, insurgea contre l'ouvrage du Curé, le fit détruire, et peu s'en fallut que l'entrepreneur Curé ne payât cher sa découverte et son industrie.

Plus tard on mit en projet l'isthme de Darien. Les rapports sur la possibilité d'y couper un canal, *aussi grand que le détroit de Gibraltar*, ne furent pas moins extravagans que nombreux; mais à la fin on décida que les immenses montagnes de rochers qui l'entrecoupent, rendaient l'opération impraticable. WILLIAM PITT parla avec enthousiasme de ce grand projet, et l'ÉDINBURGH REVIEW disait que « *This magnificent undertaking* PREGNANT *with*, etc., etc., etc., *was so far from being a romantic and chimerical project, that it was not only practicable, but easy* (1). »

(1) « Cette entreprise magnifique, si *grosse* d'avenir, loin d'être un

Mais, me demanderez-vous, comment les étrangers peuvent-ils tenir à cette sorte de commerce, si ruineux? C'est qu'à la fin seront vainqueurs ceux qui auront le plus de capitaux et de courage pour continuer à perdre long-temps : la concurrence baissera pavillon devant eux. Quels seront ces vainqueurs? Les *Guinées*, Comtesse. — Les concurrences Française et Anglo-Américaine ne sont pas assez riches pour résister à celle des Anglais; et vraiment, quoique des Américains et des Français y fassent le commerce, la marchandise qui y circule est déjà presque toute Anglaise. Dans quelques années, les Anglais auront donc (si les affaires répondent un peu aux probabilités) tout l'or des mines et du commerce de la plus grande partie de l'Amérique. Sans doute cette nouvelle domination nécessitera de grands coûts; mais elle peut devenir un jour bien plus puissante que celle des Indes Orientales. L'une appartiendra à la Nation, tandis que l'autre est le privilége et le monopole principal d'une Compagnie.

Dans ce pélerinage, je vous ai tracé un court aperçu de ce que le Mexique a été et de ce qu'il est; mais que vous dirai-je de ses destinées futures? Comme nous l'avons vu, il possède bien des élémens d'indépendance et de bonheur, mais aussi sont-ils encore menacés par de grands germes de discorde et de malheurs : les Espagnols, les Moines et le Jésuitisme, qui s'y cache même sous la

devise du *Maçonisme*, ne négligeant ainsi aucune manière de tendre ses piéges.

Vous direz peut-être que j'ai trop insisté sur ces trois points; mais peut-on jamais dévoiler assez les ennemis de l'humanité et des libertés des peuples, surtout là où elles invoquent plus qu'ailleurs la voix du voyageur philanthrope! peut-on jamais accuser assez les profanateurs de notre sainte Religion dans un temps où l'hypocrisie, l'avarice et l'ambition lui préparent une autre époque de *protestantisme*, encore plus destructeur peut-être que celui du seizième siècle! Et du reste, permettez que, pour m'en justifier mieux dans votre estime et dans votre âme religieuse, je m'appuie de deux grandes autorités, qui donneront la dernière main au tableau véridique que je vous ai tracé des Espagnols et des Moines dans le Mexique.

Quand Ferdinand fut appelé par Napoléon au célèbre Congrès de Bayonne, il s'arrêta quelques jours à Burgos pour mieux réfléchir sur la situation où il se trouvait. Il y rassembla à la hâte ce qu'il croyait y voir d'amis et d'hommes sincères, plutôt que des ministres, et leur demanda leur avis sur le *quid agendum*. Devait-il avancer vers Bayonne ou reculer? Le plus grand nombre de ses conseillers lui donnait, pour garant de sa résolution d'avancer, la générosité de Napoléon et, en tout cas, l'héroïsme des Espagnols. Un d'entre eux fut d'un avis contraire, et, pour en démontrer les argumens justifi-

catifs, il émit consciencieusement des aveux qui tombent ici très à propos. Ce conseiller était *Urquijo*, qui avait été récemment ministre du père de Ferdinand ; et notez qu'il s'expliquait d'autant plus franchement que, consulté de loin, il répondait par écrit.

Il dit qu'on ne devait pas se fier à Napoléon, *parce que l'Espagne elle-même n'offrait pas le type de la loyauté ;* que dans l'Espagne ancienne on ne trouvait que *des exemples d'assassinats* de Rois par des usurpateurs, ensuite assis sur le trône; que dans les siècles postérieurs on vit les mêmes crimes commis par des *Rois bâtards sur des Rois légitimes ;* qu'Henri II en était un exemple ; que de l'inceste qui donna naissance à ce prince, dérivaient les dynasties qui avaient peuplé une grande partie des trônes de l'Europe, et que, par conséquent, on ne devait point attendre des autres une loyauté qu'on n'a pas montrée soi-même, ni permettre que Ferdinand allât plus loin vers la France.

Il disait que, comme les Héros de Plutarque, *les Héros de l'Espagne* n'avaient acquis leur renommée et leur gloire qu'en marchant sur des milliers de cadavres; qu'on devait se rappeler *les couronnes que Charles-Quint avait enlevées*, et les cruautés envers les souverains ses prisonniers de guerre ; *que les Espagnols en avaient fait autant, et pis encore envers les Empereurs et Rois des Indes, et que si les Espagnols avaient voulu défendre ces actions*

sous le prétexte de la Religion, on pouvait bien le faire aussi sous le prétexte de la politique; qu'enfin, cette tactique était commune *à toutes les dynasties de l'Univers.*

S'expliquant particulièrement sur les Espagnols, et sur ce qu'ils ont fait en Amérique, il dit que, par malheur, depuis Charles-Quint, *la Nation Espagnole n'existe plus*, parce qu'il n'existe point réellement de corps qui la représente, ni d'intérêts communs qui se réunissent vers le même but; que *l'Espagne est un édifice gothique*, composé de morceaux, avec autant de forces, de priviléges, de législations et de coutumes qu'il y a presque de provinces; que *l'esprit public n'y existe plus;* que ces causes empêcheraient toujours *la formation d'un Gouvernement solidairement constitué*, pour réunir les forces, l'activité et le mouvement nécessaires; que les émeutes et les tumultes populaires étaient de très-courte durée; que tous ces troubles produiraient des *effets pernicieux* (il a été grand prophète) *dans les Amériques, parce que les Naturels du pays voudraient développer leurs forces et secouer le joug qui pesait beaucoup sur eux depuis la Conquête; que l'Angleterre même les aiderait, en juste revanche de ce que les Espagnols firent imprudemment, unis aux Francais, pour soulever leurs colonies.*

C'est donc un grand personnage Espagnol, un ministre d'un Roi d'Espagne, qui confirme entièrement de son suffrage ce qui est dit çà et là des

Espagnols dans ce pélerinage. Entendons maintenant un grand écrivain, un philosophe célèbre, un pieux ecclésiastique, l'ami de l'humanité, l'abbé Raynal. Voyons comme il joint son témoignage à mes observations sur les moines du Mexique *.

* C'est à Londres, et pour l'Angleterre, que j'ai écrit cet ouvrage; c'est donc d'une édition anglaise que j'ai dû tirer le passage suivant de Raynal. Détruit par la Censure dans toutes les éditions françaises, je me vois forcé de le traduire moi-même de mon mieux du texte anglais :

« Les Moines, en Amérique, sont une race d'hommes sans connaissances et sans principes; leur libertinage se joue de leur institution, et viole impudemment leurs vœux. Leur conduite porte le scandale au comble; leurs couvens sont autant de *lupanaires*, et leurs confessionnaux autant de marchés d'indulgences. Voilà comme, pour une pièce de monnaie, ils tranquillisent la conscience du scélérat. Voilà comme ils insinuent la corruption dans les âmes innocentes, et portent la séduction dans les familles. C'est une engeance de Simonistes qui font un trafic public des choses sacrées. Le christianisme qu'ils enseignent est une source d'absurdités. Avides d'héritages, ils font servir à leur cupidité la fraude, le vol et le parjure. Ils corrompent les magistrats, et les changent en instrumens de leurs passions. Il n'est pas de crime pour lequel ils ne soient sûrs de l'impunité. Ils soufflent la discorde, animent les peuples à la rébellion. Ils sèment la superstition partout où ils touchent, et c'est eux qu'il faut accuser de toutes les calamités qui ont désolé ces régions lointaines. Tant qu'ils existeront dans ces pays, ils tiendront en mouvement l'anarchie, par la confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils inspirent à ces peuples, et par la pusillanimité des dépositaires de l'autorité dont ils disposent au gré de leurs caprices. Voyons cependant de quelle utilité ils peuvent être. Les considère-t-on comme des explorateurs ? Mais quel bien en doit attendre une sage administration! Y verrait-on un contrepoids au pouvoir du Vice-Roi? Mais quel misérable expédient! Ne seraient-ils là que pour servir les intérêts du Souverain Pontife? Le leur permettre serait encore impolitique. Sous quelque aspect qu'ils s'offrent à vos yeux, les moines, au Mexique, sont une race de méchans indignes d'y demeurer plus long-temps, tant ils y répandent de scandale et de désordre. »

« The Monks in America are a set of men without knowledge and without principles; their independence tramples upon their institutions, and makes them regardeless of their vows. *Their conduct is scandalous, their houses aro so many places of evil ressort, and their tribunals of penance so many trading shops.* From thence it is, that for a piece af money they quiete the conscience of the villain; from thence it is that they insinuate corruption into innocent minds, and that they *seduce women and girls* into the bancheres. They are a set of simonists who make a public traffic of holy things. The christianity they teach is defiled with all sorts of absurdities. *Greedy of inheritancy, they de fraud, rob, and perjure themselves.* They degrade the magistrate and thwart them in their operation. There are no crimes which they can not commit with impunity. They inspire the people with a spirit of rebellion. They are so many encouragers of superstition, and the causes of all the troubles that have agitated these distant regions. *As long as they exist there, they will keep up anarchy, from the confidence, as blind as it is unlimited, which they have obtained of the people, and from the pusillanimity with which they have inspired the depositaries of the authority, whom they dispose of at pleasure by their intrigues.* Let us therefore inquire of what great utility they are! — Are they informers? A wise administration has no need of them. Are they to be menaged as a conter-

poise to the power of the Vice-roy? This is an idle apprehension. Are they tributaries of the great? this is an evil that must be put a stop to. *Under whatever aspect we consider matters, the monks are a set of wretches, who scandalize and disturb Mexico too much to allowe them to remain there any longer.* »

C'est ainsi que parlent deux grands hommes des Espagnols et des moines espagnols; ils en auraient dit bien davantage si, comme moi, ils s'étaient promenés au petit pas dans ces régions! Et cependant mes expressions sont plus modérées que les leurs. Si M. le baron de Humboldt a passé sous silence les abus que nous avons signalés, c'est que sa plume était influencée par la reconnaissance due à un Roi qui lui avait permis l'entrée dans cette terre, cachée et défendue rigoureusement à tout étranger. Il a sacrifié aux convenances les sentimens et la voix de son âme généreuse.

Ici se termine mon pélerinage au Mexique. C'est demain que j'embarque mes caisses pour New-York; bientôt je m'embarquerai moi-même, incertain où me conduiront mes destinées. Que la Providence me soit aussi propice dans mes promenades nouvelles; qu'elle me conserve votre estime, cette arme si redoutable à mes ennemis. Je continuerai de vous tracer le tableau physique et moral des pays qu'il me sera donné de parcourir. Le charme de vos correspondances se joindra encore, je l'espère, à mon désir de vous être agréable,

pour faciliter ma tâche en stimulant ma paresse et animant ma plume. S'il était écrit que je dusse finir loin de vous mon pélerinage terrestre *, puisse la Providence nous réunir par delà ce monde, et faire contribuer à notre bonheur céleste l'éternel échange de nos sentimens d'estime et d'amitié. — Adieu, Comtesse! le Ciel vous bénisse, et, avec vous, les vôtres et les miens.

Adieu aussi à vous, peuples long-temps esclaves et toujours dignes d'être libres! Adieu, Mexicains! Puissé-je vous avoir vengés des calomnies de vos détracteurs, ou légers ou méchans, par une esquisse impartiale et fidèle de vos mœurs, de vos arts, de vos institutions anciennes et nouvelles! Puissé-je avoir mêlé à mes vœux et à mes espérances l'expression de quelques vérités utiles!

* . . . . *mollissima corda*
Humano generi dare se Natura fatetur.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

APPENDICE.

DOCUMENT N° I.

REPRÉSENTATION ADRESSÉE AU SUPRÊME CONGRÈS GÉNÉRAL DE LA NATION.

C'est l'amour pour la patrie qui anima le *cri d'Igùala*, et ce cri m'aida à surmonter les plus grands obstacles; il enflamme encore aujourd'hui mon âme d'une ardeur patriotique : ni le langage amer du décret du 8 avril 1823, ni les imputations forgées par quelque autorité, ou plutôt par un parti, n'ont été capables de l'éteindre. Je suis resté aussi pur que les assertions de mes détracteurs ont été fausses; le tout, du reste, m'a paru l'effet, ou d'erreurs ou de passions de quelques individus; mais, pour la Nation Mexicaine, je ne puis que nourrir encore d'éternels sentimens d'affection et de reconnaissance.

Aussi, à peine eus-je vu se préparer l'exécution des desseins hostiles, déjà prédits par moi et médités par certaines puissances Européennes, que j'avisai de me transporter là où je fusse mieux en mesure de servir les intérêts des Mexicains, et frustrer les manœuvres que je savais combinées par plusieurs ministres à la cour de Toscane, pour déjouer mes mesures. Mes soupçons ont été confirmés par des actes publics, qui, je présume, seront déjà bien connus de ce corps souverain.

C'est aux représentans de cette grande Nation qu'il appartient d'examiner et de décider si mes services, comme simple soldat, en cas que je jouisse encore de quelque opinion favorable, peuvent contribuer à réunir les sentimens du peuple, et à rassurer ainsi l'indépendance et la liberté de mon pays. Pour moi, il m'est doux de manifester le vif désir de servir ma patrie, et de lui offrir, avec le plus profond respect, armes, munitions, habillement, argent; et je proteste solennellement qu'aussitôt la liberté affermie et les Mexicains ralliés par les mêmes sentimens et délivrés de tout ennemi puissant, je n'aurai d'autre vœu que de leur offrir mes félicitations, les plus purs sentimens de joie pour leur prospérité, et de me retirer loin des affaires, au sein de ma famille.

Que mon langage ne soit pas *mésentendu.* Je n'aspire qu'à voir le bonheur de mon pays, et j'en offre au Tout-Puissant les vœux les plus ardens.

Londres, 13 février 1824.

AUGUSTIN DE ITURBIDE.

DOCUMENT N° II.

Le Suprême Pouvoir Exécutif, provisionnellement constitué par le souverain Congrès Mexicain, à tous ceux qui verront les présentes, fait savoir que le Congrès Général Souverain Constituant a décrété ce qui suit :

ART. 1. Si jamais don Augustin Iturbide, en quelque temps ou sous quelque titre que ce soit, venait à remettre le pied sur le territoire de la République Mexicaine, il sera déclaré et considéré comme un traître, et hors la loi. Dans lequel cas, ce seul acte sera suffisant pour le faire juger comme un ennemi public de l'État.

Art. 2. Tous ceux qui auraient coopéré à son retour, ou par des écrits, ou par des promesses, ou par tout autre moyen, seront à l'avenir déclarés traîtres envers le Gouvernement Fédératif, et jugés en conséquence selon la loi du 27 septembre 1823.

Art. 3. L'article précédent frappe également tous ceux qui pourraient aider ou favoriser, en quelque manière que ce soit, l'ennemi étranger.

Le Suprême Pouvoir exécutif est chargé, etc.

Mexico, 28 avril 1824.

Signé José-Maria Cabreza, Président du Congrès.
Francisco Elomaya, Député Secrétaire.
José-Maria Ximenes, Député Secrétaire.

En conséquence nous commandons, etc., ordonnons, etc.

Mexico, 28 avril 1824.

Nicolas Bravo, Président.
Miguel-Domingue, Ministre d'État.

Envoyé à don Daniel Pablo de la Slave, pour son exécution, etc.

DOCUMENT N° III.

ITURBIDE AU SUPRÊME CONGRÈS CONSTITUTIONNEL.

A bord du brick *le Spring*, 8 juillet 1824.

Messieurs,

Sous la date du 13 février, j'ai adressé à cette honorable assemblée la représentation dont j'ai l'honneur de vous soumettre ci-jointe la sextuple copie : les autres copies ayant été

transmises par don Francisco de Borja Migoni, agent du Gouvernement Mexicain à Londres, qui m'a assuré vous les avoir fait parvenir, à la diligence de don Lucas Alaman. Mais, dans la crainte qu'elles ne soient pas arrivées à temps, et les circonstances m'appelant avec plus d'urgence à offrir encore mes services à mon pays, j'ai dû franchir les obstacles que je voyais se multiplier autour de moi, et je me suis décidé à partir d'Angleterre dans le mois de Mai, y laissant mes enfans, à l'exception de deux, les plus jeunes. Dans cette représentation je rappelais les desseins de plusieurs ministres étrangers à la cour de Toscane, pour me faire arrêter dans mon chemin. Maintenant je dois ajouter que la Sainte-Alliance ne négligea rien pour empêcher ma famille de quitter Livourne : tous les consuls étrangers refusaient de signer ses passe-ports conformément aux ordres de leurs ministres respectifs, qui tous conspiraient contre notre départ. Par des efforts et une adresse extraordinaires, je réussis à surmonter toutes les entraves, et celles notamment que m'opposait le duc de San-Carlos, ambassadeur d'Espagne à la cour de Versailles.

On aurait voulu élever contre moi une barrière insurmontable; mais, plus on s'obstinait, plus je voyais des intentions hostiles contre mon pays, et je persistais à les tromper et à venir offrir mes services à ma patrie contre leurs intrigues.

Ayant abandonné mon pays, ma femme et mes enfans, dans des circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, et séparé ainsi de mon vénérable père, de mes sœurs, d'autres parens et de mes amis, afin d'éviter toute effusion de sang, et pour que ma présence ne fût point pour mes concitoyens un obstacle au choix de la forme de Gouvernement qu'ils jugeraient la plus convenable, pouvais-je demeurer indifférent à l'aspect des dangers imminens dont je voyais mon pays menacé, et interposer un délai qui eût peut-être rendu mon secours inutile? J'aurais été indigne du nom Mexicain, et un

criminel impardonnable à mes propres yeux, si j'eusse pu hésiter un instant quand tout demandait résolution et promptitude. J'ai cru de mon devoir de mépriser toute difficulté, toute considération personnelle. — Était-il nécessaire d'abandonner mes chers enfans, de vendre tous les bijoux de ma femme, et même de me dépouiller de tous mes ornemens personnels, pour me ménager les moyens de voyager sans compromettre le crédit de mon pays? C'est ce que j'ai fait. — Était-il nécessaire de traverser les plus hautes montagnes couvertes de neige, et de m'exposer à tous les dangers d'une mer orageuse et dans une mauvaise petite nacelle, pour arriver à Londres à temps? J'ai pris ce parti avec la plus prompte délibération. — Fallait-il renoncer aux jouissances d'une vie privée et tranquille, et exposer encore une fois mon existence? Je n'ai point hésité à le faire. — Était-il nécessaire de vaincre toute agitation excitée dans mon cœur par la pensée que ma nouvelle résolution patriotique pourrait être méchamment interprétée, considérée comme un attentat ambitieux? J'ai su aussi triompher de cette crainte. Animé d'un amour le plus vif, le plus sincère pour mon pays, aucun sacrifice, quelque grand qu'il fût, ne pouvait arrêter mon désir d'accourir pour lui être de quelque utilité.

Je me trouve sur les parages du Mexique, et j'espère que le Congrès actuel, maître lui-même de ses volontés, dépouillé de tout esprit de parti, et entièrement occupé de tout ce qui peut faire le bonheur de la Nation, ne souffrira pas qu'elle soit plongée de nouveau dans ces abîmes de disgrâces où peu s'en fallut que ne la jetât une faction ambitieuse. — Je parle sans ressentiment; mon cœur en est incapable. La franchise de mon langage est l'effet des plus sincères principes de patriotisme et d'honneur. Permettez que je m'explique sans contrainte.

En méditant le *plan d'Iguala*, l'objet de mes vœux fut de

délivrer mon pays de la tyrannie de l'Espagne, de le mettre en mesure de se donner la Constitution qu'il jugerait la plus favorable, de conserver ces mœurs qui caractérisaient sa Nationalité, et d'éviter, au milieu de la Révolution, de répandre le sang de mes concitoyens. Le résultat est trop connu, et personne n'oserait révoquer en doute que le but de mes intentions n'ait été sacré, juste et propre à faciliter la prospérité, le bonheur national. Il est vrai que cette Révolution a été accompagnée de quelque malheur, et le pays est encore en butte à des factions dont l'anarchie tend à le jeter dans les mêmes chaînes ignominieuses dont il s'était délivré; mais ce n'est ni une conséquence du *plan d'Iguala*, ni la faute de son auteur. Si le premier Congrès eût agi de bonne foi, avec sagesse et discrétion, la Nation aurait pu voir s'affermir sa Liberté et modeler ses Institutions d'une manière plus favorable et conforme à sa volonté. Elle aurait pu posséder une unanimité, une armée, un système de finances qu'elle n'a point maintenant, et l'Espagne, même assistée par des Puissances étrangères, n'oserait jamais entreprendre de reconquérir le Mexique, événement qu'elle se croit certaine de réaliser.

Les sentimens, les opinions de Ferdinand et de la Nation Espagnole et l'intérêt que les Puissances alliées attachaient à leur cause, en 1821 et 1822, n'étaient pas moins évidens qu'aujourd'hui; je n'avais aucun doute qu'ils eussent tenté tous les moyens de renouveler notre esclavage. Mes archives privées, celles de la Secrétairerie d'État contiennent des preuves incontestables de ma prévoyance, de l'empressement, de l'activité que je déployais pour prévenir et anéantir leurs machinations; mais la faction qui dominait le Congrès paralysa, dès l'origine, tous mes efforts. Le but de cette faction était d'empêcher qu'on formât une Constitution, une armée, un système de finances, voulant affermir ainsi l'anarchie et frayer le chemin à l'Étranger pour la reconquête du Mexique.

Les Bourbons ont toujours en vue de répandre la discorde et la confusion parmi nous. On fit de nos rivalités un instrument de succès; on tâcha de semer parmi nos concitoyens, ou faibles ou ignorans, ou sans expérience, des soupçons contre mon gouvernement; on imputa à ambition cette énergie et cette activité que je déployais pour opérer le bien et repousser le mal de mon pays; leur intention est encore la même. Il me répugne de retracer le souvenir de ces malheureuses conjonctures; mais c'est le bonheur de mon pays qui me parle et me force impérieusement de revenir sur cette histoire lamentable, pour exhorter mes concitoyens à la sagesse. Je dois vous dire que la même faction existe toujours, et que la situation du pays lui offre encore de grandes chances de succès. Cette faction s'efforcera de vous faire croire que je suis soumis à l'influence de l'ambition plutôt que de l'attachement à ma patrie; elle tâchera de vous convaincre que vous n'avez rien à craindre des étrangers, et que tout ce qu'on dit de l'intention de l'Espagne et des Puissances alliées d'assujettir de nouveau les Amériques au joug de ses premiers maîtres, n'est qu'un tissu de fausses et ridicules inventions; elle aura recours à toutes sortes de manèges pour aveugler et précipiter la nation et opérer ma ruine. Telle a été et telle sera encore sa conduite, dirigée par les instructions de la cour de Madrid depuis 1821. Ne me regardent-ils pas comme le plus grand obstacle à la réalisation de leurs plans : qu'ils réussissent à me jeter hors ligne, et il leur sera plus facile alors d'animer cet esprit de division qui assure le triomphe de leurs complots.

Heureusement dans le Congrès sont encore des hommes de bien, doués de talent et de patriotisme, qui connaissent, qui savent peser les intrigues des vieux cabinets; heureusement mes actions ont fourni des preuves non équivoques que j'aimais mieux mon pays que moi-même. L'indépendance de mon pays a été mon unique but : et à quoi aspiré-je mainte-

nant? à contribuer de mon mieux à sa défense, à employer toute l'influence que les circonstances me ménagent encore pour réunir et intéresser les opinions du peuple, pour le porter à ce dégré de pouvoir et de grandeur auquel la Providence l'appelle.

Je ne doute pas que cette souveraine Assemblée n'ait laissé échapper aucune occasion d'épier et de découvrir les vues de la Sainte-Alliance, de reconnaître l'ennemi, et de calculer toutes les forces nécessaires à lui opposer; je n'entrerai donc dans aucun détail sur ce point. En vous envoyant ci-joint un article publié à Londres, le 3 du dernier mois de mai, concernant le discours prononcé par le Roi de France à l'ouverture des Chambres, et un autre article du *Morning Chronicle*, mon seul but est de fixer votre attention particulière sur divers objets d'un haut intérêt. La ville de Mexico renferme dans son sein des vipères dangereuses qui voudraient vivre de sa ruine; mais heureusement elle possède aussi des enfans fidèles et affectionnés, qui sauront comment déjouer les machinations et détruire les attentats de ses ennemis par une résistance ferme et vigoureuse. C'est au nombre de ces hommes que j'ai désir de compter.

AUGUSTIN DE ITURBIDE.

DOCUMENT N° IV.

MANIFESTE AUX MEXICAINS.

A bord du brick *le Spring*, 8 juillet 1824.

Mexicains,

Arrivé sur les plages du pays natal, de retour d'un malheureux exil, je dois d'abord répéter l'assurance de mon attachement inébranlable, et ensuite vous faire part des motifs qui

m'y rappellent. J'ose espérer qu'on voudra prêter à mes paroles cette foi qu'a droit d'attendre celui qui a toujours été strictement dévoué à la vérité. L'expérience vous a prouvé, par une série d'événemens aussi glorieux qu'utiles, que toute ma conduite publique, dans des affaires d'importance, était le résultat de profondes méditations, tendait constamment au vrai et solide bonheur de mon pays, guidée par les règles de la prudence et de la justice.

Je ne vous ferai pas l'injure de croire que vous ne soyez convaincus que l'Espagne a le soutien de la Sainte-Alliance, et qu'elle n'a pu se résigner et ne se résignera jamais à supporter en silence la perte du fleuron le plus précieux de sa couronne; mais il est impossible que vous connaissiez le grand nombre de ressorts diaboliques qu'elle s'efforce de mettre en mouvement, et à l'étranger et chez nous, pour nous assujettir de nouveau à son despotisme. Mon voyage en Europe m'a pleinement informé de toutes les machinations des ennemis de mon pays; je n'ai pu être indifférent à l'aspect de sa ruine imminente. Tels sont les motifs qui m'ont porté à abandonner ces régions lointaines, à surmonter tous les obstacles, à vaincre toutes les intrigues qu'on s'efforçait d'opposer à ma résolution de venir reprendre mon poste parmi vous, mes chers concitoyens.

Je viens, non en Empereur, mais en soldat, en citoyen, en Mexicain : animé par les plus vifs sentimens de mon cœur, et l'amour le plus pur pour mon pays, je viens en homme qui le premier a senti le vrai intérêt de votre indépendance, de cette liberté qui est votre premier droit dès votre naissance. Je viens, touché de la plus profonde reconnaissance pour les égards affectionnés que la Nation, en général, n'a jamais cessé de me témoigner, et avec l'oubli des calomnies atroces dont mes ennemis personnels et les ennemis de notre pays ont tâché de ternir ma réputation.

Mon seul désir est de contribuer, et par ma voix et par mon épée, à défendre et consolider la liberté et l'indépendance du Mexique : je m'y livre avec la ferme résolution de ne point survivre, en tout cas, au retour de ce monstrueux esclavage, dont des Nations puissantes, aidées par quelques fils dénaturés, et des Espagnols toujours ingrats et ambitieux, conspirent à l'opprimer encore. Mon désir est aussi de m'offrir en médiateur contre vos dissensions intestines, qui seules suffiraient à détruire, avec votre union, votre force et votre indépendance; d'y rétablir tous les bienfaits de la paix; d'embrasser et défendre la forme de Gouvernement la plus agréable à la Nation, et de m'unir à vous pour aider de tous mes efforts et cordialement à effectuer et perpétuer la prospérité de la patrie.

Mexicains, je ne tarderai pas à vous renouveler encore les conseils et les sentimens de votre sincère et affectionné ami,

AUGUSTIN DE ITURBIDE.

DOCUMENT N° V.

REPRÉSENTATION ADRESSÉE AU SUPRÊME CONGRÈS GÉNÉRAL.

De Soto la Marina, 17 juillet 1824.

C'est avec la plus grande émotion que je viens d'apprendre que ce corps souverain m'a proscrit, déclaré hors la loi, et a publié un décret à cet effet. Une si terrible résolution, dictée par l'autorité la plus respectable de la Nation, dont le caractère doit se distinguer par des égards les plus scrupuleux de justice et de prudence, m'a porté à examiner attentivement ma conduite pour connaître quels sont les crimes atroces dont j'ai pu me rendre coupable, et qui justifient une mesure si

cruelle de la part des Représentans d'une Nation qui a tant de droits à être fière de sa clémence.

Je me demandais si mon crime était d'avoir conçu et exécuté le plan d'*Iguala*, et d'avoir formé une armée dont les victoires ont élevé la Nation de l'état d'esclavage à celui de souveraineté; s'il consistait en ce que j'avais établi le système constitutionnel dans le Mexique; que j'avais convoqué un Congrès pour donner des lois, telles que la volonté et le bonheur du pays le demandaient; s'il consistait dans le refus formel, deux fois répété, qu'on me proclamât monarque, en 1821, ou peut-être dans l'acceptation de la Couronne, quand il m'était désormais impossible de la refuser, ayant fait ce grand sacrifice pour délivrer mon pays, que cet événement seul a certainement soustrait à l'anarchie destructive qui le menaçait; s'il consistait en ce que je me suis constamment obstiné à ne pas accorder d'emplois à mes parens les plus proches, et les ai en conséquence empêchés d'accumuler des richesses; s'il consistait en ce que j'ai conservé la représentation nationale, au moyen d'une assemblée constituante, dissolvant un Congrès, qui, pendant neuf mois, n'avait rien fait pour la Constitution, pour l'armée, pour les finances, et dont tous les actes tendaient, ou directement ou indirectement, à nous précipiter dans un état d'anarchie, pour nous remettre sous le joug de la tyrannie Espagnole; s'il consistait en ce que je contrecarrai les mesures et trompai les vues de cette législature, qui, dès le moment même de son organisation, avait juré de maintenir séparés les trois pouvoirs constituant la Nation, et les annula depuis en totalité, dépassant ainsi les bornes de l'autorité dont elle était investie, violant les sermens les plus solennels, et se rendant indigne de la confiance publique; ce qui, plus tard, devint manifeste à toute la Nation, dépouillée, après mon départ, de tous les pouvoirs dont elle avait été originairement revêtue; ou en ce que je convoquai encore un Con-

grès pour extirper l'anarchie, si menaçante pour notre pays, laissant ainsi, à mon départ, un point central d'union, quoique dans la certitude que cette Assemblée me nuirait de tous ses moyens, y reconnaissant (il me pèse de le dire) un esprit de parti, d'immoralité et de bassesse ; s'il consistait en ce que je déposai un sceptre que j'avais été forcé d'accepter, et pouvais conserver, quand ce désir de la Nation me fut intimé par deux ou trois Députés de Province et quelques soldats ; ou en ce que je me jetai avec confiance entre les mains de ceux qui m'avaient déjà trahi, quand j'étais suprême Magistrat de la Nation, exposant ma vie sous le couteau de gens qui, naguère, y avaient lâchement attenté, préférant ainsi toutes sortes de sacrifices, de dangers, d'humiliations, à l'idée qu'une seule goutte de sang national pût être versée pour ma défense ; ou s'il consistait en ce que je renonçai à toutes dignités, richesses, famille, amis, etc., pour éviter une guerre intestine, qui eût offert de grands avantages à la faction Bourbonique, tendante alors, comme aujourd'hui, à nous diviser, afin de nous charger de nouvelles chaînes ; s'il consistait en ce que je sus abandonner mon père, vénérable sous tous les rapports, dans l'indigence, et partir, dénué moi-même de tout, avec ma femme et huit enfans, me livrant à mon sort malheureux, qui me transportait à plus de deux mille lieues loin de mes Pénates ; ou, pendant que j'avais tout le trésor national à ma disposition, je ne m'appropriai pas même cette somme que la Nation elle-même m'avait assignée, aimant mieux aggraver mes propres besoins, pour la voir employée à alléger le fardeau de mon pays, à payer les appointemens de ceux mêmes qui ne cessaient de me calomnier. Que n'ai-je pas fait pour ma Patrie ? J'ai déjoué toutes les trames de la Sainte-Alliance, pour me mettre en état de voler au secours des Mexicains ; je me suis empressé d'informer de tout le souverain Congrès, pour lui démontrer la pureté de mes intentions, et la franchise

de mes procédés ; pour éviter d'influencer qui que ce soit en ma faveur, je me suis abstenu d'écrire, même à mes parens les plus proches, à mes amis les plus intimes. J'ai franchement avoué au Congrès mes pensées, ma dévotion, mon désir de coopérer d'une manière quelconque à la défense de mon pays, oubliant le passé, et me consacrant tout entier à lui dans l'avenir ; me dévouant d'avance à cette forme de Gouvernement que la Nation croirait lui être plus convenable ; je suis venu lui offrir armes et argent, tout ce qui serait nécessaire pour sa défense ; où sont-ils donc ces crimes qui auraient pu me mériter une si cruelle punition ? Après un examen scrupuleux, je ne saurais y trouver d'autres causes que la méchanceté de mes ennemis, que le désir de satisfaire les vœux coupables des ennemis de mon pays. Si vous en avez à m'imputer, veuillez me les communiquer, pour que je puisse ou dissiper l'erreur ou combattre la calomnie. Consultant ma conscience, certes je ne saurais m'en reprocher ; je n'y trouve que le plus ardent désir d'être utile à ma Patrie, d'autre ambition que celle de sa gloire et de son indépendance.

Les Nations civilisées, tout le monde en général, et les générations futures demeureront étonnées de ce décret ; et je prie le Souverain Congrès que, pour votre propre honneur, et plus pour celui de la grande Nation que vous représentez, vous veuillez relire attentivement, et soumettre à la plus scrupuleuse appréciation la représentation que je vous ai envoyée de Londres, en date du 13 février, et celle du 8 du courant, afin que vos délibérations reposent sur cette prudence et circonspection que demandent les circonstances ; je réclame de tous et de chacun des Députés, qu'ils veuillent consulter leur cœur dans leurs déterminations, et juger impartialement ; que chacun se pénètre qu'étant dans cette circonstance seul juge et seul gouverneur, il doit, en délibérant sur ma conduite, tenir compte des temps bien difficiles où je me suis toujours

trouvé, plutôt que de se laisser influencer par des suggestions de cœurs ou pervers ou pusillanimes, qui, ou inclinent à penser tout le mal des autres, ou s'épouvantent au seul aspect de leur ombre. Je désire que le Congrès prenne en considération la part que je peux avoir au bonheur du pays comme point de réunion et d'alliance de tous les cœurs, comme un moyen apte d'assoupir toutes les dissensions, sans quoi il est presque impossible de nous sauver des dangers imminens qui nous menacent.

Il est hors de doute, que la France a envoyé cent cinquante mille hommes en Espagne, et lui a fourni des sommes immenses, dans le seul but d'y écraser le système constitutionnel. Que ne fera-t-elle pas la même Nation, maintenant qu'elle est parfaitement d'accord avec la Sainte-Alliance contre tout ce qui est libéral? que ne fera-t-elle contre les nouvelles républiques d'Amérique, afin de nous réduire de nouveau en colonies, sous le joug de nos anciens maîtres, vous alléguant le vain prétexte de conserver ces droits de légitimité, fondement prétendu de leurs dynasties comme de leur despotisme? Votre souverain Congrès n'oubliera pas, sans doute, que les Cortès d'Espagne, précisément parce qu'elles ont négligé de prendre les mesures nécessaires chez eux, se fiant imprudemment à des assurances trompeuses de puissances étrangères, ont laissé précipiter tout l'édifice de la Liberté, de l'Indépendance de la Nation. On sait tout ce qui en est résulté. La même destinée attend le Mexique, si ceux qui sont appelés à le défendre suivent le même système. Enfin, je prie le souverain Congrès de vouloir me considérer, non comme un *ennemi*, mais comme un fils le plus affectionné de ma Patrie, de croire que je retourne pour donner une preuve de ma fidélité, de mon attachement Patriotique, dans le dessein d'effectuer la plus importante de toutes les combinaisons: l'unité de sentiment parmi le peuple, dont l'affection à ma

personne est, j'en suis sûr, en raison de 97 à 3. C'est sous l'influence de toutes ces considérations, que je suis venu, promptement et ouvertement, sans aucune préparation hostile, fermement déterminé de me gouverner par les plus strictes principes de rectitude. Et si, vraiment, mon sang est nécessaire pour arroser l'arbre de la Liberté et de la Paix de mon pays, avec quel plaisir, avec quelle gloire le répandrai-je, sur le champ de bataille comme ailleurs, le mêlant, mais sans le confondre, avec celui des ennemis de la Nation! La ruine de mon pays, et mon déshonneur, sont les deux choses auxquelles j'ai juré de ne point survivre.

A ce point de ma représentation, s'est présenté chez moi l'adjudant Castillo; et, quand je m'y attendais le moins, il m'a annoncé de la part du Général de la Garza, ma sentence de mort, me déclarant qu'elle doit avoir son exécution à trois heures de l'après-midi. J'en étais séparé par un quart-d'heure... Dieu puissant!... Comment pourrais-je exprimer les sentimens qui pèsent sur mon cœur?..... Je vois mon pays prêt à devenir la victime des divisions intestines, la proie de ses ennemis irréconciliables, les Espagnols! Des mains Américaines ont rédigé ma sentence de mort, et des mains Américaines sont prêtes à l'exécuter. On me condamne, sans que j'aie eu connaissance du décret lancé contre moi; car ce décret est du 28 avril, et mon départ de l'Angleterre eut lieu le 11 mai suivant; et je n'ai touché à aucun port avant d'arriver au Soto de la Marina; on va exécuter la sentence et je n'ai pas été entendu dans mes défenses; et, ce qui est pis encore, on ne m'accorde pas même assez de temps pour mourir en bon chrétien; ayant six enfans à l'Étranger, et deux, un de sept ans et l'autre de quatre, encore à bord du brick, avec leur mère infortunée, qui en porte un neuvième dans son sein. Je vois... mais à quoi bon perdre du temps par de tristes observations? Je continuerai à vous occuper de la partie principale de cette

représentation : la perte d'une vie qui s'est si souvent exposée pour son pays, pour le salut et le bonheur de mes concitoyens. Je n'ai jamais demandé, et ne demande pas de l'épargner; je réclame seulement quelques jours, pendant lesquels je puisse me mettre en paix avec mon Dieu, ma conscience, malheureusement, n'étant pas aussi nette dans ma vie privée, que pour tout ce qui concerne ma vie publique, pour que je puisse laisser toutes les instructions nécessaires pour ma femme et mes enfans. Je prie qu'on veuille épargner la cruelle destinée qu'on me prépare, à mon digne ami, Charles Beneski, plus innocent, s'il est possible, que moi-même; qui ne m'a suivi que sous l'influence de l'amitié qui nous lie, et dans la certitude de mes intentions; résolu, comme moi, d'offrir encore ses services à la Nation qui nous condamne. Le Général de la Garza, ne doutant pas de la justice de mes représentations, et voyant que je me suis présenté moi-même devant lui, de la meilleure foi du monde, sans hommes, sans fusil, ni d'autres démonstrations hostiles, et dans une province où j'ai le moins d'amis; voyant ma résolution sincère d'obéir au suprême Congrès général, s'il accepte mes services, ou de partir sur-le-champ pour l'Étranger, s'il les refuse, a pris sur lui de suspendre l'exécution de cette terrible sentence, et part avec moi ce soir pour Padilla afin de me consigner au Congrès de *las Tamaulipas*.

AUGUSTIN DE ITURBIDE.

DOCUMENT N° VI.

Soto de la Marina, 17 juillet 1824.

Mon cher ami,

Veuillez lire la lettre que j'envoie ci-jointe pour ma femme, avant de la lui remettre; préparez-la à ce qu'elle contient,

pour que le coup mortel que je lui annonce n'ait pas à la surprendre horriblement, et à exposer l'existence de l'innocente créature qu'elle porte dans son sein.

Il est inutile que je revienne sur des circonstances dont le résultat est déjà connu. Je me borne à vous envoyer un brouillon de ce que je représente sous la même date, au Congrès général, dans l'état où ma représentation se trouvait au moment qu'on vint m'intimer ma sentence de mort. Ce document pourrait être à l'avenir de quelque importance à ma famille; faites-en tel usage que bon vous semblera.

Je ne me sens pas la force d'en écrire plus long; prêt à me rendre là où l'ordonnera le général. Vous êtes mon ami; vous partagez mes sentimens envers ma famille. Je ne puis m'adresser à mon père, et cela d'ailleurs n'est pas nécessaire... Si je peux finir ma représentation, je vous l'enverrai. Votre ami.

ITURBIDE.

P. S. Je prie mon frère *Trevino* de considérer cette lettre commune à lui-même. Rappelez-moi au souvenir de *Morandini*, et je vous le recommande, ainsi que l'imprimeur; et une fois encore, ma pauvre Joséphine.... Le général la Garza m'assure que sa famille aura soin de vous tous.

On vient de m'avertir que nous sommes au moment de partir pour Padilla; pourtant je n'ai pas le temps d'écrire à Joseph, que je prie également de considérer cette lettre comme écrite à lui-même, et d'agréer l'affection d'un oncle qui a toujours souhaité de le voir heureux, mais qui, peut-être, lui a fait du mal en trop l'aimant. Je vous ai déjà parlé souvent et de lui, et de son père et de sa sœur.

DOCUMENT N° VII.

Padilla, 19 juillet 1824.

AUX SECRÉTAIRES DE L'HONORABLE CONGRÈS DE LAS TAMANLIPAS

Messieurs,

Je vous prie de vouloir bien demander, en mon nom, à l'honorable Congrès, qu'il veuille m'entendre avant de décider sur mon sort. Ce n'est pas autant pour la vie de deux hommes, qui, de quelque condition qu'ils soient, est toujours un sujet de grave délibération; mais c'est le grand intérêt de la Nation que je voudrais soumettre aux considérations du Congrès. Si ce que je leur exposerais ne leur semble d'aucune importance, ils n'auront rien perdu de m'avoir entendu; et les dignes membres qui le composent auront donné une preuve de leur prudence, de leur justice, de leur humanité. S'ils sont sourds à ma juste demande, quelles préventions n'exciteront-ils pas contre eux dans le pays, et de quelles tortures le remords ne tourmentera-t-il pas leur âme endurcie? Les papiers que je remets au Général de La Garza sont en désordre, écrits à la hâte, et dans des circonstances bien critiques, par un homme agité de mille manières, touché à la fois par tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus horrible. J'espère pourtant que l'honorable Congrès ne viendra pas à un jugement, à une résolution si grave, sur des documens si informes, et qu'il voudra m'entendre.

Que le Ciel vous conserve, Messieurs, pour bien des années!

AUGUSTIN DE ITURBIDE.

DOCUMENT Nº VIII.

NOVA FLORA MEXICANA,

ILLUSTRÉE

PAR M. CERVANTES, PROFESSEUR DE BOTANIQUE A MEXICO

Numéros.

1. Buchegnali affine. — Genus novum.
2. Verbenæ affine. — Genus novum. — Fructus baccatus.
3. Ipomæa involuti-flora. — Species nova. — Convenit in genere cum specie *Curvi-flora*.
4. Nova latifolia. — Species nova.
5. Euphorbia pulcherrima.
6. Asteri affine. — Genus novum.
7. Cineraria angulata. — Flos Mexicana. — Species nova.
8. Tuchsia arborescens. — Species nova.
9. Stevia. — Species nova.
10. Stevia. — Alia species nova.
11. . Syngenesia polymania. — Genus novum.
12. Une fleur superbe, que M. Cervantes s'est borné à déclarer seulement *Genus novissimum*, en attendant qu'on la nomme en Europe.
13. Genus novissimum, non determinatum. — Une fleur très-jolie, avec des feuilles veloutées des deux côtés
14. Stevia. — Alia species nova.

15. Mentzelia aspera.
16. Vivorchia polystachia.
17. Gnaphalium.
18. Eupatorium. — Species nova.
19. Coreopsis spinata.
20. Erigeron. — Species nova.
21. Elichrysum Mexicana.
22. Octria. — Species nova.
23. Non determinatum.
24. Spiræa. — Species nova.
25. Achamia viridiflora. — Species nova.
26. Non determinatum.
27. Malva carbonea. — Novissima.
28. Salvia Palafoxiana.
29 Lantana violacea. — Species nova.
30. Lantana alba. — Species nova.
31. Dodonæa viscosa.
32. Berberis pinnata. — Species nova.
33. Bignonia stam.
34. Hibiscus grandiflora. — Species nova.
35. Solanum violaceum. — Species nova.
36. Thenardia.
37. Molinia largifolia. — Species nova.
38. Non determinatum.
39. Denthera violacea. — Species nova.
40. Non determinatum.
41. Hibiscus spiralis.
42. Non determinatum.
43. Budleia occidentalis.
44. Helianthus anguitifolium.
45. Lopezia racemosa.
46. Bignonia.
47. Buchnera scabra.

48. Indeterminatum.
49. Bignonia violacea. — Species nova.
50. Indeterminatum.
51. Erestia arborea.
52. Tournefortia Mexicana. — Species nova.
53. Ipomæa curviflora. — Species nova. — Et genus-ne novum?
54. Stachys rubra. — Species nova.
55. Salvia innolicrata.
56. Eupatorium Amethystinum. — Flora Mexicana. — Species nova.
57. Salvia. — Species nova.
58. Verbesina. — Species nova. — Et genus-ne novum?
59. Montana grandiflora. — Genus novum.
60. Silene rosacea.
61. Malva Philadelphica. — Species nova.
62. Gelosia. — Genus novum.
63. Rosa Mexici.
64. Ignotum.
65. Idem.
66. Nocea rigida. — Species nova.
67. Singª. — Species nova.
68. Genus novum, non determinatum.
69. Idem, non determinatum.
70. Helianthus longifolium. — Flora Mexicana et species nova.
71. Rivina octandra.
72. Genus novum.
73. Georgina tinctoria. — Species nova.
74. Persiana. — Species nova.
75. Mognina. — Species nova.
76. Cineraria. — Species nova.
77. Indeterminatum.

78. Galimopea trifida.
79. Oxalis corniculata.
80. Cacalia triangularis.
81. Cacalia parviflora.
82. Cineraria latifolia. — Species nova.
83. Anthemis sinuata. — Species nova.
84. Lantana aculeata. — Species nova.
85. Non determinatum.
86. Cuphea apetata. — Species nova.
87. Justicia Peruana.
88. Cineraciæ affine. — Genus novum.
89 Heterospermum.
90. Cineraria trinacria. — Species nova.
91. Velisna. — Species nova.
92. Non determinatum.
93. Helianthus. — Species nova.
94. Genus novum, non determinatum.
95. Non determinatum.
96. Canus Mexicanum.
97. Hedysarum virgatum. — Species nova.
98. Non determinatum. — Flos pulcherrimus.
99. Helianthus longifolia. — Flos Mexicana. — Species nova.
100. Chirostemon pentadactylon. — Flora Mexicana.
Chirostemon platanoïdes. — Humboldt.
Maacpalxochiquacehitl. — Hernandez.
Arbol de las manitas. — *Vulgo.*

Cet arbre est appelé *de las manitas*, parce que sa fleur représente précisément une main. J'ai aussi de ces *manitas* très-bien conservées dans l'eau-de-vie; j'ai pu obtenir de sa semence, dans sa casse ou capsule, et autrement.

Cet arbre a été trouvé sur le revers occidental des Cordillières de Toluca. On tâcha de lui faire prendre racine dans le jardin botanique de cette capitale. Après plusieurs essais inu-

tiles, on y réussit à la fin. Alors on alla abattre et détruire, jusqu'aux rejetons, celui des Cordillières; on ordonna qu'on en fît autant partout ailleurs où on aurait pu en trouver un autre; on le défendit enfin comme l'*arbre de la science du bien et du mal;* et le jardin botanique devint le seul paradis privilégié qui pût le posséder. On prétend que les deux pieds qu'on en possède maintenant dans ce jardin sont les seuls qui existent dans le monde. Cependant je pense que la cour d'Espagne doit en avoir, et qu'on en aura aussi ailleurs si d'autres ont pu, comme moi, en obtenir la semence. Nos climats méridionaux peuvent fort bien lui convenir.

N. B. Je possède aussi un nombre de fruits exotiques encore inconnus. Une grande partie de ces fruits, et les plus rares, je crois, ont été jetés sur les rivages Mexicains par la mer Pacifique. A mon retour en Europe, je les offrirai volontiers à l'examen des savans.

DOCUMENT Nº IX.

EL SEDICIOSO MANIFIESTO

DEL OBISPO DE SONORA,

IMPUGNADO POR EL PENSADOR EN LA SESTA CONVERSACION DEL PAYO Y EL SACRISTAN.

SACRISTAN. Ahora estará vd. contento compadrito.

PAYO. ¿Porqué?

SACR. Porque es en mi poder el furioso manifiesto del obispo de Sonora. Hele aqui.

PAYO. Pues no perdamos tiempo : vamos á leerlo.

SACR. ¿ A leerlo solo ? A impugnarlo, á hacerlo acicos, como le ofreci á vd.

PAYO. Sea en hora buena : comenzemos. Yo leeré y vd. impugnará.

SACR. No : los dos á la par, segun alcancemos.

PAYO. Me parece bien. Ya leo. « La soberanía del Altísimo defendida por el ilustrísimo señor don fray Bernardo del Espíritu Santo, acusado como reo á la supériodidad.»

SACR. Ese título me parece tan ridículo como este : *la luz del sol, defendida de los que la quieren estinguir*. ¿Quién será capaz de estinguir la luz del sol? y ¿quién de usurpar la soberanía del Sér eterno, cuyos atributos soy tambien esencialmente eternos é inmutables. Si nos reiriamos con toda la boca de un

mosquito que gritara ; *voy á defender á aquel leon del gozquecillo que le ladra*, ¿con cuanta mas razon no debemos burlarnos de la gasconada del señor obispo de Sonora, cuando presume constituirse defensor del Sér supremo? Pero no es la soberanía del Altísimo la que quiere defender el ilustrísimo, sino la de Fernando VII, como largamente se contiene en su discurso. Nosotros como buenos patriotas ni defenderemos la soberanía de Dios, que nadie ataca, ni la del rey que detestamos ; sino la soberanía nacional y representativa.

PAYO. Y dice su reverendísima que está acusado como reo à la superioridad.

SACR. Dice muy bien, y habrá como seis meses.

PAYO. ¿Pues porqué no se habrá castigado? ¿Será porque es obispo?

SACR. Que sé yo..... ¡Tristes sombras de Garcia, Valdés y Rossemberg! retiraos de mi memoria en este instante. Sigo leyendo el testo. « *Mihi pro minimo est ut à vobis judicer aut ab humano die; neque enim me ipsum judico.... qui autem judicat me, Dominus est*. Nada me importa ser juzgado por vosotros, ó ser aprobado por el favor humano : ni á mí mismo me juzgo, el Señor es mi juez. Epist. 1 ad corinth. cap., 4. »

PAYO. Eso quiere decir, que nada se le dá al señor obispo del supremo gobierno, que es quien puede y debe juzgarlo, y esto lo dice, escudandose con el ejemplo y autoridad de san Pablo; bien, que me parece que el testo esta mal traducido y peor aplicado.

SACR. Asi es : el testo dice : *Mihi pro minimo est*, que quiere decir : tengo en muy poco ; y el señor obispo traduce : *nada me importa;* y entre tener una cosa en algo á tenerla en nada hay bastante diferencia. El testo está mal aplicado, porque san Pablo dice á los de Corinto, que poco le importa ser juzgado de ellos, porque no le arguye la conciencia, sin embargo de que no se cree justificado. El apóstol habla á sus discipulos,

sobre los juicios privados que hacian de su conducta, ó si se quiere, de los murmuradores : de estos dice, que se le dá poco cuidado; no empero de los jueces ni de sus juicios legales, porque de estos si se le daba cuidado, y lo manifiesta, ya diciendo que es judio, ya que es romano, ya alegando el derecho de ciudadanía para librarse de los azotes, y ya por último apelando al Cesar; pero el señor obispo de Sonora, despues de estár acusado como reo dice : nada me importa el ser juzgado por vosotros, esto es, *por vosotros, jueces de la república mexicana,* sin acordarse que el mismo apostol en la epístola à los romanos dice : *toda alma esté sometida á las potestades superiores; porque no hay potestad sino de Dios, por lo cual el que resiste á la potestad, resiste á la ordenacion de Dios, y los que le resisten atraen á sí la condenacion.*

Payo. Todo eso está bueno; pero si vá vd. analizando asi el discurso del señor obispo, de aqui á tres meses no acabamos.

Saca. Dice vd. bien : laconizaré lo mas que pueda. Siga vd. leyendo.

Payo. Dice asi : « Desde que se adoptaron los planes de casa Mata de Vera-cruz, cada provincia, cada ciudad, y aun cada pueblo, meditó hacer su gobierno peculiar independiente de los otros, sancionar sus leyes, poner en ejercicio su soberanía, y constituirse libres de otra autoridad que no fuese la suya propia. A imitacion de Guadalajara, Durango, Zacatecas, Guanajuato, el real del Rosario, en este obispado, Cosalá, otros pueblos formaron sus actas, los indios mayos se alborotan, reclaman la reposicion de Iturbide al trono de México, ellos ofrecen sus personas, sus armas, sus arbitrios, sus vidas al efecto; todo se conmueve, y el ayuntamiento de ésta ciudad padece los mismos síntomas, meditando gobernarse por si propio. El pastor, que vela incesantemente sobre la conservacion y felicidad de su rebaño, que prevee los males y horrores

de la anarquía en que vá à ser envuelto, si con tiempo y por los medios mas eficaces de la religion y de la razon ilustrada no se le refrena, y que conoce el origen primario de su frenesí, cual es la libertad, la igualdad, la soberanía peculiar personal, innata, imprescriptible; tan fija ya en su aprension, que no creerán mejor, ó con mas fijeza un artículo de nuestra santa fé, corre los velos del error, patentiza la divina revelacion, hace resonar la voz del Altísimo, esplica, las verdades de la religion, clama, ruega, reprende con toda paciencia y doctrina, segun el consejo del apóstol, hechamano, en fin del apoyo único en que es prótejido el estado, de la fé santa de Jesucristo. Estos son sus debéres, esta es su mision, es el complemento de su alto ministerio. Los mayos se contienen, se apaciguan con una pastoral, esta ciudad se suspende por la predicacion continua, los demás pueblos se aquietan de improviso, la herida de la palabra divina, que dice el apóstol, ha penetrado como espada de dos filos sus corazones, y la lluvia del cielo, en frase de un profeta no ha caido en vano : causó todo su efecto.»

Sacr. Luego, luego falta su ilustrísima á la verdad cuando dice, que desde que se adoptaron los planes de casa Mata, cada provincia, ciudad y pueblo pensó en constituirse libre de otra autoridad que no fuera la suya. Todo el mundo sabe, que lo que quisieron fué substraerse de la dominacion monárquica de Iturdide, sujetandose al Congreso general, á quien respetaron de consuno. Despues, no queriendo que le gobierno se centralizara y volviera á parar en monarquía, Guadalajara, Durango, Zacatecas, etc., se pronunciaron por la federacion. ¡Tan lejos estuvieron de reclamar la reposicion de Iturbide al trono de México! y si los indios mayos lo pensaron, ningun influjo tenian entre nosotros para hacer valer su pensamiento.

El obispo de Sonora, enemigo declarado de la soberanía popular, tiene por locura esta misma soberanía, la libertad y

la igualdad civil, que son derechos imprescriptibles del hombre, y para desvanecer los nobles y patrióticos sentimientos de sus miserables diocesanos; echa mano de la seducion en el púlpito, aturdiendo á unos, escrupulizando á otros, y aterrorizando á todos: de esta manera consigue hacer odioso nuestro sistéma y resfriar el amor patrio en aquellos lugares; de esto se gloria cuando dice: *que la lluvia del cielo causó todo su efecto;* pero este efecto no fué del cielo, sino de su *chaquetismo pastoral.* Siga vd. leyendo.

Payo. « Estas fatigas y desvelos, estos afanes y taréas, esta solicitud y vigilancia del pastor, estas señales nada equivocas de un buen padre, estas significaciones de la mejor amistad y benevolencia, que parece debia conciliar la correspondencia general para un perpetuo reconocimiento, ha sido de ningun mérito á unos cuantos particulares atolondrados, corrompidos en las costumbres, llenos de pasiones vergonzosas que no caben en parte alguna, que por resentimientos de mi gobierno, á quienes ninguno acomoda, han maquinado las ruinas de mi honor, por medios opuestos á la humanidad, tomando por instrumento á este alcade subdelagado D. Miguel Antonio Quirós, á quien asisto mensalmente con ocho pesos de limosna, por cuya mano han dirigido á la superioridad sus acusaciones. Cotéjese este gracioso antitesis: el obispo beneficiandolo con ocho pesos mensales de caridad, y el subdelegado acusandolo repetidas veces de malo a la superioridad. Entre otros capitulos, uno es el crimen de haber predicado contra la constitucion, cuyo ha llamado la atencion del soberano congreso en términos de juzgarlo digno de discusion de que se le forme causa al obispo, y de que desde luego se le considere reo de lesa magestad segun los repetidos avisos que he tenido de la corte. Si predicar el evangelio, las verdades reveladas en uno y otro testamento, instruir á los fiéles en la santa ley de Dios, en la obligacion que tienen de respetar y

obedecer à sus superiores por necesidad de la salvacion, como intimada en el cuarto precepto, hacerles reconocer la autoridad del Altísimo, de que están revestidos para el gobierno de los pueblos y que ocupan su lugar sobre la tierra, en cuyo nombre y con cuya potestad los mandan, y cuyo desprecio é inobediencia cede en desprecio del mismo Dios, etc., no hay duda he predicado contra el artículo 3 de la constitucion española que sanciona como ley fundamental, reside escencialmente la soberanía en la nacion. »

SACR. Nada tienen que ver los ocho que daba al subdelegado Quiros con el asunto que se trata. Si se los daba por mera caridad no debia publicarlo, acordándose de aquel preceptodel evangelio que dice : *que lo que dé la mano derecha no lo sepa la izquierda.* Si el tal don Antonio era un pobre, era acreedor à la limosna del obispo, que no debe tomar de las rentas de su obispado sino lo muy preciso para vestir y comer frugalmente, porque los pobres son los legítimos dueños de las rentas de los obispos, y estos cuanto gastan en superfluidades, se los roban: conque vea vd. que gracia hacia el obispo de Sonora con socorrer à un pobre con ocho pesos, la misma que yo hiciera en pagar los réditos del capital que se me hubiera impuesto.

Por otra parte : se conoce que el subdelegado Quirós es un hombre de bien y buen patriota, que cumplió con su obligacion en denunciar á un obispo sedicioso. ¿Ni como bastaban ocho pesos rateros para tapar la boca á un hombre honrado? Siga vd.

PAYO. « Desde que leí este código el año de doce, califiqué la proposicion de anti-católica. Asi la anotaron los diputados mas sábios del congreso, la reclamaron, se opusieron á ella, y la negaron su voto. Callaron porque asi convenia; eclesiásticos insignes y sábios que son muchos en la América con los mismos sentimientos, han callado tambien por la propria ra-

zon; calló el obispo hasta tanto que fué preciso contener el torrente del desenfreno que ya habia rompido los diques de la razon, sin que en lo humano se halláran otros muros que lo detuviesen, sino los insuperables de la religion santa que profesamos. Ya los he insinuado, y si por mi alto carácter, por mi divina mision, por apencentar el rèbaño de Jesucristo, he hablado, he dado voces con excelsa voz como dice el P. S. Hilario, he dado testimonio de la religion santa del crucificado, religion á quien intimamente está adherido nuestro gobierno, á quien respeta con el mayor rendimiento y piedad, y á quien ama con la mayor ternura como me lo ha significado el supremo poder ejecutivo en las correspondencias que han ocurrido con S. A. S; ahora voy á formar el proceso de mi delito, voy á hablar como reo, pero con la entereza apostólica, voy á revestirme del espíritu del Altísimo, voy, en fin, ha autorizarme con la verdad increada. »

Sacr. La calificacion del padre obispo es tan notoriamente absurda, que seria perder el tiempo en demostrarlo. La cita que hace de que le negaron su voto algunos diputados de Espana y eclesiásticos de la América, no prueba mas, sino que en todas partes hay fanáticos necios y viles egoistas, que pugnan contra las instituciones liberales, porque éstas haciendo conocer al hombre sus derechos, les arrebatan á ellos el prestigio que tienen para dominarlos, y los benditos arbitrios para estafarlos. ¡Es cosa dura saber que la naturaleza de un obispo es igual á la de un cargador, y que mientras menos bobos haya en el mundo, ó se han de ejercitar mas brazos, ó han de entrar en dieta mas barrigas! Siga vd.

Payo. « Es de fé divina de que sobre la tierra no hay autoridad que no venga de Dios (a) ora sea el gobierno monárquico, ora democrático, aristocrático, republicano, ora gobierne uno solo, gobiernen pocos ó muchos, su autoridad para mandar nos es du los hombres, no la pueden dar los hom-

bres, si no es solo en los terminos que esplicarémos: es de Dios, Dios la confiere, Dios los reviste de ella, en cuya persona encaminan á los pueblos por el arreglo civil al fin de la creacion. *Non est potestas nisi à Deo.* Es de fé divina que los soberanos no toman la autoridad de la sucesion, de la eleccion ó de la aceptacion del pueblo, sino del mismo Dios que les confirió su derecho, aquel que tiene como Senor universal de todas las criaturas y que él mismo ejercería en persona, si no obstára la materialidad del hombre para arreglar sus acciones conforme á la ley eterna, valiéndose para estos oficios del hombre mismo, confiriéndole la superioridad sobre los demas, como lo dice el real profeta hablando con Dios: *pusiste, Señor, à los hombres sobre nuestras cabezas* (b); y el Espíritu Santo en el libro de la sabiduria à los reyes: *prestad vuestros oidos vosotros los que gobernais la multitud: la potestad que ejerceis no es vuestra sino dada de Dios, y la virtud de vuestro poder es dimanada de Altisimo.* (c) Es de fé divina que la potestad directiva, coercitiva y penal que ejercen sobre el hombre, no es inventada por el orgullo, por la ambicion, ni por la tiranía, como han pretendido los hereges para denigrar la autoridad soberana, hacerla odiosa á los pueblos, introducir la division de ánimos, la insubordinacion y la anarquía, sino originada del Altísimo, que hace firmes, estables y obligatorias sus leyes, que los forma dignos, y acreedores de sus respetos y veneracion, y que no se deben de considerar en razon de reyes como hombres, sino que son el mismo Dios en la representacion y en los officios. *Por mî reinan los reyes, y los legisladores establecen lo justo. Por mî mandan los principes, y los poderosos decretan la justicia.* (a) Cualquiera interpretacion, como alguno lo ha hecho sobre esta autoridad, que no sea literal es violenta, dice el P. S. Agustin. Dios es sabiduria, Dios es omnipotencia, Dios es justicia, Dios es misericordia etc. Dios es el que habla. La sabiduria que introduce el intérprete ó que supone,

es una ficcion genérica de la imaginacion muerta, sin entidad, sin ecsistencia *in rerum naturâ.* De otra suerte no se terminarian en la divina Magestad los respetos; ó los agravios que á ellos se hacen: *á quien vosotros oye ami me oye, y quien a vosotros desprecia a mé me menosprecia,* (b) *quien resiste a la potestad resiste á la ordenacion de Dios.* » (c)

SACR. Todo ese fárrago no es sino una cansada repeticion de los realistas, que no prueba mas, sino que toda potestad viene de Dios, que es lo que ha dicho san Pablo; pero no que se limite á solo los reyes, que es lo que quisiera encajarnos el señor obispo: todas las autoridades de la tierra tienen el poder de mandar los pueblos emanado de Dios, y los testos que en favor de los reyes alega nuestro fray Bernado, están sacados de su quicio. Siga vd.

PAYO. « Es de fé divina que la obedienca, sumision y respeto que se les debe no es arbitraria ni de solo consejo, ni tampoco de precepto humano, sino de precepto divino y natural, que no cae bajo la autoridad del hombre para dispensarse en él á pesar del odio mortal contra la soberania, y contra la religion de Bayle, Montesquieu, Punfendor, Maquiavelo, Diderot, Helvecio, Voltaire, D'Alamber, y demas herejes obstinados de estos siglos; publicado por el apóstol escribiendo á sudiscipulo Tilo por estas palabras: *persuade a los fieles que se sujeten a los principes y potestades; que los obedezcan con voluntad y exactitud, y que estén siempre dispuestos para hacer cuanto les manden siendo bueno.* (a) Pues que ellos ciñen la espada no por ostentacion ó adorno, sino para castigar en nombre del Señor los ecsesos dé los malos é insubordinados, introducir el buen órden en la republica y hacerlos buenos ciudadanos y mejores cristianos: *no sin causa ciñen la espada.* (b) Y he aqui como la sujecion que se les debe no es puramente política, éconómica ó esterna, cuyas faltas se castigan con penas temporales, sino interna, espiritual, que

liga la conciencia, y deja la responsabilidad para la eternidad; la necesidad los obliga à la sujecion, no solo por evitar la ira, sino por la conciencia. (c)

Es, en fin, de fè divina, *que son ministros de Dios en beneficio de los vasallos* (d) y que los que les fueren rebeldes resistiendo sus leyes justas, faltandoles a la debida obediencia, al amor y respeto que demanda su alto origen, y la naturaleza de los oficios que ejercen, no solo esperimentarán los efectos de su airada justicia, el castigo temporal correspondiente á su delito, sino que ellos mismos por solo esto deciden la suerte de su eterna perdicion: *los que resisten frabrican su condenacion.* (e) Estas verdades irrefragables y divinas que no estan sujetas á la prudencia, á la sabiduria, ni al consejo humano, son comunes á toda legítima dominacion, sin escepcion de judio ni de gentíl, católico ni de herege, de bueno ni de malo en las costumbres, pues que nada puede inficionar la naturaleza de la autoridad que tiene la participacion y el origen del trono del Altísimo sin que de los influjos de su dominacion nadie de los súbditos pueda substraerse, ora sea noble ó plebeyo, docto ó ignorante, eclesiástico ó secular, de alta ó de baja esfera. La soberanía popular es un robo sacrílego hecho al Altisimo á quien pertenece esclusivamente por necesidad de naturaleza, sin que la soberbia y presuncion del hombre obste al ser inmfinito é inutable del criador, ni pueda alegar mas derecho á ella, que el que lo destruye, á saber el principio de la nada, y el nacimiento de dependencia, despues de ser práctico apóstata de la única y santa religion, negando las verdades reveladas.»

Sacr. Todo el empeno de este prelado es persuadir que la soberania solo reside en los reyes; de consiguiente que siendo, como dice, la soberanía popular *un robo sacrílego* hecho al Altísimo, no pudiendo el hombre dispensarse de reconocer la sóberanía del rey, y haciendose digno de castigo temporal y

eterno los que fueren rebeldes, resistiendo sus leyes y faltandoles á la obediencia y respeto que demanda su alto origen, todos los republicanos semos rebeldes, apóstatas, escomulgados, y dignos del mas severo castigo porque negamos las verdades ó mentiras del obispo, porque reconocemos la soberanía popular, porque detestamos la dominacion de don Fernando el siete, y porque nos hemos constituido ladrones, no de la soberanía del Altìsimo, sino de la nuestra que nos tenia usurpada el gobierno español: es decir, que nos hemos robado lo muy nuestro. Siga vd.

Payo. « El consentimiento, la voluntad, ò proclamacion del pueblo para instalar un gobierno que mas le acomode en uno solo ó en muchos bajo de esta ó la otra forma, como defacto lo puede hacer, es un pretesto futil y fementido para apropiarse la soberanía como lo han fingido los atéos para borrar del mundo toda idea de Dios. »

Sacr. « ¡Qué desatino! ¡Qué insulto tan descarado á toda la nacion americana! ¿Con que el unánime y heroico consentimiento con que este pueblo generoso se pronunció para recobrar sus derechos, fué una ficcion de ateistas para borrar toda idea de Dios? ¡Solo en la América se pueden escribir tales ecsecraciones sin castigo!!!! Siga vd.

Payo. « El querer del hombre es estéril, mezquino, inmanente, tan solamente afectivo que no inmuta el objeto ni hace impresion alguna en la cosa amada á pesar de las ilusiones de la imaginacion. Conviene, presta su consentimiento, alli paró, á nadie mas alcanza: la autoridad, la soberanía es dimanada del Altísimo, el la confiere y la participa á la persona ó personas elegidas para que gobiernen en su nombre, y con su misma potestad. La divina providencia que ordenó todas las cosas con admirable sabiduria, como dice el profeta, sin alterar el curso y órden de las causas segundas á los fines de la creacion, dispuso dulce y suavemente conservar ilesos los

derechos del libre alvidrio del hombre, criatura la mas noble de todas, para atemperar su condicion, flaca, á la necesidad de la naturaleza de los divinos preceptos, ecsigiendo el concurso de su voluntad y consentimiento para obviar las fatales consecuencias que se originarian de un gobierno involuntario y violento. Asi hizo que Saul y David escogidos y ungidos con anticipacion por su Magestad para reyes de su pueblo, no quiso entrasen en el gobierno hasta tanto no fuesen proclamados por el reino. »

« Son innumerables los titulos honoríficos y misteriosos con que Diós ha honrado á los reyes llamándolos dioses, cristos, ungidos, principes, potestades, padres de los vasallos, y de sus pueblos; para inspirarles de este modo el alto origen de su autoridad, y los respetos de la divinidad de que están revestidos, obligándolos á que los reverencien, los obedezcan, los amen con aquel amor, respeto y sumision que se debe á la Majestad infinita, cuya persona representan, y en cuyo nombre ejercen la soberanía. »

« Los llama dioses en el capitulo veinte y dos del exodo *no murmuraras de tus dioses* nombrándolos con este dictado divino, próprio del Ser Supremo, y esclusivo de todo otro ente, para darnos á entender la analogía y semejanza que el rey tiene con Dios, como vicegerente que es en su reino de la eterna Magestad, imágen visible de su poder. »

« En el segundo de los reyes los llama cristos, ó ungidos, que aunque significan una misma cosa, espresan con mas energia su alto carácter, y la inmediacion á el Todopoderoso, con quienes repartió el poder y la soberanía para el gobierno de los pueblos, comunicada intimamente de su Magestad y no de la eleccion de los vasallos. « Cogió Samuel el vaso pequeno »del oleo, y lo derramó sobre la cabeza de Saul diciéndole, »he aqui como el Senor te ha ungido en principe de su here»dad; librarás á su pueblo de los enemigos que lo rodean. »

Y cuando este fué testigo de la conducta que observó Samuel en el gobierno del pueblo á quien convocó para este fin le dijo. « Por vuestra boca habeis confesado de no tener queja » contra mi : habla delante del Señor y de su cristo; testigo es » el Señor y testigo su cristo en este dia » El mismo concepto sublime le mereció David perseguido por él, instigado por sus companeros en las cuevas de Engadi para que lo matara « no » haré tal (dice) no permita el cielo haga yo semejante cosa » á mi Senor á el cristo de Dios : no pondré mi mano en el que » es cristo de mi criador » y mandó quitar la vida á el amalecita que fingió haberlo muerto en los montes de Gelboe diciéndole » ¿Como no has temido poner tu mano en el cristo del » Señor? »

« El nombre de principe es nombre de sucesion en la corona, ó por la eleccion de los vasallos, y en este sentido llama la divina escritura á los reyes príncipes del Señor; porque no permitiendo la materialidad del hombre sino un gobierno visible, los reyes hacen las veces de Dios visible, y ocupan aquel supremo puesto de la divinidad, donde ejercen los oficios que ella ejercería sobre los hombres si el estado de viadores lo permitiera. » Los príncipes de los pueblos se con» gregaron con el Dios de Abraham, (*a*) ungieron segunda vez » á Salomón hijo de David. Lo ungieron para el Señor en prín» cipe. Se sentó, pues, Salómón sobre el sólio del Señor como » rey, despues que murió David su padre. »

» Son potestades sublimes á distinction de las subalternas, que ellos destinan para el mejor órden de la gerarquia, y llevar por estas segundas manos la felicidad á los pueblos distantes del trono, quedando del todo sugetos á la regia potestad, todo hombre debe estar sugeto á las potestades mas sublimes. »

» Salomón succedió inmediatamente en el trono á David su padre, y es digna de atencion la frase de la divina escritura.

Empuñó su cetro, ciñó las sienes con su corona, se sentó en su sólio, no de otra suerte que lo hacen los demas reyes del mundo aunque sean gentiles. Aquel trono, aquella sucesion, aquella soberanía nada tiene de particular que no tengan las otras. En lo humano, en lo historial bastaba con decir que Salomón succedió en la corona á David su padre. Pero no bastaba al intento del Espíritu Santo, se habian de levantar espíritus presumidos, soberbios como lucifer, ciegos, atrevidos, que disputarian la dominacion del Altísimo, se erigirian sobre el, lo despojarian de sus infinitas perfecciones, se colocarian ellos en su trono, lo postrarian á sus pies; y fué preciso desenganase á el orbe de la malignidad de estos perversos incrédulos, de que el trono que ocupó Salomón no era de David su padre en la soberanía, sino del mismo Dios. »

Sacr. Toda esta parola ó compilacion de elogios á los reyes no se trae con otro fin, sino con el de alucinar á un pueblo devotamente tonto, haciéndole creer que en el mundo ni ha habido ni puede haber otro gobierno sancionado por Dios sino el monárquico: que estamos todos obligados á ser vasallos de los reyes, pena de condenarnos: que estos solos son los soberanos de la tierra, y nos deben mandar, porque Dios quiere, como à los caballos de su coche, y para infundirles estas patrañas no solo se les induce á venerarlos como reyes, sino à adorarlos como á dioses. Si esto no es enseñar la idolatria un obispo, yo no sé que cosa pueda ser; pero es menester hacerle ver al pobre pueblo lo contrario.

La soberanía no es otra cosa que el ejercicio de la voluntad, y como cada hombre tiene su voluntad, cada uno tiene su soberanía. Crío Dios al hombre absolutamente libre, sin dependencia de ningun ente criado; de manera que en el estado natural todo hombre podia hacer lo que queria, sin responder á nadie de sus acciones; pero como multiplicándose los hom-

bres, se multiplicaron tambien sus necesidades y placeres, resultó que los fuertes se aprovechaban de las personas y propiedades de los débiles para satisfacer las unas y contentar los otros.

Los débiles entonces se reunieron para defenderse de los fuertes : he aqui el orígen de las sociedades; pero como ningunio tenia un derecho para mandar á los demas, résultaba una confusion de entre la misma sociedad? Qué hicieron entonces los débiles para ordenarse? Depositaron todos, y cada uno una parte de su libertad en uno, ó en muchos, contribuyéndole con algo de sus propiedades, jurando obedecerlo, y el gefe ó gefes depositarios de estas libertades se comprometieron á conservarles sus derechos, defenderlos de los enemigos esteriores, y hacer guardar el órden entre ellos mismos. Este es el pacto social estipulado entre los reyes y los pueblos, ó entre las naciones y sus gobiernos; de manera que los hombres reunidos en sociedad, jamas renunciaron su libertad ó su soberanía; sino que depositaron una parte de ellas en uno ó muchos para lograr mayores ventajas; y asi es que los reyes tan lejos están de ser soberanos como se dicen y como quiere el obispo de Sonora, como lo está un apoderado de ser dueño de los bienes de su poderdante, pues la soberanía que ejercita no es real sino representativa.

Los nombres de dioses y de cristos, de imágenes de Dios ó semejantes al Altísimo que se hallan en las sagradas letras aplicados á los reyes, deben entenderse en sentido alegórico, y nunca con ultrage del Ser Supremo? Quièn es ante esta terrible Magestad el monarca mayor del Universo? Un átomo imperceptible, un escarabajo miserable que se arrastra en el cieno de su nada, y que se parece tanto à Dios, como las tinieblas à la luz, el pecado à la gracia, y el no ser al ser; pero el obispo de Sonora, olvidándose de estas verdades y que-

riendo que incensemos los americanos con la rodilla en tierra à su ídolo *Fernando* nos le quiere sentar en el mismo trono del Eterno ! Qué blasfemia !

El pueblo debe entender que cuando en la escritura se dan estos epitetos honorìficos á los reyes, es en sentido alegórico para infurdirles respeto à los vasallos; asi tambien para que los criados respeten á sus amos, se les dice en el catecismo que se deben portar *como quien sirve à Dios en ellos :* à los hijos se les insinúa que sus padres ocupan el lugar de Dios en la tierra : á los casados que deben vivir con sus mugeres, como *Cristo* con la iglesia, á las mugeres, que se deben manejar con sus maridos como la *iglesia* con Cristo : y à todos finalmente, que somos hechos á semejanza del Altísimo, y no por estas espresiones debe persuadirse que los amos y padres son semejantes á Dios, los maridos à Cristo, ni las mugeres à la iglesia.

El trilladísimo testo de que los reyes mandan por Dios tan alegado por los realistas, quiere decir, que Dios es la causa primera de todo, y así como por Dios mandan los reyes, asì tambien por el mismo Señor mandan los congresos y demas gobiernos republicanos; y esto no es parola ni sofisma, consta del mismo testo, oìgalo el pueblo : « por mi reinan los reyes, » dice Dios, y anade, « y los que hacen las leyes (esto es los » diputados á córtes) por mi determinan lo justo. » He aquí como la autoridad que ejercitan los reyes y la que ejercitan los gobiernos republicanos toda emana de Dios.

Hasta aqui pudiéramos estar á mano; pero es menester que el obispo de Sonora (para que otro dia no trate de fascinar al pueblo, persuadiéndolo á que desobedece à Dios cuando no se sujeta al rey) sepa que Dios detesta el gobierno de los reyes : que su pueblo escogido de Isrrael fué gobernado republicanamente por jueces ó senadores : que estos isrraelitas ostigaron á Samuel para que les diera rey á imitacion de los gentiles, que

el Senor se irritó con la peticion de este pueblo servil y le dijo al profeta: « anda y diles ó adviérteles el derecho del rey que »ha de reinar sobre ellos : »entonces Samuel les dijo : « este »es el derecho del rey que os ha de dominar. Tomará vuestros »hijos y se hará llvar sobre sus hombros : passará las ciudades »en triunfo : los unos de vuestros hijos irán á pie delante de él, »y los otros los seguirán com viles esclavos : por fuerza los »hará entrar en sus ejércitos : los hará servir á la labor de sus »tierras, y les hará cortar sus mieses : entre ellos escogerá los »artesanos de su lujo y pompa : destinará vuestras hijas á ser- »vicios viles y bajos : dará á sus favorecidos y servidores vues- »tras mejores haciendas. Para en riquecer á sus cortesanos os »sacará el diezmo de vuestros productos. Vosostros, finalmente, »sereis sus esclavos, y será inútil que imploreis su clemencia, »por que Dios no os oirá pues vosostros mismos os fabricas- »teis las desgracias : entonces sabreis y vereis el grande mal que »os habeis acarreado delante del Señor, pidiendo un rey sobre »vosotros... »'Aqui clamó Samuel al Señor, y embió el Señor truenos y lluvias en aquel dia... y temió todo el pueblo en gran manera al Señor y á Samuel, y dijo todo el pueblo á Samuel : « ruega por tus siervos al Señor Dios tuyo para que no »muramos; por que *hemos añadido á todos nuestros pecados este »mas, de pedir un rey para nosotros.* » Yo quiero que el obispo de Sonora desmienta estas verdades; y si no puede desmentirlas, que conozca el triste pueblo á quien trata de seducir, que el gobierno monárquico es el mas duro, déspota, cruel, tirano, y opuesto á los naturales derechos del hombre libre, y que esos reyes y soberanos de la tierra, esos *dioses y cristos,* tan de la devocion de fray Bernardo, fueron dados por Dios á Israel en castigo de su idiotéz y servilismo. Siga vd. leyendo.

Payo. « *La soberania reside esencialmente en la nacion.* ¿Se ha desentido la nacion espanola de aquella ley con que sanciona su adhesion invariable á la santa religion católica? ¿No ad-

vierte de que sus testimonios no concuerdan? ¿Adhesion á la religion única y negar sus verdades reveladas? Si los reyes de la tierra no son dueños de sus reinos, de sus cetros, de sus coronas, porque no lo son de la soberania, la que pertenece esclusivamente al Criador, sino tan solamente unos depositarios, unos administradores, unos ministros del reino. ¿La nacion, la plebe, los que nacieron en la infima condicion, pretenderan disputarsela? ¡Bravo arrojo, osada temeridad, insulto sacrilego!»

SACR. El arrojo, la temeridad, el sacrilegio y la osadia son del obispo de Sonora que trata de subvertir el sistema adoptado de la nacion, alarmando á los pueblos contra ella. Siga vd.

PAYO. «Oid reyes y entended: aprended jueces de la tierra: presdad los oidos vosotros que abarcais la multitud, y os complaceis en las turbas de las naciones, la potestad os fué dada de Dios, y la virtud por el Altísimo que juzgará vuestras obras, y escudriñará vuestros pensamientos: porque como habiendo sido *ministros de su reino* no juzgasteis rectamente, ni guardasteis la ley de la justicia, ni obrasteis segun la voluntad de Dios: *audite ergo Reges et inteligite discite judices finium terræ. Prebete aures vos qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum: quoniam data est à Domino potestas vobis et virtus ab Altisimo qui interrogavit opera vestra et cogitationes scrutabitur, quoniam cum essetis ministri regni illius, non recte judicastis, nec custodistis legem justitiæ neque secundum Dei voluntatem ambulastis* (a).»

Sacr. Estas son impertinencias repetidas. Siga vd.

Payo. «Esta divina soberanía, que reside visiblemente en los principes, en las supremas autoridades que mandan los pueblos en su nombre, ungidos con su propria potestad como dice el eclesiástico, *Unxit principes in gente suâ (b)*, cuyos corazones están en las manos del Todopoderozo, para ser dirigidos segun su voluntad, como se dice en los provervios,

corregit in manu Domini; y que celando la Divina Majestad su honor, cela igualmente el de las potestades que los representan prohibiendo con un severo precepto en el exodo sea murmurado ó maldecido el principe del pueblo : *Principi populi tui non maledices (c)*, ha sido en esta época desgraciada arrollada por las lenguas serpentinas, embolviendola igualmente que á el obispo en su envenenada perfidiada. »

Sacr. Bien sierve aqui la ponzoña del obispo, pues aunque dice que la divina soberania reside visiblemente en las supremas autoridades que mandan los pueblos, no es su intencion tratar de nuestras supremas autoridades, sino de los reyes, por eso dice *de los ungidos en nombre de Dios.* Siga vd. leyendo.

Payo. « No trata este de indemnizarse, como en constante al supremo gobierno, el zelo de la gloria de Dios ultrajada, blasfemado su santo nombre, atropellados los que hacen sus veces en la soberanía de los pueblos, es el resorte que ha movido su lengua, cuando lo ha exigido la necessidad, como en estos dos últimos domingos sucesivamente en el pulpito, y es el que dirige su pluma. »

« No me es estraño hablen de mí, estoy prevenido con anticipiation de mi divino maestro : *Si a mi me han perseguido tambien han de perseguir a vosotros.* Si á el padre de familia llamaron Belcebú, mucho mas á sus domésticos. *No ha de ser el discipulo sobre el maestro (a).* El gobierno superior ha sido zaherido por esto aristarcos, el criador lo ha sido tambien, son unos mismos los respetos, porque lo es la potestad. »

Sacr. Que su servilismo y orgullo no le permita indemnizarse ante el supremo gobierno es verdad, pero que con nuestro sistema se halle ultrajada la gloria de Dios, blasfemado su santo nombre, ni atropellados los que hacen sus veces, en la soberania de los pueblos, ès mentira; ni este zelo divino, hipócritamente sacareado, és el resorte que ha movido su lengua y su pluma , ni el deseo de vernos otra vez dominados

por su amo y señor Fernando VII. Pierda cuidado el padre obispo, pues le vivirémos reconocidos. Lea. vd.

Payo. « No podía el obispo sufrir este desenfreno en paciencia, y menos ser indolente en lo mas sagrado de sus deberes, mirandolo con indiferencia. »

Sacr. ¿Como había de sufrirlo cuando lo mas sagrado de sus deberes, segun manifiesta, es adulár à su rey y hacernos sus esclavos! pero no se verá en ese espejo. Siga vd.

Payo. « El concepto ordinario y abatido que las gentes han formado de la soberanía por popular, les ha borrado su verdadera origen; les ha hecho sea desestimable en los que la ejercen, y sus respetos son conformes á los que merece el ínfimo de la plebe que los iguala.»

Sacr. Todo esto és totalmente falso. El pueblo no ha olvidado su verdadero origen con el concepto que tiene de su soberanía; antes con la posesion de esta, ha borrado la propension de esclavo con que nacío; ni menos le és desestimable la cualidad de hombres libres en los que lo gobiernan. Cuando la malicia y la ignorancia miente á un tiempo, son las mentira impasables. Siga vd.

Payo. « La creencia, pues, de la soberanía de Dios en las autoridades que nos gobiernan, es de necesidad de lasalvacion: esto ha predicado el obispo en desempeño de su mision, y para llenar los muchos y delicados deberes de su ministerio; que sus leyes justas son leyes dimanadas de Dios, que nadie se puede salvar obstinandose en la voluntad de no complirlas, que su voz no es voz como de hombres, sino del mismo Dios. Que sus respetos, la sumision y la obediencia, así como el vicio contrario, cede y se termina en la persona del mismo Dios. En una palabra, que es facil el transito al total olvido de Dios, para negar su existencia, considerar á los hombres constituidos en dignidad sin su dependencia. »

Sacr. Este párrafo contiene una capciocidad para ponerse

á cubierto con nuestro gobierno, y un pito para alucinará los incautos. La capciosidad consiste en confesar soberanía en las autoridades que gobiernan; pero habiendo esforzado que la soberanía no reside en pueblo, sino en los reye, és claro que no habiendo aquí autoridades reales, no fué suánimo reconocer tal soberanía, en los autoridades que nos mandan. El pito és decir, que es facil negar la existencia de Dios, cuando se consideran à los hombres constituidos en dignidad, sin su dependencia. Es un pito digo, porque aqui nadie se considera independiente de Dios; pero és un pito malicioso despues que ha dicho que la proclamacion de un pueblo, para instalar un gobierno en uno ó en muchos, bajo esta ó la para forma, ès un pretexto futil y fementido *para borar del mundo, toda idéa de Dios*. Atando aquel cabo con este, quiere decir, *que somos ateistas;* mas esta criminal impostura, la desmiente nuestro publico católicismo, pues no se instala uncongreso, no se nombra un presidente, no se elige un ayuntamiento, ni se dá un paso, sin, rendirle justos homenages al Ser Supremo con solemnes *Te Deum*, y humildes acciones de gracias. Siga vd.

Payo. « El obispo, en fin ha sacado al supremo goberno de la bajeza, de las hez de una autoridad villana, del abismo de la humilliacion y de la nada endonde ha sido undido por el filosofismo, y lo ha sublimado hasta el trono del Altísimo en donde tiene su origen. »

Sacr. Es decir, que ha querido poner en el trono del Altisimo al gobierno español, sacandolo de la bajeza donde lo ha humillado la hez de una autoridad villana v. gr. *el soberano congreso, el supremo poder ejecutivo, y hoy las camaras, el presidente y los congresos de los demas estados*. Estas son las bazes de una autoridad villana que ha undido en el abismo de la humillacion la soberania borbónica, que se jacta de haber sublimado hasta el trono del Altisimo. Siga vd.

Payo. « Ambos testamentos, el antiguo y el nuevo estan

unanimes é identicos en esta divina verdad. Véase al ilustrísimo Bosuet en su política sagrada. Los siglos han hecho su curso de acuerdo en este consentimiento sin interrupcion hasta nuestros tiempos. »

« Lutéro en la Sajonia á principios del siglo diez y seis, Calvino en París, y en la Saboya Carlostadio, Zuinglio, Ecolampiado en Olanda, Babiera y Paises bajos, Roseau en las montañas de Ginebra, son los primeros inventores de la soberanía popular, tuvieron y aun tienen otros muchos prosélitos pero el orbe cristiano los ha abatido, los ha postrado, los ha arrojado de sí, no componen en el mundo para formar opinion, si no es per los que están tan corrompidos y ciegos como ellos. »

Sacr. Prescindiendo de opiniones religiosas, esos hombres fueron, sin comparacion mas sábios, virtuosos y humanos, que todo el obispo de Sonora : ni un renglon ha visto de sus obras, y si ha leido un renglon no lo ha ententido. Otro dia para pronunciar tan respetables nombres debe purificarse los labios con cuidado. Prosiga vd.

Payo. « No se habian oido en la Peninsula estas voces hasta el 24 de setiembre en las córtes de Cadiz al otro dia de instaladas el año de 10. Siguió la manía, y aparecieron insertas como ley fundamentale el 41 de agosto del siguiente en la contitucion española. Ella es una copia fiel, sacada literalmente en parte de la jacobina, sansculota, fracmasona que derribó del trono á Luis XVI, para subirlo al cadalso, ella desapareció como el fuego fatuo. Doscientos dos articulos fueron tomados á la letra, y los restantes hasta trescientos ochenta y cuatro de que se compone el código en la substancia. ¡ Qué horrorosa es la prosapia ! »

Sacr. ¡Qué malicia tan fina es la de su reverencia ! Apunta el tiro á la constitucion de España, que ya no existe, y lo dispara sobre la nuestra que actualmente rige, ¿No és gracioso el angelito ? Dice que la constitucion española és una copia fiel

sacada literalmente en parte de la jacobina, sansculota, y fracmasona que derribó del trono á Luis XVI... Que 202 articulos fueron tomados á la letra, los restantes hasta 384 de que se compone el código en la sustancia. Es decir, que toda la constitucion española, és copia fiel de la jacobina, etc.: ignoro para que fué la division de números que hace el obispo; pero si sé que los jacobinos, sansculotes y fracmasones, son españoles: que sus territorios son españoles, que su religion es la católica intolerante, etc. etc., porque todo esto consta en la constitucion española, copiada literalmente de la maldita fracmasona, segun el padre obispo... ¿Se rie vd., compadre? pues nò hay mas que lees el testo, pero, ya se vé el triste fray Bernardo me parece que no ha visto ni la constitucion de san Elias. Siga vd.

Payo. «No ignoramos la inhumana ley de pena de la vida, á los que hablaren contra la constitucion. Juzguen los liberales mas acérrimos, si en el gobierno tiránico y opresor de la monarquía, como lo apellidan, se halla ley tan bárbara y tan fiera. Ellos que se jactan de ilustrados, de restauradores de los derechos del hombre, de no rozarse con costumbres inveteradas y carcomidas, de ser originales en la delicadeza del pensar y del proceder, y de sobresalir en sus constituciones sobre las mas pulidas, y delicadas de tota la Europa, ¿que criterio han formado del alcorán de Mahoma, que no admite otra razon que la de la espada? Mirénse, pues, transformados en esta barbárie, y colocada su constitucion en el rango de aquel. ¿Qué juicio formará el orbe de esta finura?»

Sacr. No hay puta que no sea asquerosa: yo ignoro semejante ey; pero aun suponiendo que la hubiera, ¿qué tiene que escandalizarse de ella el obispo de Sonora, el obispo que condena los americanos á hereges ateistas, y que quisiera verlos escomulgados? ¿con que no se halla ley tan barbara en el código de la monarquía española? ¡Que atrazado está S. R. en la his-

toria de su misma tierra! No quiero citarle leyes cruelísimas, pero ¿es posible que tan breve se le olvidaron los horrorosos é infandos procederes de su santa y divina madre la inquisicion? Ese negro tribunal de Pluton cuyo santo oficio era calumniar, robar y asesinar en nombre de Dios al genero humano, y ante quien no estaban seguros ni los potentados ni los pobres, ni los ignorantes, ni los sabios, ni los judios, ni los cristianos, ni los hereges, ni los santos, ese impío tribunal, repito, abominado de Dios y de la naturaleza, le mereceria mil repetos y veneraciones á ese obispo que hoy afecta espantarse por una ley que si la hubo, seria dada justamente *ad terrorem*, por mera precaucion; y luego hacer la comparacion con la espada de Mahoma! Los inquisidores jugaban esta espada con mas destreza que el mismo Mahoma; este, dicen que dice: ó crees ó te mato, pero los inquisidores decian: *aunque creas, como seas rico, te quemamos, te robamos, y te infamamos tu familia; cuando te veamos con piedad, te dejaremos vevir, infamado, robado, y castigado.* De esto no se escandaliza fray Bernardo. Si digo yo bien: no hay puta que no sea asquerosa. Siga vd.

Payo. « Nuestro supremo gobierno de México tiene diverso carácter, es mas moderado, mas humano, mas piadoso y mas cristiano. »

Sacr. Esa una hipocresía y un miedo conocido del obispo: despues de insultar al gobierno y á toda nacion, despues de compararlo con la constitucion española, esto es, con las córtes á quienes trata de rebeldes, jacobinas, hereges y tiranas, dice que es mas moderado, esto es, un poco menos perverso que aquellas, y esto lo dice sin ningunas ganas; sino de puro miedo; pero, perdone vd, sr. obispo, que no hay de que: nuestro gobierno es demasiado manso y religioso, les tiene demasiado respeto á los eclesiásticos, y mas à los obispos: yo lo respeto mucho, pero quisiera infundirle mas energía y reclarmarle que su primer deber es cuidar de la salvacion de la

pátria, mas que por esta se lleve en las espuelas á todos los obispos de Sonora. Siga vd., compadre.

Payo. « Queda ya hecha la vindicacion de la soberania del Altísimo. »

Sacr. Fernando VII, para fray Bernardo. Este es el Altísimo que hemos agraviado con nuestra Independencia. Siga vd.

Payo. « Y el articulo tercero de la constitucion española notado de anti-católico. »

Sacr. ¡ Divinamente ! y tambien el primero de nuestra constitucion, que nos constituye independientes de España y de toda dominacíon estrangera. Estas gallardas vindicaciones estaban reservadas desde la eternidad á la incomparable virtud del muy patriota y benemérito español, obispo de Sonora y Sinaloa fray Bernardo del Espíritu Santo. Siga vd.

Payo. « No nos autorizamos mas con otros testimonios y ejemplos de la divina escritura, huyendo el vicio de la redundancia. Ni hacemos análisis del citado articulo, de su nulidad, de la torpe contradicion que envuelve de falsa independencia individual, de la ridícula igualdad de su imprescriptibilidad soñada, de la inecsistencia de toda ley humana, y de la disolubilidad de toda sociedad á que induce por ser obvios casi á la primera vista, y por no derviarnos de nuestro primer objeto. Queda formado el proceso, está patente el cuerpo del delito, el reo está confeso plena y claramente, no hay necesidad de otros trámites, nada mas resta que la sentencia : *reus est, mortis crucifigatur*. »

Sacr. En verdad que está formado el proceso, patente el cuerpo del delito, el reo confeso, y la causa substanciada en plenario ; pero no haya miedo que se pronuncie la sentencia. ¡ Sobre que somos tan cristianos ! Siga vd.

Payo. « Jamas crei vivir los años que he vivido ; ya me considero por demas en el mundo. »

SACR. Por mi ¡ojalá jamas hubiera ecsistido un enemigo tan declarado de mi pátria! Siga vd.

PAYO. «Está vida por su propia virtud se va consumiendo, no me resta sino el sepulcro, cada dia lo tengo por el último y asi no la apetezco si no es para que sea sacrificada en obse quio de mi Dios y redentor por motivo de religion, y tener la dicha de devolversela en el mismo precio de sangre conque su Magestad entregó la suya por salvarme.»

SACR. ¡Santico se me ha vuelto el obispo de Sonora! ¡Ola! ¿tan desprendido está del mundo, de sus intereses y de su misma vida el obispo comerciante contra los cánones? ¿tan perfecto es el que usurpa las facultades temporales á las autoridades legitimas? y tan en la *unitiva* se halla el que prefiere un rey á una nacion, á cuya cuenta está rico contra el evangelio, cacaréa ocho pesos que da de limosna, se mantiene regalado y gordo como provincial de mendicantes? Estos son unos santos nuevos que no estan en el calendario; porque no estan en el calèndario; porque David dice. *beatus vir qui post aurum non abit*, dichoso el hombre que no anda tras del oro. El obispo de Sonora es dichoso andando tras de este metal, es un santo que quiere ser mártir sin qué, ni para que en una nacion cristiana, teocratica que venera las palabras de un fraile como si fueran dichas por el mismo Dios, y por último tan mansa que su constelacion es el signo de *obejo*. Yo quisiera ver á este apostólico obispo predicando en Constantinopla contra el sistéma de Mahoma; es mi última voluntad que me llven todos los diablos sino era el primer renegado. Aun digo poco: doble número de diablos quiero que me llven si se atreve el año de 12 á escribir en España las blasfemias que ahora ha impreso contra la constitucion española, y si las escribe, quiero que me llve triple número de diablos si las cortes no lo mandan ahorcar, y á fe que habrian hecho muy bien; pero en la América... chiton, que los obispos son dio-

ses... ¡ Ah gobiernos, vuestro miedo, vuestra falta de energía, vuestra debilidad ha de perdernos ! Ser piadosos con el infeliz criminal á las veces, es clemencia; ser condescendente con el poderoso criminal es abatimiento, és debilidad, es cobardia de cuyas resultas respondereis á Dios y á los hombres. Siga vd.

PAYO. « Nada de este mundohay que me amedrente en esta empresa, y si por el Supremo Gobierno se manda callar, con el debido decoro responderé lo que los santos apóstoles en iguales circunstancias : si será justo obedecer á los hombres mas bien que à Dios : *Si justùm est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum judicate.* (a). »

En Culiacan, a 4 octubre de 1824.

FR. BERNARDO OBISPO DE SONORA.

SACR. Aqui hechó fray Bernado el resto de su insubordinacion escondiendose tras del ejemplo de los apóstoles; pero muy mal traido : intimándole los judios à san Pedro que no hablara mal de Jesus, el y Juan les dijeron : *Si es justo delante de Dios à vosotros antes que a Dios juzgadlo.* ¿ Que tiene que ver esto con que si el supremo gobierno manda callar al obispo de Sonora en asuntos políticos, el no quiera obedecirlo, como si le mandara que no hablara de Jesus ? pero ya se vé, ya no hay martires, y en América ni confesores. Siga vd.

PAYO. ¿ Que he de seguir si ya conclui hasta la firma ?

SACR. Pueblos de Sonora y Sinaloa, labradores miserables y sencillos, artistas infelices é incautos, comerciantes honrados y sin letras, vecinos humildes é inocentes, no os dejeis seducir por los envenenados sofismas de vuestro obispo; es fanático, gachupin, borbonista, y por todo, es enemigo vuestro. Dios os crió libres y debeis morir libres : Fernando VII es un usurpdor, y debeis detestarlo como á la-

dron : esperad vuestra felicidad de vuestros representantes que son vuestros paisanos y elegidos por vosotros, y jamas de un estrangero que no exige de vosotros otra cosa, sino vuestra humillacion y vuestros pesos. No os deslumbre la representacion de obispo, ni creais sus palabras como de un oráculo ó de un Dios : un obispo con su mitra es lo mismo que yo con mi sombrero : todos hacen votos de ser santos; pero muy raros cumplen con ese voto : ha habido mil obispos hereges, ladrones, adulteros, perjuros, sacrilegos, fornicarios, escomulgados y traidores; asi como ha habido otros humildes, continentes, caritativos, benéficos y santos; pero los buenos coloquense en los altares, y los malos adornen los suplicios y los destierros. Creedme : os amo, os deseo vuestra felicidad, y por tanto os doy este consejo : *acusad á vuestro obispo ante el gobierno y quitaos de él, por que es vuestro capital enemigo.* Ya yo lo voy á denunciar ante la ley; veremos si el gobierno la aplica sin diferencia de personas; pues, porque á mi me han puesto en la carcel cuarenta veces por unos papeles sonsos y patriotas, veremos que hace el gobierno con un obispo autor de un libelo tan calumnioso, subversivo sedicioso y alarmante; y entre tanto Dios os guarde y os libre de los borbonistas como de la sarna, el zaratan, las bubas y los sabañones.

PAYO. En el nombre del Padre, del Hijo y del Espíritu Santo. Amén. Deseando he estado que se acabara el sermon para ir á curarme mi pierna : á Dios compadre.

SACR. Si, compadre á Dios hasta otro dia.

México, 4 de febrero de 1825.

El PENSADOR.

NOTAS DEL MANIFIESTO.

(a) *Cap.* 13, *ad Rom.* (b) *Psalm.* 25 (c) *Cap.* 6.
(a) *Prov., cap.* 8. (b) *Lucæ, cap.* 10 (c) *ad Rom., cap.* 13.
(a) *Cap.* 3 (b) *ad Rom., cap.* 13. (c) *Ibid.* (d) *Ibid.* (e) *Ibid.*
(a) *Psalm.* 46. (b) *Paralip.* 29. (c) *Ad Rom.*, 13.
(a) *Sap.* 6. (b) *Cap.* 46. (c) *Cap.* 22.
(a) *Mat.* 10.

NOTA DEL AUTOR.

Despues de impreso este papel me dijeron que cuando entró en Sinaloa el sr. obispo Fray Bernardo, aquellos milicianos sencillos le rindieron las armas : su reverencia se dejó querer, y habiéndole advertido uno de su comitiva este hecho, respondió muy tranquilo : *No hacen mucho; al fin soy un Principe de la Iglesia.* Considerese por esto, cual será el orgullo y despotismo de este santo Prelado.

DOCUMENT N° X.

HISTORIA DE LAS BELLAS-ARTES DE LA PUEBLA,

PAR LE RÉVÉREND DE LA ROSA.

El poco aprecio con que se vieron aqui los profesores de las bellas artes en otro tiempo dió motivo a que se descuidasen las memorias de las vidas y obras de algunos hombres, que sin principios, ni modelos, ni proteccion desplegaron un talento singular en la pintura y escultura. Si el tiempo lo permitiera podria formarse un catalogo numeroso de artistas Poblanos que han ido sobre saliendo progresivamente en proporcion con los adelantos de la cultura y civilizacion, que retardó mucho la opresion del gobierno Español, pues en rigor a penas lleba la Puebla cincuenta años de haber entrado en la carrera de la ilustracion. Se me olvidó enumerar entre las causas que atrasaron los progresos a la pintura en Puebla, que pidian a Mexico las pinturas, o venian los Mexicanos a pintarlas; ya ahi tiene la catedral de Viacrucis de Cabrera, los cuadros de los costados del Coro di Ibarra, el Lavatorio de la sacristia del Convento de San Geronimo, y los cuadros del altar mayor de Rodriguez Xuares, otros de Vallejo, y de Rodriguez Xuares hermano del primero.

Perjudicò mucho tambien á las bellas artes el empeño con que se pedian á Europa pinturas y esculturas, que encerradas entre las paredes inaccesibles de los poderosos, no podian estudiarlas los artistas Poblanos, hasta que por la muerte de aquellos venian a parar en los templos en que podian verlas ya que no copiarlas.

Pos esto entre la muchedumbre de pintores y escultores antiguos de que han quedado pocos ó ningunos monumentos, el primero cuyas obras se han conservado, y que llaman la atencion de los inteligentes fué Manuel Carnero que florecio á principios del siglo pasado, y que se puede llamar el Rubens poblano por la magnificencia y extension de sus composiciones, por la verdad de sus detallos, por la variedad de sus escenas, por la propiedad de la actitud de sus figuras, por la exactitud de sus contornos; aunque su calorido es monotono, poro el contraste de su claro obscuro, y generalmente duro y seco su estilo. Veanse sus cuadros en la sacristia de esta Catedral, en la de la Iglesia del Espiritu Santo, y en otras muchas. Me olvidaba de su discipulo Falavera, que tuvo las buenas calidades de Carnero, y evitó sus defectos en el colorido.

Horeccio despues de el Luis Berruecos, que suplió la falta de genio y del talento de Carnero con el mucho estudio y trabajo en sus pinturas; y a caso conociendo su incapacidad para grandes empresas se ciño á pintar figuras mui lindas y estudiadas, de un colorido que suavizaba á fuerza de unirlo, empleaba tintas mui vivas en los ropages, mucha y mui servil exactitud en los lineamentos de sus rostros y manos, con lo que logró deslumbrar á los superficiales y ser aplaudido y bien pagado. Hay muchas obras suyas en diversos templos; pero mas en poder de los particulares.

Vino despues de el José Magon, que con su gran genio, una imaginacion fecunda, y una destreza prodigiosa, animada por la rivalidad de su contemporaneo Berruecos, dió a luz muchos y muy bellos cuadros en que á la par brillan la proceridad de sus figuras, un colorido vivo y natural, mucha valentīa en la expresion, unas formas nuevas, en que hay el bello ideal, desconocido hasta su tiempo, un hermoso claro-obscuro, y mucha variedad en sus composiciones. Sin em-

bargo se nota que no tuvo ideas de la perspectiva aerea y que en muchos cuadros no supo graduar los terminos. Hay muchas obras suyas en las casas particulares, aunque abundan mas en los templos y claustro de los carmelitas de ambos sexos, en el sanctuario de Ocotlan de Ttascala, y en otras partes.

A fines del siglo pasado y principio de este Miguel Geronimo Zendejas dió las mayores pruevas de la universalidad de su talento, y de su vasta capacidad para expresar todos los objetos del resorte de su profesion. No se limitó como sus antecesores á los asuntos sagrados, sino que ejercito su atinado y fecundo pincel en asuntos profanos. En los primeros supo comunicar á los espectadores los afectos que expresaban sus figuras, pues tanto se apodera de uno la tristesa profunda que inspira la virgen (que pintó repetidas veces) con Jesu-Cristo muerto con su regazo, como llenan de alegria sus virgenes en las situaciones de gozo. Sus formas son bellas, su colorido limpio, y morbido, sus contornos suaves, sus composiciones grandiosas é interesantes, sus actitudes propias. Estas mismas calidades hacian apreciables sus pinturas profanas en que pintaba con mucha gracia los diversos caracteres ridiculos de la sociedad en que singularmente sobresalia, como tambien en el paisage, en que sabia graduar perfectamente los terminos, disponer bien los edificios y darles un colorido encantador á los arboles á las aguas y a las nubes. Lo mas prodigioso era que se lograra tan feliz resultado con unas brochadas sueltas y duras á primera vista, pero contrastadas con tal arte, que á cierta distancia hacian un efecto prodigioso. La celeridad con que trabajaba, aunque le mereció el renombre del *Fa presto Poblano*, fue tambien causa de que sus figuras se resientan de inesactitud en el dibujo, especialmente cuando trabajó en grande, pues nunca dibujó ni un tantéo sus cuadros con el giz. En prueba de su capacidad, y para concluir,

diré, que eran tan graciosos sus Vírgenes, sus Angelos y sus Niños como espantosos los objetos con que se proponia expresar escenas lastimeras y de horror. Pintó con el mismo acierto hasta la edad de 84 años. Cosi no hay casa, templo o claustro religioso en que no haya muchos cuadros suyos. El convento de San-Antonio, la Paroquia de San-Marios y otros muchos lugares ofrecen colecciones enteras de su mano.

Fue coetaneo de Zendejas Manuel Caro, cuyo delicadisimo pincel parecia destinado á trasladar al oleo toda la dulzura y suavidad de la miniatura por la gracia de sus contornas, por la frescura de su colorido, por la ternura y morbidez de sus carnes, por sus bellas manos en ciertas actitudes, todo lo cual contribuia mucho á la estimacion que merecieron sus Virgenes, sus Niños y todas las figuras de esta clase. Pintó muchas aisladas, no se dedicó á grandes composiciones, y sus cuadros vistos de lejos hacen póco efecto, y mucho menos sus ropages, y los asuntos que demandan fuerza y expresion. Hay en Tlascala muchos cuadros suyos en los templos, en la escalera del Colegio del Espiritu Santo y en otras partes.

Vive todavia y en estado de adelantar mucho José-Juliano Ordoñes, discipulo de Zendejas, con igual genio y facilidad para toda clase de asuntos, dueño de un colorido rico y vario, de un modo de empastar suelto, pronto y de efecto muy feliz á los lejos, capaz de grandes composiciones, lleno de ideas grandiosas y atrevidas, que rara vez lleva á efecto, ya porque acostumbrado á pintar al temple sobre superficies groseras y á pinceladas prontas no tiene la paciencia que demanda el acabado lento y penoso de la pintura al oleo, ya por que lo ocupan para aquella con tanta importunidad que apenas puede dedicarse á esta alguna vez en perjuicio suyo del honor nacional, que se interesa en la perpetuidad de sus cuadros. Los diseños que ha dado para varios retablos; sus

bellissimos paises, en que no sabe el espectador si admire de preferencia sus graciosos edificios, sus aguas, sus campos, sus nubes, la gradacion optica de las diferentes escenas; sus figuras humanas, ya demanden la fuerza, ya la delicadeza y suavidad, todo parece estar al alcance de este artisto singular, que formará una escuela con los alumnos de las salas de dibujo de la Junta de Caridad y Sociedad Patriotica de Educacion de esta ciudad de que es primer Director.

En cuanto à la escultura hay muchas estatuas antiguas de México, cuyos autores no se saben ni aun por tradicion, de las que algunas le tienen por extrangeras, sin motivo à mi juicio porque su estilo aunque es bueno no tiene la novedad en las formas, ni el caracter de originalidad que noto en aquellas.

Aunque no es facil describir la progresion de la escùltura, yo no creeria que el nuestro José Coro que vivió á mediados del siglo pasado sin alguna escuela regular huviera llevado á tanta perfeccion la escultura. Lòs bellos y garbosos trozos de sus ropages, el buen pelo de sus cabezas, la nobleza y dignidad de sus rostros, sus manos, sus pies y en general sus carnes, lo animado y vivo de sus actitudes anuncia mucho genio, muy buena imaginacion, mucha observacion del natural, y grande soltura y facilidad en el trabajo de que son buena prueba la Virgen, el San Elias, la Santa Teresa y Santa Ana del Convento del Carmen: las hermosas estatuas del Calvario de Felmacan, las de la iglesia de San Cristoval de niños expositos, y muchos centenares de ellas que hay en los templos y casas particulares no solo de Puebla sino de otras muchas partes del continente Mesicano.

Su sobrino y discipulo José Zacarias Rora estudió mas el desnudo, fue mas exacto en las proporciones de los cuerpos, expresó mas al vivo los huesos y los musculos guiado de la anatomia que estudió y en las figuras de hombre y que de-

mandaban fuerza expresó bien las actitudes, aunque sus Virgines y Niños no tubieron la belleza y gracia de los de su tio, y las figuras en que sobresalió no eran tan animados como las de su maestro. Tubo tambien grande genio, buena imaginacion, mucha facilidad en el trabajo, y entre sus muchas obras sobresale la Crucificcion que hay en la casa de ejercicio de la Parroquia de San-José, el Cristo de la escuela del convento de San Francisco, et San José que hizo para un particular y muchos Cristos crucificados hechos para particulares por el original aprecio que merecieron sus dimensiones exactas, y por las escases y alto precio de los que quedaron de su tio.

No es de olvidar José Manzo, aficionado á la pintura, de profesion cincelador, que tanto en relieve como en hueco ha dado á conocer la destreza de su manejo en los metáles, su buen gusto en el diseños, su propension á las bellas actitudes. Es aficionado á la arquitectura y ha dado muy buenos diseños para varios retablos, y para el famoso tumulo que sirvió en esta catedral para las honras del Papa Pio Septimo cuya construccion dirigió con acierto, como las de otras muchas obras publicas confiadas á su probidad y luces. Por aficion se dedicó al gravado que desempeña de un modo superior al que debia esperarse de quien lo aprendió sin maestro, lo ejercita sin instrumentos por ser muy comunes los que tiene construidos por sí mismo, y por haber llegado á ese grado con solo el auxilio de las pocas estampas que ha podido consultar. Es el segundo Director de las salas del dibujo de la Junta de Caridad y Sociedad Patriotica de esta ciudad.

DOCUMENT N° XI.

EL GOBERNADOR DE TLASCALA.

AL CAPITAN D. MANUEL FERNANDEZ DE LAVA,

COMANDANTE MILITAR DE HUAMANTLA.

SENOR D. MANUEL FERNANDEZ DE LAVA.

Tlascala, 12 de marzo 1825.

Mi estimado amigo el dador de esta el Caballero Don Santiago Beltrami quien se encamina á Alvarado con el objeto de regresar á Europa, y por razon de ser estranger merece toda nuestra consideracion, principalmente en la seguridad de su transito. Yo le he ofertado con este objeto esta recomendacion para V. y no dudo de sús sentimientos patrioticos lo auxiliara en cuanto pueda de su arvitrio, y de que quedare agredecido.

Le acompaño una Gaceta del reconocimiento que ha hecho de nuestra Independencia la Nacion Britanica y de oficio la dirijo igualmente al Alcalde de ese pueblo, y no dudo que Ustedes celebraran con el mayor entusiasmo (debido á todo Americano), tan plaucible acontecimiento.

Mande V. cuanto guste á cuañiño amigo y seguro Señor S. M. B.

JOAQUIN DE LAS PEDRAS.

TABLE

DES LETTRES DU SECOND VOLUME.

B

Mai 27 – 115 [6]





